

Benjamin Duvshani

# Un Juif libertin

*Histoire d'une vie*

EDILIVRE



## **Introduction**

Ce qui va suivre est l'œuvre d'un conteur et non d'un écrivain. J'ai toujours préféré l'oral à l'écrit, même pour les examens à la faculté. Si je conte l'histoire de ma vie par écrit, c'est tout simplement parce qu'un jour je ne serai pas là pour la raconter oralement.

J'ai été conçu au mois de septembre 1929 (un grand millésime !), c'est-à-dire un mois après le massacre de Hébron, ville où mes parents se sont fiancés en 1908 et où les Arabes ont assassiné tous les Juifs avec lesquels ils vivaient en paix jusque là (déjà !). Je me suis toujours considéré comme une forme de réponse à ce massacre.



**Première saison, l'hiver**

1930-1949



# Chapitre 1

## 15.6.1930-15.6.1931

Je suis né le dimanche, 15 juin 1930, dix-neuvième jour du mois de Siwan 5690 du calendrier juif, à 16h30, à l'hôpital Biqqour-'Holim, rue des Prophètes à Jérusalem, après un accouchement qui a duré 48 heures. Est-ce de là que je tiens une certaine forme de flemme et une certaine tendance à l'oisiveté ? J'étais le dernier de la famille, quatre frères et quatre sœurs m'ayant précédé. Comme ma mère avait déjà presque 43 ans et que l'accouchement était difficile, l'accoucheur a proposé à mon père d'arrêter là, le menaçant d'avoir à élever ses enfants tout seul s'il continuait. Mon père a accepté à contrecœur, désirant certainement arriver au chiffre 13 comme notre patriarche Jacob, mais comprenant le danger qu'il y avait à le faire. Il m'a appelé Benjamin (binyamin en hébreu) puisque je devais être le dernier. Nous habitons au 5 de la rue 'Ezra dans le quartier Cha'arey-Pinah entre le quartier boukharien et Meah-Che'arim. Là commençait la première année de ma vie.

Evidemment, pas de grand souvenir de cette année-là

mais la connaissance par le dire des autres de quelques événements marquants.

D'abord, la joie répétée plusieurs fois par jour de la tétée du sein maternel. C'était le devoir de chaque mère qui se respectait d'allaiter longtemps ses enfants selon tous les pédiatres de l'époque (de la nôtre aussi d'ailleurs). Est-ce là que j'ai acquis cet attrait de la sensualité qui est un des éléments essentiels de ma vie ?

Il y eu aussi la circoncision, faite le dimanche, 22.6.30, un des jours les plus chauds du siècle à Jérusalem. Serait-ce là l'origine de ma haine de la chaleur qui a déterminé jusqu'à ma préférence de vivre à l'étranger, sous un climat plus clément ? D'ailleurs, mon meilleur souvenir de l'enfance est la première pluie, en octobre ou parfois novembre, qui mettait fin à des mois de chaleur et de lumière aveuglante. Mais ce n'était pas tout. Il y avait là le Judaïsme par l'accomplissement de la Mitswah (commandement), une des plus importantes, la musique par le chant des bénédictions, le vin par les deux gouttes bues en consolation et probablement aussi le début de mon intérêt dans les choses de la sexualité. [Je ne pouvais pas savoir alors que plus tard, quand j'aurai exercé la fonction de Mohel (péritomiste) pendant de longues années, je finirais par prendre position contre cet acte mutilant, proposant de le remplacer par quelques gouttes de sang symboliques. Garder la Brith (l'alliance) et supprimer la Milah (la coupure)].

J'ai nommé là les quatre grandes passions de ma vie : la gastronomie et le vin, les femmes, la musique (classique évidemment) et le Judaïsme. Je compare toujours ces passions aux quatre éléments constitutifs de notre monde, à savoir, la terre pour le manger, l'eau pour l'amour, l'air



pour la musique et le feu pour la spiritualité.

Ma mère, Rebecca (Rivqah en hébreu), faisait partie d'une famille des 'hasidim 'Habad (Loubavitch). Son père était un des secrétaires particuliers du Rachav (le chef du mouvement de ce temps-là). Il appartenait à la branche du mouvement dont le siège était à Kremenchoug en Ukraine. En 1826, mon arrière arrière-grand-père est « monté » en Israël avec sa fille, Ester, mon arrière grand-mère et ils se sont installés à Hébron. En 1850, est née ma grand'mère Rachel, à Jérusalem, dans la maison face au Mur des Lamentations. Ma mère n'a pas eu la chance de naître en Israël tout simplement parce que sa mère était en voyage à Kremenchoug au moment de sa naissance, mais elle s'est toujours considérée comme une « Sabrah » étant retournée encore toute petite en Israël dont elle n'est jamais reparti pendant les 102 ans de sa vie. Très moderne d'esprit, elle a étudié l'anglais et refusait de s'habiller selon la mode du monde ultra-orthodoxe auquel elle appartenait. D'ailleurs, au moment de son mariage elle a refusé qu'on lui rase la tête, comme c'était la coutume dans son milieu (et comme c'est encore la coutume aujourd'hui à Meah-Che'arim). C'est d'elle que je tiens mes tendances révolutionnaires. Pour le choix d'un mari, elle était très difficile, ne voulant pas partager sa vie avec quelqu'un qui aurait l'esprit rétrograde. (Elle avait en plus un signe qui ne trompe pas, il fallait que le monsieur ait ciré ses chaussures tout autour et pas seulement devant. Intelligent. Je crois que si les jeunes filles d'aujourd'hui appliquaient cette règle, il y aurait moins de mariages ratés). Mariée à mon père (qui répondait parfaitement au critère du cirage des chaussures), en 1909 à Jérusalem, ils ont eu autant d'enfants que le permettaient la biologie et les allaitements

successifs. Vers la fin de sa vie, elle a écrit ses mémoires dont une partie a été publiée dans la revue littéraire « Qecheth », dans un style très personnel considéré comme un style « à part » par les critiques littéraires. Pourvu que je puisse suivre son exemple.

## **Chapitre 2**

### **15.6.1931-15.6.1932**

Ma deuxième année ne fut pas très différente de la première. Nous habitons toujours la rue 'Ezra, ma mère continua de me donner le sein et je continuai à vivre dans ce paradis de la petite enfance, gêné seulement par quelques douleurs dues à la poussée des dents de lait.

## **Chapitre 3**

### **15.6.1932-15.6.1933**

Le vrai événement de cette année-là ne me concernait pas mais concernait mon père. Quelques années auparavant, quand mon frère aîné a eu son bac et s'apprêtait à s'inscrire à l'université hébraïque de Jérusalem qui venait de s'ouvrir, pour y étudier le grec et la civilisation grecque, mon père a considéré qu'il ne serait pas décent d'avoir un fils universitaire et de rester un simple instituteur, diplômé du séminaire. Bien qu'ayant accompli des études de Yeshivah en vue du rabbinat, il décida de s'inscrire, en même temps que mon frère, à l'université dans le département d'études juives avancées. Comment a-t-il réussi la gageure de travailler, d'élever plusieurs enfants, et d'étudier en vue du master, reste un mystère et un sujet d'admiration pour moi jusqu'à aujourd'hui. C'est à la fin de cette année-là que mon père et mon frère aîné ont eu, le même jour, leur diplôme de M. A. (master of Arts), l'équivalent d'une Maîtrise. Leur photo, ensemble, avec leurs diplômes, a fait le tour du monde et reste une de celles que je garde près de moi encore maintenant.

Mon père était né dans cette zone jouxtant la Pologne et l'Ukraine où son père était un garde forestier, dans une famille très religieuse de 'hassidim. Très plongé dans les études juives il s'est destiné au Rabbinate. Voulant acquérir tous les savoirs juifs, il voulait aussi apprendre l'abattage rituel, Kasher, et pour cela est allé aux abattoirs. Ce ne fut pas seulement sa première et sa dernière visite en ces lieux mais aussi la dernière fois où il voulut manger de la viande, devenant un végétarien convaincu, allant jusqu'à refuser toute nourriture ayant nécessité la mort d'un animal, viande, volaille ou poisson. Il ne nous a jamais imposé, à nous, ses enfants, le végétarisme du fait même que cela posait un problème religieux, le Judaïsme exigeant de manger de la viande pour le Chabbath et, surtout, pour les fêtes. Même pour lui ce fut là un problème non résolu, étant tout à fait strict sur l'application orthodoxe de la Halakhah, la Loi juive traditionnelle. Quoi qu'il en soit, à 16 ans il découvre le Sionisme, pas en tant qu'idée politique mais comme une évidence découlant de ses études. Proposant à son Rabbin l'idée d'un départ en Israël, il reçoit un refus total de la part de celui-ci, car c'était l'attitude générale de tout le monde orthodoxe diasporique à ce moment-là. Comprenant qu'il s'agissait là d'une nécessité absolue pour la réalisation du projet juif, il désobéit, se met en opposition de tous ses camarades d'études et part. A pied jusqu'à Odessa et un voyage, dans des conditions épouvantables, en bateau vers Jaffa où il débarque le jour même où ma grand'mère maternelle fait un rêve dans lequel le futur mari de sa fille arrive en Israël, rêve qu'elle fait sur le bateau l'emmenant avec ma mère à Alexandrie, en route pour Paris où mon oncle devait venir des Etats-Unis pour l'y chercher. Tout cela parce qu'elle

avait déjà 19 ans et n'était pas encore mariée. Evidemment, leur voyage s'arrêtait là et elles ont fait demi-tour pour revenir à Jaffa. Eh oui, encore une coïncidence troublante, surtout pour quelqu'un comme moi qui ne croit pas aux miracles.

Impatient de voir Jérusalem, il part immédiatement et arrive dès le lendemain dans la ville sainte. Premier souci : quel est le rite, le Nousa'h, local ? Quand il apprend que le rite est justement le rite lithuanien, anti-hassidique, il n'hésite pas, abandonne ses habitudes et adopte la manière de faire qui prévaut, acte courageux et conforme à la Tradition, contrairement à la plupart des nouveaux venus qui gardent leur coutume diasporique. Il a compris avant beaucoup d'autres que la vie juive en Israël ne devait pas être une continuation de celle de l'exil mais se devait d'être nouvelle. De lui aussi je tiens une part de mes tendances révolutionnaires. Sa devise : pour « monter » en Israël, pour se marier et pour faire des enfants, il n'y a pas de calcul à faire.

Enfin, sevré, j'ai commencé à développer mes goûts gastronomiques avec comme tout premier amour la crème fraîche, amour que j'ai gardé jusqu'à maintenant et qui explique, en partie, mon amour de la Normandie. Pendant de longues années je préférais tremper mon pain du matin dans un pot de crème plutôt que de le couvrir de beurre. Le goût de la crème est probablement le premier souvenir de ma vie donc il a sa place, une place d'honneur même, dans mes mémoires.

C'est encore mon père qui marque pour moi cette année à travers la présence, au-dessus de la bibliothèque, d'un immense livre relié. Plus tard, j'ai appris que c'était une année du quotidien Haaretz, relié pour pouvoir être

consulté facilement. Quand j'ai demandé à mon père le pourquoi de cette présence, il m'expliquait que c'était à cause de l'arrivée au pouvoir d'Hitler le 30.1.1933, que par son intuition il savait être une date d'une importance exceptionnelle. L'avenir donna malheureusement raison à cette intuition au-delà du pensable.

Autre événement important : le vendredi soir on sanctifie le Chabbath par une bénédiction, le Qiddouch, sur le vin. Quand on est trop pauvre, on est obligé de remplacer le vin par le pain. C'est bien triste quand il faut le faire. Elever neuf enfants en étant un instituteur et sans allocations familiales ni sécurité sociale nous rendait pauvres. Le charme de ma mère et le respect dû à mon père nous ont permis de faire des dettes par des crédits offerts par tous les commerçants. Il est arrivé pourtant un vendredi où, la coupe étant trop pleine, le marchand de vin a décidé que la nôtre allait être vide ce soir-là et a refusé de nous vendre du vin à crédit et mon père s'apprêtait à faire le Qiddouch sur le pain pour la première fois de sa vie. Une coïncidence remarquable est arrivée (vous vous souvenez que je ne crois pas aux miracles) et a sauvé la situation. Un voisin a frappé à la porte et, sans connaître quoi que ce soit de la situation, a donné à mon père une bouteille de vin élaboré par son frère en Galilée en assurant mon père qu'il pourrait parfaitement ne pas le boire s'il ne lui plaisait pas. Je suis sûr que ce vin ce soir-là était meilleur au palais de mon père que n'importe quel Pétrus ou Romanée Conti d'une grande année qu'il n'aurait de toute façon pas goûté, ces vins n'étant pas Kachers. Quel bonheur que ces coïncidences ! Cela rattrape l'impossibilité des miracles.

## **Chapitre 4**

### **15.6.1933-15.6.1934**

Enfin, nous avons déménagé pour nous rapprocher de l'école où travaillait mon père et où tous les frères étudiaient, du CP jusqu'à la quatrième, les 8 années qui formaient le temps de l'école élémentaire dans notre système d'éducation. Nous habitions maintenant rue Joseph ben Matityahou, du nom du grand historien juif de l'Antiquité qui, bien que passé aux Romains avec le nom de Flavius, a gardé des sympathies dans le peuple du fait qu'il était le seul à raconter l'histoire de la guerre contre Rome. Ma grand-mère Rachel était venue vivre avec nous ce qui me permit d'apprendre le Yiddish qui, bien que la langue maternelle de mes deux parents, était interdite à la maison au nom de la fidélité à l'hébreu ressuscité, ce qui me permit un jour de crier « Katze » à tue-tête pour signifier la présence d'un chat à la cuisine où la viande était en train d'être kachérisée, donc, découverte et une proie facile pour un chat affamé, comme l'étaient d'ailleurs tous les chats à Jérusalem.

Les choses allant déjà de plus en plus mal en



Allemagne, mon oncle Samuel est venu de Berlin et s'est installé près de nous. Il devait m'apporter le premier jouet de ma vie, une petite voiture, qui n'est jamais arrivée, probablement « confisquée » par les nazis comme le reste de ses affaires. Eh oui ! Nous n'avions pas de jouets et nous inventions et fabriquions des jeux nous-mêmes. Je me demande parfois, devant la masse de jouets de mes enfants si vite oubliés et abandonnés, si nous n'étions pas plus heureux. Par contre, il y avait un jeu dont je me souviens parfaitement bien qui est, d'ailleurs, mon premier souvenir avec la crème fraîche, qui consistait, le samedi soir après la fin du Chabbath, à mettre les lits de nos parents en forme de T, couvrir de draps pour simuler un avion où nous nous entassions en imaginant tous les voyages possibles. Là encore, un souvenir plein de bonheur et de nostalgie mélangés.

Un souvenir douloureux dans le sens le plus littéral du mot, des piqûres de sérum antidiphthérique. Je ne sais toujours pas pourquoi on ne m'avait pas vacciné contre la diphthérie.

## **Chapitre 5**

### **15.6.1934-15.6.1935**

Cette cinquième année eut ceci de particulier qu'elle se déroula à Tel-Aviv, rue Herzl, tout près du passage à niveau du train Tel-Aviv – Jaffa. Je ne sais toujours pas ce qui a poussé mes parents à couper la famille, mon père restant à Jérusalem et ne venant que pour le Chabbath. Probablement le désir de ma mère d'offrir une maison familiale à une de mes sœurs qui est partie travailler à Tel-Aviv. C'est là où j'ai découvert que je n'aimais pas uniquement l'avion avec ses fantasmes de voyage mais aussi, sinon plus, le train. Deux fois par jour, je courais au passage à niveau pour voir le train passer. J'étais tellement pressé de le voir qu'un jour, traversant sans regarder une rue, je suis tombé, poussé par un chariot qui passait là. J'ai eu le petit doigt de ma main droite cassé. Quel « miracle » ! Pour un futur violoniste c'était le seul doigt qui n'était pas indispensable. Quand je pense que des années après, quand j'ai reçu une balle tirée par la Légion Arabe, c'était encore ce petit doigt de la main droite qui fut touché. Et si les miracles existaient ?

La musique était déjà entrée dans ma vie par la table de Chabbath où on chantait aux trois repas rituels, vendredi soir, samedi midi et samedi après-midi. C'est de cette période telavivienne que j'ai mes premiers souvenirs musicaux extérieurs au rituel, sous la forme d'une chanson patriotique (« Hakh Patich, 'ale outsna'h ») et d'un tango polonais très à la mode (« Tsertse »). J'ai ces deux mélodies dans mes oreilles jusqu'à aujourd'hui.

Disons que je n'étais pas très heureux de ce séjour car, en plus de la perte de mes copains de Jérusalem, j'ai beaucoup souffert de la chaleur humide de Tel-Aviv.

## **Chapitre 6**

### **15.6.1935-15.6.1936**

Retour à Jérusalem. Malgré mon âge et parce que je savais déjà lire et écrire, on m'a inscrit en CP à l'école Ta'hkemoni où mon père enseignait. Quelle école !! Avant tout par sa définition. Bien que la place des études juives fût très importante, l'école n'appartenait pas au courant religieux de l'éducation mais au courant général, laïc. Il y avait d'ailleurs à l'école des maîtres qui ne pratiquaient pas. C'était l'idée force de cette école défendue par ses créateurs, dont mon père, de ne pas enfermer le Judaïsme dans un ghetto dont seraient exclus les non-religieux. Il y avait une synagogue attenante à l'école qui accueillait les gens du quartier et les élèves qui le voulaient sans aucune contrainte. La chorale de cette synagogue était composée uniquement des élèves qui le voulaient. Aucune prière publique le matin ni à un autre moment. Nous avions un journal, « Haverenou », (notre ami) écrit en entier et imprimé par les élèves. Nous avions un orchestre d'harmonie où j'ai d'ailleurs commencé mes activités musicales plus tard. Dans les cérémonies officielles

comme, par exemple, la marche de toutes les écoles de Jérusalem pour aller planter des arbres le jour de la fête de « 'tou bichva't », la fête des arbres, l'orchestre de notre école marchait en tête et donnait le rythme. Nous avions aussi une menuiserie où nous fabriquions nous-mêmes tout ce qu'il nous fallait en classe. Nous avions une cantine où, à tour de rôle les élèves apprenaient à faire la cuisine. Une grande cour pour les récréations et un petit bois pour trouver de l'ombre quand le soleil tapait trop fort.

Le système en Israël était de fréquenter l'école le matin seulement gardant l'après-midi pour toutes les activités extrascolaires. Il y avait, installé à l'école, un mouvement scout, « Makabi Tsaïr » où nous passions des après-midi à nous instruire de tout ce que nous n'étudiions pas à l'école. Où sont ces écoles aujourd'hui ? Evidemment, toutes ces activités n'ont pas démarré en CP mais plus tard mais je suis impatient de vous raconter Ta'hkemoni qui a tant marqué tous ceux, nombreux, qui y sont passés. Amos Oz y était élève dans son enfance. Anecdote : durant un séjour en Israël en juin 2006 j'ai décidé d'organiser une réunion avec des camarades de classe dont certains que je n'avais pas vus depuis 63 ans ! Quel bonheur ! Quelle émotion ! Nous étions tous atterrés du changement subi par notre école et par le quartier, devenus totalement « noirs », c'est-à-dire, ultra orthodoxes.

Comme je l'ai dit, je savais déjà lire et écrire comme ça arrive souvent chez les enfants qui ont de grands frères et sœurs, et ceci provoquait chez moi un ennui mortel pendant les cours. Comme j'étais un enfant surdoué, ce problème de l'ennui m'a poursuivi pendant toutes mes études. Souffrant de cette maladie qui n'a pas de nom mais qui consiste à aimer trop parler, je combattais mon ennui

par des bavardages incessants avec mes camarades ce qui entraînait souvent des réprimandes du maître et même des punitions. De ce temps-là on pratiquait même des punitions corporelles comme, par exemple, des coups de bâton sur les mains ou un pincement fort des joues. C'est peut-être grâce à cela que j'ai développé plus tard un talent d'orateur. (Je parle évidemment de l'amour de la parole et pas des punitions).

## **Chapitre 7**

### **15.6.1936-15.6.1937**

L'été se passait au bord de la mer à Tel-Aviv comme tous les étés. C'était une obsession de ma mère de croire ferme aux bienfaits des bains de mer pour notre santé et notre vigueur. Dès la rentrée scolaire, un déménagement, toujours dans la même rue mais dans une autre maison. A Jérusalem, il était de coutume de déménager tous les douze mois lunaires qui formaient une année dans le calendrier musulman. Cela se faisait au début de l'année et s'appelait « Mou'harram », du nom du premier mois de l'année musulmane. Le problème de l'ennui en classe ne faisait que s'aggraver ainsi que les punitions pour bavardage.

Mes souvenirs les plus forts de cette septième année ont un rapport avec des gifles données par mon père à deux occasions. La première en rapport avec mon arrivée très tardive un vendredi soir au risque de profanation du Chabbath, tout simplement parce qu'un copain m'a prêté ses patins et m'a appris à m'en servir. Que j'étais fier de montrer à mon père ma performance et que j'étais surpris de son accueil. Mon père n'était sévère que pour la

pratique du Judaïsme et pour l'obligation de manger tout ce qui était servi. La deuxième paire de gifles est associée avec la sexualité. Une des filles avec lesquelles nous jouions en toute innocence m'a appris qu'elle n'avait jamais vu un sexe de garçon et moi, en toute naïveté et sans penser à mal, de lui montrer le mien. La chose est passée d'elle à son père, de son père au mien et de mon père à mes joues d'une façon retentissante.

C'était aussi cette année-là que j'ai commencé à lire le journal « Haaretz » auquel mon père était abonné avec un intérêt particulier pour les nouvelles venant de la guerre civile qui ravageait l'Espagne avec une haine profonde pour le fascisme et un soutien entier, comme seulement un enfant peut l'apporter, à la démocratie. Penser qu'un jour j'allais être un homme de droite et un anticommuniste primaire ! Mais tout ceci est pour plus tard.

C'était aussi le début des « Meora'oth », la révolte arabe contre le mandat britannique accompagnée d'une guerre totale contre les Juifs en vue de stopper l'immigration, juste au moment où les nuages nazis commençaient à s'amonceler sur les Juifs d'Allemagne et d'Europe.



## **Chapitre 8**

### **15.6.1937-15.6.1938**

Une année « neutre ». La guerre d'Espagne qui continue ainsi que la mini guerre que mènent les Arabes contre les Anglais et contre les Juifs. Du point de vue de mes études, je fais une excellente CE2 toujours avec monsieur Neiman qui nous suit depuis le CP.

Une nouveauté. Le déménagement de cette année nous permet d'habiter dans une maison, rue David Yelin, entourée d'un petit jardin et d'une magnifique terrasse à l'entrée qui offre la possibilité de dîner dehors quand il fait beau. Cette terrasse nous permet aussi de célébrer la soirée pascale en compagnie de mon oncle Itché et sa famille qui ont gardé la coutume 'hassidique de leur enfance. Quelle soirée ! C'était à qui chanterait plus fort « ses » chants. Un vrai concours de liturgie gagné par les deux candidats (les deux familles) ex aequo.

Un autre « événement ». Je deviens oncle par la naissance de Gid'on, fils aîné de mon frère aîné Ephrayim. L'occasion pour moi de « pondre » mon premier texte, publié dans 'Haverenou, le journal de l'école, sous le titre : « Je suis devenu un oncle ».

## **Chapitre 9**

### **15.6.1938-15.6.1939**

Autant l'année d'avant avait été calme, autant celle-ci fut mouvementée. Sur le plan des événements mondiaux, d'abord, avec la menace nazie qui se précise en Europe ; avec, surtout, la nuit de Cristal en novembre avec ses suites angoissantes. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, il y a avait à Jérusalem jusque là un consulat allemand sur lequel flottait la Croix Gammée. J'étais là pendant la manifestation immense devant ce consulat où de jeunes Juifs sont montés sur le toit pour enlever et déchirer ce symbole de la haine aveugle des Juifs que le nazisme a fait naître en Europe.

Sur place les choses n'allaient pas mieux. Les Britanniques, sentant la guerre venir et désirant instaurer le calme dans la région, cèdent aux Arabes et publient le sinistre « Livre Blanc » qui limite l'immigration juive et interdit aux Juifs l'achat de terres presque partout dans le pays. Tout le projet du Foyer National Juif en Palestine est remis en cause juste au moment où nous en avons le plus urgent besoin. Perfide Albion !

La classe de CM1 qui clôt le premier cycle des études élémentaires se passe sans problèmes.

Dans ma vie privée, une nouveauté considérable, mon premier orgasme. Une des amies de ma sœur, ED, avait l'habitude de jouer avec moi à la lutte et c'est pendant un de ces « combats » que je fus saisi, couché sur elle, d'un tremblement si agréable que je l'ai encore dans la mémoire aujourd'hui. Pas d'éjaculation encore mais un plaisir immense. ED ayant pris conscience de ce qui se passait a décidé qu'il n'y aurait plus de combats. Quel dommage ! Nous avons bien ri ensemble, il y a quelques années, quand je lui ai rappelé, octogénaire ridée, cette lutte de notre prime jeunesse.

Des fêtes de famille, la Bar-Mitswah de mon frère 'Hayim et le mariage de ma sœur Ester. La famille était très unie pendant cette année du fait du couvre-feu imposé à cause des tensions interethniques obligeant tout le monde à rester à la maison tous les soirs. Pour nous, les petits, c'était une vraie aubaine car il faut avoir eu de grands frères et sœurs pour connaître la souffrance de les voir sortir ou partir.

Vers le printemps, encore un déménagement. Un appartement rue Adler dans une maison très connue par la présence de cornes de taureau à l'entrée, le propriétaire, Juif irakien, considérant que cette présence devait porter bonheur aux habitants. Le grand avantage de cet appartement était d'avoir des fenêtres qui donnaient au nord, c'est-à-dire que le soleil n'y avait pas droit de cité, ce qui était bien appréciable durant l'été torride de Jérusalem. En plus, un toit en terrasse avec une magnifique vue sur le Mont Scopus.

Les activités scouts changeaient de contenu comme

on savait déjà que nous allions devoir combattre les Anglais et les Arabes pour arriver à la création d'un état juif indépendant dans un avenir que nous voulions espérer pas trop lointain.

## **Chapitre 10**

### **15.6.1939-15.6.1940**

Cette dixième année de ma vie, aussi riche sinon plus que la précédente, a commencé par la découverte d'un sentiment nouveau qui allait me poursuivre toute ma vie d'une façon épisodique, la tristesse profonde. Du fait de la fin des hostilités avec les Arabes, la visite des villes arabes redevenait possible. Mon père, qui avait débarqué à son arrivée dans le port de Jaffa, voulait nous le faire visiter. C'est en arrivant devant la porte d'entrée du port que j'ai eu l'idée de me pencher sur le parapet pour regarder la mer. Elle était sale et noire. Des bateaux dont la coque n'était pas repeinte depuis fort longtemps se jetaient sur le mur du parapet au rythme des vagues. C'est cet assemblage d'eau noire et des bateaux abîmés qui a fait naître en moi une douleur inconnue jusque là, une envie de pleurer, une envie de mourir. J'ai attendu des dizaines d'année pour retrouver cette émotion violente, à la gare de Cologne, devant une masse énorme de rails rouillés avec, au fond, de grands murs noircis.

Tout ceci se passait pendant notre séjour estival

annuel à Tel-Aviv. La guerre d'Espagne était terminée et mal terminée. Dès notre retour à Jérusalem a commencé la deuxième guerre mondiale par l'invasion allemande de la Pologne où vivait une grande partie de ma famille paternelle, ma grand-mère, ma tante, mes cousins et les autres. L'angoisse était déjà là. Nous ne savions pas encore qu'il ne resterait aucun survivant de notre famille après le massacre nazi.

L'année scolaire, CM2, était dans notre système éducatif un début de grandes nouveautés. D'abord, le passage d'un maître unique à un ensemble de professeurs, chacun traitant d'une autre matière. Parmi ces matières, l'apparition de l'anglais comme cours important auquel nous consacrons une heure tous les jours. I stand – I take the book – I open the book – I read – I shut the book – I sit. Première phrase étudiée qui me revient encore parfois dans mes rêves et sur laquelle j'ai déjà composé plusieurs thèmes musicaux.

Pour ce qui est de la musique, beaucoup de nouveautés. Du fait de la guerre, mon père a décidé d'acheter, à crédit, une radio pour y écouter les informations de toute la terre par les ondes courtes qu'on n'utilise plus beaucoup aujourd'hui. La présence de la radio nous permettait d'écouter les concerts de mardi soir donnés par l'orchestre de la radio et l'émission de vendredi soir consacré aux nouveaux disques, 78 tours évidemment. En plus, pour remonter le moral de la population en ce début de guerre, l'orchestre d'harmonie de la Police donnait tous les dimanches un concert public dans le « Terrain Russe » au centre ville qui attirait beaucoup de monde. On y jouait tout le répertoire classique transcrit pour un orchestre sans cordes. C'est là que je suis devenu

mélomane et ai appris à aimer des œuvres avec comme premier amour l'« Arlésienne » de Bizet, ma pièce d'entrée dans le monde de la musique classique. Chaque mélomane et chaque musicien a sa « première œuvre » qui ne s'oublie jamais. La place du violon dans les orchestres normaux était tenue par la clarinette. Pas étonnant que, quand on m'a proposé d'entrer dans l'orchestre de l'école, j'aie choisi la clarinette justement. C'est à ce moment-là que j'ai rejoint le chœur de la Synagogue de l'école dirigé par un membre de la famille Rivlin dont les membres étaient les grands maîtres de la musique liturgique de rite « lithuanien » à Jérusalem. Travailler la voix en même temps que la clarinette n'était pas contradictoire, au contraire. Je ne savais pas encore en ce temps-là la place que la musique allait occuper dans ma vie.

Comme si toutes ces nouveautés ne suffisaient pas, j'ai trouvé le moyen de tomber amoureux pour la première fois de ma vie. Ma sœur 'Hannah, pleine de talent théâtral, jouait une pièce inspirée de l'histoire de la prophétesse Déborah. Dans la pièce, le rôle de la fille de Yaël, celle même qui a tué Sisera, le général cananéen, était tenu par une beauté de deux ans mon aînée, Dorah. Encore aujourd'hui, rien que la prononciation de son nom me permet d'être envahi d'une émotion délicieuse. J'allais la retrouver plus tard dans ma vie. A 9 ans, tout ce que je pouvais faire était de l'apercevoir dans mon chocolat le matin comme un reflet, ce qui faisait rire mes frères et sœurs. Tous les matins, aussi, je partais à l'école plus tôt pour courir me planter devant chez elle pour la voir partir à son école. Des temps heureux !

## **Chapitre 11**

### **15.6.1940-15.6.1941**

Très mauvais début pour cette onzième année. Le matin même du 15 juin 1940, le directeur de l'école est entré, a dit quelque chose à l'oreille du professeur qui, dès le départ du directeur, le visage sombre, nous a annoncé que Paris était occupé par les nazis. Grand silence. Nous ne connaissions pas Paris mais la nouvelle signifiait que les Allemands étaient en train de gagner la guerre, ce qui était insupportable. Je me demande si ces minutes d'émotion n'ont pas déterminé mon choix de Paris plus tard pour y vivre. Il restait la grande angoisse d'une éventualité d'une invasion allemande des îles britanniques.

Quand on a dix ans, ces émotions-là ne durent que le temps de retrouver ses occupations qui étaient, à ce moment-là, le prochain départ en vacances. Encore Tel-Aviv avec sa plage. Une nouvelle rencontre avec la tristesse. Il y a rue Trumpeldor, pas loin de la plage, un cimetière dont les portes étaient toujours fermées. Un jour, revenant de la plage avec mon frère Yehoudah, nous avons vu que la porte était ouverte et qu'il y avait des gens



dedans. Curieux, nous nous sommes introduits dans le cimetière et nous nous sommes approchés du groupe au moment même où on mettait un cadavre, couvert d'un linceul, dans la tombe. C'était le départ d'une série assez longue de nuits avec des cauchemars qui se terminaient toujours par un réveil baigné d'angoisse et de tristesse. Tous ceux qui me connaissent doivent être étonnés d'apprendre la dose considérable de tristesse qui accompagne ma grande joie de vivre. C'est peut-être là le secret de la dualité des Gémeaux.

Dès notre retour à Jérusalem et la rentrée scolaire nous étions absorbés par nos occupations pendant que mon père avait son oreille collée à la radio tous les soirs jusqu'à une heure tardive pour écouter Londres et Berlin. J'étais en sixième et le programme était bien chargé avec, comme nouveau cours, l'étude du Talmud, ardue et passionnante. J'y ai vite pris goût et éprouve encore aujourd'hui le plaisir de cette gymnastique de l'esprit qui explique peut-être la réputation d'intelligence dont jouissent les Juifs. Pour ce qui est de notre adresse, elle n'allait plus changer car, du fait de la guerre, le gouvernement a promulgué une loi interdisant toute augmentation de loyers et garantissant aux locataires une sécurité d'habitation.

Malgré une relation d'amour intense avec le Judaïsme que j'ai toujours, je pense toujours que dans le couple amour – rigueur, nous avons péché par un excès de rigueur et un certain manque d'amour. Je reviendrai longuement sur tout cela plus tard. La vie, à la maison était baignée dans l'orthodoxie ; on priait, on célébrait le Chabbath et les fêtes et on mangeait Kacher.

Ne pas fréquenter le scoutisme m'a libéré un temps

précieux pour travailler la clarinette, écouter de la musique et commencer à lire avec passion Jules Verne en commençant par la trilogie « 20.000 lieues sous les mer », « Les Enfants du capitaine Grant » et « L'Île mystérieuse ». J'ai trouvé extraordinaire qu'on retrouve dans la troisième partie des personnages de la première et de la deuxième, ce qui ajoutait pour moi à la crédibilité de toutes ces histoires. J'ai mis quelques dizaines d'années pour me débarrasser de cette fâcheuse tendance à confondre la fiction et la réalité.

Pour ce qui est de mon grand amour de Dorah, rien de nouveau et pour cause, je n'ai jamais osé me déclarer !

## Chapitre 12

### 15.6.1941-15.6.1942

Rommel et son Afrikakorps avançaient vers l’Egypte en menaçant tout le Proche-Orient y compris la Palestine. Un de nos cousins avait déjà fait ses valises et était parti en Inde. Des bribes de nouvelles des persécutions des Juifs des zones occupées d’Europe commençaient à nous parvenir. Les seules bonnes nouvelles étaient l’entrée en guerre d’abord de l’Union soviétique et ensuite des Etats-Unis.

Après des vacances somme toute banales, on a repris le collier pour la 5<sup>ème</sup> avec le même programme. Toujours très fort en hébreu, en anglais, en maths et en Talmud et très faible en dessin et en sport. Je n’ai aucun talent du côté des arts plastiques et les sports, tous les sports, m’ennuient royalement.

La famille grandissait par l’arrivée des enfants au foyer de mes grands frères et sœurs qui quittaient la maison et parfois Jérusalem. J’étais l’oncle de plus en plus d’enfants.

Cette année-là, la douzième, allait être pleine de surprises et de découvertes. D’abord, l’amitié. Je me suis lié avec ‘AS. Nous étions tous les deux clarinettistes dans

l'orchestre de l'école mais lui travaillait aussi le violon. C'est grâce à lui et grâce au concerto pour violon de Beethoven que je venais de découvrir sur les disques de 78 tours que je m'acheminai vers le violon comme un(e) des amours de ma vie. (Les disques de 78 tours, quelle histoire ! Il fallait remonter le ressort pour chaque face qui ne durait que 5 minutes, ce qui obligeait à écouter les œuvres coupées en morceaux. C'était tout ce que nous avions et nous étions très contents). Le thème du premier mouvement avec son passage majeur mineur produit encore aujourd'hui chez moi un état de transe. Avec 'AS c'était les confidences échangées et des heures passées ensemble tous les deux ou avec nos amies R, la sienne et NP, la mienne, avec qui nous vivions des histoires d'amour tout à fait platoniques mais, pour nous, pleines du désir ému de l'adolescence. Jusqu'à aujourd'hui, l'air de Mozart que j'aime le plus est « Voi que sapete » du deuxième acte des « Noces de Figaro » chanté par Chérubin avec qui je me sens par mes souvenirs en identification parfaite. Nos deux amies fréquentaient la fameuse école de Miss Landau, école plutôt religieuse où les études se faisaient en anglais et où l'on restait jusqu'à trois heures. En plus, toutes les élèves portaient un uniforme fait d'une robe bleue, bas noirs et chapeau blanc et rond. Evidemment, nous avions honte, 'AS et moi, des « mauvaises pensées » qui pouvaient trotter dans nos têtes les concernant, surtout que nous venions de faire la découverte essentielle de notre âge, la masturbation.

Il y avait dans la rue où habitait 'AS une Yechivah (école rabbinique) en construction et l'après-midi, dès que les ouvriers partaient après avoir fini leur travail, c'était notre domaine de jeux et de fantasmes. Un jour, MW, qui

était plus âgé que nous et qui avait déjà un début de moustache, nous a conviés à une réunion secrète où il devait nous apprendre une chose inouïe. Installés devant lui, il a fait apparaître son sexe, s'est mis à le frotter énergiquement jusqu'au moment où il s'est mis à respirer rapidement et brusquement à émettre un liquide blanc inconnu de nous. Nous ayant dit que le plaisir ressenti était « le plus grand plaisir qu'il ait connu » il nous a fait entrer dans le monde du plaisir érotique qui allait devenir un des éléments importants de ma vie. Dès le début, une dichotomie s'est installée dans mon esprit entre l'amour émotion qui était bon et beau et l'amour sexe qui était mauvais et laid. J'ai mis quelques dizaines d'années pour me débarrasser de cette aberration. Nous n'étions pas chrétiens et, pourtant, notre environnement juif a tout fait pour nous influencer dans ce sens bien que le Judaïsme soit tout à fait ouvert à la sexualité considérée comme un des grands cadeaux fait par Dieu aux humains.

Cette douzième année s'est terminée par ma décision de remplacer la clarinette par le violon et j'ai entrepris les démarches nécessaires pour m'inscrire au Conservatoire de musique dirigé par Émile Hauser qui avait été le premier violon du Quatuor de Budapest avant de le quitter, chassé par les nazis.

## **Chapitre 13**

### **15.6.1942-15.6.1943**

Enfin, les premières bonnes nouvelles avec l'offensive de Montgomery à El Alamein et le début du recul de l'armée de Rommel, suivis, quelques mois plus tard, par la victoire soviétique à Stalingrad. L'angoisse céda le pas à un début de confiance dans la victoire alliée. Du côté du traitement réservé aux Juifs par les nazis, les choses, loin de s'arranger, allaient en s'aggravant et les premières nouvelles sur l'étendue des massacres commençaient à nous parvenir. Les portes de la Palestine restaient hermétiquement fermées par les Britanniques à cause du refus arabe et des bateaux pleins de réfugiés coulaient faute de trouver un port accueillant.

Durant cet été passé, comme d'habitude, à Tel-Aviv, j'ai découvert, en face de la plage le café Nussbaum où l'on diffusait de la musique classique exclusivement. Tous les jours après la baignade on y allait pour deux heures de bonheur offert par la 4<sup>ème</sup>, la 5<sup>ème</sup> et la 6<sup>ème</sup> de Tchaïkovski, le 5<sup>ème</sup> concerto pour piano, la 5<sup>ème</sup> et la 7<sup>ème</sup> de Beethoven et, évidemment, son concerto pour violon, mon œuvre

préférée de ce temps-là, et bien d'autres œuvres du répertoire classique et romantique du 19<sup>ème</sup> siècle. Le responsable demandait souvent aux clients leurs préférences et nous décidions le contenu du programme. C'était une excellente école de mélomanie et le début de mon « histoire d'amour » avec Tchaïkovski qui allait durer quelques années.

Loin des yeux – loin du cœur, ma relation avec 'AS et NP s'effritait et, de retour à Jérusalem, nous avons cessé de nous voir. J'ai repris mes activités scoutes au Makabbi Tsair, commencé à jouer au basket et entamé un épisode théâtral où je brillais dans le rôle-titre d'une pièce appelée « Le Bègue » qui a eu un succès considérable. Dois-je avouer dès maintenant que je n'aime pas le théâtre et que j'ai arrêté là mes activités dans ce domaine ? Le seul théâtre que j'aime est celui qui s'exprime en musique, c'est-à-dire l'Opéra, à condition qu'il soit « ringard » et ne transforme pas la soirée de plaisir en cour de psychologie à la faculté. Nos activités ne se déroulaient plus à Ta'hkemoni mais à l'école de l'Alliance tout près du marché de Ma'hne-Yehoudah, lieu magique de Jérusalem, rendu tristement célèbre plus tard par les attentats-suicides. Là, nous avions une grande salle pour nos activités culturelles. Cette fréquentation scoute m'a ajouté une émotion amoureuse supplémentaire grâce à BV, belle comme un cœur et qui avait des cheveux bouclés en colonnes tout autour de la tête. Là encore, pas de déclaration. Malgré mon côté extraverti et exhibitionniste, j'ai ma pudeur et ma timidité. Ou bien, c'était tout simplement parce que je craignais une réponse négative insupportable qui aurait mis fin à tout espoir qui, comme tout le monde le sait, est meilleur que la vie.

C'était aussi la dernière année de l'école élémentaire dans notre système éducatif et il fallait préparer les examens de fin d'études. La loi permettait d'arrêter ses études à 14 ans, âge qu'avaient tous mes camarades, et pour beaucoup c'était la fin du chemin menant à une vie de travail. Nous n'étions pas très nombreux à poursuivre nos études au lycée ensuite. C'est au milieu de cette année scolaire qu'a eu lieu un événement étrange. Il était de coutume d'offrir aux élèves de l'école un voyage durant la dernière année quelque part dans le pays ou, parfois, en Syrie ou au Liban. Du fait de la guerre, la direction a décidé d'annuler le voyage cette année-là. J'étais très affecté par cette décision, comme je connaissais par mes frères et sœurs les agréments de ces voyages, et j'ai réussi à persuader mes camarades de protester contre elle vigoureusement en quittant la classe et l'école. Nous voilà éparpillés dans le quartier en pleine journée et je me trouve, sans le vouloir, à la tête d'une grève. Quand j'y pense maintenant, je trouve ça très amusant mais sur le coup ça ne l'était pas du tout. Nous avons eu beaucoup de mal à retrouver la normalité et avons été obligés, honteux, de signer un engagement de bonne conduite sous peine de voir nos études arrêtées. Je ne raconterai pas l'horrible raclée que j'ai reçue de ma mère, l'unique de ma vie, quand au premier jour de la reprise je me suis trouvé renvoyé pour mauvaise tenue et manque de respect pour un des professeurs. En vérité, j'étais plus affecté par la vue de ma mère pleurant que par les coups reçus. N'empêche que tout cela a porté ses fruits et le voyage a quand même eu lieu. Tel-Aviv, Haïfa et, surtout, Tibériade et la mer de Galilée que nous découvriions pour la première fois. Fatigués et heureux, nous avons passé le voyage de retour en bus, qui



durait 5 heures, à chanter à tue-tête des versets bibliques avec une musique yéménite que nous a apprise notre ami DZ.

Venons-en à la musique. Reçu au Conservatoire, j'étais affecté à la classe de violon de M. Rotenberg qui avait été un élève de Boucherit à Paris. Pour mes débuts, il me confia à l'un de ses élèves, Erich Grünberg, qui venait d'arriver d'Europe par un miracle de circonstances. Il était mon premier professeur et, moi, son premier élève. (J'allais le retrouver 60 ans plus tard au concours Menuhin à Boulogne-sur-Mer qu'il présidait, rencontre dont je vais vous entretenir en temps voulu). D'abord les études pour débutants de Wolfhart et, rapidement, les études de Kreutzer, surtout la deuxième (première dans certaines éditions) où on commençait à travailler tous les mouvements de l'archet (ut-mi-sol-fa-mi-fa-ré-mi...). Dès le début, je travaillais d'une façon concentrée et sérieuse. Il fallait que j'arrive vite à mon Beethoven. D'ailleurs, un soir où la Philharmonie jouait à Jérusalem le concerto pour violon avec, comme soliste, Rudolf Bergman, son premier violon solo, j'étais devant le cinéma Edison où se donnaient tous les concerts de l'orchestre, rêvant d'y entrer mais n'ayant pas les moyens de payer ma place, il est arrivé encore un miracle. Erich G. est arrivé avec deux billets d'invitation et, étant seul, m'a fait entrer avec lui. Il faudrait être un écrivain, que je ne suis pas, pour décrire les émotions de cette soirée. Mon premier concert ! Et le majeur et mineur du thème du premier mouvement là, devant moi, « live » ! A la fin de cette première année, je pouvais déjà commencer à travailler le concerto en la mineur de Vivaldi, celui par lequel passent tous les jeunes violonistes et qui est vraiment magnifique, surtout le

deuxième mouvement. J'ai fait des pieds et des mains pour trouver la version originale de l'œuvre car en ce temps-là, tous les concertos de Vivaldi étaient édités avec « l'arrangement » d'un certain Nachez qui rendait la partition méconnaissable.

Pour ce qui est du Judaïsme, c'était l'année de préparation à ma Bar-Mitswah. Il fallait apprendre par cœur la musique du passage de la Torah que j'allais lire en public ainsi que du passage des Prophètes qui le suivait. En plus, il fallait apprendre une quantité de choses parmi lesquels la façon de se tenir pendant la prière et la manière de s'entourer du 'Talith (châle de prière) et de poser les Tefilin (phylactères) sur le bras et sur la tête. Tout ceci m'enchantait car je ne soupçonnais pas encore la crise spirituelle qui m'attendait. J'étais habité par une foi entière et naïve et accomplissais toutes les Mitswoth (les commandements) avec enthousiasme. En plus, il fallait préparer le « discours », le Drach, de mon entrée dans la communauté orante.

J'en ai fait, des choses, durant cette année-là.

## **Chapitre 14**

### **15.6.1943-15.6.1944**

Les nouvelles d'Europe étaient mitigées. Sur le plan de la guerre, ça allait de mieux en mieux. On pouvait déjà imaginer la victoire alliée sur l'Allemagne nazie. Sur le plan juif, ça allait de plus en plus mal avec des nouvelles de plus en plus abondantes et de plus en plus précises sur la catastrophe inimaginable qui frappait notre peuple.

Je commençai cette quatorzième année par une célébration qui compte dans la vie de tout garçon juif, la Bar-Mitswah, la majorité religieuse, qui me permettait de compter dans le Minyan, c'est-à-dire dans le quorum nécessaire de dix hommes pour la prière publique. Par le hasard du calendrier juif, je n'avais 13 ans que quelques jours après mes 13 ans « solaires ». Le Chabbath le plus proche de ce jour, j'étais appelé dans la synagogue pour monter à la Tevah, le pupitre de la prière, pour y lire un passage de la Torah, du Pentateuque, et un passage des Prophètes. J'ai eu la chance de tomber sur un Chabbath où l'on lisait un passage du livre de Zacharie, là où il y a le magnifique verset : « Ni par la force, ni par la puissance

mais par Mon esprit, dit l'Éternel des armées célestes ». Ont suivi : une fête familiale, une maison ouverte à tous les amis de mes parents et une fête pour mes amis de l'école et du mouvement de jeunesse que je fréquentais. Pour la première fois de ma vie je portais un pantalon long après des années où je portais des shorts l'été et des knickerbockers, qui s'arrêtaient sous les genoux, l'hiver. En plus j'avais un bracelet-montre à mon poignet, cadeau « obligatoire » pour tous les Bar-Mitswah. La semaine d'après, j'ai eu l'honneur d'officier le vendredi soir accompagné du chœur. Trac, émotion et joie. Chanter en solo en public ! Il faut l'avoir vécu pour sentir tout cela. C'était, d'ailleurs, la première et la dernière fois car très peu de temps après j'ai commencé à muer et mon chant a disparu pendant plusieurs années, temps pendant lequel je m'éloignai de Dieu et de la prière.

Cette célébration devait être suivie par une autre, celle de la fin de mes études dans l'école élémentaire, fin de la classe de quatrième, surtout parce que nous étions la 25<sup>ème</sup> promotion de notre école créée en 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale. Malheureusement, notre professeur principal est décédé quelques jours avant la célébration, transformant notre fête en deuil. Pour la troisième fois en un an, je devais assister à un enterrement au cimetière du Mont des Oliviers après celui de mon oncle Samuel que nous avons réussi à sauver du Berlin des nazis mais pas des griffes de la « longue maladie » et celui de ma grand-mère Rachel tant aimée. Ma consolation était de penser, car je croyais encore en ce temps-là à la résurrection des morts, qu'ils seraient tous aux premières loges de celle-ci car elle devait commencer dans la vallée de Josaphat, aux pieds du Mont des Oliviers, le séparant du Mont du Temple.

L'été passé comme d'habitude à la plage à Tel-Aviv, une nouvelle vie m'attendait à la rentrée au lycée Re'haviah, qui était un lycée mixte. Mon père, fidèle à ses principes, refusait de nous inscrire dans une école religieuse. Etre en classe avec des jeunes filles était la réalisation d'un rêve. Je pensais souvent, plus tard, en regardant les films de Fellini, à cette émotion de la présence féminine et à tout ce que cela comportait de mélange d'émotions pures et impures. Tout n'était pas simple dans cette ambiance car chaque remarque négative d'un professeur était vécue comme un drame insurmontable. Les professeurs jouaient d'ailleurs sur cette corde pour maintenir la discipline. Je n'ai pas tardé à tomber amoureux de la prof d'anglais et de ND, la plus sensuelle de nos camarades féminines. C'était la première fois que je tombais amoureux d'une fille non parce qu'elle était belle mais parce que sa présence faisait plus d'effet à mon corps qu'à mon cœur. Toujours pas de déclaration d'amour mais ça allait changer cette fois-ci plus tard.

J'ai repris le travail sur le violon mais maintenant avec Rotenberg lui-même et pas avec Grünberg qui était parti en Angleterre poursuivre ses études avec les « grands ». Il y a fait une grande carrière de soliste. On va le retrouver beaucoup plus tard dans ma vie. Suite des études de Kreutzer et, comme morceaux, les concertos de Rode, de Spohr et de Viotti, œuvres peu jouées en public mais fort utiles pour l'acquisition d'une bonne technique. J'ai même commencé à jouer devant les amis dans nos surprises-parties innocentes. Un immense événement m'a été offert par un de mes frères sous la forme d'un billet pour voir « Carmen » de Bizet (encore lui !) chanté en hébreu. Mon amour de l'Opéra n'a jamais fléchi depuis. La musique de

Bizet fut la première grande passion musicale de ma vie, dès ma plus tendre enfance. Il a fallu qu'arrivent les metteurs en scène « modernes » pour que mon amour de l'opéra devienne de l'indifférence et parfois même de la haine.

Ce début d'année émouvant a été arrêté par une méchante otite qui a évolué en mastoïdite nécessitant une intervention chirurgicale d'urgence et me voici hospitalisé et coupé de tous les plaisirs que je venais de découvrir. Pire que tout, cette opération a été la cause d'un changement total de ma vie spirituelle. Comment ? Tout simplement parce que l'anesthésie se faisait de ce temps-là au chloroforme et impliquait un interdit absolu de nourriture et de boisson pendant 24 heures. La nuit qui a suivi l'opération était marquée d'une soif terrible que je ne pouvais pas étancher. C'est pourquoi je priais pour que la nuit passe vite et j'ai pris conscience du fait que Dieu, même s'Il le voulait, n'y pourrait rien, donc Il n'était pas tout-puissant et ne pouvait même pas transgresser Ses propres lois. Une clarté intérieure devenait une évidence qui allait marquer l'avenir et allait m'éloigner de tout théisme, donc, de la pratique religieuse, ce qui a créé un conflit majeur avec mon père. J'ai mis beaucoup de temps pour comprendre que la limitation de la puissance de Dieu était son cadeau à l'homme pour lui permettre de posséder le libre-arbitre mais de ceci nous traiterons plus tard.

Pendant ma convalescence mes parents m'ont invité au cinéma pour y voir « Autant en emporte le vent ». Qu'ont-ils fait là ? Ils ont déclenché chez moi une nouvelle passion, la cinéphilie, qui m'a dominé pendant des dizaines d'années. J'ai aussi commencé à souffrir de migraines, ce qui faisait qu'une fois entré en classe, j'avais le droit de

m'absenter à volonté. Dois-je dire que j'ai usé et abusé de ce droit, surtout pour aller tous les mardis matin à la répétition de l'orchestre de la Radio où jouait mon professeur ?

Lycée, conservatoire avec des heures au violon, passion de la lecture, passion du cinéma, amitiés, émotions amoureuses, engagements politiques. Mais où trouvais-je le temps pour tout ça ? On a demandé un jour au Rabbi de Loubavitch, grande figure du Judaïsme du 20<sup>ème</sup> siècle, comment il faisait pour vivre en dormant 2 heures par jour. Il a répondu qu'il « dormait vite ». Ça devait être ça.

Cette quatorzième année s'est terminée par la bonne nouvelle du débarquement allié en Normandie. De nouveau, nous avons appris la nouvelle par un de nos professeurs après que le proviseur fut entré en classe pendant un cours pour la lui faire connaître.

## **Chapitre 15**

### **15.6.1944-15.6.1945**

Cette année allait être encore plus ambiguë que la précédente sur le plan des événements. Libération de Paris, avance de l'Armée Rouge à l'est et puis conquête de l'Allemagne par les Alliés avec la prise de Berlin, la mort d'Hitler et de ses acolytes et la fin de la guerre en Europe. En même temps, c'était la libération des camps de la mort et la découverte de l'immensité du désastre qui a frappé le peuple juif pendant ces années. L'horreur absolue. L'Allemagne allait-elle pouvoir un jour se soustraire à cette culpabilité ? Le peuple le plus cultivé qui devient le peuple le plus barbare ! Un des aspects de l'Occident, la culture servant souvent comme un vernis à la barbarie plutôt que de la combattre.

Dès la rentrée scolaire, nous étions tous mobilisés dans la Haganah, l'armée clandestine juive, pour y suivre l'entraînement militaire nécessaire. C'était le Gadna, bataillons des jeunes réservés aux 15 à 18 ans, avec réunions en semaine pour apprendre le maniement des armes et les samedis, le Chabbath, des marches avec



entraînement au mouvement sur le terrain. Évidemment que tout cela emmenait une libération totale par rapport à l'autorité parentale, les parents ne pouvant rien contre le secret que nous devons respecter. Nous en avons « profité » pour nous libérer totalement de toute mainmise d'où qu'elle venait. Pour moi c'était une manière d'aplanir le grave différend que j'avais avec mon père du fait que son engagement sioniste faisait qu'il soutenait entièrement mes actions.

La seconde n'a rien apporté de nouveau sur le plan des études qui suivaient leur rythme normal. Une anecdote égocentrique : mon opération m'a imposé un handicap et un retard, ce qui faisait que dans la classe, le premier en math était toujours le même, DR, qui tenait beaucoup à sa place. Notre premier examen sur les logarithmes m'a permis de le détrôner, ayant réussi à terminer mon travail en 5 minutes plutôt qu'en 45 qui nous était octroyées et ayant mon nom cité le lendemain par le prof comme le seul à n'avoir commis aucune faute. Cela fait plus de 50 ans maintenant et DR ne m'a pas encore pardonné. Dans notre réunion amicale en 1997 pour célébrer le jubilé de notre Bac, je n'ai eu droit qu'à un « Bonjour » froid et distant. Enfin j'ai trouvé ma place de surdoué à laquelle je tenais tant.

Pour ce qui est des amitiés, nous formions un groupe de quatre avec DZ, un des seuls avec qui j'ai fait le parcours complet de CP au bac, EM qui était notre aîné de deux ans et CA, qui nous a « abandonnés » en cours de route pour aller étudier au lycée du gouvernement mandataire St. Georges où les études se faisaient en anglais. Dans ce lycée on ne travaillait pas le vendredi, le samedi et le dimanche pour respecter les trois communautés du pays ainsi que les

jours de toutes les fêtes juives, chrétiennes et musulmanes, ce qui laissait peu de temps aux études surtout que selon la coutume britannique on partageait son temps pour moitié entre le sport et l'étude. Le seul grand avantage était que les élèves pouvaient acquérir une connaissance de l'anglais meilleure que nous. CA en a profité, ce qui lui a permis plus tard de devenir ambassadeur dans un pays important. Il a été gravement blessé dans un attentat terroriste et a fini sa vie misérablement, aveugle et cloué sur une chaise. Un souvenir émouvant : pendant ma première visite chez lui après l'attentat, il m'a reconnu à ma voix et s'est mis à pleurer en m'appelant « Gigli, Gigli », surnom que mes amis me donnaient parce que je chantais souvent et, évidemment, parce que je m'appelais Benjamin.

Mon amour de désir pour ND grandissait et j'étais décidé enfin à me déclarer. Ne sachant pas très bien comment le faire, le hasard m'a aidé. Elle faisait un « couple » avec un de nos amis, AK. Pendant un des moments chaleureux de nos rencontres amicales, il s'est laissé aller à une fanfaronnade proclamant que ND lui était entièrement soumise et fidèle. J'ai immédiatement relevé le défi et affirmé que je pourrais si je voulais la détourner de lui et entrer avec elle dans une relation amoureuse exclusive. C'était « le pari », contresigné par tous les camarades présents. Une condition évidente : garder le secret. Très vite après, j'ai commencé ma cour, encouragé que j'étais par l'envie de gagner le pari. Les choses se passaient au mieux du fait qu'elle n'attendait que ça et, devant l'évolution, AK a flanché et lui a avoué le pari. Elle s'est fâchée avec moi mais s'est calmée devant mon explication que le pari n'était que le prétexte et que mon amour était sincère. Tout ne s'est pas arrangé

immédiatement mais c'était quand même le départ d'une relation spéciale qui a duré de longues années et que je raconterai encore.

Enfin, j'ai commencé à travailler le vrai répertoire. D'abord Mozart avec le concerto no. 4 en ré majeur qui nécessitait un apprentissage du spiccato, ce mouvement qui permet à l'archet de sauter sur la corde avec un effet très violonistique que j'aime encore aujourd'hui, et le concerto no. 5 dans la tonalité de la majeur avec un deuxième mouvement sublime. Pour ce qui est de l'écoute, je me suis lié d'amitié avec GE qui avait une belle collection de disques et nous passions des après-midi entiers entre Tchaïkovski et Beethoven. C'était la découverte de la septième avec son mouvement lent incomparable.

Le Judaïsme devenait le grand absent de ma vie remplacé uniquement par une passion dévorante de lecture avec les grands romanciers russes et français. J'ai spécialement aimé « L'âme enchantée » de Romain Rolland, peu connu en France. Il y avait une scène concernant un violoniste qui devait se produire à la salle Pleyel. Là aussi j'ai fantasmé que mon premier concert à Paris se déroulerait justement là. Heureux temps où les fantômes remplaçaient la vraie vie.

## **Chapitre 16**

### **15.6.1945-15.6.1946**

Pour nous, le moment était arrivé de réaliser le rêve d'un État juif où les rescapés pourraient trouver un refuge. Très vite, la Grande-Bretagne a prouvé sa capacité de perfidie en fermant les portes du pays aux Juifs et en instaurant un blocus maritime. 100.000 soldats pour forcer les Juifs à accepter la situation et les Juifs de leur côté se préparant à la lutte, armée si nécessaire, pour affirmer leur droit sur cette terre qui a vu naître une spiritualité salvatrice et où, avant d'essaimer dans le monde entier, se chantaient les psaumes de David. Face à Ernest Bevin, ministre des affaires étrangères de la Grande-Bretagne, s'est formée une coalition de résistance par l'union de la Hagganah, force semi-officielle de la communauté juive, de l'Irgoun commandé par Mena'hém Begin et du groupe Stern. Terrorisme ? Certainement pas. La Grande-Bretagne n'avait pas de civils en Palestine, il n'y avait que des soldats ou des administrateurs du Mandat et c'est uniquement contre eux qu'étaient menées les diverses actions autour de l'accueil des immigrants juifs rescapés d'Europe et

cherchant leur patrie. Il fallait que le règne de la Grande-Bretagne, qui n'était là que pour assurer l'établissement du foyer national juif, arrive à son terme. Très vite, le Mouvement de Résistance Juive, comme il s'appelait, a prouvé sa capacité de guérilla efficace contre les postes de l'armée, contre les postes de radar qui contrôlaient les côtes et contre les bateaux de la marine britannique qui, après des siècles d'actions glorieuses, s'est abaissée à poursuivre et à attaquer des bateaux en piteux état surchargés de pauvres rescapés sans armes. Quelle déchéance !

Tout cela a amené le gouvernement à imposer un couvre-feu à Jérusalem du coucher au lever du soleil et à nous obliger à mener une vie diurne pure, qui ne manquait pas de charme, les soirées étant passées obligatoirement en famille.

Malgré ceci, l'été 1945 fut très riche. D'abord, une marche de deux jours autour de Jérusalem, à travers les montagnes de Juda vers Hartouv, là où se déroulaient les rencontres de Samson et Dalilah, avec visite de la grotte des Jumeaux avec ses magnifiques stalactites et stalagmites. Cette marche, je l'ai réalisée avec un groupe d'un mouvement de jeunesse de gauche dont je n'étais pas. Et alors pourquoi y étais-je ? Tout simplement parce que mon nouvel amour incarné par YS, la plus belle fille de Jérusalem, y était. Je n'ai pas renié mes convictions politiques mais je ne pouvais décemment pas renoncer à passer deux journées près d'elle tout en restant discret et sans me déclarer. Des dizaines d'années plus tard, je lui ai fait parvenir une lettre où je lui racontais cet épisode. Elle ne m'a pas répondu directement mais m'a fait savoir, par l'intermédiaire de notre « go-between » qu'elle me

considérait comme un peu fou donnant une si grande importance à cette non-valeur qu'est l'amour. Je l'ai échappé belle. N'empêche que, comme pour Dorah, je détournais mon chemin vers l'école pour la voir aller à la sienne.

Après cela je fus invité par une cousine, TS, qui habitait Haïfa sur le mont Carmel, à venir passer quelques jours avec elle en l'absence de son mari parti pour affaires, pour échapper à l'ambiance pesante qui régnait à Jérusalem. Le matin à la plage, l'après-midi en promenade et le soir, dans un bois, un concert de disques où j'ai commencé mon histoire d'amour, qui dure toujours, avec Brahms à travers sa quatrième symphonie, l'ouverture tragique et les concertos pour violon et pour piano. Ce séjour de rêve est arrivé à son terme justement à cause d'un rêve. Un après-midi pendant la sieste, j'ai dû faire un rêve érotique puissant, normal lors d'un séjour intime avec une belle jeune femme comme l'était ma cousine. Le problème était qu'en me réveillant je me suis trouvé avec la main tenant fièrement mon sexe en glorieuse érection. Ma cousine n'était pas là mais quand elle est revenue elle m'a expliqué que je devais manquer à ma mère et qu'il était temps que je rentresse à la maison. Elle a compris que je n'étais plus l'enfant qu'elle avait en mémoire. Mais je ne suis pas rentré immédiatement à Jérusalem. Mon frère Haïm, qui avait rejoint l'armée britannique pour combattre l'Allemagne nazie, avait un ami qui a choisi, lui, de rejoindre les rangs du Palma'h, sections d'assaut de la Hagganah, qui avait son campement dans les qibboutsim et où ses soldats faisaient quinze jours par mois de travail agricole pour subvenir aux besoins matériels et quinze jours d'entraînement militaire pour préparer la guerre qui

s'annonçait déjà contre les Britanniques et, très probablement, contre les Arabes. (C'était une conception très « à gauche » de l'armée et pour cela elle trouvait son terrain de prédilection dans les qibboutsim). Cet ami était stationné dans le qibbouts Tel Yosef dans la vallée de Jezréel et il m'a reçu pendant quelques jours chez lui, occasion unique de connaître la vie communautaire d'un qibbouts, qui ne me plaisait pas, et de travailler dans la cueillette des olives, qui me plaisait encore moins. La seule chose positive de ce séjour était la présence d'un mélomane fou de Wagner grâce à qui j'ai eu mon premier contact avec sa musique par le début du 3<sup>ème</sup> acte de « Lohengrin » que j'ai encore en tête l'ayant entendu en boucle quelques centaines de fois.

La rentrée scolaire apportait avec elle une innovation. Il fallait choisir la direction à prendre pour la suite des études, littéraire ou scientifique. Aucune hésitation pour moi, vu mon peu de talent pour l'écriture et mes capacités en mathématiques. Je me suis trouvé dans une classe où la mixité n'était représentée que par quatre jeunes filles qui, sans être méchant, n'étaient pas les plus belles. Toutes les rencontres entre garçons et filles se faisaient maintenant pendant les récréations qui devenaient par là un moment très important, surtout que la « montée de la sève » devenait de plus en plus pressante avec les années. Calcul différentiel et intégral, géométrie analytique et trigonométrie avancée apportaient une vraie nouveauté dans notre vie scolaire et m'obligeaient à un travail supplémentaire pour maintenir ma place de premier en maths.

Dans la musique aussi il y avait du nouveau. J'ai enfin abordé le grand répertoire du 19<sup>ème</sup> siècle avec le concerto

de Bruch et celui de Mendelssohn, en attendant celui, « le mien », de Beethoven. Toujours les concerts de disques (78 tours) et l'école buissonnière que je pratiquais le mardi pour écouter la répétition du concert hebdomadaire de l'orchestre de la radio.

Vers la fin de l'année scolaire nous fûmes conviés, tous les élèves de 1<sup>ère</sup>, à venir prêter main forte aux qibboutsim. Pour notre école, c'était Ramath Hakovech dans le Saron, pas très loin de Tel-Aviv. J'ai eu encore une fois la preuve de ma faiblesse agricole. Décidément, je ne serai jamais un paysan. Mais, car il y a un « mais », ce séjour s'est révélé merveilleux par la présence de ND sans son ami. Enfin les premiers baisers échangés (on n'est pas allé plus loin car personne n'allait plus loin). J'ai eu la révélation de l'émotion amoureuse mélangée aux émois sensuels.



## **Chapitre 17**

### **15.6.1946-15.6.1947**

Un été « redoutable ». Tout a commencé par la destruction totale par l'Irgoun du siège du gouvernement du mandat à l'hôtel King David à Jérusalem qui a provoqué la mort de presque cent personnes, Juifs, Chrétiens et Arabes. Première conséquence : la désunion du mouvement de résistance commun et la séparation entre la Hagganah et l'Irgoun, la première prenant ses distances par rapport à la seconde à cause du nombre important de morts. Peu à peu, la Hagganah a réduit ses activités, gardant uniquement la pression au sujet de la lutte pour une immigration juive libre en Palestine. Nous verrons que la Hagganah allait tourner ses armes contre l'Irgoun défini comme « Porech », c'est-à-dire, exclu du consensus national. Pendant ce temps, les Britanniques ont imposé des mesures draconiennes à Jérusalem rendant la vie très difficile. Une bonne raison pour fuir vers Tel-Aviv pour retrouver une certaine normalité. Malheureusement, la puissance mandataire ayant compris que la tête pensante de l'Irgoun se trouvait à Tel-Aviv, je me suis trouvé coincé

par un état de siège imposé à tout Tel-Aviv pendant plusieurs jours, l'étouffement total. Comme si tout cela ne suffisait pas, ma fuite vers Haïfa n'a pas résolu le problème car à mon arrivée là-bas, un bateau d'immigrants illégaux a essayé de forcer le blocus entraînant un couvre-feu général. Heureusement que ma passion de la lecture m'a sauvé de l'ennui mortel dans lequel je risquais de sombrer. Découverte de « Germinal » de Zola, de Maupassant avec les nouvelles et « Une vie » et relecture de certains Jules Verne. Un événement littéraire important : la lecture d'un seul trait de « Narcisse et Goldmund » de Hermann Hesse qui a eu une influence considérable sur ma vie. Malgré la proximité de la guerre, j'ai développé une certitude émotionnelle autour de l'idée de la femme que j'aimerais vraiment. Elle allait être Allemande, « belle, romantique et musicienne ». Ma deuxième femme, Uli, que j'ai épousée des dizaines d'années après, était tout cela. Elle avait trente-cinq ans de moins que moi et je lui disais toujours que l'aimais bien avant qu'elle soit née. Plus tard, quand j'ai pensé à un projet de film sur ce livre, j'ai proposé au cinéaste qui devait le faire de faire jouer les deux rôles, celui de Narcisse et celui de Goldmund, par le même acteur, m'identifiant aux deux totalement. Je continue encore aujourd'hui à lire de temps en temps le livre que j'ai déjà lu en hébreu, en français, en anglais et même dans l'allemand original.

Enfin, l'été terminé, j'ai retrouvé Jérusalem et la rentrée scolaire. La Terminale. Préparation du bac. Une anecdote égocentrique : dans un des cours de littérature hébraïque nous lisions un texte de A'had Ha'am, grand penseur du Judaïsme et du Sionisme. Le professeur nous expliquait un passage difficile quand je l'ai arrêté pour lui

suggérer que sa lecture du texte n'était pas la bonne. Il s'est mis à ironiser et m'a proposé de prendre sa place pendant que lui, s'est assis à la mienne. Pas très impressionné, j'ai fait à la classe un cours sur ma compréhension du texte. Le lendemain, au début du cours, le professeur a demandé à la classe de noter que ma lecture était la bonne et pas la sienne et m'a présenté des excuses pour l'ironie de la veille. Difficile d'imaginer la gratification qu'on peut ressentir dans un moment pareil.

Tout ceci était accompagné d'un travail intense et assidu du violon. La Symphonie Espagnole de Lalo et les sonates violon – piano de Beethoven et Brahms (que je me suis mis à écouter avec une passion dévorante). J'ai un peu honte de l'avouer mais je n'ai jamais vraiment aimé le duo violon et piano surtout à cause du tempérament du piano face à la capacité du violon de jouer les notes exactes. Même pour la sonate à Kreutzer de Beethoven dont je faisais une exception, mon opinion a changé en écoutant récemment Ivry Gitlis accompagné de l'orchestre d'Australie la jouer en transcription pour violon et orchestre.

Comme si tout cela ne suffisait pas, nous avons des séances d'entraînement militaire comportant même une marche magnifique et exténuante au bord de la Mer Morte pour atteindre l'embouchure du Na'hal Qidron, vallée qui va de Jérusalem, entre le mont du Temple et le mont des Oliviers, à la mer Morte, en traversant le désert de Judée, lieu où il n'y a personne à des kilomètres à la ronde, pour pouvoir nous y exercer au tir à balles réelles et à la manipulation de grenades. Un souvenir inoubliable de souffrance par la fatigue de la marche et par la soif, et de grandeur par la beauté des lieux. Être dans l'endroit le plus

bas du monde, c'est quelque chose. Je me suis toujours demandé si cette terre était sainte justement parce qu'elle était le lieu le plus bas du monde (« De profundis clamavi... »).

Le cinéma continuait à nous occuper souvent et plus le temps de nous séparer approchait, plus nous étions souvent ensemble, tous les copains, pour discuter et festoyer. Nous organisions même des boums avec des danses lascives avec nos copines. Avoir dansé le tango cheek-to-cheek avec ND est un des meilleurs souvenirs sensuels de ma vie.

C'est à cette époque que je suis tombé amoureux de la "Danse Macabre" de Saint-Saëns que je jouais, sans accompagnement, en boucle. Etait-ce un pressentiment de ce qui allait arriver ?

La guerre contre l'occupant britannique ayant pris un cours de plus en plus tragique avec l'attaque de la prison d'Akko, les pendaisons de combattants juifs et les représailles par la pendaison de soldats britanniques, le gouvernement a décidé de passer la main à l'ONU qui a nommé une commission d'enquête pour savoir quoi faire de cette Palestine qui posait tant de problèmes, non encore résolus aujourd'hui.

C'est dans cette ambiance lourde que nous avons réussi à passer le bac. J'ai réussi à avoir trois 10/10, en Math, en Physique et en Arabe (la notation se faisant par matière). La cérémonie de fin d'études était très émouvante. On a donné à chacun de nous, selon la coutume, une Bible (que je garde précieusement encore aujourd'hui). Nos maîtres, qui savaient le temps dur que nous allions affronter, étaient eux-mêmes émus et nous le faisaient sentir.

## **Chapitre 18**

### **15.6.1947-15.6.1948**

Le bac terminé, il restait à résoudre immédiatement un grand problème. Ni l'Université Hébraïque de Jérusalem ni le Technion à Haïfa, les deux établissements d'études supérieures du pays, n'acceptaient un étudiant tant qu'il n'avait pas accompli son devoir national, c'est-à-dire, son engagement dans les services de sécurité du Yichouv, communauté juive de Palestine. Le choix était simple. Entrer dans la « No'trouth », police juive organisée par le gouvernement mandataire où l'on pouvait acquérir des connaissances militaires, mais pour cela il fallait avoir 18 ans révolus ce qui n'était pas mon cas. Ou bien rejoindre les forces actives de la Hagganah, soit en entrant dans le Palma'h, sections d'assaut, soit en rejoignant la Section Mobilisée en ville. L'engagement dans le Palma'h impliquait la vie au qibbouts, donc, le renoncement au violon et il ne me restait que le choix de rejoindre cette Section Spéciale de Jérusalem (chaque ville ayant la sienne). Le vrai cas de conscience se posait par l'activité de cette section à ce moment-là, c'est-à-dire, la chasse aux

membres de l'Irgoun et du groupe Stern pour les empêcher d'agir contre l'armée britannique puisque telle était la décision des autorités officielles du Yichouv, après les dizaines de morts de l'attaque du King David en 1946. Étant politiquement proche des idées de l'Irgoun je me trouvais totalement déchiré. En fin de compte, en m'appuyant sur mon engagement dans les valeurs démocratiques qui impliquaient une fidélité à la direction officielle du Yichouv, j'ai choisi la Section Spéciale.

Le premier temps s'est très bien passé. Avant tout, un magnifique concert qui allait être le dernier avant longtemps à l'amphithéâtre de l'Université sur le Mont Scopus d'où l'on a une vue sur le désert de Judée, la vallée du Jourdain et les montagnes de Transjordanie. Hommage à Bronislaw Huberman, créateur de l'orchestre philharmonique national avec comme soliste la grande Pninah Zaltsman qui interprétait le concerto de piano de Khatchatourian.

ND est venue passer quelques jours à Jérusalem et nous avons pu, enfin, nous rapprocher réellement et sérieusement, allant jusqu'à pratiquer des attouchements très osés (sans toutefois aller au bout de notre désir). Ensuite, en compagnie de CY et d'YF, après maintes hésitations, une visite au bordel. Enfin perdre sa virginité. C'était assez décevant car les phantasmes masturbatoires nous promettaient des paradis autrement plus merveilleux. Cela allait prendre du temps avant de trouver le vrai bonheur de l'acte d'amour.

Mon engagement dans la Section Spéciale était une erreur grave car dès la première action qui consistait à kidnapper un responsable de l'Irgoun pour l'interroger, l'alerte a été donnée par son frère et une voiture blindée de

l'armée britannique nous a bloqués, nous a tiré dessus et nous a arrêtés, deux camarades et moi. Il y avait des trous perforés par les balles tirées dans la vitre arrière de la voiture à droite et à gauche de ma tête mais heureusement, personne n'était touché. Un vrai « baptême du feu ». Nous avions en notre possession des armes, chose hautement interdite par la loi et pouvant entraîner des punitions majeures. Amenés d'abord au poste de police de Ma'haneh-Yehoudah et ensuite à la prison centrale dans le Complexe Russe, où siégeaient tous les pouvoirs britanniques administratifs et militaires, nous nous sommes trouvés, faute de place dans les cellules des prisonniers politiques, dans une grande salle de prisonniers de droit commun, assassins, violeurs, voleurs. Quelle expérience douloureuse pour quelqu'un qui sortait du cocon familial et amical. La seule consolation était d'y trouver un ami du lycée, IK, qui avait disparu depuis quelques mois et dont nous pensions qu'il avait rejoint les rangs de l'Irgoun. J'étais stupéfait car à mon interrogation sur sa présence en prison il m'avait répondu avec une simplicité déconcertante : « J'étais dans un hold-up qui a raté ». Je lui ai promis une discrétion absolue. Quelques mois après, soldat de la deuxième compagnie dont je faisais partie, il est mort héroïquement en défendant la route menant à Jérusalem. Je laisse à d'autres, ceux qui ont ce talent, le soin de décrire la vie dans une salle de prisonniers de droit commun. C'était horrible. Heureusement que dès le lendemain matin nous étions libérés sous caution avec obligation de nous présenter aux autorités régulièrement en attendant notre procès. Tous les journaux ont évidemment rapporté cette histoire, ce qui aggravait mon malaise. J'ai repris mes activités, totalement

démotivé et découragé. Une tentative de me kidnapper a échoué de justesse et la décision a été prise de me délocaliser à Tel-Aviv et de me donner un nom d'emprunt dont je me souviens encore, Nino Arazi. Deux souvenirs douloureux : le premier, en prison, par les cris des prisonniers de l'Irgoun : « Vous n'êtes que les chiens des Anglais » ; le second, l'accueil glacial de mes frères. Je ne savais pas alors qu'un de mes frères était un donateur de l'Irgoun. Voilà comment s'est passé mon premier été d'adulte (le bac, en hébreu, s'appelle, « certificat confirmant l'état d'adulte »). La déchirure avec ma vie passée était profonde. Elle allait s'aggraver dans les mois qui allaient suivre.

À Tel-Aviv nous étions logés au dernier étage de la « Maison Rouge », où siégeait le cerveau de la Hagganah. Quelques dizaines de garçons et de filles, la plupart de tendance politique bien à gauche, ce qui rendait mon intégration difficile. Cette Maison Rouge se trouvait exactement là où se trouvait l'Ambassade de France en Israël, c'est-à-dire au bord de la mer, rue Hayarkon. Entraînement militaire et sportif (premiers contacts avec la boxe et le jiu-jitsu), protection de personnalités en danger d'être kidnappées étaient l'essentiel de notre activité. Faire la cour à nos camarades de sexe féminin en était une autre.

Pendant ce temps, l'ONU continuait à s'occuper du problème palestinien. Dans la nuit du 29.11.47 au 30.11.47 (l'après-midi du 29.11 à New-York) a eu lieu un vote qui devait, pour être valable, comporter une majorité de deux tiers, sur une décision qui impliquait un partage de la Palestine entre un État juif, un État arabe, avec Jérusalem et ses environs comme corps séparé. Nous étions des milliers à écouter dans la rue, à l'angle de la rue Allenby



(du nom du général britannique qui a libéré Jérusalem de la domination turque en 1917) et de la rue King George (le 5<sup>ème</sup>, sous le règne duquel a été donnée la Déclaration Balfour la même année) le haut-parleur qui transmettait en direct de Lake-Succes près de New York le déroulement du vote. J'y étais avec mon frère Ephraïm, le donateur de l'Irgoun, et mon beau-frère Meïr, un des commandants en chef de la Hagganah. Dès l'annonce du résultat, 33 pour, 13 contre et 10 abstentions dont celle de la Grande Bretagne, a commencé une des nuits les plus folles de ma vie et de la vie de tous les habitants juifs du pays. Personne n'a dormi cette nuit-là. Des chants et des danses dans les rues avec processions de gens bien imprégnés de vin et de toute autre boisson alcoolique qui coulaient à flot. Un État juif, après 2000 ans d'exil ! Enfin, pouvoir accueillir nos frères d'Europe, rescapés de la Choah. Le bonheur comme on le vit rarement durant une vie. Pour moi, en plus, cela signifiait la fin des combats avec l'Irgoun et la reprise d'une vie normale. Des années après, un de mes profs de médecine m'a raconté que cette nuit-là il était à Tel-Aviv parce que l'avion qui devait le mener du Vietnam à Paris devait faire une escale forcée pour des raisons techniques et que, pour lui aussi, c'était une nuit inoubliable.

La fête n'a duré qu'une nuit car dès le lendemain matin, les Arabes, qui refusaient la solution du partage, ont déclenché la guerre contre le Yichouv et les premiers morts sont tombés. Je savais déjà que j'allais retourner à Jérusalem mais cela a encore pris tout le mois de décembre pour que je puisse le faire, le temps nécessaire pour que je puisse participer à deux attaques importantes contre le village arabe de Salameh qui menaçait le sud-est de la ville et à une nuit de combats dans une usine de fabrication

d'ammoniaque où dès le lendemain l'équipe qui nous a relevés a été désarmée par les soldats britanniques, ce qui a permis aux attaquants arabes de les tuer.

J'ai célébré un des plus beaux 'Hanoukkah (fête des lumières) de ma vie avec mes camarades de la Section et nous avons allumé une 'hanoukkiah (chandelier) faite avec neuf mitraillettes portant les neuf bougies. Le chant des bénédictions traditionnelles se mêlait aux chants patriotiques. Nous étions en guerre et il nous fallait l'esprit des Maccabées pour tenir. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai appris que MW, mon maître en masturbation est tombé au combat dans le Néguev, premier ami intime parti. Il allait y en avoir beaucoup d'autres.

Enfin, en janvier, retour à Jérusalem. Il restait à résoudre un problème. Les unités combattantes n'acceptaient pas de recrues en dessous de 18 ans et c'est là où je voulais aller. Heureusement que le contrôle n'était pas trop sévère et il a suffi que je note ma date de naissance 1928 à la place de 1930 pour que ça passe. L'étonnant était que mon frère Yehoudah, qui faisait partie de la compagnie, était né, lui, en 1928, et que personne n'a remarqué l'anomalie. Peut-être nous prenaient-ils pour des jumeaux. La compagnie, deuxième du bataillon Mikhmach (du nom biblique d'une localité dans la région de Jérusalem), dont faisaient partie tous les anciens de la Brigade Juive qui avaient combattu dans les rangs de l'armée britannique pendant les combats en Italie en 44 et 45, avait pour tâche de défendre les localités juives du sud de la région de Jérusalem, la ville elle-même étant confiée au bataillon Moriah. A part Ramath-Ra'hel, qibbouts proche de Jérusalem, il s'agissait surtout de Gouch-'Etsion, ensemble de quatre qibboutsim dans les montagnes de

Judée entre Jérusalem et Hébron, en pleine zone arabe. Le Gouch (ensemble de localités) a déjà subi l'attaque des irréguliers arabes de la région et une compagnie de 35 hommes envoyée en renfort a été décimée jusqu'au dernier combattant. Tout le monde savait que la défense du Gouch posait des problèmes insolubles, surtout qu'il faisait partie des territoires alloués à l'État arabe qui devait voir le jour, en même temps que l'État juif, le 15 mai, jour de la fin du mandat de la Grande-Bretagne sur la Palestine. Mais le principe était que l'on n'abandonnait aucune localité juive, aussi mal placée fût-elle. En plus, le Gouch dominait la route Jérusalem – Hébron et était capable d'intervenir dans la défense de Jérusalem, donc, stratégiquement utile. Etablis à Talpioth, quartier au sud de Jérusalem, nous nous préparions à notre tâche en nous entraînant et en effectuant des missions locales comme la défense du trafic entre Talpioth et le centre ville ou l'attaque de voitures arabes sur la route menant de Bethléem à Jérusalem pour empêcher des renforts d'arriver en ville. C'est pendant une de ces opérations qu'IK, l'ami rencontré en prison, est tombé. C'est aussi à ce moment-là que l'on m'a nommé « chef de groupe », sorte de sous-officier.

C'est pendant ces quelques semaines que j'ai eu mes premières expériences sexuelles. La mort qui rôdait avec les enterrements qui se suivaient, le danger qui guettait les combattants, rendaient les filles de Jérusalem moins farouches, elles, connues pour leur pudeur et leur réserve dans les affaires du sexe. Ce n'était pas beaucoup mieux que l'expérience du bordel mais m'a permis de comprendre la place importante de la bouche dans ma sensualité, découverte que les autres allaient faire des années plus tard. J'ai abordé cette activité sans rien y

connaître sauf par des racontars des copains aussi ignorants que moi. Il y avait aussi NS, la plus belle fille d'Israël, qui était la vedette de quelques films qu'on faisait là, à qui j'ai donné son premier baiser. Des années plus tard, pendant une visite avec Uli, ma deuxième femme, à Jérusalem, elle tenait à lui montrer le banc où cela se passait. Elle reste la seule amie que j'ai encore à Jérusalem.

On attendait l'occasion de pouvoir envoyer un convoi au Gouch pour y apporter toutes les provisions nécessaires qui commençaient à y manquer et pour nous permettre de nous y rendre pour assurer la relève. Cette occasion est arrivée le jour où un convoi a réussi à forcer le blocus de la route Tel-Aviv – Jérusalem et à alimenter Jérusalem qui souffrait déjà d'un manque sérieux de vivres. Le 27 mars, nous sommes partis et, après avoir traversé Bethléem, nous sommes arrivés à destination. Malheureusement, le convoi a été bloqué à son retour par des milliers d'Arabes qui ont forcé les combattants juifs à quitter les véhicules pour trouver refuge dans un village au bord de la route, Nabi Daniel, et à y livrer une bataille restée un des épisodes les plus douloureux de la guerre d'Indépendance d'Israël. Pour nous, au Gouch, cela signifiait que nous étions isolés et qu'aucun véhicule ne pourrait plus nous rejoindre.

La première semaine nous avons été accueillis par une tempête épouvantable comme la Palestine en connaît de temps en temps à la fin de l'hiver. Pas de batailles, peu d'entraînement. Dès le retour du beau temps nous nous sommes mis à la tâche d'empêcher les mouvements entre le sud du pays et Jérusalem pour soulager la pression sur la ville. Une première opération, « l'opération des frères » a été menée le 4 avril avec une force commandée par mon frère et une autre par moi-même qui a permis de stopper le

trafic sur la route pendant quelques jours. Dès la reprise des mouvements ennemis, le 12 avril j'étais chargé de mener une opération nouvelle sur la route. Pendant la bataille, des voitures blindées de la Légion Arabe de Transjordanie, qui faisait partie des forces britanniques régulières, sont arrivées et j'ai eu droit à la première balle de la guerre israélo-jordanienne, une balle qui est venue se loger dans le petit doigt de ma main droite, juste là où j'ai eu ma fracture par accident dans ma petite enfance. Ce doigt étant le seul à ne pas être indispensable pour jouer du violon, j'avais le sentiment qu'il s'agissait là d'un signe du ciel qui m'indiquait mon chemin dans la musique. Je n'ai pas tenu compte de ce signe et décidé plus tard de rester un violoniste amateur. Ai-je eu tort ?

Ont suivi une opération pour retirer la balle et de longues journées avec huit injections par jour de pénicilline (les produits retard n'existaient pas encore). La main en plâtre était immobilisée, mais toutes ces souffrances étaient peu de chose comparées à l'angoisse de l'avenir. Pas de renforts possibles devant un ennemi qui en recevait sans entraves.

Le 4 mai a eu lieu la première grande attaque de la Légion Arabe qui a causé des pertes dans nos rangs, 12 tués et 30 blessés. Difficile d'oublier les paroles de notre commandant devant les tombes ouvertes nous rappelant le peu de valeur de nos vies comparées à la grandeur et à l'éternité de Jérusalem que nous défendions. Le pire était à venir. Trois jours avant la fin du mandat britannique sur la Palestine, la Légion Arabe qui, je le rappelle, faisait partie des forces britanniques, nous a attaqués en force avec maintes voitures blindées contre lesquelles nous ne possédions aucun moyen de résistance. Malgré ma blessure

j'ai repris le commandement d'une position importante, la Colline de l'Arbre, mais nous avons été obligés de l'abandonner devant les blindés. La bataille a fait rage toute la journée du 12 mai. Le 13 à midi, le qibbouts Kfar 'Etsion est tombé et tous ceux qui y étaient, malgré une capitulation et la présence de drapeaux blancs, ont été massacrés. Nous savions que ça allait être la fin et attendions le matin du vendredi 14 mai, jour où devait naître l'État juif tant attendu et tant désiré, pour livrer la dernière bataille et mourir. J'ai passé la nuit du 13 au 14 en compagnie de mon frère. Nous n'avions jamais été aussi proches. Vers 3 heures du matin, un appel de Jérusalem nous a informés qu'un armistice avait été signé sous le contrôle du « Comité des Consuls » qui nous garantissait la vie sous condition d'accepter d'être des prisonniers de guerre des Jordaniens. Il n'y avait jamais eu encore de prisonniers juifs vivants dans cette guerre. Toutes les batailles perdues signifiaient la mort de tous. Nous n'avions le choix qu'entre une mort héroïque au combat et l'acceptation de ces conditions. Vers 6 heures, un ordre est arrivé du quartier général de Jérusalem de cesser le combat et d'accepter l'armistice.

Vers 8 heures nous avons aperçu une voiture de la Croix-Rouge près de l'arbre qui était au centre du Gouch et qui lui a donné son nom ('Etsion, en hébreu, vient de 'Ets, arbre). Une délégation de trois commandants, YR, MB et mon frère Yehoudah, avec drapeaux blancs, est partie à la rencontre des délégués pour étudier avec eux les modalités pratiques de la prise de contrôle du Gouch par la Légion. Comme ils ne sont pas revenus et que la voiture de la Croix-Rouge était partie, nous avons conclu qu'ils étaient partis, avec la Croix-Rouge à Jérusalem. J'étais

heureux de penser qu'au moins un de nous deux serait avec mes parents qui devaient vivre tout ça dans une angoisse épouvantable.

Enfin, vers midi, sont arrivées les voitures de la Légion qui devaient nous emmener à Hébron. Nous sommes montés dans les camions en laissant nos armes. Le commandant arabe nous a interrogés sur nos caches d'armes et devant notre affirmation qu'il n'y en avait pas il a exprimé son admiration pour notre courage d'avoir tenu deux jours avec si peu d'armes face à la force déployée contre nous.

En passant devant l'Arbre, je fus étonné de voir un cadavre, face contre terre, là où je savais que personne n'était tombé pendant la bataille.

Difficile de décrire le passage dans les rues de Hébron dans la jubilation de l'ennemi, ses cris de joie et les coups de feu tirés en l'air comme c'est la coutume en Orient. Le soldat qui était assis en face de moi, dirigeait son pistolet vers mon visage et tirait un coup à droite et un coup à gauche. Heureusement que j'étais complètement insensible à tout ce qui se passait du fait du manque total de sommeil depuis presque 60 heures et du fait d'une paralysie émotionnelle causée par la certitude, durant toute la nuit précédente, de vivre les dernières heures de ma vie. En arrivant dans la prison sur les hauteurs de Hébron nous avons rencontré MB qui faisait partie de la délégation qui se rendait à la rencontre des délégués de la Croix-Rouge. Je lui ai demandé, étonné, pourquoi il était là et où était mon frère et il m'a tout simplement dit : « Benjamin, ton frère est mort ». Le cadavre près de l'Arbre, c'était donc lui. Inutile de décrire la peine et la tristesse qui m'ont envahi. Atterré, littéralement liquéfié. MB m'a expliqué qu'au

moment de la rencontre avec la Croix-Rouge, un feu nourri avait été dirigé vers eux tuant mon frère et une personne de la Croix Rouge. Lui fut sauvé par un Arabe qui lui a mis du pain salé dans la main le rendant intouchable selon la coutume arabe. YR, lui, a forcé, sous la menace d'une arme, le conducteur de l'ambulance de la Croix-Rouge à foncer vers Jérusalem qu'ils ont atteint en pleine bataille pour le contrôle de la ville après le départ des Britanniques le matin même. Ce fut un vrai miracle qu'il se soit trouvé chez lui quelques heures plus tard.

J'ai vécu ensuite un moment surréaliste. Comme ma main était en plâtre, on ne savait pas si je devais être au premier étage avec les bien-portants ou au rez-de-chaussée avec les blessés. En attendant tout seul sur le palier j'ai été approché par un sergent de la Légion qui m'a demandé si j'étais fumeur, m'a apporté un paquet de cigarettes, a exprimé sa solidarité avec ma peine et m'a demandé si je connaissais 'Hébron. Je lui ai répondu que je ne connaissais pas la ville mais que mes parents s'y étaient fiancés en 1908. Il semblait très ému, m'a dit son nom, Mamdou'h, et m'a demandé le mien, et m'a proposé une amitié sincère. Au moment le plus dur de ma vie, j'ai eu un début de consolation par un de mes ennemis. La vie est vraiment étrange !

Le soir, on nous a servis des pitoth, le pain plat de l'Orient. Nous avons vite découvert que le pain était rempli d'éclats de verre puisque le boulanger de la prison refusait de nous fournir de la nourriture. Nous sommes restés trois semaines sans manger dans l'ignorance totale de ce qui se passait à l'extérieur. Nous ne savions même pas qu'à l'heure où nous subissions l'humiliation de la parade de la victoire ennemie, Ben Gourion proclamait à Tel-Aviv, la



naissance de l'État d'Israël. Heureusement que les robinets continuaient de couler et nous pouvions boire librement.

Le 3 juin au petit matin, des camions sont arrivés, nous ont fait monter pour un voyage long qui devait nous mener, à travers le désert de Judée sur des chemins de terre, la vallée du Jourdain et la Transjordanie à Um el Jamal, à l'est de Mafraq, sur la route qui menait en Irak le long du pipeline Irak – Haïfa où se trouvait le camp des prisonniers de guerre. En arrivant, nous y avons trouvé les prisonniers faits après la capitulation de la vieille ville de Jérusalem qui nous ont raconté que l'État juif était né et se défendait sur tous les fronts. Un armistice allait être imposé par l'ONU et allait permettre à l'armée israélienne de se renforcer suffisamment pour gagner finalement cette Guerre d'Indépendance qui nous a été imposée par nos voisins. Malheureusement, cette victoire nous a coûté cher, 6000 morts sur une population de 600.000 âmes, 1 % !

De ce voyage je me souviens surtout pour y avoir écouté des milliers de fois une mélodie interminable fredonnée par le soldat bédouin qui gardait notre camion. Il m'arrive encore, dans mes rêves, de l'entendre.

C'est là, en plein désert, que j'ai vécu mon 18<sup>ème</sup> anniversaire qui faisait de moi un citoyen majeur d'Israël, l'État juif qui venait de naître.

## **Chapitre 19**

### **15.6.1948-15.6.1949**

La dernière année de l'hiver de ma vie a commencé plutôt mal. Les conditions de vie dans le camp étaient lamentables. Pas de lits, pas de matelas, juste deux couvertures, l'une pour coucher dessus, l'autre, pour se couvrir. Des journées brûlantes avec des tempêtes de sable nous obligeant à nous abriter sous les tentes malgré la chaleur torride et des nuits glaciales comme le désert en connaît. Pour ce qui est de la nourriture, elle était infecte, faite de biscuits d'urgence de l'armée britannique périmés déjà en 1942 et où grouillaient des vers, accompagnés d'un liquide chaud qu'on osait appeler "soupe". Nous étions douze par petite tente, c'est-à-dire, très serrés. Pour nous détendre avec humour, nous disions que c'était bien pour les nuits froides. J'étais dans la tente des commandants de la compagnie, ce qui apportait quelques avantages alimentaires. Deux appels par jour qui duraient longtemps du fait d'erreurs réelles ou inventées et les toilettes en commun, en plein air. Pas très réjouissant.

Les conversations abondantes (nous n'étions soumis à

aucune activité) tournaient surtout autour du manque majeur, les femmes et le sexe, chacun racontant ses souvenirs en la matière. Les nuits, on entendait souvent les halètements des masturbations nombreuses et fréquentes. Nous avons même inventé une devise : “Libre, ma femme était ma main droite, prisonnier, ma main droite est ma femme”. Les gauchers insistaient pour qu’on trouve une formule qui ne les exclurait pas. Tout cela ne volait pas très haut mais c’était notre réalité. De temps en temps nous revenions sur la bataille perdue à laquelle nous avons participé mais cela ne durait pas du fait de la douleur que provoquait ce souvenir.

Rapidement, des cours étaient organisés. D’hébreu pour ceux qui en avaient besoin, de Judaïsme pour ceux que cela intéressait et dans toutes les autres matières, les savants en toute chose ne nous manquaient pas. Il y avait aussi la “promenade” du soir dans la seule allée où il y avait un peu d’espace libre, c’est-à-dire un aller-retour incessant devant les barbelés qui entouraient le camp.

Je ne me souviens pas comment est arrivé entre mes mains un livre intitulé « Horizon perdu » de Hilton qui raconte l’histoire d’un pays lointain et imaginaire, Changrila, où régnait un bonheur permanent et j’ai réussi à me persuader que même là où j’étais et dans les conditions dans lesquelles je vivais le bonheur était possible, un bonheur basé sur l’idée que j’étais vivant et que j’avais eu toutes les chances de ne pas l’être. Etrange état qui, malheureusement, n’a pas duré. Je ne savais pas qu’une nouvelle épreuve m’attendait. Cette épreuve, dans mes souvenirs, est restée gravée comme “L’affaire du Procès”.

Dans ma tente il y avait le commandant en second de la compagnie, MD, qui, la nuit tragique de l’attente de la

mort, a craqué, a renoncé au commandement et l'a passé à ses subordonnés. Personne ne lui a jamais rappelé cet épisode pour ne pas trop le heurter. Et voici qu'un jour, pendant une discussion sur la place du Judaïsme dans la vie du nouvel État, nous étions en désaccord total. À un moment de la discussion, je lui ai dit que ce qu'il disait était stupide. Là-dessus, il se fâche et me demande si je suis conscient que je parle à un supérieur. C'était incroyable. Notre discussion n'avait strictement rien à voir avec notre situation militaire et la notion même de supérieur et subordonné n'avait aucun sens. Je ne pouvais pas m'empêcher de lui rappeler qu'en fait de supérieur il aurait mieux fait de s'en souvenir au moment de la bataille. (Je n'ai jamais pu, d'ailleurs, ne pas dire ce que j'avais à dire, ce qui m'a causé pas mal de problèmes dans la vie, problèmes que j'acceptais volontiers). Les choses ne s'arrêtèrent pas là et il a décidé de me poursuivre pour insulte à supérieur devant le commandant israélien du camp. Ce qui a suivi relève du cauchemar. On m'a convoqué un soir à la tente du commandant, on m'a forcé à retirer ma ceinture pour m'obliger à tenir mon pantalon à la main comme cela se faisait dans l'armée britannique et à rester au garde-à-vous durant toute la durée de la procédure. Tout ceci s'est terminé par une condamnation comportant la perte de mon grade, l'exil de la tente où j'habitais et l'obligation de paraître devant un tribunal militaire en Israël après la libération du camp. J'étais sidéré, liquéfié. A moi, qui étais reconnu comme le combattant le plus valeureux pendant les combats, qui avais perdu mon frère quelque semaines avant on a imposé la chose la plus dégradante que j'aie eu à vivre. La guerre, la blessure, la perte de mon frère, la parade à Hébron, tout

cela ne suffisait pas. Il fallait encore me faire subir cette humiliation et je n'avais que dix-huit ans. Quand on me demande parfois pourquoi je ne vis pas en Israël, cet épisode est certainement une des raisons principales.

Heureusement, j'ai trouvé une place dans une tente où il y avait quelques étudiants de l'Université de Jérusalem. Le niveau intellectuel était acceptable. L'un de mes camarades, DK, est devenu un des directeurs de la Banque d'Israël, un deuxième, SGS, un professeur de criminologie de notoriété mondiale et un troisième, MF, un grand médecin. C'était une petite consolation qui m'a probablement sauvé de sombrer dans une dépression qui serait mal venue là où j'étais.

A partir de là, Changrila a disparu comme un mirage et a commencé un temps où la prison devenait de plus en plus insupportable. Avec le temps c'était vrai pour tout le monde surtout que nous n'avions aucune idée sur le temps que cela allait durer. Il n'y avait que les visites de la Croix-Rouge avec le courrier et les paquets envoyés par nos familles qui éclairaient légèrement la dépression générale qui s'exprimait par un cri repris par tous les prisonniers en même temps : "Habaytah !", c'est-à-dire "Retour à la maison !"

A partir de septembre, des rumeurs circulèrent sur la possibilité d'un armistice entre Israël et la Jordanie, rumeurs confirmées par le représentant de la Croix-Rouge qui nous rendait visite de temps en temps. C'est début février que la fin se précisa. Nous allions retourner chez nous.

Une grande célébration a eu lieu le soir avant le départ à laquelle j'ai pris part en jouant du violon prêté par un prisonnier de la vieille ville de Jérusalem. Le lendemain, de

très bonne heure, des camions ont embarqué le premier groupe de partants dont je faisais partie. Quelques heures après, nous étions au pied du Mont des Oliviers, contemplant le Mont du Temple. Quelle émotion ! Il y avait un seul passage possible, la Porte Mandelbaum, et c'est là que nous sommes passés des mains de la Légion Arabe aux mains du commandant israélien de Jérusalem. Rapidement, on nous transporta vers un qibbouts des environs, Qiryath 'Anavim, pour une cérémonie officielle d'accueil et de là au camp militaire de Tsrifin pour nous mettre en règle avec l'armée et avec les exigences de santé. Tout cela a pris beaucoup de temps de sorte que le soir est arrivé et on a remis tout au lendemain. Comment rester sur place quand la famille était à quelques kilomètres ? Avec deux de mes camarades, nous avons "fait le mur" et nous sommes retrouvés au centre de Tel-Aviv peu de temps après. Un épisode triste : nous avons décidé de prendre une bière d'adieu dans un café. Au moment de payer, le patron n'a pas voulu accepter l'argent palestinien que nous avions sur nous et, bien que sachant que nous venions de rentrer de la prison de guerre et que nous ne connaissions pas la monnaie israélienne, a insisté pour un paiement en règle. C'est le genre de choses qui vous dégoûtent de la vie. Heureusement, un client à côté s'est proposé pour nous offrir ces bières en nous souhaitant la "bienvenue à la maison".

Est-ce utile de raconter les retrouvailles avec mon père et ma mère ? Les larmes de tristesse pour mon frère absent et de joie pour mon retour. Mes frères et sœurs étaient tous là, ayant entendu à la radio mon nom comme faisant partie des rapatriés. Même quelques amis du lycée ont accouru pour m'accueillir. Pourquoi étais-je tellement triste

pendant toute cette soirée de fête ? La tristesse ne m'a pas quitté pendant les semaines qui ont suivi. Toujours la réalité face aux attentes et aux espoirs. En plus, une rencontre avec ND s'est terminée très mal. Elle a fait ses armes d'amante pendant la guerre et était enfin prête à consommer notre relation qui était, malgré ses hauts et ses bas, une histoire d'amour. C'est quand tout était prêt qu'elle m'a posé la question de savoir s'il était vrai que j'avais été au bordel deux ans avant. Devant ma réponse positive, elle a reculé et tout s'est écroulé. Quelle stupide vision des choses de l'amour ! Le désespoir.

La famille, qui a passé la guerre à Tel-Aviv, est retournée à Jérusalem où j'ai retrouvé mes amis de lycée et de l'armée. J'ai surtout commencé mes études de mathématique-physique à l'Université de Jérusalem qui a organisé pour les soldats démobilisés une année scolaire spéciale d'avril à octobre. Deux cuites royales avec pleurs et cris ont été le signe de l'instabilité de ma psyché et la preuve de la nécessité absolue d'envisager un changement total dans ma vie pour éviter de sombrer dans l'alcoolisme et la déprime.

J'ai eu enfin une rencontre intéressante en la personne de S, une très belle fille des quartiers pauvres, qui avait l'intelligence de comprendre qu'entre l'amour-procréateur et l'amour-plaisir il y avait une grande différence qui permettait d'éviter l'un en s'adonnant à l'autre. Elle a trouvé tous les moyens de nous offrir du plaisir en m'initiant à des "techniques" gratifiantes. Dois-je avouer que des dizaines d'années plus tard, dans mon exercice de la Gynécologie – Sexologie, il m'arrivait de dire à mes patients ce qu'elle me disait alors.

Restait la musique que je n'arrivais pas à réintégrer.

Rotenberg était parti s'installer à Haïfa et je ne savais pas très bien quoi faire. Mes frères et sœurs m'ont offert un violon à la place de celui perdu à Gouch – 'Etsion et je jouais de temps en temps seul. Un soir, revenant d'une soirée amicale, je passai devant la salle Edison où se donnaient les concerts de la Philharmonie. Je suis tombé au moment même de l'entracte. Constatant qu'il n'y avait aucun contrôle, je suis entré et ai écouté la 2<sup>ème</sup> de Brahms. Le choc. Impossible de dormir après. Dès le lendemain, je me suis inscrit à l'Académie de Musique de Jérusalem, dont le président d'honneur n'était autre que Schönberg lui-même, dans la classe de Jacobi, élève en alto et composition de Hindemith avant la guerre en Allemagne, avec l'intention de reprendre mon projet d'être musicien. Mon amour pour la musique de Brahms ne s'est jamais démenti depuis. Ce retour à la musique était le signe de la fin de ma tristesse profonde. On s'est mis d'accord avec Jacobi pour travailler dès la rentrée les concertos de Beethoven et de Brahms. En attendant, et pour « refaire » ma technique, c'était la Symphonie espagnole de Lalo.

Et puis, il y avait mon premier film-opéra, Rigoletto de Verdi avec Tito Gobbi dans le rôle-titre. Inoubliable ! Je garde encore aujourd'hui le rêve de faire des film-opéras, surtout avec la Walkyrie et Tristan et Isolde. (Isolde, une actrice pleine de talent de 15 ans et Tristan, un acteur plein de talent de 18 ans et les meilleures voix pour les doubler).

J'arrive à la fin de cette première partie de ma vie, l'hiver, qui est, en même temps, la fin de la première partie de mes mémoires. Avant de conclure je me relis et m'interroge sur ce que j'aurais oublié (Je ne parle pas de ce que je n'ai pas raconté puisque tout n'est pas bon à dire). Certainement pas des choses importantes. Peut-être n'ai-je



pas su transmettre la violence de mes frustrations sensuelles. Il m'arrive de m'interroger sur la possibilité que j'ai eue de réaliser ce que j'ai réalisé vu l'énergie et le temps que j'ai investis dans ces problèmes du corps. Peut-être n'ai-je pas su transmettre la force de mon amour de la musique, essentielle à ma vie depuis que je l'ai découverte. Peut-être n'ai-je pas su transmettre la blessure de ma rupture profonde avec le Judaïsme qui était en même temps la rupture avec mon père. Peut-être ai-je mieux fait de tempérer ces émotions fortes pour permettre à tout le monde de s'identifier à mon histoire.

Adieu enfance et adolescence ! À partir de maintenant, c'est ma vie d'adulte jeune qui commence, le printemps.

## Explication

La Tradition juive, dès le départ, c'est-à-dire, dès la première prescription de la Torah (Exode, Chapitre 12), fait obligation aux Juifs de saisir le temps qui s'écoule en se référant à la lune pour les mois et au soleil pour les années, ceci en prescrivant la sanctification de la nouvelle lune tous les mois et la célébration de la Pâque toujours au printemps. Ceci nécessite un système dans lequel on peut trouver un rapport acceptable entre l'année lunaire de 12 mois et l'année solaire, plus longue d'une dizaine de jours, c'est-à-dire, en établissant un calendrier où les années ont de temps en temps un 13<sup>ème</sup> mois pour rattraper le retard. Avant le 4<sup>ème</sup> siècle, tout était simple, on décrétait le nouveau mois en voyant le croissant lunaire apparaître et la nouvelle année liturgique, au printemps, en constatant l'arrivée de celui-ci, en ajoutant un 13<sup>ème</sup> mois à l'année passée si le printemps n'était pas encore là après 12 mois lunaires. Depuis le 4<sup>ème</sup> siècle, du fait de l'impossibilité de témoigner de la nouvelle lune à Jérusalem devant le Grand Tribunal comme cela devait obligatoirement se faire, il a fallu établir un calendrier qui tienne compte de toutes les

données astronomiques. Chose faite et bien faite par le vieux Hillel. L'établissement de ce calendrier fut facilité par la découverte d'une coïncidence remarquable. Tous les 19 ans, le soleil et la lune avaient un rendez-vous précis (la chanson de Charles Trenet, vous vous souvenez ?), ce qui permettait d'établir des cycles, appelés « petits cycles » de 19 ans où l'année devait compter, 7 fois par cycle, 13 mois. Ces années « enceintes » ou embolismiques étaient fixées à la 3<sup>ème</sup>, 6<sup>ème</sup>, 8<sup>ème</sup>, 11<sup>ème</sup>, 14<sup>ème</sup>, 17<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> année du cycle.

Jusqu'ici, nous sommes dans l'astronomie pure, donc, dans la physique. Tout devient plus émouvant quand on sait que le temps moyen pendant lequel l'être humain grandit est justement de 19 ans. Etrange coïncidence. La biologie vient soutenir la physique. Tout se complique quand on ajoute un nouvel élément qui est une loi biologique qui dit que le rapport du temps pendant lequel on grandit et la longueur de la vie, ce rapport est de un à quatre. 4 fois 19 égalent 76, c'est exactement l'espérance de vie de l'homme. La vie humaine est faite de 4 saisons de 19 ans ; l'hiver, où l'on a besoin de la chaleur des autres, de 0 à 19 ; le printemps, où l'on commence à vivre par sa propre chaleur, de 19 à 38 ; l'été, temps d'un grand épanouissement, de 38 à 57 et l'automne, temps du déclin, de 57 à 76. Après, c'est le temps de la 5<sup>ème</sup> saison qui est fait pour tirer le bilan de sa vie et d'attendre sereinement la mort.



**Deuxième saison, le printemps**  
1949-1968



## **Chapitre 20**

### **15.6.1949-15.6.1950**

Mon entrée dans le printemps de ma vie, le jour de mes 19 ans, était placée sous le signe de ma décision de partir à Paris pour y étudier les Mathématiques, la Physique et le violon. J'avais pris de la distance par rapport au Judaïsme et les événements de la guerre et ses résultats ont déclenché chez moi une forme de déception d'Israël qui rendait presque obligatoire un départ. Si j'ajoute à tout cela une réelle souffrance à cause du climat chaud que je supportais mal et la luminosité qui torturait mes yeux fragiles, tout est dit. Un besoin immense de « changer d'air » et de découvrir cette Europe que je connaissais par la littérature et que je désirais connaître dans sa réalité. Paris était devenu pour moi le symbole de tout ce que je pouvais désirer à ce moment-là. Suscité par un ami ayant vécu à Paris et à Lyon que j'ai rencontré dans le camp de prisonniers de guerre jordanien, l'amour fantasmatique de cette ville a continué à être alimenté par les lectures et les films. Je ne connaissais pas le français mais ce n'était pas un obstacle suffisant pour me dissuader de mon projet. La

frustration amoureuse subie par toute ma génération en Israël était un autre élément qui jouait en faveur de mon choix, Paris paraissant comme le lieu même où l'amour, les amours, pouvaient s'épanouir au mieux. J'allais utiliser les mois qui me séparaient de mon départ, bureaucratie et problèmes administratifs obligent, à faire une deuxième année de Mathématique – Physique à l'université hébraïque de Jérusalem et à continuer mon travail sur le violon avec Jacobi. Jérusalem de ce temps-là était bien triste et laide. Toute la partie historique, belle et émouvante est restée du côté jordanien, séparée par un mur infranchissable. C'était d'autant plus triste que tout le monde savait que cette séparation n'était pas due à une incapacité militaire de conquérir toute la ville mais à une décision politique malheureuse qui allait rester, du moins jusqu'en 1967, une cause de « pleurs pour des générations ». Pour gagner mon argent de poche, je travaillais comme secrétaire administratif du parti des « Sionistes Généraux », parti modéré du centre de l'échiquier politique. Là est arrivée une chose inouïe. J'ai été contacté par le service de renseignements du gouvernement pour espionner le parti, qui ne présentait aucun danger de subversion. Le choc ! Quoi ! Israël allait être un État stalinien ? On va commencer à espionner tout le monde ? Dégoûté, j'ai accepté l'offre, donné de faux comptes rendus et mis de côté mes « honoraires » pour payer mon billet de bateau pour l'Europe. Le programme à l'université était passionnant. Penser que les mathématiques étaient la loi du monde et que rien n'y échappait me faisait les imaginer comme quelque chose de divin, si établi que Dieu lui-même ne pouvait rien y changer. La vie sociale aussi était superbe. Nous formions



un groupe d'amis avec ME, ami intime, avec R'H et AV, tous les deux ayant perdu une jambe pendant la guerre en montant sur des mines, et avec ZG, garçon pas très intelligent mais d'une faiblesse touchante et un sens de l'amitié infaillible, rendant toujours le service qu'on attendait.

Pour l'amour, c'était plutôt désertique. Oui, une liaison avec une E de Tel-Aviv mais, évidemment, platonique comme la plupart des liaisons de ce temps-là. Ah ! Les Israéliennes ! Dures, très dures.

Un moment d'immense tristesse provoqué par la mort de mon frère aîné, Ephraïm, des complications de son diabète. Encore un de parti et il n'avait que quarante ans. L'enterrement a eu lieu un vendredi matin et ma mère, noyée de chagrin, a eu la présence d'esprit de dire à tout le monde de préparer le Chabbath qui allait arriver. Quel courage ! Je crois avoir hérité de sa force de caractère et lui en sais gré encore aujourd'hui.

Une des choses les plus importantes, cette année-là, était le violon dont je pensais encore faire mon métier. Je travaillais énormément les trois B, Bach, Beethoven et Brahms. Le premier (son premier concerto dans la tonalité de la mineur) en vue de mon premier concert public qui fut un franc succès. Celui de Beethoven car il était, comme je l'ai déjà dit, la raison de mon choix du violon comme instrument. Le concerto de Brahms était une autre source de joie durant ce temps que j'utilisais aussi pour connaître à fond ses quatre symphonies et son double concerto pour violon et violoncelle. Il y eut aussi la découverte par le cinéma d'un jeune et beau violoniste russe, inconnu à ce moment-là, qui n'était autre que David Oïstrakh, "Le Roi David", qui interprétait le « Liebesleid » de Kreisler. Il y eut

aussi deux récitals, l'un par Yehudi Menuhin et l'autre par Jascha Heifetz. Je me souviens qu'avant de jouer la chaconne de Bach, vu la chaleur et le manque de climatisation, Menuhin a demandé au public la permission de retirer sa veste. Dans les minutes qui ont suivi, quelques centaines de vestes quittaient les épaules de leurs propriétaires soulagés. Nous avons pu écouter la chaconne sans trop souffrir de la chaleur. Pour le récital de Heifetz c'était toute une histoire. Pas de places longtemps à l'avance et des prix inabordables. Les dix places offertes à l'Académie étaient tirées au sort parmi tous les élèves, ce qui provoquait la colère des violonistes qui considéraient, à juste titre, qu'ils avaient priorité en la matière. En tout cas, je n'étais pas parmi les élus. L'idée que Heifetz allait jouer le soir même à Jérusalem et que je ne serais pas là pour l'écouter m'était insupportable. L'après-midi, je suis allé à l'hôtel où il séjournait, demandé à la réception de lui parler et lui ai dit que sa soirée allait être gâchée car tous les premiers rangs du parterre seraient occupés par des gens qui ne seraient là que parce qu'ils se sont enrichis pendant la guerre et que certains allaient même ronfler dans leur sommeil pendant qu'il jouerait et moi, jeune violoniste et grand admirateur, je serais dehors. Surpris et ému, il m'a demandé de contacter immédiatement son pianiste, le charmant Emmanuel Bay, pour trouver une solution. Monsieur Bay m'a invité à monter dans sa chambre où nous avons passé une longue heure pendant laquelle il voulait tout savoir de la guerre d'Indépendance et de la part que j'y ai prise. Il m'a demandé de les attendre à l'entrée des artistes le soir et il essaierait de résoudre le problème. Quand ma mère m'a vu m'habiller pour sortir, elle était bien étonnée, sachant que je n'avais pas de place.

Je l'ai rassurée en invoquant l'aide du ciel qui n'allait pas tarder à me soutenir. Dès que la limousine qui a amené Heifetz à la salle Edison est arrivée, il est sorti, a demandé où était le jeune violoniste, m'a pris par la main, a demandé une chaise, est entré dans la salle avec moi à une main et la chaise à l'autre, a installé la chaise au milieu du premier rang en me disant : "C'est ici que vous allez m'écouter ce soir". Le bonheur ! A la fin j'ai couru dans sa loge pour le remercier et il m'a demandé de venir le voir en Californie si j'y venais. Je n'oublierai jamais cette aventure. Je croyais vraiment à mon étoile. Si je ne la trahissais pas, jamais elle ne me trahirait.

## **Chapitre 21**

### **15.6.1950-15.6.1951**

Pendant les quelques semaines qui séparaient mon anniversaire de mon départ j'ai réussi à acquérir une connaissance de tous les verbes français usuels et de leurs conjugaisons jusqu'à l'imparfait du subjonctif. J'ai toujours pensé que l'étude d'une langue étrangère devait commencer par l'étude des verbes. Pour le reste, un doigt peut désigner ce que l'on peut vouloir dire.

La grande nouveauté avait la forme d'une beauté aux yeux verts magnifiques, JM, venue des USA avec un groupe d'étudiants pour un séjour d'études à Jérusalem. Dès que j'ai fait sa connaissance j'ai appris que ce qu'elle aimait par-dessus tout était le violon. Quelle chance ! Nous n'avons pas tardé à entrer en amour. La première des choses à faire était de lui faire connaître la ville ou plutôt la partie israélienne de la ville, le reste étant interdit de visite. Le soir, je l'ai emmenée voir la vallée de la Croix, là où se trouve maintenant la Knesseth, le parlement israélien, lieu de rendez-vous de tous les amoureux. C'est là, par terre, que j'ai enfin eu cet éclatement de sept soleils dans ma tête

devant la découverte de ce qu'était l'amour physique. Ce qui a suivi, je l'ai vécu comme un rêve. On n'arrêtait pas de faire l'amour, allant jusqu'à nous enfermer dans l'appartement que ma sœur a mis à ma disposition à Tel-Aviv pendant tout un week-end de folie. Un élément important de ma vie se construisait là d'une façon inattendue puisqu'il était censé naître à Paris. Des promesses d'amour éternel échangées et des projets d'avenir imaginés qui n'ont pas survécu à notre séparation géographique, elle à San Francisco, moi à Paris. Adieu le plaisir solitaire. Je savais déjà que la présence d'une femme à mes côtés m'était indispensable comme l'air que je respirais.

Le 1<sup>er</sup> août est arrivé. Le soir, dîner familial d'adieu plein d'émotions et de discours. Le lendemain, embarquement sur le Qedmah, bateau de la compagnie Zim. Premier repas libre, c'est-à-dire sans restriction de viande, qui tranchait avec l'ascèse imposée par le gouvernement après la guerre. J'ai retrouvé sur le bateau 'AB avec qui j'allais faire mes premiers pas à Paris, lui à Sciences Po, moi, à la Sorbonne et au Conservatoire. J'ai vite appris que je n'avais pas le pied marin et j'attendais impatiemment la première escale pour retrouver la terre ferme. Le dimanche, 6 août, nous sommes arrivés à Gênes et avons quelques heures de permission en ville. Mon idée était de chercher la maison natale de Paganini mais, en fin de compte, c'était une maison de tolérance où nous nous sommes trouvés 'AB et moi. Le taux de change nous permettait de nous offrir un bordel de luxe où nous avons eu une expérience qui, à part la satisfaction d'une curiosité, était décevante. Je n'ai jamais aimé l'amour vénal. Le lendemain, nous sommes arrivés à Marseille et avons

débarqué en France. Juste le temps d'arriver à la gare Saint Charles et de prendre le train à Paris. Premier contact avec la France à travers ce voyage dans un train mû par du charbon encore et où l'on recevait dans les yeux, à chaque tunnel, des poussières. Et puis cette odeur particulière des trains à vapeur qui a pratiquement disparu de nos jours et qui est, quand il m'arrive de le sentir, ma « madeleine » proustienne. Mi-assis, mi-debout, fatigué, ému et heureux, tel est mon souvenir de cette nuit, veille de l'arrivée à Paris.

Le matin du 8.8.1950 nous sommes arrivés à la gare de Lyon. Mon beau-frère qui devait nous accueillir n'était pas là et nous avons pris un taxi G7 pour aller à Montparnasse le rejoindre. Premier choc – la noirceur des maisons, un résultat du chauffage au charbon. Il faudra attendre André Malraux pour que ça change. En tout cas, ça représente une déception. Heureusement que du pont d'Austerlitz que nous prenons, nous apercevons Notre-Dame. Nous sommes bien à Paris et la beauté des monuments nous fera vite oublier la première déception au point que, quand on commencera le ravalement, je trouverai cela défigurant. Avec mon beau-frère, qui ne s'est pas réveillé à temps, nous prenons notre premier petit déjeuner français, café crème croissants au Dôme, lieu magique. Mon premier souvenir de Paris : Une ravissante jeune femme avec les cheveux en frange sur le front. Je me dis que le jour où j'aurai une aventure amoureuse avec elle sera le jour de ma véritable arrivée à Paris. Je ne savais pas qu'elle était la veuve d'un aviateur américain, mort au combat en Israël pendant la guerre d'Indépendance et que j'allais la rencontrer beaucoup encore et qu'elle allait jouer un rôle important dans ma vie. Là a commencé une journée folle. D'abord, l'installation dans un hôtel rue Delambre,

ensuite, la première expérience du métro parisien pour aller au consulat israélien, avenue de Wagram, pour nous y inscrire. Un taxi à toit ouvrant nous ramène par l'Étoile et les Champs-Élysées à Montparnasse. Déjeuner à la Rotonde, premier d'une très longue série qui n'est pas encore terminée, la Rotonde étant devenue « mon » restaurant. Café au Select. Nous avons pris possession de trois hauts lieux de Montparnasse en attendant le quatrième, La Coupole. Un petit repos à l'hôtel et, ensuite, la grande promenade à pied, durant des heures, dans Paris, avec des arrêts un peu partout. De Montparnasse à la Closerie des Lilas, le Boul'Mich jusqu'à la Seine, île de la Cité, île Saint Louis, les quais jusqu'à la Concorde, de la Concorde jusqu'à l'Etoile et encore, la descente des Champs-Élysées jusqu'au Rond-point où nous tournons à droite vers le Théâtre des Champs-Élysées. Joseph Szigeti joue le concerto de Brahms et je m'offre mon premier concert parisien. Ce n'est pas encore fini car, pour terminer cette mémorable journée, nous nous offrons, 'AB et moi, un moment dans un cabaret de lesbiennes, Le Monocle, boulevard Edgar Quinet, où une dame à la voix grave (alto profond), habillée en costume d'homme chante : « Un homme, ça ne pleure pas ! ».

Dès le lendemain il faut penser aux choses sérieuses. S'inscrire à la Sorbonne et au Conservatoire. Première surprise, à la Sorbonne. Rien ne peut se faire avant octobre, ce sont « les vacances », institution sacrée. Au Conservatoire, deuxième surprise, désespérante. Le concours d'entrée ne va pas tarder et la pièce à présenter est le premier mouvement du premier concerto de Paganini. Comment surmonter la difficulté des traits en tierces ? Pratiquement impossible, surtout que je suis

« vieux » à vingt ans pour le concours. Je fais de mon mieux mais n'y arrive pas. Je ne peux pas entrer au Conservatoire et suis obligé de prendre des cours particuliers chez Benedetti et chez Raynal. L'école française de violon ne me convient pas et, quelques mois plus tard, je décide d'abandonner le violon comme projet professionnel. Ce n'est pas très grave car, de toute façon, il était trop tard pour devenir un nouveau Heifetz. J'ai eu quand même le temps de faire la connaissance de quelques étudiants du Conservatoire avec lesquels j'ai gardé d'excellentes relations ensuite. Parmi eux, CBR, étudiante en violoncelle à qui j'ai proposé de travailler ensemble le double concerto de Brahms. Quelle ne fut ma surprise d'apprendre qu'elle ne connaissait pas cette œuvre. D'ailleurs, j'ai eu l'impression que personne ne connaissait Brahms à Paris. Il a suffi plus tard que Sagan écrive « Aimez-vous Brahms ? » et, puis, le film qui a suivi, pour corriger ce manque.

Il reste à découvrir Paris, ce que nous faisons, 'AB et moi, avec passion et curiosité. Une amie de Jérusalem part en vacances et me laisse sa chambre d'hôtel rue de la Gaîté, au sixième étage, avec vue sur la tour Eiffel et l'Arc de Triomphe. Pour mes petits déjeuners, je retrouve, enfin, le bon goût de la crème fraîche que j'ai perdu depuis longtemps du fait du régime d'austérité en Israël. La semaine même de mon arrivée, la dernière restriction en France est levée, celle sur le café. Je ne peux pas raconter en détail nos visites car ce serait tout simplement une copie d'un guide touristique de Paris.

Pour ce qui est du français, j'essaie un cours à l'Alliance Française et comprends vite que ce n'est pas dans une école que j'apprendrai la langue mais dans les



bistrots et dans des dialogues avec mes amours futures. J'achète le Plus Petit Larousse de poche et m'impose la lecture, tous les jours, du Monde. Je fais les mots croisés trois fois par semaine, c'est le rythme de ce temps-là. Une autre manière d'apprendre une langue. Mes progrès sont fulgurants. Une anecdote de mes rencontres. Une charmante Espagnole qui est tout étonnée de découvrir que je n'avais pas le talon fourchu comme le diable, croyant sérieusement que tous les Juifs étaient ainsi constitués. A mes fréquentations de Montparnasse, j'ajoute les cafés de Saint-Germain de Prés, le Flore, les Deux Magots, Le Old Navy et les autres, ainsi que les cafés de Saint Michel, la Source et, surtout, le Capoulade auquel je reviendrai encore. Le soir, c'est le Jules Chaplin à Montparnasse et le Bar Vert rue Jacob. On rencontre de plus en plus d'Israéliens et on se fait de nouveaux amis. Les cafés et les copains deviennent notre ersatz de famille. Le lieu de passage entre les trois côtés du triangle Montparnasse – Saint-Germain – Quartier latin est évidemment le jardin du Luxembourg, le Luco, que je commence à aimer immédiatement. Difficile d'imaginer le nombre d'heures que j'ai pu y passer dans ma vie.

Dès le retour des vacances de mon amie de Jérusalem, je dois déménager et, grâce à l'aide du service d'aide aux étudiants rue Soufflot, je trouve à me loger chez une vieille veuve, boulevard Magenta, entre la gare du Nord et Barbès. Une femme adorable et serviable avec un grand défaut, elle ne me permet pas de recevoir dans ma chambre. L'expérience d'une vie dans un quartier populaire de Paris est très enrichissante ainsi que les promenades nocturnes à Montmartre et à Pigalle mais je sais déjà que je n'y resterai pas longtemps.

Dès que cela est possible, je m'inscris à la Sorbonne, à la Faculté de Sciences. Une surprise m'y attend. Le système de l'Université de Jérusalem ne correspond pas, en mathématiques, à ce qui se fait à Paris et je suis obligé de m'inscrire en Mathématiques Générales d'abord, c'est-à-dire, comme un débutant. Ce n'est pas trop grave car cela me laissera le temps de perfectionner mon français et de travailler le violon. Novembre et décembre de cette année-là sont d'un sérieux total, cours, exercices et le reste. À part un café à Capoulade, « le Capou », à midi, pas de perte de temps. Ces moments de détente sont agrémentés par les discours de Ferdinand Lop, personnage haut en couleur et amusant qui se prépare à être élu au Parlement avec comme seul programme le prolongement du « Boul'Mich » jusqu'à la mer. Parfois, un étudiant en Droit, parmi les habitués, lui répond par un discours en latin qui, aux dires des connaisseurs, est d'un très haut niveau.

Arrivent les vacances de Noël et je m'apprête à passer des vacances méritées dans les Alpes, à Chamonix, avec un groupe de jeunes, pour acquérir quelques rudiments de ski et, surtout, pour retrouver ces émotions que me procuraient les cartes postales alpines de mon frère aîné pendant son séjour en Europe, ces cartes qui déterminaient mes fantasmes européens dès ma plus tendre enfance.

Conditions de vie élémentaires, vu le prix du séjour, et quelques chutes pendant les cours de ski. Il y a même eu une petite sensation d'engelure après un match de hockey sur glace où je suis resté immobile. Tout cela n'est rien comparé au bonheur de la vue du Brévent et l'acquisition d'un nouvel ami, JM, qui par un hasard extraordinaire a un prénom et un nom qui sont le masculin de ceux de mon amoureuse de San Francisco. Garçon charmant d'origine

hongroise, féru d'astrologie qui me dit de moi des choses incroyablement vraies. Notre amitié est née le soir de Noël devant l'église de Chamonix où j'ai eu un pressentiment qui s'est révélé juste et qui l'a beaucoup impressionné. Je lui dis avoir l'impression de connaître l'église et ajoute que dans quelques minutes un couple sortira, se mettra à s'embrasser et se fera gronder par un vieux monsieur qui leur dira : « Pas devant l'église ». Quelques minutes après, tout ce que j'ai dit se réalise devant nos yeux. Étonnant ! Dernier soir, la fête. Je fais la cour à la plus belle du groupe, nous dansons et nous sortons dehors pour folâtrer en amour dans la neige. Ce fut extrêmement agréable mais très dangereux car, dès mon retour à Paris, ma température monte au-dessus de 40° et je suis obligé de me faire hospitaliser à l'hôpital Rothschild pendant quinze jours. J'y reçois les visites de ma logeuse et de quelques amis israéliens dont SA qu'on disait faire partie du milieu mais qui était d'une gentillesse et d'une fidélité amicale à toute épreuve, ainsi que celle de JM. Après ma sortie de l'hôpital, fatigué et déprimé, je n'arrive plus à suivre le travail à la Fac et sens que l'année est perdue pour les études. Qu'à cela ne tienne, je vais m'offrir une année parisienne d'oisiveté avant de connaître la suite. Le violon étant éliminé comme projet professionnel, j'ai le sentiment qu'il en sera de même avec les Maths. Il faudra trouver une nouvelle ouverture. De toute façon, une année de repos me fera du bien. Je ne suis pas le seul à penser l'année comme perdue. Deux Américains, L et D, et un Israélien, YB, venus à Paris pour y suivre des études de Médecine, ont flanché devant les difficultés posées par leur méconnaissance du français et, après s'être inscrits à Amsterdam, où les études pouvaient se faire en anglais,

pour l'année suivante, ont décidé de se donner une année de bon temps. À notre groupe de quatre s'est joint YC, un Israélien de mère juive et de père arabe qui était à Paris pour quelques affaires. Premier projet : le carnaval de Nice. L et moi avons pris le train Paris – Grenoble et, ensuite, le car, par la route Napoléon, jusqu'à Cannes et ensuite pour Nice. Que de beautés et que de palpitations devant les descentes profondes des deux côtés de la route. Le lendemain sont arrivés les trois autres dans la voiture d'YC. L et D, majeurs tous les deux se sont mis à jouer au Casino et, à notre grand malheur, ont gagné les premiers jours. Nice était en fleurs, le soleil était là et le carnaval battait son plein dans une ambiance de vacances. Le bonheur ! Cela n'a pas duré longtemps. Nous avons décidé de faire la visite de la côte d'Azur jusqu'à Menton et retour avec un arrêt à Monte Carlo. Je ne me souviens plus par quel stratagème j'ai réussi à entrer avec les autres dans la salle de jeux. Nous avons tous confié notre argent à YB, le plus sérieux, non joueur et solide. Il était censé ne rien donner à personne jusqu'à notre retour à Nice. Ce qui arriva ensuite était tout à fait banal. Nous avons tous perdu tout ce que nous pensions consacrer au jeu et nous nous apprêtions à repartir quand nous avons aperçu YB tout défait, tremblant de tout son être, qui nous a avoué avoir perdu tout l'argent de tout le monde. Il voulait juste voir ce que c'était, a misé sur un chiffre à la roulette qui est sorti lui donnant 35 fois la mise et l'engrenage s'est mis en route. Nous voici tous pauvres, raclant les fonds de nos poches pour y trouver de quoi payer l'essence pour rentrer à Paris où nous sommes arrivés le lendemain matin, exténués et fauchés. Le garçon du Capou nous a gentiment fait crédit pour un café et nous sommes rentrés dormir.

Évidemment, le pauvre YB devait nous rembourser ses pertes et en fait de Carnaval, tout est devenu une rigolade triste. Quand je rappelle à YB, devenu depuis un grand professeur de Gynécologie, cet épisode, il se met à rire et à m'affirmer qu'il ne regrette rien, que c'est un des meilleurs souvenirs de sa vie.

Les vacances de Pâques ne tardaient pas à arriver. Un ami israélien qui avait de la famille à Bruxelles et une voiture m'a proposé de m'y amener et me ramener. J'ai accepté volontiers à condition qu'il me trouve une famille à Bruxelles pour célébrer le soir de la Pâque, le Seder. Il m'en a trouvé une bien sympathique qui était enchantée d'avoir quelqu'un qui lisait l'hébreu et, qui plus est, connaissait tous les chants de la Haggadah, le texte de la soirée. A suivi une semaine touristique à Bruxelles et à Anvers avec tous les soirs dancing et drague. Je ne me suis pas ennuyé. Il y avait même de la culture sous la forme d'une soirée au théâtre pour y voir « Mort d'un commis voyageur » et la visite du musée Rubens à Anvers. Cette ville m'a étonné par la beauté troublante de son port, par la présence d'une communauté juive ultra orthodoxe qui me rappelait Meah Che'arim à Jérusalem et par le fait que les gens prétendaient tous ne pas connaître le français. Pendant ma visite de son fameux zoo, un moment de frayeur. En face d'une structure en verre servant à abriter les serpents venimeux, un cobra, certainement femelle, m'a trouvé à son goût et a fait la belle en venant se mettre face à moi à quelques centimètres de mes yeux. Effrayant ! J'ai trouvé les Belges, hommes comme femmes, chaleureux et accueillants et je garde un excellent souvenir de ce séjour. Plus tard, je suis souvent allé à Bruxelles pour y assister aux spectacles de La Monnaie et à Anvers et Gand pour les

premières de l'Opéra des Flandres.

De retour à Paris, j'ai quitté ma logeuse pour m'installer dans une chambre d'hôtel à l'angle de la rue de l'X et de la rue de la Montagne Sainte Geneviève, au dernier étage avec terrasse. Enfin libre de recevoir qui je voulais quand je voulais. J'ai fait aussi une rencontre qui allait compter dans ma vie. MN, Israélien de Haïfa, venu à Paris pour faire des études à la Fac de Droit et à Sciences Po. Il avait quelques mois de moins que moi, avait fait la guerre d'Indépendance, aimait l'amour, la bonne chère et aussi, malheureusement pour lui, le farniente. Il allait devenir, malgré les trahisons et les déceptions, le grand ami de ma vie. Il vivait dans une maison devenue un foyer d'étudiants après avoir été un des bordels de luxe de Paris, le Sphinx, jusqu'à l'interdiction de Marthe Richard. Il sillonnait Paris en vélo et m'a persuadé d'en acheter un, ce que je fis rapidement et notre amitié, qui allait grandissant, avait nos promenades en vélo comme cadre enchanteur. Tout Paris et ses environs étaient notre champ d'explorations. J'ai fêté mes 21 ans avec lui dans un restaurant oriental du Quartier Latin, par un repas mémorable. Enfin, je pouvais envisager ma revanche sur le casino de Monte Carlo avec une martingale qui devait certainement marcher, du moins dans mes fantasmes. Un cadeau d'anniversaire envoyé par Vénus sous la forme de deux aventures amoureuses, avec une S et une C, plus les festivités de Paris pour ses 2000 ans, ont parachevé mon passage à la majorité.

## **Chapitre 22**

### **15.6.1951-15.6.1952**

Comme je l'avais décidé d'avance, je suis parti à Deauville mettre à exécution mon plan bien huilé qui consistait à vivre un mois au bord de la mer payé par le Casino. La martingale, naïve au point de me faire honte, consistait à attendre que le noir sorte cinq fois de suite, pour, ensuite, miser en doublant la mise considérant qu'une série de plus de dix était totalement improbable. Il suffisait d'un gain pour passer une journée. Ça a marché pendant deux soirées. Très content de moi, j'étais sûr de réussir mon projet sauf que le troisième soir je suis tombé sur une série de quinze noirs et ai perdu tout l'argent que j'avais décidé de consacrer à la réussite de mon projet. Quelle stupidité que d'imaginer gagner contre les Mathématiques ! Mon idée du jeu a changé mais je vous raconterai cela plus tard. Ce que j'ai gagné fut deux journées à la plage et en promenade dans les environs. Le premier jour, visite de Cabourg où j'ai vu pour la première fois de ma vie la marée et n'en revenais pas. En sortant du Grand Hôtel je me demandais si j'étais bien au bord de la

mer, ne la voyant pas du tout. Devant mon étonnement et mon questionnement, on m'a demandé de patienter quelques heures pour voir la mer revenir. C'était, donc, ma première visite à Cabourg qui allait devenir un des « lieux » de ma vie. Le premier soir, au théâtre du casino de Deauville, Jacques Thibaud jouait le 3<sup>ème</sup>, le 4<sup>ème</sup> et le 5<sup>ème</sup> concerto pour violon de Mozart. Moment de grand bonheur.

Quoi qu'il en soit, je suis rentré bredouille à Paris bien plus vite que prévu et m'apprêtais à y passer l'été. La chance m'a souri sous la forme de quelques coups frappés à ma porte par un voisin qui, m'ayant entendu jouer du violon, m'a proposé de faire de la musique de chambre. L'idée m'a immédiatement enchanté. Depuis ma classe de musique de chambre à l'Académie de Musique de Jérusalem dirigée par Telmah Yelin, la grande violoncelliste, et par Schröder, le professeur de piano d'Alexis Weissenberg, j'ai gardé un amour particulier pour cette forme d'expression musicale. Celui qui a frappé à ma porte était KT, Allemand de Stuttgart, venu faire ses études de Droit à Paris. Ma première rencontre avec un Allemand. Un peu étrange et gênant au début mais surmontable, surtout qu'il s'agissait de musique. Ce n'était pas lui le musicien mais une amie allemande mariée à un Juif américain qui jouait merveilleusement du violoncelle. Pour former un trio il suffisait de trouver un bon pianiste, ce que nous n'avons pas tardé à faire en la personne d'un jeune Américain, inconnu à ce moment-là mais qui allait devenir un des pianistes les plus connus de Paris, Noël Lee. Notre choix de morceaux n'était pas difficile car nous adorions tous les trois la musique de chambre de Schubert et que nous préférions le second trio au premier, trop joué. (Ceci,



quelques dizaines d'années avant le film « Barry Lindon » et avant que les auditeurs de Radio Classique ne le choisissent, en 2007, comme leur morceau de musique classique préféré).

Entre mes promenades en vélo avec MN remplies de conversations que nous considérions comme essentielles au monde mais qui empêchaient MN de préparer ses examens de la session d'octobre, les répétitions du trio n° 2 de Schubert et les soirées où nous faisons nos « concerts » dans des maisons privées pour des mélomanes avertis, l'été est passé comme un éclair.

Autre chose à signaler, mon premier orage parisien. En Israël, la notion d'orage qui s'appelait en Hébreu « Tempête d'été » n'existait que dans les romans que nous lisions. La première fois où j'ai assisté à un vrai orage j'étais aux Champs Élysées. Brusquement, c'était la nuit en plein jour, suivie d'éclairs et de coups de tonnerre terrifiants. Je me suis réfugié au café Marignan pour admirer émerveillé ce qui se passait. J'allais retrouver ce café des années plus tard pour ma première rencontre « orageuse » avec le père de Monique, ma première femme. En plus de la marée et de l'orage que je ne connaissais pas, il y avait d'autres découvertes, par exemple, les artichauts. Une anecdote : la première fois qu'on a servi des artichauts au resto U, je ne savais pas très bien quoi en faire. J'ai imité mes voisins pour les feuilles et, ensuite, demandé ce qu'on faisait avec le reste. Quand on m'a dit qu'il fallait surtout manger le cœur et sachant que le cœur est ce qui se trouvait au milieu, j'ai mis dans ma bouche toute la partie intérieure destinée à être jetée déclenchant le rire général de la table.

L'été allait vers sa fin. Il y avait à Paris un championnat du monde de Volley-ball, sport que j'aimais

regarder, au stade Coubertin à la Porte de Saint-Cloud. Assis au Select, je me demandais comment j'allais y arriver quand s'est levée une belle jeune étudiante qui était une habituée du lieu, avait une voiture et à qui, je l'avais déjà remarqué, beaucoup de garçons faisaient la cour. J'ai pris mon courage à deux mains et lui ai demandé si le volley l'intéressait et si elle voulait aller assister à un match. Double réponse positive. Je ne savais pas que je venais d'entamer ma première grande histoire d'amour à Paris. CJ était étudiante en Médecine. J'étais déjà décidé à ce moment-là d'entamer des études de Médecine pensant que pour remplacer les Maths, un peu abstraites, la Médecine pouvait offrir un mélange acceptable de science et d'humanisme qui était ce qu'il me fallait à ce moment-là. Sa rencontre a apporté la dernière touche à ma décision. Quoi qu'il en soit, nous avons poursuivi la journée par un concert, un récital de Nathan Milstein au Théâtre des Champs-Élysées. Après le concert, CJ m'a proposé de me faire découvrir son lieu préféré à Paris. C'était le bout de l'île Saint-Louis, face à l'île de la Cité, où on a l'impression d'être sur le pont d'un bateau qui avance sur la Seine. C'est là que nous avons échangé nos premiers baisers qui m'ont submergé dans une émotion inconnue de moi jusqu'alors. C'est justement cette émotion qui allait tout gâcher du fait de cette incapacité dans laquelle j'étais d'associer amour et sexe et qui me plongeait dans un état de pudeur favorable à un amour platonique mais pas à un amour brûlant, naissant entre deux êtres jeunes et vigoureux, pleins de désir. Nous avons quand même continué à nous voir, mais quelque chose n'y était plus. Dès la rentrée scolaire début novembre (c'était le bon temps avec quatre mois de vacances d'été), elle a commencé à préparer le concours de

l'externat et moi, le travail sérieux, théorie et travaux pratiques, en vue de l'examen du P.C.B. qui était l'équivalent de la première année de Médecine actuelle. Nos rencontres se sont espacées tout en gardant beaucoup de chaleur. C'est après les vacances de fin d'année qu'il devenait évident que nous n'avions pas réussi notre rencontre amoureuse. C'était aussi le moment de faire face à un chagrin d'amour qui allait durer des années et de structurer ma personnalité pour y faire face.

Les études avec toutes les découvertes, surtout en Biologie, m'ont apporté une aide, mais quelque chose a changé dans mes rapports aux femmes. Plus d'engagement émotionnel. Tout sur la sensualité et le provisoire. D'ailleurs, la place de l'émotion amoureuse était prise.

Deux événements ont marqué l'hiver 52. D'abord, des difficultés financières majeures du fait de l'arrêt provisoire de l'envoi de devises d'Israël (les caisses de l'Etat étaient vides). Nous avons tous passé des moments pénibles. Heureusement qu'un lointain cousin m'offrait, tous les jours, le repas de midi en contrepartie de cours d'hébreu à sa fille. L'autre événement était le déménagement. On m'a trouvé une chambre au Sphinx, cet ex-bordel devenu foyer d'étudiants, là même où habitait MN. J'étais à Montparnasse, boulevard Edgar Quinet, près du grand pont ferroviaire qui fut remplacé plus tard par la Tour Montparnasse.

Un des grands problèmes des « solitaires » de Paris était le jour où toute la vie normale s'arrêtait et la solitude pouvait vivre ses « Sombres Dimanches », parfois très douloureusement. C'est là où les concerts du dimanche apportaient un léger soulagement. L'orchestre Colonne, l'orchestre Lamoureux, l'orchestre Padeloup, l'orchestre

du Conservatoire et d'autres formations se produisaient tous les dimanches à 17h45 précises (pourquoi juste cette heure-là ?) dans les salles du Châtelet, Pleyel, Théâtre des Champs-Élysées, Palais de Chaillot, Gaveau et ailleurs. Le programme était très riche en Beethoven, en Wagner, que je ne connaissais presque pas, en Fauré, Debussy et Ravel. La découverte du « Pelléas et Mélisande » de Fauré que j'aime encore aujourd'hui et surtout du « Daphnis et Chloé » de Ravel qui allait être mon premier achat quand j'ai commencé à monter ma discothèque personnelle. Un souvenir inoubliable de Marguerite Long jouant le concerto de Ravel au Palais de Chaillot en bissant le dernier mouvement. Un autre souvenir bouleversant, Georges Enesco interprétant, en deux dimanches, les six sonates et partitas de Bach pour violon seul, appuyé sur un piano et ayant même parfois des difficultés avec la justesse des notes ou les coups d'archet, ce qui n'a pas empêché le public de la salle Cortot de l'applaudir longuement et chaleureusement. Comme je l'ai déjà dit, un grand absent, Brahms.

Tout s'est bien déroulé sur le plan de mes études et pour mon 22<sup>ème</sup> anniversaire je pouvais m'offrir le certificat du P.C.B. avec le droit de passer en première année de Médecine (deuxième année actuelle).

## **Chapitre 23**

### **15.6.1952-15.6.1953**

Comme cadeau d'anniversaire, j'ai eu une lumière éclatante dans le tunnel obscur de ma vie affective. DJ, la sœur de CJ, est venue vers moi, probablement par curiosité, et nous avons vécu une aventure amoureuse où il y avait de la place pour la sensualité sans problème. Des soirées inoubliables dont je garde des souvenirs « proustiens » sous la forme d'une odeur, le Mitsouko de chez Guerlain, et d'un goût, l'eau de vie de mirabelle qu'elle avait apportée pour sa première visite chez moi. Elle était étudiante en Médecine aussi et avait un charme et une bonne humeur communicative qui me rendirent ces semaines-là franchement heureuses. Nous avons pu, grâce au beau temps, nous offrir une journée à Joinville-le-Pont au bord de la Marne, en ce temps heureux où l'on pouvait encore s'y baigner. Dès la fin de l'année scolaire, elle partit au Lavandou pour des vacances de juillet où sa sœur devait la rejoindre huit jours plus tard. Dès que j'ai reçu le télégramme avec son adresse, j'ai pris le train pour la retrouver pour ces quelques jours où elle devait être seule.

A ma grande surprise, j'ai rencontré dans le train Paris-Toulon CJ qui avait changé d'avis et allait rejoindre sa sœur immédiatement. Déception. Le premier soir nous dînâmes au restaurant ensemble, ce qui aurait pu être la réalisation d'un fantasme connu de tous les hommes, le ménage à trois avec deux sœurs, mais qui était rendu complètement impossible par la relation distante et froide qui s'est établie entre CJ et moi. Je suis parti le lendemain pour éviter des heurts qui auraient été désagréables pour tout le monde. Ainsi s'est terminée cette aventure sans suite.

Dès mon retour à Paris, j'ai appris que l'armée de l'air israélienne cherchait de jeunes étudiants pour aller travailler à Châteaudun, au dépôt des surplus de l'armée de l'air française, pour numéroter un ensemble immense de pièces avec lesquels il était possible de monter des avions. J'ai immédiatement accepté surtout que c'était très bien payé. Le travail était franchement fastidieux mais un événement allait tout changer. Un des avions montés a eu un accident et se trouvait dans un champ des environs près d'une ferme et il fallait le garder à deux en attendant la commission d'enquête qui allait venir d'Israël. J'ai passé la quinzaine suivante dans un camion sans rien faire, jour et nuit, dormant sur un lit de camp et mangeant des conserves, à part quelques bons plats mijotés par la paysanne de la ferme, que nous achetions. L'ennui était combattu par l'idée que nous étions payés 24 heures sur 24. C'était là que j'ai appris que le français ne se prononçait pas pareil partout. Les gens de là-bas prononçaient le OI ouè et non oua, ce qui donnait Louère au lieu de Loire. Dès l'arrivée de la commission d'enquête, je fus obligé de servir d'interprète, étant le seul à posséder le français nécessaire

pour ce travail. Tout ceci étant terminé, j'avais gagné suffisamment d'argent pour pouvoir arrêter le travail et m'offrir de vraies vacances. Il y avait un vieil hôtel à Menton qui servait de résidence à l'Union des Etudiants Juifs et j'y suis allé (le train Paris-Nice qui mettait un temps fou pour arriver à destination). Encore un « miracle ». On m'a logé dans la chambre où il y avait un deuxième étudiant, GS, né le 15.6.1930. Nous sommes devenus immédiatement des frères jumeaux et avons démarré une amitié qui n'allait se terminer que par la mort de GS, juste avant son 70<sup>ème</sup> anniversaire, mort qui m'a causé une peine immense. J'en parlerai encore. Plage, soleil, drague, aventures. Que des banalités qui étaient censées améliorer notre santé. Pour moi, c'était le début d'une antipathie profonde pour les vacances, un des points de friction le plus graves avec Uli, ma deuxième épouse, des dizaines d'années plus tard. En plus, depuis ma plus tendre enfance, je hais me trouver au soleil et ne comprends jamais les gens qui se font servir les repas au soleil.

Retour à Paris, j'ai eu une immense déception. J'ai appris par hasard que mon meilleur ami m'avait menti. Il était boursier et avait largement de quoi vivre pendant toute cette période où nous ne recevions pas d'argent d'Israël et où il jouait la comédie du pauvre avec qui il fallait partager le peu que j'avais. Une vraie blessure. J'exigeais de l'amitié plus que cela. Ça m'a abîmé définitivement quelque chose dans ma relation avec lui. Déception d'amour, déception d'amitié. La vie est dure et, malgré l'habitude prise pendant l'enfance et l'adolescence, il fallait apprendre à vivre seul, ne compter que sur soi-même. Quelle tristesse !

L'année scolaire a commencé comme toujours après la Toussaint. Première année (deuxième actuellement). Stages hospitaliers en Médecine et en Chirurgie que j'ai effectués à l'Hôtel-Dieu où j'ai fait connaissance avec la morgue et les autopsies. Très dur au départ mais on s'habitue. Les fenêtres donnaient sur la Seine et les amoureux qui se promenaient enlacés sur les quais. Quel contraste !

L'après-midi, début de l'étude de l'Anatomie par l'Ostéologie générale, enseignée dans le vieux pavillon en face du Réfectoire des Cordeliers. Passionnant. En plus, la Physiologie, l'Histologie, la Physique et la Chimie. Je ne m'ennuyais pas une seconde. Je n'ai même pas eu le temps de penser à mon chagrin d'amour qui, de toute façon, allait en diminuant. J'ai sincèrement cru avoir fait le bon choix.

Pour arrondir mes fins de mois et pouvoir m'offrir de temps en temps un repas dans un restaurant autre que le resto U, j'ai accepté un travail à l'ambassade d'Israël comme gardien, du samedi midi au dimanche midi, pour remplacer le gardien habituel dont c'était le jour de repos. Un élément de ce travail consistait à allumer la chaudière à charbon en vue du travail du dimanche matin. Il n'y a pas de sot métier et je suis devenu spécialiste de cet allumage qui n'est pas si simple. Ça m'a bien servi plus tard dans la vie.

Excellent trimestre. J'ai stupidement décidé de me donner une chance supplémentaire avec le ski pendant les vacances de fin d'année. Cette fois-ci c'était Samoëns avec un groupe d'étudiants en Médecine. Très vite j'ai compris que je n'étais vraiment pas fait pour le sport, surtout pas pour les sports d'hiver. Il y avait dans le salon de l'hôtel un piano avec la partition de la Sonate « pathétique » de



Beethoven ouverte et c'était une occasion extraordinaire de travailler le piano pour la première fois de ma vie. Si vous me demandez aujourd'hui ce que je sais faire au piano, je vous jouerai les premières mesures, 4 ou 5, de cette sonate. Il est vrai que je sais aussi m'accompagner dans le Leiermann de Schubert mais c'est une autre histoire qui viendra en son temps.

C'est à cette époque que j'ai rencontré Guy Béart, élève de l'École des Ponts et Chaussées. Très vite nous sommes devenus très proches grâce à la musique. Nous avons créé un chœur de Negro Spirituals où nous avons même introduit un certain nombre de chansons en français. Un soir tard, rue de Vaugirard devant le Sénat, une répétition publique a failli nous coûter une nuit au Poste de Police. Imaginez-vous cinq jeunes chantant à tue-tête « Jour béni, debout les justes ! Dieu va relever la cité ! ». Devant le Sénat, symbole du calme et de la sagesse. Ça s'est quand même bien arrangé. Nous avons gardé une relation forte pendant toutes ces années et, pour ses obsèques j'ai pu chanter le début d'une chanson que nous avons commencée ensemble sans jamais la finir : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze. Ils sont douze rois qui s'embêtent là sur la pelouse..... ».

Au printemps, nous nous sommes offert, MN et moi une vieille Peugeot 201 cabriolet de 1930 avec laquelle nous nous sommes follement amusés. Le fait qu'il fallait souvent la démarrer à la manivelle ne changeait rien à notre plaisir. Nous avons aussi le chic de tomber souvent en panne d'essence et d'être obligés de marcher longtemps avec notre vieux bidon pour trouver une station d'essence. La voiture pouvait s'ouvrir par derrière pour offrir deux places à l'air libre. Si vous avez l'intention de m'offrir une

Rolls-Royce, sachez que je n'aurai pas le plaisir que j'ai eu avec cette 201. Quelques mois après, elle a rendu l'âme à notre grande tristesse.

Le plaisir du printemps combiné au plaisir de la voiture ont fait que je n'ai pas eu le temps nécessaire pour préparer les examens de session de juin et j'allais être obligé de rester à Paris tout l'été pour préparer la session de septembre.

## **Chapitre 24**

### **15.6.1953-15.6.1954**

Cet été 1953 était celui de la grande grève Laniel. Rien ne marchait. C'était idéal pour travailler correctement en vue de la session d'octobre. J'y fus aidé par l'absence de MN, parti en vacances et par la rencontre amoureuse avec cette ME, rencontrée le premier matin à Paris au Dôme, veuve d'un héros de la guerre d'indépendance d'Israël. Enfin, je pouvais me sentir chez moi à Paris. Plonger dans les affres de l'Histologie avec une belle femme à mes côtés, se réveillant de temps en temps et me faisant remarquer que je pourrais dormir et continuer le lendemain, était ce qu'un étudiant pouvait rêver de mieux pour son travail. Tout ça était agréable et utile car j'ai réussi mes examens sans problème et suis passé en deuxième année (troisième actuellement) de Médecine. J'ai même eu l'honneur, avec mes camarades, d'inaugurer la nouvelle Faculté de Médecine, rue des Saints-Pères.

Dès le début de l'année nous avons la dissection comme travaux pratiques. Mon habitude des autopsies à la morgue de l'hôpital m'a beaucoup facilité le travail. Un des

problèmes à résoudre était la montée, à pied, de ces huit étages, l'un plus haut que l'autre, pour arriver dans la salle. Les profs, eux, avaient évidemment l'ascenseur. Les études de cette deuxième année étaient centrées surtout sur la Physiologie, aussi passionnante que l'Anatomie. Dois-je avouer une déception ? J'étais sûr que l'étude de l'Anatomie et la Physiologie du système nerveux, surtout l'Anatomie avec le grand Delmas, allait m'apporter du savoir sur l'homme et son fonctionnement. Il n'en était rien. Le mystère restait entier. Ce n'est que des années plus tard que j'allais savoir que pour comprendre l'âme, ni l'Anatomie ni la Physiologie ne pouvaient apporter une réponse.

C'est là que j'ai fait la connaissance de FD, magnifique blonde aux yeux verts. Le rêve de tout homme, du moins dans mon idée. Initier une vierge aux secrets de la sensualité. La suite était une avalanche de lettres d'amour qui m'indisposait. Je voulais l'aventure et le provisoire et surtout ne pas plonger dans une histoire d'amour sérieuse. J'ai encore été obligé de faire du mal sans le vouloir. J'ai toujours pensé que la différence entre Don Juan et Casanova tenait au fait que le premier faisait du mal intentionnellement comme un moyen d'exprimer son mépris des valeurs tandis que le second, quand il faisait du mal, en souffrait mais le faisait au nom de sa liberté. Je n'ai jamais été un Don Juan.

Pratiquant le seul sport que je supportais, la natation, au centre américain du boulevard Raspail, je suis tombé sur une affiche où l'on cherchait des musiciens amateurs pour monter « Didon et Enée » de Purcell. Je me suis immédiatement présenté et j'ai été pris comme premier violon solo de l'ensemble. Deux mois de bonheur musical

où je suis tombé amoureux de l'œuvre. Jusqu'à aujourd'hui, dans le jeu de l'île déserte, « Didon » fait partie de mes dix choix. Le spectacle a été une réussite et notre gratification, les musiciens amateurs et les chanteurs professionnels, était à la mesure de ce succès. Je ne me souviens pas pourquoi je ne suis pas tombé amoureux de la chanteuse qui interprétait Didon ni de son nom. Il faut croire qu'elle était spécialement laide. Ça arrive à l'Opéra. Une raison pour ne pas aimer regarder un opéra en gros plan comme cela se pratique à la télé.

L'année scolaire suivait son cours avec des moments de passion comme, par exemple, l'étude de l'embryologie du péritoine, une vraie merveille. Je continuais à être fâché avec le microscope, donc, avec l'histologie qui n'a jamais été mon fort.

Un dimanche de mars 1954, nous nous sommes offerts, MN, IS, employé de l'ambassade d'Israël possédant une voiture, et moi, une promenade à Saint-Germain-en-Laye qui se termina par un thé – gâteaux au pavillon Henri IV d'où l'on a une vue magnifique sur la vallée et sur le viaduc du train de Paris. Il était presque 17 heures et je proposai à mes amis de rentrer à Paris rapidement pour le concert du dimanche après-midi. Nous sommes arrivés à temps au Palais de Chaillot pour passer un moment inoubliable avec les « Tableaux d'une exposition » de Moussorgski – Ravel. C'était très gratifiant d'initier des amis à la mélomanie. Sortis du concert et heureux d'une après-midi de dimanche totalement réussie, je suggérai à mes amis, pour terminer la soirée une visite dans un cercle de jeu aux Champs Elysées, le Gaillon, où j'avais l'intention d'aller depuis longtemps. Cette visite a changé notre vie à tous les trois et pour longtemps. Je n'allais plus faire la

guerre aux maths mais jouer pour gagner. Le principe était simple : j'avais un petit budget que j'utilisais dès le début du mois pour payer le loyer, la blanchisserie, les tickets du resto U et les tickets de métro. Il restait peu pour les loisirs. C'est ce peu que j'allais consacrer au jeu sachant que ma force contre le jeu était dans le fait de ne pas avoir quoi perdre, quitte à renoncer au peu que j'avais pour les loisirs que j'allais remplacer par le travail à la fac, et tout à gagner. Dès le premier soir ça a très bien marché et, pendant des années, je pouvais m'offrir beaucoup de choses que je n'aurais pas pu acquérir autrement. Evidemment, il y avait les mois « sans » mais c'était plutôt rare. Un jour où le patron m'a invité à déjeuner dans le très bon restaurant du cercle, je lui ai demandé pourquoi, étant pauvre et ne pouvant vraiment pas apporter grand-chose à la caisse, j'avais l'honneur d'être invité à ce déjeuner ; il m'a expliqué qu'un jour, quand je serai médecin et que je gagnerai bien ma vie, je lui rendrai largement mes gains, à quoi je lui ai répondu que le jour où j'encaisserai mes premiers honoraires sera le jour où je cesserai la fréquentation du jeu. Il a ri. Il a eu tort. J'ai tenu parole, remplaçant le Baccara par le Bridge qui pouvait se jouer sans mise à travers les tournois et que j'allais pratiquer énormément pendant toutes mes premières années d'exercice.

Toute cette activité ludique n'arrangeait pas vraiment les études et j'ai encore échoué à la session de juin et ai été renvoyé à celle d'octobre.

## **Chapitre 25**

### **15.6.1954-15.6.1955**

Cela faisait quatre ans que je n'étais pas allé en Israël, ni vu mes parents ni le reste de ma famille. Il était temps d'y aller. Quelques jours avant le départ j'ai fait la connaissance d'une étudiante en Médecine qui avait la taille mannequin et qui, pour payer ses études, dansait nue aux Folies Bergère. LM était juive, tendre et fragile. C'était irrésistible. Nous avons passé quelques jours ensemble et, comme elle prenait ses vacances sur la Côte d'Azur, nous avons pris ensemble le train Paris-Marseille qui devait m'emmener au bateau. Un repas au Vieux Port fut notre moment des adieux. Comme toujours, cette histoire ne devait pas avoir de suites malgré toutes ses qualités. Le fait qu'elle soit juive rendait les choses encore plus dangereuses. J'ai appris des années plus tard qu'elle s'était convertie au Catholicisme, s'était mariée à l'Eglise et était devenue une chirurgienne de renom.

Je n'étais pas très heureux sur le bateau et fus content d'arriver quelques jours plus tard à Haïfa où m'attendait 'Hayim, mon frère, pour aller en train à Jérusalem. Le

voyage en train en ce temps-là était long et fastidieux mais permettait d'admirer la beauté des montagnes de Judée en suivant la vallée de Çoreq, lieu des amours de Samson et Dalila. Les retrouvailles furent très dures. Ma mère avait subi une ablation de la parotide à cause d'une tumeur mixte qui avait pour résultat une paralysie faciale dont elle, coquette comme elle était, souffrait beaucoup. Mon père avait beaucoup vieilli. Jérusalem était toujours divisée. Beaucoup de choses avaient changé comme, par exemple, l'Université qui était installée maintenant magnifiquement à Giv'ath Ram, à l'ouest, tout près de là où la famille habitait maintenant. 'Hayim était appelé pour une période dans la réserve et la tradition juive m'interdisait de rester là où vivaient mes parents et mon frère et sa jeune femme en son absence. Le Judaïsme a toujours eu l'intelligence de se méfier des choses du sexe. Donc, j'ai passé les vacances au bord de la mer, à Tel-Aviv et à Haïfa, souffrant, comme toujours, de la chaleur. Quelques aventures israéliennes qui avaient le charme de se passer en hébreu. Le temps est vite passé et je fus de nouveau sur un bateau pour rentrer. Pour une fois la mer était d'huile et je n'ai pas du tout eu le mal de mer. En dortoir, il y avait un groupe de jeunes étudiants anglais qui rentraient de leurs vacances en Israël. Parmi eux, EA, une Juive anglaise qui était belle comme les Anglaises savent l'être quand elles le sont. Dès le début, il était clair que ce n'était qu'une aventure puisqu'elle vivait à Londres. En plus, j'ai pris la peine de lui expliquer que si je me mariais un jour, ce serait avec une femme riche qui me permettrait d'ouvrir un très beau cabinet dans un très beau quartier. Sa présence en dortoir ne la favorisait pas pour mon choix. Arrivé à Paris, je fus obligé de lui prêter l'argent pour son billet de retour à Londres et fus presque



surpris, quelques jours plus tard, de recevoir la somme prêtée. Nous allons retrouver EA bientôt.

Le programme de cette année-là n'était vraiment pas passionnant. Bactériologie, Parasitologie et Médecine expérimentale. J'ai su après les cours de Parasitologie que je ne mettrais jamais les pieds en Afrique. L'angoisse totale devant tout ce qu'on pouvait y attraper comme maladies étranges pour ne rien dire des serpents et autres reptiles. En fait de stages hospitaliers, c'était surtout la Pédiatrie. Là aussi, je savais que je ne serais jamais un Pédiatre, ma sensibilité ne tenant pas devant la souffrance et, surtout, la mort, des enfants. C'était la première fois où je me suis demandé si mon choix de la Médecine était judicieux. Les cours étaient donnés dans l'ancienne faculté, rue de l'École de Médecine, la nouvelle fac étant réservée à la première et à la deuxième année (2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> actuelles).

De toute façon, dès le début de l'année j'étais occupé à autre chose que les études. Le Mossad, service d'espionnage israélien, m'a contacté pour me recruter dans ses rangs. On allait faire appel à ma fidélité indéfectible à Israël, probablement à mon intelligence et surtout à mes capacités de séducteur. Il fallait établir des contacts avec quiconque était capable de fournir des renseignements sur l'armement des pays arabes et sur les évolutions politiques dans ces pays. Il y avait aussi des projets d'assassinat de quelques chefs arabes qui semblaient spécialement dangereux auxquels je devais être associé. Je ne vous raconterai pas tout sur mon travail sauf un cas d'une réussite parfaite. J'ai réussi à séduire une responsable du standard d'une ambassade arabe importante en lui faisant croire que j'étais un citoyen d'un pays de l'OTAN. J'ai aussi réussi à faire en sorte que le standard téléphonique soit à

l'écoute permanente des services israéliens. Il était important de cacher le fait que j'étais d'Israël car j'avais affaire à une antisémite notoire qui avait fait de la prison après la guerre pour faits de collaboration. J'ai eu beaucoup de peine à simuler la honte d'être circoncis pour des raisons médicales. Il y avait aussi les voyages à Zurich, à Genève, à Mulhouse et ailleurs, toujours dans le même but. C'est dans le train, retour de Suisse, un jour, que j'ai fait la connaissance d'une jeune anglaise, PH, dont le père occupait une place importante parmi les officiers anglais de l'armée jordanienne. Quelle coïncidence ! Malheureusement, cela n'a rien donné pour mon travail, l'homme étant d'une fidélité absolue au roi qui n'était pourtant pas le sien. Le fait que PH était fortement asthmatique a raccourci notre relation. Je n'oublierai pas le faire-part « royal » que j'ai reçu d'elle pour son mariage quelques années plus tard. C'est aussi pendant un de mes voyages en Alsace que j'ai pu connaître Strasbourg et, immédiatement l'aimer. Je me suis toujours dit que si je devais rester en France en dehors de Paris, c'est Strasbourg que je choisirais. J'avais un faux passeport étranger avec lequel j'effectuais certains voyages. Je me souviens de mon prénom sur le passeport, c'était Georges. Je ne me souviens pas de mon nom de famille, oubli étrange vu ma mémoire extraordinaire. Le seul élément vraiment déplaisant fut la nécessité d'employer des personnes qui n'étaient pas au courant de ce qu'elles faisaient ni du risque qu'elles couraient pour des tâches dangereuses, surtout des hôtesse de l'air travaillant sur des lignes qui desservaient les capitales arabes.

Anecdote : Une de ces hôtesse avait une amie mariée à un médecin français. Elle a jugé bon de m'inviter à un

dîner avec le couple. Quelle ne fut ma surprise de découvrir que ce médecin, en réalité, était le professeur qui dirigeait le service où je n'étais qu'un petit stagiaire. Une soirée franchement déplaisante qui s'est, d'ailleurs, très vite terminée.

IS était au courant de mon travail par son travail à l'ambassade mais pas MN à qui j'expliquais tous mes déplacements par le fait d'être devenu un gigolo. Je crois qu'encore aujourd'hui il le pense. La lecture de mes mémoires va enfin l'éclairer sur la question.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1955 dans l'après-midi je dormais encore après une nuit festive au Whiskey à Gogo, une boîte branchée des Champs-Élysées, quand on a frappé à ma porte. Un télégramme de Jérusalem. Mon père était décédé le matin même. Tristesse profonde. Mes pressentiments de l'été se sont malheureusement révélés justes et pourtant il n'avait que 64 ans. Je ne me suis pas rendu aux obsèques car la coutume de Jérusalem obligeait à procéder à l'enterrement très vite, dès le lendemain matin. Plus tard, on m'a raconté que la ville entière s'est arrêtée, toutes les écoles fermaient au moment du cortège. Mon père était très connu et très aimé et, surtout, très admiré. Je n'ai pas fait le deuil correctement et, jusqu'à aujourd'hui je rêve de lui vivant et souriant.

MN était parti passer les vacances de fin d'année à Londres. Je lui ai donné les coordonnées d'EA pour le cas où il s'ennuierait là-bas. À son retour, après m'avoir présenté ses condoléances avec un air grave et sérieux, il s'est mis à rire. Devant mon étonnement il m'a raconté une réalité qui dépassait la fiction. Il a, en effet, appelé EA qui l'a invité à une soirée chabbattique dans sa famille. Un peu réticent, il s'y est rendu quand même pour découvrir une

maison – château entourée d'un grand parc. EA appartenait à une des familles les plus riches de Londres. Le dortoir correspondait à un désir de payer le voyage par son propre travail sans rien demander à ses parents. Des mois après, pendant un séjour londonien, j'ai appelé. Je suis tombé sur sa mère. Dès que je me suis présenté elle m'a dit : « Benjamin, s'il vous plaît, n'essayez pas de contacter ma fille, vous lui avez causé assez de mal comme ça. » Une bonne leçon de vie !

Au printemps, j'ai eu la visite de KB, une amie de ma sœur avec laquelle j'avais eu un petit flirt pendant l'été. Elle séjournait chez une Israélienne très riche, ZI, possédant un magnifique appartement près du Bois de Boulogne et une splendide voiture américaine. ZI, qui n'avait jamais visité les châteaux de la Loire a eu la bonne idée de nous proposer d'y aller pour un week-end. Le choix était, conseillé par un connaisseur, le château de Chenonceau. Nous sommes passés par Tours et sommes arrivés en fin d'après-midi, nous nous sommes installés à l'hôtel du Bon Laboureur et du Château, avons fait une visite du château qui nous a enchantés. Le dîner était succulent avec un tournedos, spécialité maison et largement arrosé d'un très bon rosé d'Anjou. Une bouteille, vite terminée, a laissé la place à une deuxième. L'ambiance était joyeuse et festive au point de nous décider à passer la nuit dans la même chambre. Je ne vous raconte pas la suite, laissant votre imagination compléter, ce qui me permet de m'adonner à la pudeur, une grande valeur de ma vie. Oui, oui ! Malgré les apparences.

## Chapitre 26

### 15.6.1955-15.6.1956

L'été 1955 s'est passé entre mes activités d'espionnage et des séjours réparateurs à Deauville (sans casino cette fois-ci). Dès la rentrée, j'ai choisi le Select, boulevard de Montparnasse, comme mon « lieu ». Cela durera de longues années et je m'y ferai beaucoup d'amis. Le gérant, RC, était d'extrême droite sur les bords mais charmant, généreux et pas du tout antisémite. Qu'est-ce qu'on a pu passer comme soirées autour de lui à jouer à tous les jeux de comptoir et à manger et à boire. J'y reviendrai.

J'entrai en quatrième année (cinquième actuelle), la plus intéressante de toutes. Pathologie médicale, Pathologie chirurgicale, Obstétrique et Pharmacologie. Toute la Médecine, quoi ! J'ai commencé mes stages par l'Obstétrique à la clinique Tarnier où nous sommes tombés sur un professeur, L, carrément raciste. Il y a eu de vrais heurts avec nos camarades africains. Ce qui fut vraiment nouveau et passionnant c'était les gardes où nous apprenions à faire des accouchements. Je me souviens de mon premier, une adorable petite fille que j'ai mise au

monde. Je ne me souviens pas pourquoi je n'ai pas noté son nom. Cela aurait pu faire une rencontre émouvante 19 ans plus tard. (Je ne suis ni pédophile ni parthénophile. La vie amoureuse d'une femme peut très bien attendre ses 19 ans, début du printemps de sa vie).

Par un mystérieux mécanisme réservé à l'amour, j'ai eu une rencontre amoureuse avec CJ qui n'a pas duré mais qui m'a guéri du reste de mon chagrin d'amour. J'étais prêt pour une nouvelle grande rencontre qui n'allait pas tarder. Mystère de l'amour !

C'est pendant mon stage de Maladies Infectieuses à Claude Bernard, à la porte d'Aubervilliers que nous avons subi l'hiver redoutable de 1956. Des températures jamais atteintes avant. Nous avons même le droit de venir plus tard à l'hôpital car le chemin du métro à l'hôpital était un vrai calvaire au petit matin.

Quand les vacances de Pâques sont arrivées, j'étais décidé à me chauffer les os frigorifiés par l'hiver en Israël, ce qui m'aurait aussi permis d'aller sur la tombe de mon père et de célébrer la soirée pascale en famille. Comme je n'avais pas les moyens pour ce voyage, je me suis offert une « taille » au cercle une après-midi et, la chance aidant, je suis sorti de là une heure plus tard avec ce qu'il fallait pour acheter mon billet d'avion. Cela allait être mon premier voyage en avion et j'étais excité et angoissé. Les avions à réaction n'existant pas encore, du moins dans l'aviation civile, le voyage durait une éternité. D'abord Paris – Zurich, trois heures d'escale, Zurich – Athènes, trois heures d'escale et, enfin, Athènes – Tel-Aviv entre 3 heures et 6 heures du matin. C'est là, en plein ciel, pendant que tout le monde dormait, que j'ai eu un échange amoureux avec ma voisine dont je ne connais rien jusqu'à

aujourd'hui. Je me suis toujours demandé si la première scène d'« Emmanuelle » n'était pas inspirée de cette histoire, telle que je l'ai racontée à des amis. Enfin arrivé, épuisé et heureux.

Ces quelques jours de vacances furent gâchés abîmés par une virose, avec beaucoup de fièvre, attrapée pendant le grand froid mais cela n'a pas empêché l'émotion de la « montée » vers la tombe paternelle ni la joie de retrouver Pâque, le Seder, les chants et le goût des mets spécifiques de la fête telle que je ne la pratiquais pas à Paris.

Retour à Paris, c'était le stage de Dermatologie où, grâce à la pénicilline, nous n'avons pas eu la possibilité de voir un seul chancre. Ensuite, pour terminer l'année scolaire, la Neurologie, passionnante sur le plan diagnostique mais désespérante sur le plan thérapeutique.

Cette 26<sup>ème</sup> année allait se terminer par une soirée fabuleuse, chez « Les 4 z'arts » où un ami architecte nous a invités MN et moi. Dès l'après-midi, travail à l'atelier pour fabriquer le costume qui était gaulois cette année-là, ensuite la « montée » vers le Théâtre du Rond Point à travers tous les bars et les restaurants possibles pour manger et boire dans les assiettes et les verres des convives, pour terminer, fortement alcoolisés, par une fête de folie, tout à fait romaine, ce qui correspondait peu au thème gaulois de la soirée.

Il est temps de dire quelque chose du côté libertin de ma vie pendant toutes ces années de jeunesse insouciant. Je n'étais ni pédophile, ni parthénophile, ni gérontophile, ni homosexuel, ni sadique, ni masochiste, ni voyeur, ni exhibitionniste. Tout simplement un obsédé sexuel normal, aimant le sexe normal avec des femmes normales (un peu masochistes et un peu exhibitionnistes quand

même), mais l'aimant passionnément. Que d'aventures heureuses et malheureuses !

Il y a eu d'abord cette Montmartroise rencontrée dans le métro avec qui j'ai passé une nuit d'amour chez moi que je pensais excellente. Elle m'a invité à dîner chez elle quelques jours après et à un moment précis, quand la table était déjà mise, le repas dégageant de merveilleux arômes et moi en robe de chambre après un bain qu'elle m'avait préparé, elle m'a demandé si je pensais être un bon amant, m'affirmant que ce n'était pas le cas. Je n'avais aucune envie de partir et me suis soumis à un cours sur l'amour qui m'a fait comprendre que ce que je pensais être ce que les femmes cherchaient, la quantité, était faux et que ce qui comptait en réalité était la qualité et surtout la lenteur. Elle a transformé ma vie. Jamais personne ne m'avait appris quelque chose d'aussi important. Je ne me souviens pas de son nom mais je lui dois une grande part de mon bonheur de vivre.

Il y a eu cette jeune et belle T. Elle vivait avec SD, chanteur de cabaret Canadien qui occupait une chambre dans notre maison pendant que le locataire, un étudiant canadien, est parti passer quelques mois au Canada. Il était très étrange. Une idée fixe. Comment réaliser un hold-up dans un grand hôtel parisien. Nous ne le prenions pas au sérieux. En plus, il était très « partageur », insistant pour que son amie soit la maîtresse de tous ses amis dans la maison, ce qui fut très plaisant et très convivial, surtout qu'elle était franchement très belle et connaissait des techniques de plaisir peu répandues en ce temps-là. Des années après, je l'ai rencontrée par hasard. Elle m'a dit être une « dame de compagnie » pour de riches Canadiens que SD lui envoyait. Je fus effrayé d'apprendre qu'au temps où



elle vivait chez nous, elle n'avait pas quinze ans.

Il y a eu cette séance de cinéma en relief sur les grands boulevards, où je suis allé avec MN. La salle était presque vide et une dame est venue s'installer à notre côté. Cela n'a pas pris longtemps avant que le relief ne soit dans la salle plutôt que sur l'écran. Elle est devenue une amie intime de nous deux, nous apportant tous les cadeaux possibles et imaginables.

Il y a eu la lecture d'« Histoire d'O » avec les fantasmes théoriques sur le sadisme.

Et puis, il y a eu... Assez !

## **Chapitre 27**

### **15.6.1956-15.6.1957**

J'ai fait la connaissance d'une étudiante en Médecine qui était divorcée et avait un appartement spacieux près de la porte Maillot. C'est devenu un lieu de rencontres pour tous mes amis. Nous y mangions et parfois même dormions. Tout cela a fini par un mariage. Non, pas avec moi qui n'en voulais pas mais avec un de mes amis. Le couple s'est enfermé dans son amour et nous n'avons plus été admis dans la maison.

Mon travail continuait et je devais conduire une « belle américaine » dernier modèle à Marseille pour l'y embarquer vers un pays arabe. Vous vous imaginez qu'il y avait des choses dans la voiture qui ne devaient pas être découvertes. J'ai demandé à un ami israélien, YS, de m'accompagner sans qu'il sache de quoi il s'agissait. Pour YS, je faisais le travail noir pendant que le propriétaire de la voiture prenait le train. Il faut dire que la nationale 7 de ce temps-là n'avait strictement rien à voir avec l'autoroute du Soleil actuelle et qu'il était plus agréable de conduire à deux. Nous nous sommes même offert une visite de la côte

d'Azur. J'étais étonné de constater à quel point la possession d'une belle voiture facilitait le contact avec les femmes. Il me restait encore une dose de naïveté que je garde d'ailleurs jusqu'à aujourd'hui. Une conquête à Cannes et une à Marseille, pour nous deux.

Le point culminant de l'été fut ma première visite à Londres. Mon frère y était pour effectuer un stage dans une société bancaire en vue de son travail comme directeur de banque. J'ai été enchanté de cette visite, de la ville, des environs. La « Symphonie fantastique » de Berlioz au Royal Festival Hall est un souvenir ineffaçable. Ce qui allait plutôt mal, c'était la nourriture encore plus mauvaise dans la réalité que dans la légende. J'ai adoré les discussions publiques libres à Hyde Park et j'y ai même pris part. Le temps était clément. Je ne verrai jamais Londres sous la pluie ou couverte de brouillard.

Fin octobre, je m'apprêtais à entrer en cinquième année (sixième actuelle) quand, un soir, au Select, je suis tombé sur ME, la veuve de guerre rencontrée à mon arrivée à Paris. Elle était accompagnée de Monique, splendide créature, rayonnante et appétissante, qui allait dominer ma vie pendant seize ans et qui allait être ma femme et la mère de mes deux grands enfants, Nathalie et Emmanuel. La place dans mon cœur était libre et elle s'y est introduite tout à fait naturellement. Enfin, une relation d'amour normale, alliant l'affectivité à la sensualité. J'ai mûri. Dès qu'elle a su que j'étais israélien elle m'a demandé pourquoi nous voulions du mal aux Égyptiens. Ne comprenant pas très bien la question elle m'a appris qu'Israël venait d'attaquer l'Égypte au Sinaï. Secrétaire au Ministère de la Marine, elle savait déjà que la guerre du Sinaï, à laquelle allaient participer aussi la France et la

Grande Bretagne, avait débuté. Dans mes souvenirs, les émotions combinées de l'amour naissant et du souci pour ce qui se passait « là-bas », sont mélangées, l'un alimentant l'autre.

Cela n'a pas pris longtemps avant que Monique ne vînt vivre chez moi. J'ai découvert l'amour que les Français portaient à l'écriture car chaque jour après avoir déjeuné avec elle, je recevais un « pneu » de plusieurs pages dans l'après-midi. Avant longtemps, j'ai aussi découvert sa facilité de boire du vin et de l'alcool ainsi que sa jalousie malade, deux éléments qui allaient gâcher notre vie de couple et notre vie de famille.

Sachant que j'allais partir à New York pour mon stage interne de sixième année (septième actuelle), j'ai arrêté mon travail au Mossad, satisfait du rôle que j'avais pu jouer dans la réussite de la campagne du Sinai.

La cinquième année (sixième actuelle), c'était surtout la Thérapeutique et la Médecine Légale. Les travaux pratiques à l'Institut médico-légal du quai de la Rapée m'ont laissé des marques. Parfois le dégoût devant l'odeur de la mort et parfois des crises de larmes devant des cadavres d'enfants morts accidentellement. Il y avait surtout un gamin de cinq ans avec des yeux d'un bleu clair, beau comme un ange, qui m'a brisé le cœur. Le plus étonnant était la tenue vestimentaire impeccable du professeur et les soins qu'il apportait à sa barbe. L'élégance même.

Pour mes loisirs, pendant les heures où Monique était à son travail, j'allais au Sélect retrouver ma « bande ». Nous étions quatre. RM, un noble normand ruiné qui a choisi d'être comédien et qui est devenu un de mes amis les plus intimes ; JM, un chirurgien-dentiste qui a perdu son

cabinet au jeu et qui travaillait à la Sécu ; RS, un Juif tunisien, prof de Maths et moi. Nous passions des heures à la terrasse à boire et à résoudre tous les problèmes du monde.

Mon contrat à New York à l'hôpital « Beth David » était déjà signé pour l'été avec la permission d'arriver en septembre pour me permettre d'accueillir ma sœur Hannah qui venait visiter Paris pour la première fois.

J'ai fini mes études de Médecine avec un sentiment de soulagement et, surtout, du devoir accompli.

## **Chapitre 28**

### **15.6.1957-15.6.1958**

Ma sœur est arrivée début juillet. Elle logeait chez une cousine de son mari, là même où je déjeunais au temps de la misère en devises. La jeune fille de maison, très bien élevée et très cultivée, s'est chargée de la part culturelle de la visite et moi du reste, c'est-à-dire, les boîtes de nuit et les environs de Paris. Elle était heureuse de cette première visite dont elle avait rêvé depuis longtemps. Ce qui allait, par contre, de plus en plus mal, était le temps, un été pourri, totalement pourri. N'y tenant plus, elle a décidé de consacrer une partie de son temps à visiter l'Espagne et m'a invité à me joindre à elle, ce que je fis sans hésitation. D'abord Madrid, visite touristique agrémentée de la séance traditionnelle de tapas le soir suivie d'un bon dîner. Nous avons fait la connaissance d'un couple français qui faisait la visite en voiture et qui nous a emmenés à Tolède, une des visites les plus émouvantes de ma vie, avec la découverte du passé juif de cette ville, synagogues préservées avec des écritures hébraïques. Il y avait aussi la présence du Greco et l'histoire, tristement émouvante, de la bataille de l'Alcazar pendant la

guerre civile. Ensuite, nous avons pris l'avion pour Barcelone et là est arrivée une chose étrange. L'hôtelier, pensant que nous étions un couple et mon mauvais espagnol aidant, nous a donnés une chambre à un lit. Il n'y en avait pas d'autres. Après un dîner « royal » bien arrosé, nous sommes rentrés à l'hôtel et j'ai tout de suite compris que la situation ne tenait pas debout du fait de notre imprégnation alcoolique qui risquait de nous mener, par l'affaiblissement des tabous, à l'inceste. Ai-je dit que 'Hannah était (et est toujours) d'une beauté rare et que j'ai, durant toute ma vie, eu (et ai encore) un amour immense pour elle. Eh bien, pour la première et unique fois de ma vie, j'ai passé une grande partie de la nuit dans le quartier mal famé de la ville avec tout ce que cela pouvait comporter, regagnant la chambre au petit matin épuisé et sans danger.

Pendant ce temps, Monique était en vacances avec sa famille. Les retrouvailles étaient difficiles car j'allais partir pour un an à New York et l'avenir de notre relation était moins que certain. Je lui ai promis de revenir la retrouver et lui ai laissé ma chambre comme preuve de fidélité. Le départ au petit matin, gare Saint-Lazare, était à la limite du supportable. Dans le train, j'ai ouvert l'enveloppe que Monique m'avait mise dans la main en partant. Il y avait un poème qu'elle avait écrit dans la nuit :

Tu te rappelleras  
Cette branche de quai  
Du vieil arbre Paris  
Gare Saint-Lazare  
  
Le jour montait  
Comme une larme  
Dans les yeux de la vie

Tu te rappelleras  
Cette ville  
Dont nous disions :  
La plus belle de toutes !  
Tu n'en voulais changer...

Tu te rappelleras  
Cette femme  
Aux traits défaits  
D'enfant  
Étreint étrangement

Tu n'en voulais changer...

Tu te rappelleras :  
Le jour montait  
Comme une larme  
Dans les yeux de la vie

Mon voyage a mal commencé et mon interrogation sur le bien-fondé de ce départ me taraudait déjà. L'excitation de la découverte de l'Amérique m'a aidé à surmonter ma tristesse.

La mer était houleuse et la grippe asiatique faisait des ravages. La salle à manger était souvent presque vide. Que je hais les voyages en bateau ! Heureusement que pour les deux derniers jours les choses se sont un peu arrangées et j'ai pu passer, grâce à mes qualités de bridgeur, une soirée en première classe. C'est fou ce que le fait de bien jouer au bridge vous ouvre des portes. Plus tard, je mettrai cela à l'épreuve pendant mon service militaire. Il y avait aussi un orchestre et des danseurs sur la piste. Mon courage aidant, j'ai invité Esther Williams, la nageuse connue de Hollywood, à danser. Elle a accepté avec le sourire et



quand je lui ai dit que j'étais israélien, elle fut aux anges. Quel souvenir !

Il y avait aussi la fête de Roch haChanah, le nouvel an juif, à laquelle je participais activement du fait de mes connaissances dans la liturgie juive.

Le lendemain soir, en plein partie de cartes quelqu'un a lancé un cri : « New York ». Nous sommes tous sortis pour assister à ce spectacle magnifique de Manhattan éclairé par des milliers de sources de lumière. Enfin j'étais en Amérique, un rêve d'enfance. Nous avons passé la nuit sur le bateau. Dès les premières heures du lendemain, contrôle de Police et de la Douane. J'étais accueilli par B, une amie de YS, mon ami israélien. Elle m'a emmené à l'hôpital où je devais faire mon « internship », mon stage interné comme nous l'appelions en France, où j'ai déposé mes affaires et, ensuite, à Brooklyn, où sa famille habitait dans un quartier superbe au bord de la mer. Le soir même, avec ses parents, visite de Manhattan avec dîner au restaurant où j'ai fait la découverte du sirloin steack, juteux et goûteux. Ils sont vraiment accueillants, ces Américains. C'était bon de savoir qu'il y avait une maison où je pouvais me sentir chez moi.

Dès le lundi matin, je me suis présenté à l'hôpital qui se trouvait dans la 42<sup>ème</sup> rue entre la 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>ème</sup> avenues, c'est-à-dire tout près du siège de l'ONU dont nous étions chargés pour les urgences, où j'ai pris mes fonctions, coiffé par le Résident, qui correspond à l'Interne en France et par le Chef Résident, le Chef de Clinique. Cela ne m'a pas pris plus de quelques jours avant de pouvoir poser n'importe quelle perfusion et de faire n'importe quelle suture. Mes connaissances en Anatomie ont attiré l'attention des chirurgiens de l'hôpital et je suis devenu le porte-parole du

personnel médical vis-à-vis de l'administration. La nourriture à la cantine était franchement infecte. Le travail était harassant. On était de garde 36 heures, ensuite une soirée libre qu'on utilisait pour dormir, et, pour avoir droit au week-end, il fallait faire jeudi, jour et nuit, vendredi, jour et nuit et samedi matin. Je me souviens d'un samedi où, mort de fatigue, je m'apprêtais à sortir quand l'alerte a été donnée pour plusieurs cas de brûlures qui nécessitaient l'intervention de tous les médecins présents. C'était à pleurer d'épuisement. Mais c'est comme cela qu'on formait les médecins en fin d'études pour la pratique. Quelques anecdotes : Un vendredi soir nous fûmes appelés dans un immeuble en construction pour y trouver, après une bagarre entre gangs, une dizaine de morts et quelques dizaines de blessés. Un jour, appelé à Harlem, la police m'a envoyé tout seul, avec ma blouse blanche, attendant des renforts pour me suivre. Un autre jour, je fus appelé pour signer un certificat de décès. En arrivant j'ai trouvé une baignoire pleine d'un liquide sale avec un squelette dedans. J'ai refusé de signer, ce qui m'a valu les insultes de la Police mais des félicitations, plus tard, de l'Institut Médico-Légal. Que dire de ce cas, arrivé le jour du Thanksgiving Day, où j'ai reçu un enfant chez qui j'ai immédiatement diagnostiqué une crise d'appendicite aiguë. Le chirurgien, dérangé de sa fête, s'est moqué de moi et de mon jeune enthousiasme et est retourné à son repas. Quelques heures plus tard, l'enfant revenu a été opéré. Mon diagnostic était confirmé et l'enfant a été sauvé d'une péritonite. Ma réputation y a gagné. Et puis, tous ces cas des juifs décédés dans le service, pour qui je devais prononcer la formule du « Ecoute Israël ». Il y avait aussi les circoncisions pratiquées à l'hôpital pour lesquelles j'étais toujours choisi

comme assistant. J'y ai appris un métier qui allait me servir plus tard dans ma vie.

Je n'avais le temps de rien faire. Ma première sortie fut consacrée à la visite de Greenwich Village. M'installant chez Rienzi, le café à la mode, je m'apprêtais à passer un long moment à admirer les clients et, surtout, les clientes, quand le garçon est venu me demander ce que je voulais boire. Quand je lui ai dit que j'avais déjà bu mon café il m'a expliqué qu'on ne pouvait pas rester à sa place sans continuer à consommer car il y avait la queue devant l'entrée pour entrer. Etrange découverte des mœurs américaines après les terrasses de Montparnasse où nous restions des heures avec un café ou un demi. Un autre étonnement. La première fois où j'ai lu un journal, c'était le Daily News dont le siège se trouvait en face de l'hôpital, j'ai découvert plusieurs pages de nouvelles locales avant d'apprendre, à la huitième page, par une petite insertion, que les Russes avaient envoyé un engin dans l'espace, c'était le Spoutnik.

Monique me couvrait de lettres d'amour qui me touchaient mais aussi me déséquilibraient. Plus je devenais fatigué par l'excès de travail et plus je me demandais, une fois la première excitation de l'Amérique passée, si j'ai bien fait de venir. Dans une des premières lettres, j'ai trouvé un nouveau texte de Monique :

### **Absence**

---

O mon Paris  
Lourd d'ivresse  
Aux quais  
De brume ensoleillés

Pour avoir suivi  
La tendre démarche  
Du printemps dans tes arbres  
Je vis dans l'ombre  
De ton ombre  
Depuis l'heure des adieux  
O vent bleu de mes songes

Pour avoir vu pleurer tes yeux  
Dans l'eau vive  
De ton fleuve  
Tu renaiss chaque jour  
Et chaque jour renaît  
Dans le miroir où je me mens  
L'étrange chant de ta beauté

Ivre mon ami Paris  
Je te contemple dans un rêve  
Tandis que le soleil se lève  
Sur New York endormi.

Elle me manquait de plus en plus. Pourtant ce ne sont pas les aventures amoureuses qui me manquaient. Ma chambre est devenue un lieu fréquenté par des femmes – médecins, des infirmières et des secrétaires de l'hôpital même, sans parler de ce qui se passait à l'extérieur. Une anecdote : un samedi soir, un des rares samedis où j'étais libre, j'ai rencontré une belle Mexicaine qui m'a invité à finir la soirée chez elle. En arrivant, je fus étonné de voir les murs couverts d'affiches de corridas. À ma question sur le pourquoi de cette présence elle m'a répondu qu'elle était une « Matadora de Toros ». C'était la première fois de ma vie que j'ai fui une femme en pleine nuit. Le fait d'être d'Europe et surtout de Paris m'a beaucoup favorisé dans

les « affaires de cœur » (??). Il y eut beaucoup d'autres aventures avec lesquelles je ne vous fatiguerai pas. New York, pour le séducteur que j'étais, fut un lieu magique.

J'ai retrouvé à New York beaucoup d'amis israéliens, même certains qui étaient avec moi au lycée à Jérusalem. J'allais souvent chez YQ, un ami rencontré à Paris, qui recevait beaucoup de membres de l'intelligentsia new-yorkaise. Il allait devenir un des plus grands écrivains israéliens. J'allais aussi souvent chez le couple S et RB. Lui était pianiste et compositeur et elle, une danseuse. C'est chez eux que j'ai entendu pour la première fois de la musique en stéréophonie. C'était le second concerto pour piano de Brahms joué par Rubinstein. Un vrai plaisir. C'est encore SB qui m'a fait connaître Villa-Lobos et, surtout, qui allait m'ouvrir vers la musique de Bartók par le concerto de violon joué par Gitlis, ce concerto qui allait devenir plus tard le 2<sup>nd</sup>, après la découverte d'un autre concerto qui l'avait précédé. Bartók allait devenir un des mes musiciens préférés, dominant ma vie musicale pendant des années. Nous faisons aussi de la musique de chambre.

Pas de cinéma sauf une fois pour vivre l'expérience du Radio City Music Hall où, en plus du film, on avait droit à un concert donné par un grand orchestre et un grand chœur, des numéros de cirque et le droit de fumer au balcon.

Anecdote : Un soir, je fus invité à une soirée chez des amis israéliens. En montant l'escalier, j'ai entendu la musique. J'ai sonné. On m'a ouvert la porte et collé un badge où je devais inscrire mon prénom. La soirée fut très joyeuse et j'ai rapidement fait des rencontres avec échange de numéros de téléphone. Au bout d'un certain temps, j'ai

jugé qu'il fallait présenter mes hommages à la maîtresse de maison. Personne ne la connaissait. Je m'étais trompé d'étage. Tout à fait new-yorkais.

Le charme diminua, d'abord lentement et ensuite rapidement et en avril 1958, j'ai décidé de demander l'annulation de mon contrat pour des raisons familiales et j'ai acheté mon billet de retour pour Paris. Je n'ai pas été en Amérique depuis.

Dès ma décision prise et pendant les quinze jours qui me restaient à accomplir, Monique, sans être au courant de ma décision, a cessé de m'écrire. Je trouvais cela étrange mais n'y attachais pas trop d'importance. J'ai eu tort. Arrivé au Havre, je lui ai envoyé un télégramme avec l'heure de l'arrivée du train Le Havre – Paris. Elle n'était pas à la gare. J'ai pris un taxi. Une fois arrivé au Sphinx, je suis tombé sur elle, la valise à la main, sur le point de partir, me disant qu'une lettre d'explication m'attendait sur la table. Le coup de massue que j'ai reçu était redoutable. Dans la lettre, elle m'expliquait que tous mes amis, sauf MN et le fidèle RM, le noble normand, lui avaient fait la cour et lui assuraient que je n'allais jamais revenir, donc, qu'elle aurait tort de m'attendre. Ils ont fini par briser sa patience de Pénélope et elle a décidé de changer de vie. C'est beau, les amis !

Un nouveau chagrin d'amour m'attendait. Il était profond, celui-ci, plus que le premier. Qu'allais-je faire ? Eh bien, j'ai décidé de la reconquérir par ses propres armes, par des lettres. Certainement les plus belles que je n'ai jamais écrites dans ma vie.

Les quelques semaines suivantes, pendant que la France partait à hue et à dia à cause du drame algérien et, pour finir, appelait le Général de Gaulle pour la sauver,

j'étais ailleurs, menant une autre guerre que j'allais gagner le jour même de mon 28<sup>ème</sup> anniversaire.

En attendant, il me fallait compléter mon année de stage, ce que je fis chez le professeur Baruk, psychiatre à Saint-Maurice, remarquable pédagogue chez qui j'ai appris tout ce que je sais en Psychiatrie. Il était le premier à introduire la notion de « conscience morale » en Psychiatrie. En même temps, mon ami SS, interne à la Maison de Santé d'Epinais-sur-Seine m'a proposé de le remplacer, ce que je fis avec joie, me permettant de vivre enfin une vie normale du point de vue matériel. Ce pauvre SS est mort quelques semaines plus tard dans un accident de la route, revenant d'une visite à la Foire de Bruxelles.

La veille de mon anniversaire, à la terrasse du Select avec des amis, est apparue Monique qui, sous les poids de mes lettres, a retrouvé son esprit et son amour. Elle a immédiatement accepté mon invitation pour la célébration de mon anniversaire le lendemain.

## **Chapitre 29**

### **15.6.1958-15.6.1959**

Bonne soirée d'anniversaire. Monique est arrivée très belle et de bonne humeur. Très discrètement, les convives ont pris congé les uns après les autres pour nous laisser, elle et moi, seuls pour vivre une grande nuit de retrouvailles d'amour. Au petit matin, un petit déjeuner aux Halles qui fonctionnaient encore au centre de Paris. Un vrai bonheur nous enveloppait. Nous n'avons pas tardé à décider de notre futur mariage que nous voulions célébrer le plus vite possible. La famille était avertie et nous avons passé une journée à Saint Quentin à faire connaissance avec la mère de Monique, ses frères et ses sœurs. Son père, je l'avais déjà rencontré au café Marignan comme je l'ai précédemment raconté.

Il fallait résoudre pas mal de problèmes, réunir les papiers officiels, publier les bans etc. Il fallait aussi que je m'occupe de mon futur gagne-pain. Mes études de Médecine, sans le baccalauréat français, bien qu'égaies en tous points aux autres, me permettaient de prétendre au Doctorat d'Université, me permettant d'exercer la



Médecine partout dans le monde sauf en France, et non au Doctorat d'État, nécessaire pour la pratiquer en France. Il fallait donc envisager de passer les deux parties du bac et ensuite refaire deux années entières d'études en passant tous les examens des six années de nouveau. Dure perspective. Il fallait aussi s'occuper de ma naturalisation sans laquelle je n'allais pas pouvoir m'installer en cabinet. J'ai tout accepté. L'amour donne des forces insoupçonnées.

On a fixé le mariage au 23.8.58. Une cérémonie simple à la mairie du 14<sup>ème</sup> arrondissement où 50 autres couples se mariaient ce jour-là. De mon côté il n'y avait que JM, mon ami dentiste, les autres étaient en vacances. Nous nous sommes réunis avec la famille de Monique au grand complet à L'Orée du Bois, porte Maillot, pour un somptueux déjeuner bien arrosé de bons vins. Monique avait constitué son trousseau déjà avant en vue d'une installation future chez nous. Un cadeau du père de Monique, une 2 CV d'occasion. Enfin, j'avais ma voiture, petite peut-être mais franchement charmante. Elle nous permettait de passer un week-end sur deux à Saint Quentin dans la maison familiale qui avait un magnifique jardin romantique et une terrasse où nous prenions les repas par beau temps.

J'ai commencé mon travail pour la première partie du bac, la session d'octobre, avec enthousiasme. La littérature française, que je connaissais déjà en partie grâce à mon attachement à Rabelais et à Montaigne, sans parler de tous les romanciers, me procurait de vraies joies et revoir les maths était un pur plaisir. J'ai réussi cette partie avec mention. Une anecdote : j'ai choisi l'hébreu comme matière supplémentaire et, au moment de l'examen, la traduction d'un poème m'a permis de faire un cours de

grammaire hébraïque au professeur qui m'interrogeait et qui connaissait l'hébreu moins bien que moi.

Installation à la Maison de Santé d'Épinay-sur-Seine pour une vie agréable avec descente à Paris tous les deux jours. Beaucoup de bridge au club 2 trèfles de la rue Montparnasse, au premier étage du Falstaff et beaucoup d'heures à la terrasse du Select. Souvent, un dîner à la Coupole qui est devenu un vrai « haut lieu » de ma vie. Encore beaucoup de cinéma, où j'allais seul, Monique ne l'aimant pas trop. Ma rupture avec le cinéma allait arriver plus tard. Le seul élément vraiment négatif de notre vie était les crises de jalousie de Monique. C'était incompréhensible pour deux raisons. D'abord, parce qu'on était d'accord pour que j'aie une liberté totale en matière d'aventures amoureuses à condition qu'elles ne mettent pas en danger notre couple ou notre future famille. Ensuite, parce que j'étais d'une sagesse exemplaire pendant ce premier temps de notre mariage. Je ne donnerai pas de détails sur ces crises de jalousie mais, croyez-moi, elles étaient redoutables.

Nous avons renoué un contact étroit avec RM, le noble normand, qui avait repris entre temps sa vie de famille avec sa femme et ses trois enfants. Repas chez nous, repas chez eux, suivis de parties de belote que nous adorions tous les quatre. RM est devenu un des deux grands amis « français » que je me suis fait, l'autre allait être, mais plus tard, Bruno Coquatrix, patron de l'Olympia.

Pour la musique, nous baignions dans « La jeune fille et la mort » de Schubert et j'ai repris le violon. J'ai même donné un concert avec une patiente de la Maison de Santé dans le double concerto de Bach. C'était une excellente

thérapie pour elle et un grand plaisir pour moi.

La préparation de la deuxième partie du bac était moins passionnante mais m'a permis de faire une lecture « simplifiée » de la physiologie que je connaissais bien mieux que ce qu'en disaient mes livres scolaires.

Nous n'avions pas fait encore de voyage de noces et avons décidé de le faire en Israël, pour la Pâque juive, pour présenter Monique à ma famille. Le voyage à l'aller en bateau avec arrêt à Naples et visite de Pompéi. Les crises de jalousie pendant le voyage en bateau devenaient de plus en plus violentes et j'ai senti que cela allait abîmer notre couple, pressentiment qui allait se vérifier des années plus tard. Et pourtant, je n'étais pas en état de faire quoi que ce soit, même pas de me nourrir correctement, tant le mal de mer me taraudait. Enfin, Haïfa en vue. L'émotion d'être à la maison après trois ans d'absence.

Séjour à Jérusalem chez mon frère avec visite de la ville et rencontre avec tous ceux de mes amis qui y vivaient encore. Beaucoup d'Hiérosolymitains « descendaient » à Tel-Aviv où la vie était plus intéressante. Soirée pascalle, avec la famille au complet, chez ma sœur Géoulah à Tel-Aviv, suivie d'un voyage au bord de la mer Morte, à 'Eyn-Gedi, oasis paradisiaque dans ces décors désertiques. L'endroit le plus bas du monde (-392), ce qui est impressionnant mais pose quelques problèmes respiratoires vu la pression de l'air. La baignade dans la mer Morte avec ses eaux très salées et la possibilité de « s'asseoir » sur l'eau est toujours une expérience amusante. Nous avons aussi passé quelques jours à Haïfa chez ma sœur Ne'hamah avec visite de la tombe du baron de Rothschild à Zikhron-Yaaqov, qui a joué un rôle si important dans le retour des Juifs sur leur terre ancestrale

et ceci avant le Sionisme. Une vue magnifique sur la mer et une dégustation de bons vins du lieu, tirés des vignes plantées justement par le baron. Le temps passait vite et pour le voyage du retour nous avons décidé de prendre l'avion en compagnie de ma sœur Ne'hamah que j'ai invitée chez nous pour visiter Paris. Escale à Athènes où, malheureusement, de grands travaux sur les égouts nous ont empêchés d'apprécier la beauté de la ville. Le voyage d'Athènes à Rome mérite d'être raconté. En arrivant dans l'avion, on a découvert qu'il était en surbooking. Les hôtes nous ont présenté des excuses et nous ont demandé si nous accepterions de faire le voyage en première classe, ce que nous avons accepté évidemment. Nous étions seuls. L'apéritif au décollage, le digestif à l'atterrissage à Rome et, entre les deux, un des meilleurs repas de ma vie. La vie a de ces surprises parfois. Visite de Rome, splendide cité antique et moderne, où nous avons vécu des émotions rares comme, par exemple, la visite de l'Arc de Titus avec son bas-relief représentant les ustensiles du Temple de Jérusalem emportés à Rome par les armées romaines qui venaient de le détruire. Enfin, Paris, ou plutôt Épinay-sur-Seine, où j'ai installé ma sœur dans une des chambres de l'hôpital, à côté d'une chambre occupée par une patiente qui souffrait de crises d'angoisse. Le lendemain matin, j'ai trouvé ma sœur fatiguée et contrariée. Elle m'a dit avoir été effrayée par les bruits faits par sa voisine « folle » et avoir passé une nuit blanche. Même chose pour la patiente angoissée par cette nouvelle présence. J'ai immédiatement présenté l'une à l'autre pour qu'elles réalisent qu'aucune ne présentait un danger pour l'autre. Tout s'est bien passé ensuite.

Dès son départ, je me suis mis au travail de

préparation du deuxième bac. Les écrits ont commencé par l'épreuve de Philo qui devait durer 4 heures, de 8 heures à midi. J'ai donné rendez-vous à Monique à midi devant la maison des examens en lui promettant de faire un brouillon pour le lui montrer à la sortie. Ce qui est arrivé ensuite fut presque incroyable. Le sujet étant « La Violence », j'ai fait un travail en deux parties, l'une sur la violence jugée à posteriori, l'une sur la violence jugée à priori, avec, en conclusion, l'impossibilité morale de condamnation ou d'approbation. Une page et les trois quarts d'une deuxième. Tout cela m'a pris, brouillon et copie compris, trois quarts d'heure. Voulant sortir, on m'a signifié que la sortie n'est pas autorisée avant une heure de présence et m'expliquant que je ne devrais pas désespérer puisque l'inspiration venait parfois un peu plus tard. J'ai attendu l'heure prescrite avant de donner ma copie et de partir me promener jusqu'à midi, heure de mon rendez-vous avec Monique. Quand elle a vu mon brouillon, elle a changé de couleur. « C'est tout ? Une page trois quarts ? ». Elle m'a suggéré de ne pas m'attrister si je devais repasser en octobre et que je ferais mieux la prochaine fois. Je ne me suis pas appliqué pour les autres matières et passé le reste de l'écrit en m'amusant. Pour l'anglais, par exemple, où il fallait écrire un texte décrivant ce qu'on pouvait ressentir après avoir posé les pieds sur la Lune. J'ai écrit une seule ligne : « What a pity ! Never to see the moon again in the sky ! » (« Quel dommage ! Ne plus jamais voir la lune dans le ciel ! »).

Nous avons célébré mon anniversaire sans penser à tous ces examens.

## **Chapitre 30**

### **15.6.1959-15.6.1960**

Cette trentième année de ma vie a commencé par une surprise, j'étais admissible à l'oral. J'ai découvert que j'avais eu 18 sur 20 en Philo ! L'anglais non plus n'était pas loin derrière avec un 17. La vraie surprise. Deuxième partie du bac avec mention bien. J'étais fier et content. Je me suis immédiatement inscrit en quatrième année (cinquième actuelle) que je devais refaire en entier. Stage à Saint Antoine au service de Gynéco-Obstétrique du Professeur Mayer. C'est là que j'ai pris goût à la Gynécologie Médicale qui allait devenir, quelques années plus tard, ma spécialité.

En attendant le début de l'année scolaire, il fallait résoudre un problème essentiel. Notre mariage avait un an et je voulais savoir, après bilan, s'il fallait le continuer ou l'arrêter, laissant à chacun de nous la liberté de choix. J'ai décidé de parler franchement à Monique de ce problème, surtout que sa jalousie malade rendait parfois notre vie de couple intenable. Le jour anniversaire de notre mariage, j'ai proposé à Monique un dîner en tête-à-tête pour lui dire une chose importante. Sa réponse était qu'elle acceptait car

elle avait aussi une chose importante à me dire. Au moment du dessert, je lui ai proposé galamment de la laisser parler la première. Elle m'a dit qu'elle était enceinte et, sans hésiter, j'ai répondu que c'était de cela que je voulais lui parler. Toute idée d'arrêter le mariage était immédiatement écartée. En plus, l'idée d'avoir un enfant et, peut-être, une fille me remplissait de joie me faisant oublier mes interrogations sur notre couple.

Au même moment j'ai reçu la lettre me confirmant ma naturalisation. J'étais maintenant Français en plus du fait d'être Israélien. Etat étrange mais que j'ai réussi à vivre d'une façon tout à fait équilibrée, et ceci jusqu'à aujourd'hui.

Le reste de cette année suivit un cours monotone. Le travail à la Maison de Santé, préparation et passage de tous les examens de Médecine, depuis le début jusqu'à la fin (cinq années en quelque mois). Heureusement, tout cela n'était pas trop dur car je connaissais bien toutes les matières (assez bien pour l'histologie). J'ai confié Monique à un ami de la famille qui était chef de clinique à Saint Antoine en vue de son accouchement. Est arrivé ce qui arrive souvent dans ces cas. Lui comptait sur moi et moi sur lui de sorte que Monique était mal suivie et est arrivée à la fin de la grossesse dans un très mauvais état. Le 29.4 est née Nathalie à terme mais en hypotrophie, ne pesant même pas 2 kg. Incubateur pendant plusieurs jours et Monique en mini dépression. Je me souviens de la petitesse des doigts de Nathalie, comme des allumettes. Je l'ai immédiatement aimée (ça n'a pas changé depuis). Je vivais dans une telle émotion que la rencontre avec ME, celle-là même qui m'avait présenté à Monique, s'est terminée par une nuit d'amour. Ma première incartade depuis notre

mariage. Il faut un début à tout.

Une nouveauté. Pour exprimer son bonheur de la naissance de Nathalie, le père de Monique nous a offert une 203 Peugeot à la place de la 2 CV Citroën. C'était nettement plus confortable.



## **Chapitre 31**

### **15.6.1960-15.6.1961**

Pour mon stage interné de sixième année (septième actuelle), j'ai choisi le service de Médecine Interne de l'hôpital de Montmorency dirigé par le Dr. Langumier, un homme affable et charmant, chez qui j'ai appris énormément en vue de mon installation en Médecine Générale. Une matinée à la Maison de Santé et une matinée à Montmorency devenaient le nouveau rythme de ma vie avec une après-midi pour m'occuper de Nathalie et faire de la musique et une autre pour descendre à Paris. La Maison de Santé nous a offert un pavillon de deux étages avec un living en bas et une petite cuisine pour compléter la nourriture offerte par l'hôpital et une chambre à coucher en haut avec salle de bain. J'étais heureux. Monique aussi. Ce fut certainement le meilleur moment de notre vie familiale et professionnelle. Je me suis toujours demandé, pendant des années après, pourquoi je ne suis pas resté là. Probablement, le désir d'avoir mon nom dans l'annuaire et d'être le maître de mon cabinet. Assez stupide comme projet. Il fallait aussi préparer les examens de clinique en

Médecine, en Chirurgie et en Obstétrique en vue de l'acquisition du titre de Docteur en Médecine.

Début 1961, Monique était enceinte de notre deuxième enfant. Une après-midi, le téléphone a sonné. On a appelé Monique au téléphone et une de ses sœurs lui a annoncé que leur père était grièvement blessé dans un accident de voiture sur la route entre Laon et Saint Quentin et qu'il fallait que nous vinssions tout de suite. Le temps du voyage, Monique pouvait déjà imaginer son père mourant et s'habituer à cette idée. En arrivant, nous avons appris qu'il était mort sur le coup et déjà installé dans sa chambre, sur son lit. Le coup était terrible. Il avait moins de soixante ans avec 11 enfants dont certains en bas âge. Monique avait un attachement particulier à son père. Le temps de deuil est arrivé et mes tentatives pour la consoler n'ont pas toujours réussi. C'est l'attente d'un enfant qui a apporté le soulagement. La loi du monde. Ceux qui partent et ceux qui arrivent.

Au printemps, ma sœur Ne'hamah et son mari sont venus à Paris avec l'intention de louer une voiture et de faire un voyage à travers la Suisse et le nord de l'Italie. Après hésitation et l'acceptation par Monique de rester seule quelques jours, nous avons décidé que ma voiture et moi comme chauffeur était la meilleure solution. Les deux parties du bac et les stages et les examens de Médecine ne m'avaient pas permis de prendre des vacances et la tension du deuil de Monique se ressentait fort sur moi. Nous sommes partis donc ensemble et avons visité Genève, Lucerne avec le Pilatus, traversé le Saint Gothard, passé par Milan, Vérone et Venise pour arriver enfin à Florence où nous voulions rester un peu. J'ai demandé à Monique de nous rejoindre là mais le souvenir de la grossesse de

Nathalie l'en a dissuadé. Tout était magnifique comme vous pouvez l'imaginer. Les Uffizzi, une vraie merveille. Fiesole avec vue sur Florence, inoubliable. J'ai même réussi à vivre une aventure amoureuse avec une Italienne. Nous avons terminé le voyage avec Gênes où j'ai pu enfin visiter la maison de Paganini. Penser qu'il avait acquis sa technique époustouflante par des heures de travail dans la cave, forcé par son père, qui ne lui servait pas le dîner avant qu'il n'ait accompli son travail du jour, laissait rêveur. Il paraît que cela se fait encore de nos jours dans certains milieux. Cela explique aussi que je n'ai jamais réussi à acquérir une technique parfaite. Après la Riviera, la Côte d'Azur avec séjour à l'île du Levant et une expérience naturiste non concluante, nous nous sommes séparés à Marseille. Retour à Paris après des heures de conduite par des routes qui ne ressemblaient en rien aux routes d'aujourd'hui, j'étais au comble du bonheur de retrouver Monique et Nathalie. Monique avait besoin de cette solitude pour se retrouver après la mort de son père et c'était la raison pour laquelle mon départ et mon absence étaient si bien accueillis par elle.

Passé les examens de clinique et décidé de faire ma thèse sur un sujet de Rhumatologie chez le professeur de Sèze. Le sujet : « Le syndrome du canal carpien ». Pourquoi ce choix ? Tout simplement parce que j'avais pensé avoir justement ça dans mon poignet, ce qui s'est révélé juste par la suite.

## **Chapitre 32**

### **15.6.1961-15.6.1962**

Cette année m'a apporté une surprise désagréable. J'ai reçu une convocation pour accomplir mon service militaire. Malheureusement pour moi, l'armée israélienne ne considérait le service militaire comme fait qu'à partir du 1.2.1948 au lieu du 1.7.1947, ce qui faisait qu'il me manquait trois mois pour accomplir mon service que je devais compléter en France. Ajouté aux six mois de maintien sous les drapeaux, à cause de la guerre d'Algérie qui n'était pas encore terminée, cela allait faire neuf mois. Triste nouvelle, absolument inattendue. Mais, « contre mauvaise fortune, bon cœur », j'ai décidé de ne pas laisser cela assombrir ma vie. J'allais m'offrir quelques mois de jeunesse et de célibat, surtout que Monique, Nathalie et notre bébé à naître étaient bien installés à Épinay sans soucis d'aucune sorte. Septembre, octobre et novembre se sont passés entre l'entraînement de base à Vincennes et un stage à l'infirmerie de la Gendarmerie à Drancy, avec retour à la maison tous les soirs. Une anecdote : un samedi, à l'heure où il faut partir en permission pour la fin de la

semaine, le lieutenant fait l'inspection de la chambrée, s'arrête devant mon lit et me fait une réflexion désagréable sur ma façon de le faire. Ne pouvant pas taire ce que j'ai envie de dire, je lui lance : « Mon lieutenant, j'ai commandé une section au combat quand vous étiez encore en culottes courtes ». Immédiatement convoqué devant le colonel pour manque de respect à un officier avec le danger de voir ma permission supprimée, je m'explique devant lui. Étonné de ma phrase il me demande où j'avais accompli mon service et apprenant que c'était dans l'armée israélienne pendant la guerre d'Indépendance, il se lève de son siège, va vers moi, me serre la main et me dit avoir participé au côté de l'armée israélienne à la campagne du Sinaï. Évidemment, l'affaire s'arrête là et même le lieutenant, en partant, me serre la main. Autre anecdote : tout en appréciant un beau match de foot à la télé, je hais les sports pratiqués. Quand le choix obligatoire d'un sport se présente, je choisis justement le foot, dans le rôle d'attaquant droit. A un moment donné, le ballon est devant mes pieds, j'essaie de le tirer vers le but adverse et, évidemment, rate complètement mon coup sauf que le ballon arrive, par hasard, au pied d'un de mes coéquipiers qui se trouve, lui, en position idéale pour marquer le but. Applaudissements des deux côtés pour saluer cette passe « magnifique ». Ceci me permet d'arrêter de jouer et de m'asseoir sur le côté du terrain comme donneur de conseils. Un grand moment de rire. Le hasard ! Quel complice !

C'est pendant cette période, le 3 novembre, qu'est né Emmanuel. C'était un vendredi soir. Premières douleurs vers 20 heures. J'ai confié Nathalie à l'épouse de CB, un collègue de la Maison de Santé, et ai amené Monique à la

clinique. Retour à la maison pour regarder la fameuse émission « Cinq colonnes à la une ». Au bout de quelques minutes ma conscience me pousse à arrêter l'émission et à retourner à la clinique pour être avec Monique pendant l'accouchement comme je l'ai fait pour Nathalie. Surprise. Emmanuel est né après un travail de dix minutes. Il était déjà là. Grande joie. Le choix du roi, une fille et un garçon. Je me sentais comblé.

CB et sa femme sont devenus de grands amis, ce qui a amélioré notre vie sociale considérablement, surtout que leur Éric et notre Nathalie avaient pratiquement le même âge. On pouvait aussi sortir plus facilement, les uns servant de baby-sitters aux autres. Ce qui faisait aussi que pendant mes grandes absences du fait de mon service militaire Monique n'était pas seule.

Arrivait le temps du CNIEORSS (Centre National d'Instruction des Elèves Officiers de Réserve du Service de Santé) à Libourne. Deux mois, décembre et janvier avec des allers-retours toutes les semaines à Paris. Le capitaine de notre compagnie, vu mon passé militaire, m'a fait grâce des gardes de nuit et de week-ends, ce qui me rendait ce temps moins pénible. Une anecdote : une après-midi, je devais être présent à l'entrée d'un château bordelais pendant quelques heures. Ayant soif, j'ai sonné pour avoir un peu d'eau. La personne qui m'a ouvert la porte, en souriant, m'a proposé d'étancher ma soif plutôt avec du vin de la propriété qui était remarquable. Il m'a même demandé si j'avais faim et m'a préparé une omelette de huit œufs enrichie de divers produits, un vrai délice. A force de manger et de boire, mes camarades, venus me chercher au bout de quelques heures, m'ont trouvé complètement ivre et très joyeux. On peut vivre des heures

très heureuses là où l'on s'y attend le moins.

C'était une grande période d'amitiés qui me rappelait mes années du lycée. Une camaraderie qui tournait autour du bridge avec mes trois partenaires, LB, excellent joueur, AL et CLB, plus faibles mais de compagnie agréable. Nous allions parfois le soir à Bordeaux pour des tournois organisés par le corps médical. En plus, il y avait nos dîners où nous rattrapions ce que l'armée ne nous offrait pas en matière de gastronomie. Tout cela m'a permis de vivre positivement ce temps au lieu de me morfondre du désagrément que tout ceci me procurait.

À la fin, nous sommes tous devenus médecins aspirants avec quelques-uns, ceux qui ont réussi brillamment leurs examens, médecins lieutenants. Du fait de mon état d'ancien prisonnier de guerre et du temps court qu'il me restait à accomplir, on ne m'a pas envoyé en Algérie mais en Allemagne.

Ma première rencontre avec l'Allemagne fut plutôt catastrophique. Entendre les douaniers et les contrôleurs allemands, tous en uniforme, donner leurs ordres en allemand était franchement pénible. Ma destination était Landau, au cœur du Palatinat où, du fait que j'étais père de famille, on m'a nommé médecin du dispensaire familial qui s'occupait exclusivement des femmes et des enfants des militaires qui étaient stationnés pour la plupart en Algérie. Travail agréable où j'étais secondé par une infirmière allemande, EL, très capable et très active qui m'a beaucoup aidé et par laquelle j'ai pu commencer à faire la paix avec l'Allemagne. Mon travail de musique de chambre à Paris m'y a déjà un peu préparé mais c'est surtout à travers les femmes que j'y suis arrivé. On était en février, temps de carnaval, et nous commencions à sortir, avec des

camarades, dans les « Maisons de vin » et dans les dancings où nous étions invités à danser par elles et, souvent, étions objets de séduction de leur part, comme c'était la coutume du carnaval, avec des aventures légères, sans lendemain, dont je garde un merveilleux souvenir. Surtout, une certaine CH de Karlsruhe, avec qui j'ai continué une correspondance longtemps après mon retour en France. C'était un temps où Monique aurait pu exercer sa jalousie mais il n'en était rien. Elle ne me pensait pas capable de fréquenter des Allemandes.

C'est pendant une permission spéciale début mars que, le 2.3.1962, j'ai soutenu ma thèse, prêté le serment d'Hippocrate et suis devenu Docteur d'État en Médecine. Grand moment dans la vie d'un homme.

Dès que cela est devenu possible, on m'a accordé un appartement dans une maison faisant partie de cette petite ville française au cœur d'une ville allemande, et j'ai fait venir Monique et les enfants à Landau où nous menions une vie familiale normale. Un horrible souvenir : un matin, je pars à Karlsruhe pour y passer une journée de permission et me trouve en panne d'essence au milieu de la route. Aucun secours possible jusqu'au milieu de l'après-midi où un officier français s'arrête pour me porter secours. J'arrive énervé et affamé à Karlsruhe où je rate mon rendez-vous (pas de téléphone mobile de ce temps-là). Le plaisir que m'offre une saucisse avalée au premier stand avait le goût de la grande gastronomie dans ma bouche. De toute façon, et sans savoir pourquoi, je suis un spécialiste de panne d'essence, mon inconscient considérant certainement que la voiture doit marcher toute seule. Arrive le mois de juin, c'est la « quille ». Je suis libéré et rentre, avec la famille, à Épinay. Dernière émotion



en Allemagne : les larmes chaudes et le serrement sur son cœur d'EL au moment des adieux. Elle était amoureuse de moi et je ne le savais pas, allant chercher ailleurs ce que j'avais tout près de moi. Ai-je dit qu'elle était très belle ?

## **Chapitre 33**

### **15.6.1962-15.6.1963**

Comme je l'ai déjà dit, j'aurais dû rester à la Maison de Santé dans des conditions idéales, ce qui m'aurait permis de préparer mon CES de Gynécologie Médicale que j'avais décidé de pratiquer, mais l'idée d'avoir mon cabinet à Paris avec mon nom dans l'annuaire a prévalu et je me suis mis à la recherche d'un cabinet de Médecine Générale. Un des premiers cabinets visités offrait des avantages considérables. Un rez-de-chaussée pour l'habitation, avec une grande verrière donnant sur un jardin avec un magnifique arbre et une pièce d'eau entourée de fleurs. Deux chambres pour les enfants au premier étage derrière le cabinet médical qui était grand et offrait la possibilité de travailler en cabinet de groupe avec au moins deux généralistes, un pédiatre, un kinési et un cabinet dentaire entièrement monté. Le médecin qui exerçait là avait l'intention de prendre sa retraite deux ou trois ans plus tard et voulait créer avec moi une association débouchant sur une succession. Qui plus est, le cabinet était sis rue Caumartin, entre la gare Saint-Lazare et les grands

magasins, ce qui impliquait plus de consultations que de visites à domicile, la hantise de tous les généralistes. J'ai très vite accepté l'offre, ai quitté la Maison de Santé et me suis installé là avec Monique et les enfants. J'ignorais à ce moment-là deux choses. D'abord, qu'à cette adresse, mais dans l'immeuble donnant sur la rue, exerçait avant le Dr. Petiot de sinistre mémoire. Ensuite, que dans l'appartement qui nous servait d'habitation, avait habité l'acteur Edouard de Max et c'est là, dans la cuisine, qu'il s'est suicidé. Pour compléter le tableau, il s'est avéré très vite que mon associé n'avait aucune intention de partir dans le proche avenir et qu'il voulait tout simplement profiter de ma présence pour se faire payer la moitié du cabinet et se décharger sur moi de tout le travail qui ne rapportait pas comme les accidents du travail ou l'aide médicale gratuite, ou qui était au-dessus de ses capacités médicales qui se sont révélées assez médiocres. La mauvaise affaire sur tous les plans. Ne me laissant pas abattre, j'ai immédiatement entamé une procédure auprès de l'Ordre des Médecins en vue d'une séparation rapide. L'association s'est terminée et, avec l'aide de conseillers juridiques et d'avocats, nous nous acheminons vers une séparation totale qui m'aurait laissé seul pour travailler correctement. On peut s'imaginer la déception d'un début de carrière vécu dans de telles conditions. J'ai déjà compris que rien dans ma vie ne serait simple, ce que l'avenir allait confirmer. Le sauvetage immédiat est venu, en attendant la séparation, du fait que je suis très vite devenu le médecin de l'ambassade d'Israël à Paris. Quoi qu'il en soit, cette 33<sup>ème</sup> année de ma vie ne m'a laissé que le souvenir de désagréments administratifs et d'une grande fatigue par le travail. Content de ne pas faire trop de visites, je me suis

trouvé obligé, du fait de ces patients israéliens, d'en faire énormément, de jour comme de nuit, sept jours sur sept, dans des quartiers qui étaient bien loin du cabinet. J'étais piégé, ayant signé des engagements financiers dont je ne pouvais pas me dégager.

C'est cette année-là qu'un jour, pendant un long week-end, que le théâtre de l'Olympia chercha un médecin pour soigner une extinction de voix de Johnny Hallyday. J'étais là et, le soir même, il était sur scène. C'est par un hasard extraordinaire, durant mon séjour à New York, que j'ai acquis des connaissances particulières en matière de soins de laryngites, savoir qui allait me servir pendant toutes les années où je fus le médecin officiel de l'Olympia. Johnny Hallyday fut mon premier succès dans la maison mais pas le dernier. C'était le début d'une magnifique aventure où la Médecine Générale se mêlait à l'art populaire qu'est le Music-hall. Que de souvenirs de tous ces artistes soignés et, souvent, des amitiés qui en sont nées.

## **Chapitre 34**

### **15.6.1963-15.6.1964**

Cette 34<sup>ème</sup> année n'a pas beaucoup différé de la précédente. Désagrément grandissant au cabinet allant jusqu'à de vraies disputes. Beaucoup d'avocats et des institutions bancaires en vue de l'acquisition du cabinet entier avec le départ tant espéré de l'associé et, surtout, de plus en plus de travail avec l'ambassade d'Israël et l'Olympia où tous les membres de la famille Coquatrix sont devenus mes patients et mes amis. J'ai réussi à avancer ma carrière malgré des conditions insupportables, ce qui m'apportait beaucoup de gratification. Je ne crois pas qu'il y ait eu un artiste du Music Hall que je n'aie pas eu à soigner pendant toutes ces années-là. Gilbert Bécaud, Charles Aznavour, Juliette Greco, Michel Polnareff, Jacques Brel, Dominique Webb, Claude François, Yves Montand, Mireille Mathieu, Antoine, Michel Legrand et tous les autres. Devenu l'ami intime de beaucoup d'entre eux, j'ai béni le jour de mon installation là, près de l'Olympia, malgré toutes les difficultés. Il y avait surtout Paco Ibañez qui m'a dédicacé son premier disque sorti de

presse : « Au Docteur Miracle ». Il y avait Adamo qui m'a dédié sa chanson sur Jérusalem. Il y avait, surtout, Georges Brassens qui souffrait de coliques néphrétiques épouvantables et avec qui j'étais, en coulisses, tous les soirs pendant tout son passage, lui faisant des piqûres de spasmolytiques entre deux chansons pour lui permettre d'arriver à la fin de son récital. Et puis tous ceux que je n'ai pas en mémoire (qu'ils me pardonnent).

Mes fréquentations du Select m'ont fait rencontrer RB, pianiste amateur, qui attendait l'occasion de faire de la musique de chambre. Nous avons commencé par travailler ensemble La Folia de Corelli et la Chaconne de Vitali, deux œuvres que j'ai toujours aimées et qui m'ont toujours, jusqu'à aujourd'hui, ému. Un violoncelliste amateur s'est joint à nous pour les trios de Haydn. C'était mes seules distractions en cette année de travail éreintant. Monique s'occupait merveilleusement bien de Nathalie et d'Emmanuel et me faisait la cuisine comme une professionnelle. Elle était imbattable en la matière. Elle a même réussi à épater Paulette et Bruno Coquatrix que nous avons invités à dîner et qui étaient pourtant habitués à la grande gastronomie. Comme je n'avais pas le temps pour des aventures amoureuses, tout allait bien entre nous. Voilà comment une période noire peut apporter des joies infinies.

Enfin, le jour heureux est arrivé et le 1<sup>er</sup> juin 1964 mon « associé » est parti et je suis devenu maître des lieux, auxquels j'ai très vite apporté des changements significatifs. Un grand « Ouf » suivi d'une réception de tous nos amis dans le jardin par un temps radieux pour célébrer mon 34<sup>ème</sup> anniversaire et mon nouveau départ dans la vie.

## **Chapitre 35**

### **15.6.1964-15.6.1965**

Pas le temps de prendre des vacances. Il fallait renouveler la clientèle et me faire connaître dans tous les quartiers environnants. Je me suis immédiatement inscrit au Planning Familial et ai suivi une formation en vue d'une spécialisation dans la contraception. Celle-ci était encore légalement interdite mais, par un accord tacite avec les pouvoirs publics, aucune poursuite judiciaire n'avait eu lieu contre les médecins du Planning.

RB, mon pianiste amateur, avait un frère, JB, marié à une femme dont la famille avait une magnifique propriété dans le Vexin normand. Un grand week-end là-bas fut tout ce que nous nous sommes permis comme vacances cet été-là. Nous avons passé avec les enfants des deux couples de magnifiques journées gâchées uniquement par le fait d'une présence d'un livre sur la LVF, ces corps de français qui sont partis combattre la Russie dans les rangs de l'armée allemande, dédicacé. Le maître de maison en était et c'était gênant.

Ma relation avec RB a pris fin d'une manière

incroyable. Une jeune beauté, AM, est arrivée à Montparnasse du sud de la France. J'ai eu l'insigne honneur d'avoir été choisi par elle de préférence à tous ceux, et il y en avait, qui lui faisaient la cour. La relation avec elle était très gratifiante surtout qu'elle connaissait mon attachement à la famille et qu'elle savait que c'était une aventure sans suite. Elle avait une sensualité qui correspondait parfaitement à la mienne. RB, devenu un ami intime, a eu droit à des confidences indiscrètes de ma part et semblait heureux de mon bonheur. Un soir, après notre séance de musique, j'ai vu arriver tous nos amis communs pour un dîner. Quand je lui ai demandé pourquoi il ne m'avait pas averti de cette soirée, il m'a répondu que je ne faisais pas partie des invités. Ulcéré, j'ai mis mon violon dans sa boîte, fermé celle-ci et suis parti triste et déçu. Je ne le voyais plus, ne sachant pas la raison de cette rupture brutale. Il a fallu que j'attende plus de vingt-cinq ans pour que je découvre la vérité en apprenant par son frère qu'il avait été amoureux de cette AM et que mes histoires le déchiraient comme des coups de couteau. Il lui a proposé de l'entretenir, elle a accepté, et il vivait plus ou moins avec elle depuis. J'avais oublié de chercher la femme dans cette affaire et, en plus, reçu une bonne leçon de discrétion. On ne raconte pas sa vie amoureuse à ses amis, sauf, bien sûr, aux lecteurs de vos mémoires. RB est mort quelque temps après. On a fait entendre « Una furtiva lagrima » de Donizetti pendant ses obsèques, ce qui était très émouvant. J'ai revu AM pendant la présentation des condoléances. Je ne l'ai pas reconnue, elle avait perdu toute sa beauté et paraissait très vulgaire. Oh souvenirs ! Ce que vous pouvez être méchants et cruels et, pourtant, si prenants.

Une autre occasion de repos s'est offerte à moi par la



visite de ma sœur Ne'hamah et de son mari qui ne croyait pas possible ce qu'il entendait dire de la marée du Mont Saint Michel et voulait vérifier *de visu* le phénomène. Nous avons choisi la pleine lune de l'équinoxe d'automne pour faire la visite. La réalité dépassait tout ce que l'on pouvait imaginer. Quelle beauté ! Emouvant et effrayant à la fois. Un dîner dans un restaurant à Saint Malo a clos cette journée mémorable. C'est émouvant de se trouver devant cette expression de la force immense de la nature. Mon voyage dans la spiritualité n'avait pas encore commencé.

Vers la fin 1964, j'ai fait la connaissance d'un professeur de violon qui fut élève de David Oïstrakh à Moscou et me suis remis au violon. Etudes de Kreutzer, sonates et partitas de Bach et le reste. De vraies retrouvailles avec mon adolescence. Ivry Gitlis, que je connaissais depuis le récital à Gaveau l'année où il fut privé du premier prix du concours Jacques Thibaud, qui m'a introduit au luthier Vatelot où j'ai acheté un excellent violon d'étude que j'ai encore maintenant. Ce retour à la musique était accompagné par un engouement pour la musique religieuse. Requiem de Mozart pour commencer, suivi par la Messe en Si et les Passions de Bach que je pouvais écouter des nuits entières. Étrange comme ma relation avec la musique se déroule par de grands moments de passion avec des « fenêtres » de distanciation. Ça allait changer quelques années plus tard. J'ai aussi découvert les quatuors de Bartók que j'écoutais d'un seul coup et, parfois, en boucle, des heures entières. La musique était la grande passion de ma vie que je n'ai jamais trahie et qui ne m'a jamais trahi.

C'est au début du printemps que mon ami MN, producteur de Paco Ibañez, a organisé un « Happening » mémorable à la Foire du Trône. Pour lancer le disque avec

les poèmes de Lorca mis en musique par Paco, on a installé des femmes habillées de noir dans les avions d'un manège qui tournait, réservant un avion pour un cheval en bois. Des haut-parleurs diffusaient la « Cancion del Jinete » (Le Chant du Cavalier), magnifique texte et magnifique musique, pendant que le grand Dali improvisait des dessins noirs sur un canevas. Il nous a gratifiés d'une de ses phrases « géniales » : « La Foire symbolise l'anarchie et le Trône, la monarchie. Quelle magnifique combinaison ! ». Le tout-Paris artistique était là. Immense émotion et immense succès pour Paco et pour MN.

Le cabinet marchait de mieux en mieux. Je payais mes dettes régulièrement et pouvais même envisager un voyage en Israël où je n'avais pas été depuis six ans. J'ai choisi la fête de Pâque qui coïncidait avec le mariage d'un de mes neveux. Six ans, c'est long pour les enfants et les adolescents. Ils avaient tous tant changé que je ne les ai pas reconnus, confondant les uns avec les autres. Le mariage m'a remis dans l'ambiance israélienne qui me manquait tant à Paris mais c'est surtout la soirée pascale qui a eu un effet fort et durable sur moi. Toutes ces années de travail m'ont fait oublier que j'étais Juif et Israélien. Maintenant que j'avais des enfants de 5 et 3 ans, le problème de leur éducation et de ce que j'allais leur transmettre me travaillait. Je savais que cette soirée pascale allait influencer toutes mes décisions futures les concernant. On ne se fuit jamais. Quelque chose vous rattrape toujours.

Dès mon retour à Paris, nous avons décidé de faire un repas festif hebdomadaire. Ce n'était pas encore le vendredi soir pour honorer le Chabbath mais le dimanche soir mais c'était un premier jalon sur le chemin qui allait nous transporter loin.

## **Chapitre 36**

### **15.6.1965-15.6.1966**

L'été 1965 a commencé par une vraie fête. L'arrivée à l'Olympia, pour une série de représentations du Music Hall D'Israël. Chanteurs et danseurs sous la direction de Jonathan Karmon, un ami plein de talent.

La première surprise pour la troupe était de découvrir que le médecin de l'Olympia était un Israélien qui parlait l'hébreu. Avec tous les problèmes de voix et toutes les entorses des danseurs, il y avait beaucoup à faire. Le spectacle était une grande réussite bien appréciée du public parisien. Pour célébrer le 14 juillet, j'ai invité toute la troupe chez moi pour une fête, la plus belle que j'ai jamais donnée. Nathalie, qui avait cinq ans, a été réveillée par le bruit et est descendue de sa chambre en pyjama. Elle me dit toujours que c'est son premier grand souvenir et que ça lui a donné le goût de la fête pour le restant de sa vie.

Dès le départ de la troupe nous sommes partis à quatre vers la Côte d'Azur pour nos premières vraies vacances. J'ai acheté une Ami 6 Citroën, ma première voiture neuve. Notre destination était Menton où nous

avons loué un petit appartement et où nous attendaient mon « frère jumeau » GS et sa femme avec leurs deux enfants. En route, nous nous sommes arrêtés à Saint-Tropez chez une sœur de Monique. J'y ai été initié à la plongée sous marine et fait connaissance avec les mondanités du lieu où j'ai rencontré beaucoup de mes patients. Pendant ce séjour j'ai loué un grand studio à Ramatuelle pour y passer quelques jours à notre retour vers Paris. Le séjour à Menton fut superbe. La plage le matin, promenades dans la région l'après-midi et nos dîners avec nos amis pleins de joie et de rires. Vacances parfaites. Le seul défaut était qu'il fallait reprendre le travail à plein régime, une fois revenus et que c'était beaucoup plus difficile, ayant goûté à la liberté et au farniente. C'est là que j'ai pris la décision de faire le plus vite possible le CES de Gynécologie pour fuir la Médecine Générale qui me convenait de moins en moins.

Mon seul souvenir de cette année-là, en dehors du train-train du travail, est ma décision de célébrer, avec quelques amis, la Pâque juive et d'expliquer, durant la soirée, à Nathalie et à Emmanuel le sens de la fête. Ce fut notre premier contact familial avec le Judaïsme. Il allait y en avoir beaucoup, beaucoup d'autres.

## **Chapitre 37**

### **15.6.1966-15.6.1967**

Pour moi, qui ne connais rien dans les voitures, une surprise. Je suis tombé amoureux de la R16 et, comme le travail marchait bien, me suis offert une en remplacement de l'Ami 6 qui m'a déçu. C'était une excellente idée car nous avons décidé, en fait de vacances, de faire le tour de l'Espagne en voiture. MN s'est joint à nous et nous sommes partis, malgré une coqueluche finissante de Nathalie et d'Emmanuel, à l'aventure, n'ayant fait aucune réservation.

Première étape – Nîmes, avec visite de Saintes-Maries de la Mer. Temps splendide. Bonheur du voyage. Au deuxième jour nous avons traversé la frontière et sommes arrivés à Cadaquès où séjournèrent Paco Ibañez et son frère. Spectacle émouvant de sardanes par des dizaines de danseurs et rencontre, dans le bistrot du coin, avec Salvador Dali. Ayant appris que j'étais médecin, il m'a entrepris pendant plus d'une heure sur le sujet de la préservation du corps après la mort en vue d'une résurrection future, quand la Médecine aura fait les

progrès nécessaires en vue de la guérison de la maladie dont on serait mort. Étonnant, cette obsession de l'éternité, chez ce grand artiste. Il nous a invités à lui rendre visite le lendemain, ce que nous fîmes avec plaisir, ayant même le privilège de nous baigner sur sa plage privée.

Étape suivante, Barcelone. Visite de la ville qui est d'une richesse touristique incroyable. Je vous renvoie au guide pour le détail. Le soir, tapas aux ramblas et dîner. C'est là où brusquement j'ai eu à faire face à une crise de jalousie « monumentale » de Monique qui n'était justifiée par rien. Elle est partie du restaurant et nous a obligés à courir à sa recherche à travers un quartier que nous ne connaissions pas. Enfin, et par un pur hasard, nous l'avons trouvée vers le port, entourée de matelots ivres. Je me souviens de la phrase que j'ai dite à MN ce soir-là. « Nous allons divorcer, ce n'est pas vivable ».

Le lendemain, dimanche. Enfin la découverte de la corrida. Depuis le film « Arènes sanglantes » avec Rita Hayworth et Tyrone Power, je gardais une émotion particulière autour de ce sujet et attendais l'occasion d'expérimenter cette émotion dans une arène. Je ne fus pas déçu. Nous étions tous d'ailleurs bouleversés. Emmanuel a accepté avec joie qu'on l'appelle El Cordobès, du nom du grand matador. Depuis, j'ai eu le temps de changer complètement mon attitude par rapport au sujet devenant un anti-corrida farouche, mais ceci beaucoup plus tard. Pour le moment c'était une passion.

Le lendemain, une journée en voiture pour arriver à Alicante où nous avons rendez-vous le jour suivant avec mon ami DA, un Israélien vivant à Paris et marié à une Espagnole. Ils avaient un petit appartement dans un village, Novelda, près d'Alicante. Là, le pépin. Arrivés assez

tard, il y avait une impossibilité totale de trouver une chambre, ni à l'hôtel ni chez l'habitant. Nous avons fini par aller à la police vers minuit pour leur demander de nous loger dans une cellule de la prison mais c'était tout à fait interdit. Devant notre désespoir, un policier nous a proposés de l'accompagner, il allait nous trouver un lieu. En fait de lieu, c'était chez lui. Il a réveillé sa femme, ils se sont arrangé une couche au salon pour nous laisser leur chambre à coucher. Ce n'est pas souvent dans la vie que l'on sent que l'humanité n'est pas totalement méchante et qu'il y a des gens qui vous surprennent par leur générosité. Inoubliable. Avant de partir vers Novelda le lendemain matin, nous avons envoyé à la maîtresse de maison une immense boîte de chocolats qu'elle nous disait aimer particulièrement avec le sentiment que c'était peu de chose pour récompenser leur geste.

Heureusement, nous avons réussi à trouver des billets de bateau pour le jour même pour aller aux Baléares, à Ibiza et à Formentera où se trouvait réunie toute la « colonie » du Select et où nous avions l'intention de passer quelques jours de repos.

Arrivés à Formentera, nous avons rencontré le même problème qu'à Alicante, pas de place. Heureusement que OO, un ami turc de Montparnasse, a accepté de partager sa maison avec nous. Il était architecte et, en plus, avait le cœur sur la main. Nos matinées passaient à nous baigner sur la plage de Mitjorn avec ses eaux calmes et transparentes. À l'heure de l'apéritif, la grande « assemblée générale » de tout le monde à la « Fonda Pepe » suivie d'un dîner dans un des nombreux restaurants de l'île ou bien à la maison et, parfois, invités, comme par exemple chez S et B, un couple de peintres israéliens qui ont choisi

Formentera pour y vivre et travailler. Ces quelques jours ont marqué mon imagination et j'étais décidé à y retourner à la première occasion.

Après les Baléares, Alicante – Grenade. Nous sommes arrivés tôt pour être sûrs de trouver des chambres. L'hôtel que nous avons trouvé était agréable et nous a servi, dès notre arrivée, un gaspacho inoubliable, une vraie nouveauté pour moi. Ensuite, visite de l'Alhambra, d'Albaïcin et du quartier gitan. Beaucoup d'émotions en rapport avec l'Histoire juive du temps de l'Âge d'Or où Juifs, Chrétiens et Musulmans cohabitaient en paix dans cette Andalousie méditerranéenne. Notre guide Michelin nous indiquait qu'il y avait une visite de nuit de l'Alhambra, renseignement que nous étions probablement les seuls à avoir car nous avons eu droit à une visite privée avec guide. L'Alhambra la nuit, éclairée doucement avec les jets d'eau et leur petit bruit, le bonheur touristique absolu.

La suite fut banale. Séville, Cordoue avec la synagogue et la statue du grand Maimonide. Ensuite, vers Madrid par Tolède que je connaissais déjà. Nous avons continué vers San Sebastian, la frontière et retour en France où nous avons eu droit à une corrida avec El Cordobès lui-même à Dax (ou était-ce Mont-de-Marsan ?). Emmanuel jubilait et moi, je m'apprêtais déjà à m'offrir tout ce qui existait en français sur la corrida. Nous sommes arrivés à Paris de nuit, très tard, fatigués mais heureux.

La reprise du travail fut catastrophique. Je n'étais vraiment pas fait pour la Médecine Générale. Avec Monique, qui était ma secrétaire et à qui je rends hommage de l'avoir accepté, nous avons décidé de changer notre manière de travailler. Absent de midi à quatorze



heures pour déjeuner avec les enfants et à partir de 19 heures pour pouvoir sortir le soir au cinéma ou au concert. Enfin, un peu d'air. J'ai remis le CES de Gynéco pour l'année d'après pour profiter mieux de ce peu de liberté que j'ai gagné sur le temps. « On perd sa vie en voulant la gagner ». En plus de ma nouvelle passion, la corrida, j'ai décidé de me mettre à la guitare, trouvé un professeur sympathique, acheté une guitare et commencé à travailler Pujol, Sor, Villa-Lobos et Bach. Enormément de satisfaction, surtout que Paganini était un grand virtuose de la guitare. Influence espagnole intégrale.

Pour la soirée pascale, nous étions déjà très nombreux. Plusieurs épaules d'agneaux, les herbes amères et le pain azyme en abondance. Quelques bonnes explications tirées de mes souvenirs de jeunesse et, surtout, beaucoup de vin, bien plus que la prescription des quatre coupes obligatoires. Les chants et la joie étaient là et je savais qu'il n'y aurait plus dans ma vie une Pâque sans célébration. Nathalie et Emmanuel, légèrement ivres, étaient aux anges, surtout qu'ils avaient la permission de rester bien au-delà de l'heure habituelle.

C'est en ce temps-là que j'ai vécu ma première aventure amoureuse adultérine intéressante. AB était Israélienne, très belle et très curieuse. Son séjour à Paris devait être de courte durée, ce qui allait bien dans le sens que je cherchais, intense, passionnant et court. Je lui ai appris tout ce qu'un homme d'expérience doit apprendre à une débutante et elle était une excellente élève.

Avant que nous n'ayons eu le temps de développer nos émotions amoureuses, les événements politiques au Proche-Orient nous ont emportés ailleurs. Nasser venait de déclencher le processus qui devait aboutir à la Guerre

des Six Jours. La tête était complètement envahie par l'angoisse d'abord et par le soulagement ensuite. Trois semaines où nous avons vibré de tout notre être, soucieux du sort d'Israël, qui laissaient peu de place à des émotions « privées ». Puis, l'attaque israélienne avec, dès le premier soir, les bonnes nouvelles du déroulement du conflit.

Dès le premier matin, j'étais décidé à partir en Israël le plus vite possible. Paulette C., qui a suivi avec moi le temps de l'angoisse, était décidée à partir avec moi. Le mercredi, 7 juin, au matin, il m'a été donné de vivre un des moments les plus émouvants de ma vie en écoutant, en direct, l'arrivée des troupes israéliennes au Mont du Temple et au Mur de Lamentations. C'était le contrecoup et la consolation de tous les moments de tristesse de ma vie. Nous avons pris l'avion, dès que cela fut possible, et, par Amsterdam et Rome, nous avons débarqué à Tel-Aviv le dimanche, le lendemain du sixième jour. Grande joie de retrouvailles avec la famille qui a adopté Paulette immédiatement. D'ailleurs Paulette et ma sœur 'Hannah sont devenues de véritables amies. On a fêté joyeusement la Pentecôte juive. Il n'y avait ni mort ni blessé dans la famille malgré le nombre important de jeunes sous les drapeaux. Heureusement. Tout de suite après la fête nous sommes montés à Jérusalem, avons visité le Mur de Lamentations qui a repris son vrai nom de Mur Occidental, assisté aux festivités sur place avec les chants, les danses et les sonneries du Chofar, la corne de bélier qu'on sonne aux grands moments. J'ai fait visiter Jérusalem à Paulette en détail et, puis, nous sommes partis par Gouch 'Etsion, là même où j'avais combattu et où j'avais été fait prisonnier, vers Hébron où j'ai pu visiter la salle où j'étais emprisonné en 1948 ainsi que la Grotte de Makhpélah, la

tombe des patriarches et des matriarches, interdite aux Juifs jusque là. Un séjour au bord de la mer Morte avec une ascension du rocher de Metsadah, haut-lieu du courage, du temps de la guerre contre Rome au premier siècle et quelques jours à Tel-Aviv avant de rentrer à Paris.

Pas besoin de dire que nous avons fêté mon 37<sup>ème</sup> anniversaire dans la joie, d'autant plus qu'il était fêté sur place, en Israël.

## **Chapitre 38**

### **15.6.1967-15.6.1968**

Dès mon retour, je savais que ma vie allait changer totalement, sans savoir encore dans quel sens. Nous avons commencé à discuter avec Monique de la possibilité de partir vivre en Israël. Elle n'était pas contre.

Du fait du séjour en Israël, nos vacances se sont réduites à un séjour au Touquet-Paris-Plage, chez une sœur de Monique qui y avait loué une maison et à un séjour de quelques jours dans la maison de campagne de la mère de Monique près de Beauvais où, en plein mois d'août, nous étions obligés de mettre en route le chauffage. Le côté désagréable de l'été européen.

Inscription au CES de Gynécologie Médicale avec stage au service d'Endocrinologie Gynécologique du Professeur Netter à Necker et cours l'après-midi. Toute ma façon de travailler allait changer. Une grande déception d'emblée ; trop de théorie, pas assez de pratique. Après ces années de Médecine Générale avec la pratique quotidienne, cela me semblait plus ou moins inefficace.

En même temps je me suis remis à l'étude intensive du

Judaïsme. Evidemment, il me restait tout le savoir accumulé pendant mon enfance et mon adolescence à l'école et avec mon père, mais il fallait tout rafraîchir et avancer à pas de géant pour compléter ce qui manquait. Bible, Talmud que j'étudiais deux fois par semaine avec un Rabbin qui était un génie de pédagogie et que j'essaie d'imiter jusqu'à aujourd'hui. Qabbalah, que je connaissais mal puisqu'il fallait avoir un certain âge et être marié pour l'étudier. Il y avait aussi la pensée juive à travers les siècles avec, en tête, le Maharal de Prague, Rabbi Loew, créateur légendaire du Golem et, surtout, immense penseur théologique. Pour la pratique, ce n'était pas encore ça. J'attendais l'acquisition d'un savoir suffisant pour y pénétrer. S'il est vrai que les enfants d'Israël, sortis d'Egypte, ont accepté de faire avant d'étudier, je ne pensais pas que ceci était faisable de nos jours.

En plus, il y avait à Paris en ce temps-là une activité de conférences et de colloques presque incessante, avec des Maîtres comme Manitou ou le Professeur Neher, tous aussi passionnants les uns que les autres. L'amour d'Israël et le Sionisme étaient devenus l'élément essentiel de la vie juive.

Vous pouvez imaginer qu'il ne me restait pas beaucoup de temps libre avec toutes ces activités, mais l'euphorie dans laquelle je vivais me permettait de « tenir le coup ».

Le Jour de l'Indépendance d'Israël, je me suis rendu pour la première fois de ma vie, à la synagogue de la rue Copernic, synagogue libérale. Enfin j'ai rencontré un Judaïsme qui pensait la Modernité en rapport avec la Tradition. L'effet était foudroyant et allait avoir des conséquences importantes pour ma vie.

C'est en pleine effervescence d'études que m'ont saisi les événements de mai 68. A tout le reste sont venues s'ajouter la politique et la sociologie. Ma participation personnelle à ces événements se concentrait autour d'une participation active, en tant que médecin, aux manifestations et à une participation dans les commissions universitaires qui mettaient en cause tout le système pédagogique, surtout celui qui prévalait aux études des différents CES. La fréquentation des commissions de Gynécologie a fait que j'ai commencé à voir souvent MK, une collègue de travail. L'ambiance générale aidant, nous n'avons pas tardé à plonger dans une vraie histoire d'amour. C'était délirant mais tout l'était en cette période. Je l'ai présentée à Monique comme une amie de travail, ce qui me permettait de l'inviter à la maison et d'aller chez elle ainsi que de passer des soirées de « travail » avec elle. Le secret de notre amour ajoutait à son charme. Enfin, la vraie relation adultère.

Le printemps de ma vie allait se terminer. Vivement l'été ! Et comme le printemps astrologique est abîmé, pour les étudiants, par les examens ; le mien, celui de ma vie, était un peu abîmé par les nécessités professionnelles. J'allais tout rattraper l'été.

**Troisième saison, l'été**

1968-1987





## Chapitre 39

### 15.6.1968-15.6.1969

Mon 38<sup>ème</sup> anniversaire, début de l'été de ma vie, tombait en plein dans les « événements de mai 68 » et en pleine histoire d'amour avec MK. Ce fut la dernière fois de ma vie où je fréquentais une femme mariée. Le retour au Judaïsme créait ses obligations, surtout qu'il s'agissait là d'un interdit majeur faisant partie des « Dix Paroles » et de l'ensemble des interdits concernant les rapports « entre l'homme et son prochain » que j'ai toujours considérés comme l'essence même du Judaïsme. Etant tous les deux médecins, cela nous a permis de faire le plein d'essence en pleine pénurie et d'aller passer une journée en Normandie, à Trouville-sur-Mer plus précisément, à l'hôtel Gustave Flaubert sur les planches, lieu qui allait jouer encore un rôle plus tard dans ma vie. C'était le dernier moment de notre liaison. Tout de suite après, elle est partie en voyage avec son mari et, à son retour, je lui ai fait part de mon désir d'en finir avec notre histoire adultérine. La déclaration de rupture fut faite près de la cheminée à la Bûcherie, face à Notre-Dame, lieu que j'aimais

particulièrement à cause, justement, de cette cheminée, de la musique classique qui y était diffusée et d'un superbe gâteau au chocolat. MK a réagi noblement. Pendant des années, je reçus des cartes postales de tous ses nombreux voyages à travers le monde.

Toujours grâce à l'essence « médicale » et pendant que Monique était chez sa sœur à Gordes, j'ai pu emmener Nathalie et Emmanuel dans une colonie de vacances dans les Alpes et aller rendre visite à JM, hospitalisé dans un sanatorium à côté où j'ai vécu des jours magnifiques dans une ambiance de camaraderie franche avec des repas en commun et des sorties en boîte à Chamonix le soir. C'est là que j'ai rencontré un soir M, une jeune Anglaise d'une beauté rare, comme les Anglaises savent être belles quand elles sont belles. La chimie a agi immédiatement et dès le lendemain, nous sommes partis en voyage autour du lac d'Annecy, avons dîné royalement et passé une nuit inoubliable. La séparation fut très pénible et souvent depuis je pense à elle avec regret. J'aurais dû prolonger cette relation ; la beauté, à ce niveau là, est d'une valeur inestimable.

Dès notre retour à Paris, nous avons décidé, Monique et moi d'essayer d'établir une nouvelle relation de couple, libre et pleine d'entente, de complicité et d'amour. Malgré tous nos efforts nous ne devions pas réussir notre projet.

En même temps, je commençais à fréquenter régulièrement la maison d'Auvers-sur-Oise et la « bande à Philippe », lieu que j'ai découvert pendant les événements de mai 68, surtout le samedi soir où il y avait une vraie fête chaque semaine. Combiner une vie libertine avec le retour au Judaïsme n'était pas simple mais je n'avais pas le choix, ne voulant renoncer ni à l'un ni à l'autre.

Les événements de mai ont fait souffler un esprit de liberté assez enivrant et permettaient d'envisager l'avenir avec un optimisme qu'on n'avait pas connu depuis longtemps. Même le fait que tout cela représentait un cas de lèse-majesté vis-à-vis de Charles de Gaulle, celui-là même qui a sauvé l'honneur de la France en 1940 et qui lui a permis de devenir une des cinq grandes puissances, ne gênait pas l'ambiance. L'humanisme laïc et libéral avec un zeste de socialisme allait sauver le monde. Quelle illusion ! Seule, la lecture d'un magnifique livre, « L'Univers contestationnaire », écrit par des psychanalystes, apportait un peu de bon sens à l'euphorie générale.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai diminué mes activités en Médecine Générale pour m'orienter vers l'exercice exclusif de la Gynécologie Médicale. Je l'ai fait sans regret car je n'étais vraiment pas fait pour exercer cette Médecine Générale qui nécessite une capacité d'écoute que je n'ai pas. Eh oui ! Je parle mieux que je n'écoute. Mon amour des femmes a rendu ce nouvel exercice passionnant et excitant, sur tous les plans. J'en parlerai encore. Pendant ce temps j'ai continué mes stages à Necker en vue du CES de Gynécologie Médicale. L'idée de l'examen m'a franchement déplu car j'ai considéré que le doctorat en médecine donnait le droit d'exercer toute la médecine selon la conscience que le médecin a de son savoir. Exiger des études et des stages – oui. Passer un examen – non. D'ailleurs, je ne me suis pas présenté aux examens considérant après trois années que j'étais prêt à assumer l'exercice de la spécialité, surtout que pendant les stages, il m'arrivait d'aider les assistants à faire certains gestes que je faisais mieux qu'eux et pour cause, ma pratique en cabinet depuis presque dix ans m'ayant permis

d'acquérir une expérience considérable.

Je continuais à étudier le Judaïsme et, grâce à mes facilités, à avancer à pas de géant dans toutes les directions, Bible, Talmud, pensée juive de toutes les époques et même la Qabbalah que je ne connaissais pas jusque là.

J'ai décidé de passer les grandes fêtes d'automne à Copernic. J'ai même réussi à entraîner avec moi MN qui était peu ouvert à la pratique juive. Quand Çim'hath Torah (La Joie de la Torah, fête qui clôt le cycle des fêtes d'automne) est arrivé, j'ai proposé à MN une visite dans une synagogue Loubavitch où je savais que la fête était spécialement joyeuse. Les chants, les danses, aidés par la vodka, nous ont mis dans un état d'exaltation incroyable. Quand le moment de lire dans la Torah est arrivé et qu'on m'a appelé à « monter » à la Torah, on m'a habillé d'un immense 'Talith, châle de prières, que je n'avais pas revêtu depuis des années. Difficile de décrire ce que j'ai vécu pendant ces minutes. Toute mon enfance, toute l'histoire juive avec ses grandeurs et ses souffrances, la Choah, la guerre des Six Jours avec la libération de Jérusalem, étaient là avec moi. Je ne savais pas encore à quel point tout cela allait changer ma vie pendant de longues années. Le chemin du « retour » était entamé. Sans savoir où il allait me mener, je m'y suis engagé corps et âme.

Monique a commencé sa préparation à la conversion considérant, à juste titre, que c'était nécessaire pour l'équilibre de la famille vu mon engagement dans le Judaïsme.

Un autre événement allait dans le même sens. Le mari de ma sœur Ne'hamah est venu à Paris avec l'intention de visiter la Bretagne. Notre visite du Mont-Saint-Michel lui a donné cette envie. Il m'a proposé de renouveler notre

manière de faire, partir ensemble avec ma voiture et moi comme guide et chauffeur. Nous sommes arrivés à Quimper le premier jour. Le lendemain, Quiberon, en passant par la Pointe du Raz et Concarneau, où nous passâmes la nuit après une soirée en compagnie de deux charmantes bretonnes rencontrées pendant le dîner. Au troisième jour, visite de Belle-Île avec la découverte du Goulphar et de la grotte de l'apothicaire. Je savais que j'allais y retourner un jour prochain. Ensuite, Nantes. Une autre soirée charmante. Quels succès féminins avons-nous recueillis pendant ce voyage ! C'est le sentiment de liberté que donne le voyage qui doit en être la cause. Le lendemain, notre chemin devait nous conduire à Angers et à Tours. C'est sur la route Angers-Tours qu'il m'est arrivé une histoire incroyable. En arrivant à Chinon par le sud, nous avons eu une vue de la ville au fond du paysage. Saisi d'une émotion incompréhensible, j'ai dit à mon beau-frère qu'il me semble connaître cette ville sans avoir jamais mis les pieds dans cette région. Plus que ça. Je lui ai décrit une place au centre-ville médiéval. Il a ri et m'a traité d'illuminé. Une fois arrivés, nous avons laissé la voiture place de l'Hôtel de Ville et avons entamé, à pied, la visite de la ville où nous sommes tombés sur une place qui était exactement telle que je l'avais décrite. Un silence étrange s'est installé entre nous. J'ai cherché une librairie et y ai acheté un guide Michelin de la région. Dans la page décrivant l'histoire de Chinon, il y avait un compte-rendu d'un massacre commis en 1321, au cours duquel tous les Juifs de la ville ont été brûlés sur l'Île de Tours qui sépare la Vienne en deux devant Chinon. Que voulait dire tout cela ? Serais-je un descendant d'un de ces Juifs massacrés ? Six ans plus tard, pour célébrer le quatorzième anniversaire

d'Emmanuel, je lui ai demandé quel cadeau il voulait pour son anniversaire. Il m'a répondu : « Un voyage à Chinon ». « Pourquoi ? ». « Parce que chaque fois que tu parles de Chinon, il y a quelque chose qui brille dans tes yeux ». On reviendra encore dans mon histoire à Chinon. Nous avons terminé notre voyage à Chenonceaux.

Le reste de cette année fut fait d'énormément d'études personnelles ainsi que de cours et conférences. J'ai réussi à combler des lacunes en savoir juif. Monique, de son côté, avançait aussi dans sa préparation à la conversion et nous avons commencé à célébrer le Chabbath par un repas festif le vendredi soir avec allumage de bougies et bénédictions sur le vin et sur le pain, ainsi qu'une action de grâce après le repas.

## **Chapitre 40**

### **15.6.1969-15.6.1970**

L'été 1969 fut marqué par un évènement extraordinaire et inimaginable peu de temps avant, le premier pas de l'homme sur la lune. Pour assister à cet évènement, j'ai gardé Nathalie et Emmanuel éveillés toute la nuit du 21.7. Pour mon ami Jean Sendy, ce fut d'une importance capitale. Il allait pouvoir vérifier ses théories sur la colonisation de la lune par des extraterrestres qui devaient « civiliser » la terre. Il nous disait toujours que, selon des écrits traditionnels islamiques, l'Islam ne durerait pas au-delà du moment où un pied humain se poserait sur l'astre de la nuit. Il avait tort, à moins de considérer que l'apparition d'un Islam radical et assassin soit un signe de la fin de l'Islam.

Monique est partie à Gordes chez sa sœur et les enfants en colonie de vacances à Vitray dans l'Allier où je suis allé leur rendre visite.

J'ai décidé d'emblée de ne pas surcharger mes mémoires de mes aventures érotico sensuelles mais il y en a une que je suis obligé de raconter car c'est l'unique fois

de ma vie où j'ai perdu connaissance de plaisir. La date : 1<sup>er</sup> août. L'heure : 9 heures du matin. Je venais d'accompagner Monique à la gare de Lyon. Rentré chez moi, on a sonné à la porte du cabinet médical. En ouvrant, je me trouve en face d'une ravissante jeune femme qui me demande si elle peut me voir en consultation. Je lui explique que mes consultations ont lieu de 14h à 19h, elle me dit travailler de midi à 20h et ne pas pouvoir venir aux heures que je lui ai indiquées. Comme j'étais libre, j'accepte de la recevoir. Une fois assise et les premières questions posées, elle reste muette, ce qui me semble étrange. J'insiste. Brusquement, elle se met à parler pour me dire qu'elle n'est pas venue pour une visite médicale. Elle travaille dans le quartier et, depuis longtemps, est amoureuse de moi. La première réaction est de lui proposer de nous déplacer vers mon appartement privé pour respecter la règle qui interdit tout contact d'ordre amoureux dans le cadre médical. Une fois chez moi, commence une matinée délirante comme je n'en ai connu que rarement dans ma vie me causant un évanouissement mémorable. Cette histoire a duré pendant tout le mois d'août et était obligée de s'arrêter au retour de Monique à qui j'ai promis, dès son retour, fidélité absolue en vue de sa conversion. C'était ma façon de lui montrer à quel point j'appréciais son geste. Dire que c'était facile serait un mensonge. C'était très dur et très frustrant mais nécessaire.

Les mois qui ont suivi les vacances ont baigné dans l'étude et dans l'amélioration de notre pratique du Judaïsme. Je passais mon temps entre mon travail de Gynécologue et mes études, rien d'autre. J'ai passé les grandes fêtes d'automne à Copernic avec un Talith que je me suis offert.



Enfin, le 18.3.1970, à 15 heures, Monique et les enfants ont accompli le rite du bain rituel et sont devenus Juifs. C'était un grand moment de ma vie. Ma famille en Israël, à l'annonce de la nouvelle, l'a fêté aussi. L'avenir semblait clair. Quelques jours après, le 27.3.1970, j'ai épousé Monique, devenue Sarah, religieusement à la Synagogue du Séminaire Rabbinique de la rue Vauquelin. Comme témoin, nous avons choisi MN qui n'avait pu assister à notre mariage civil. Magnifique déjeuner avec lui pendant que les enfants passaient la journée chez RM, mon grand ami. Comme c'était vendredi, nous sommes rentrés pour célébrer notre premier Chabbath familial juif. Monique-Sarah a allumé les bougies, j'ai béni le vin et le pain et nous avons tous chanté avec entrain et enthousiasme les chants de Chabbath. Au moment de l'Action de Grâce qui termine le repas, je me suis dit que j'étais un homme comblé. Quelques temps après, j'ai acheté des Tephilin, des Phylactères, pour faire la prière du matin.

J'ai pris l'habitude, avec Emmanuel, de vivre le Chabbath matin d'une façon très ritualisée. Prière du matin, petit déjeuner, promenade à pied jusqu'à la butte Montmartre, descente vers la synagogue de la Victoire où nous assistions à la lecture de la Torah et l'office de Mousaph, l'office supplémentaire spécial de Chabbath. Ensuite, retour à la maison pour y retrouver Monique et Nathalie pour un déjeuner festif.

Malheureusement, les choses ne se sont pas déroulées comme je l'aurais voulu. Monique avait beaucoup de mal à se motiver dans le Judaïsme, avait beaucoup de mal à respecter l'interdit de fumer le jour de Chabbath et sentait qu'elle était entrée dans quelque chose qui lui était étranger. Le mariage mixte n'est pas une mince affaire. Je

me suis juré que si je devais un jour me remarier, je ne ferais plus un mariage mixte. Je n'ai pas tenu parole.

Début juin, un soir après le dîner, Monique m'a déclaré que j'étais « bien plus amusant du temps de mes aventures ». Quelques heures après, j'ai retrouvé mon amoureuse du mois d'août. Le pacte était rompu.

## **Chapitre 41**

### **15.6.1970-15.6.1971**

Ce retour au Judaïsme posait quand même un problème. La conversion de Monique et des enfants était faite dans le cadre de l'orthodoxie, la seule conversion reconnue par tout le monde. Mais en ce qui me concernait, je n'ai jamais, à aucun moment, choisi l'orthodoxie comme manière de vivre mon Judaïsme. La Kachrouth, le Chabbath et les fêtes ainsi que les règles qui prescrivaient la vie sexuelle du couple ne me semblaient pas adaptées à la modernité dans laquelle j'étais plongée. Il n'y avait pas de doute dans mon esprit sur le fait que l'orthodoxie avait fait son temps et devait laisser la place à un Judaïsme de notre temps, ouvert à toutes les avancées de l'humanisme, de la science et de la pensée et surtout tenant compte de l'existence d'un État juif souverain sur la terre des ancêtres. Je reviendrai longuement sur ce sujet. En attendant, il fallait connaître cette orthodoxie à fond pour pouvoir y apporter les innovations nécessaires. C'est pour cela que j'ai choisi d'envoyer les enfants en colonie de vacances juive au Mont d'Or, que j'ai fait un séjour « orthodoxe » en

Israël et que j'ai choisi de passer les grandes fêtes d'automne rue Cadet, un des temples de l'orthodoxie à Paris. Tout cela m'a confirmé dans mes choix. L'étude traditionnelle – oui. La pratique traditionnelle fidèle au Choul'han 'Aroukh (le livre des lois) – non. Et même dans l'étude, garder le sens critique et éliminer toute forme de superstition et de foi aveugle.

Je continuais à fréquenter le Centre Universitaire d'Études Juives (CUEJ) rue de l'Éperon et à acquérir ce qui me manquait encore en fait de connaissance, Bible, Talmud, Qabbalah, Pensée juive. Je sentais que je devenais « savant » en ces matières et c'était extrêmement gratifiant. J'ai aussi passé la journée de Noël de 1970 dans une école non chauffée à Villemomble à étudier une Sougia talmudique (discussion d'un problème) sur l'observance du Chabbath, journée dont je garde un souvenir intellectuel indélébile.

Une autre difficulté. Comment concilier une vie spirituelle avec mes engagements libertins ? Je savais que Philippe Sollers se présentait comme un catholique libertin mais était-ce possible pour le Judaïsme ? Pour le Judaïsme orthodoxe certainement pas mais, peut-être, pour ce Judaïsme dont je rêvais. L'avenir allait apporter quelques débuts de réponses à cette problématique sans jamais la résoudre complètement.

Pour la fête de Pessa'h, la Pâque juive, nous avons eu la surprise de recevoir deux de mes neveux, Gil'ad et Houdi. Le Seder fut spécialement joyeux et s'est terminé par une soulerie générale baignant dans un rire joyeux et des danses. Pas une mauvaise manière de célébrer la naissance de notre nation et sa libération de l'esclavage. Quelques jours plus tard, ma nièce Aviviah est arrivée,

accompagnée de son mari, Avraham, un garçon charmant qui avait la passion du théâtre, pour lequel il écrivait des pièces à succès, et du foot. Il m'a entraîné au parc des Princes voir un match, le premier que j'aie vu de ma vie en « live » et, surtout, il m'a amené voir « 1789 » de Mnouchkine à Vincennes qui m'a bouleversé et qui a failli changer mon attitude par rapport au théâtre. Il était jeune, plein de talent pour l'écriture. Il avait une petite plaie au talon, je l'ai pansé et lui ai recommandé de poursuivre les soins dès son retour en Israël. Quelques semaines après, j'ai reçu un coup de téléphone de mon frère, père d'Aviviah, m'apprenant que la plaie ne guérissait pas et était, en fait, le premier signe d'une leucose aiguë qui l'a emporté en quelques semaines. Toute la famille a été atterrée par cette mort. Ma nièce ne s'en est jamais remise. Ainsi va la vie avec ses joies et ses malheurs.

## **Chapitre 42**

### **15.6.1971-15.6.1972**

Cette 42<sup>ème</sup> année a commencé par un élément nouveau dans ma vie qui allait changer beaucoup de choses. À une réunion médicale, j'ai rencontré un de mes amis qui m'a annoncé la naissance de son premier petit-fils le jour même. Il cherchait un Mohel, un Circonciseur, pour pratiquer ce rite si important dans le Judaïsme. Il ne comprenait pas pourquoi, vu le nombre de médecins juifs à Paris, il aurait fallu confier cet acte à un non médecin. Quand je lui ai dit que j'étais chargé des circoncisions pendant mon travail à l'hôpital à New York, il m'a demandé de procéder à la circoncision de son petit-fils. J'ai hésité et puis accepté. Mon ami EB, qui avait l'habitude de la chose, m'a appris le côté religieux, les bénédictions et le rite familial, et je m'y suis lancé. Très vite je suis devenu le Mohel « officiel » de l'ULIF, communauté de la rue Copernic, et ma vie a changé complètement. Le dimanche est devenu un jour de travail avec le mardi matin réservé pour les pansements. Bien que la circoncision dût se pratiquer le huitième jour de la naissance, les gens

trouvaient toujours une raison, surtout médicale, pour remettre l'acte au dimanche suivant pour pouvoir inviter la famille et les amis. Je consacrais le reste du mardi à un bon repas, souvent convivial, et à une après-midi libre pour me promener dans Paris ou aller au cinéma. En fait de Gynécologie, mon travail se limitait aux lundis, mercredis et jeudis, le vendredi étant consacré à la préparation du Chabbath et le samedi à la célébration de celui-ci.

Bien que nous continuions à mener une vie de famille juive libérale, les relations avec Monique n'ont cessé de se dégrader et on pouvait imaginer la séparation comme inévitable. Temps triste pour tout le monde accompagné, en plus, par une écoute en boucle de « Le Soleil est rare » de Gainsbourg et « Mamy Blue » de Nicoletta. Je ne peux pas écouter ces deux chansons sans avoir des frissons dans tout mon corps et des douleurs violentes au cœur. J'ai essayé de faire intervenir ma belle-mère pour trouver un *modus vivendi* mais rien n'y a fait. Aidée par une quantité de plus en plus grande d'alcool, Monique a glissé vers une sorte de dépression.

Ma vie était déjà ailleurs. À Auvers-sur-Oise, pendant un repas dominical, j'ai fait la connaissance de DF, qui allait devenir un personnage très important dans le journalisme et qui m'a fait connaître « Le Roi René », boîte échangeiste à Ville-d'Avray. Je dois dire dès maintenant que je n'ai jamais participé à une activité de sexe en groupe ni même été excité par cela. La seule cause de mes visites dans ces lieux était la curiosité du sexologue que j'allais devenir rapidement grâce à la demande de mes patientes en Gynécologie.

Un autre jour, toujours à Auvers-sur-Oise, j'ai rencontré VL, demi-mondaine ravissante qui a posé à la

table un problème mathématique et qui promettait de se donner à celui qui trouverait la solution. Je n'ai pas mis plus d'une minute à trouver la solution. Je n'ai jamais cueilli le fruit de ma victoire, ce qui m'a permis de devenir un grand ami de VL, amitié qui a duré de longues années. Elle a épousé, quelques années plus tard, un hôtelier d'un établissement de grand luxe à Zurich.

Une autre rencontre. Déjeunant avec MN au Quartier Latin, à la table voisine, un couple L et A de très grande beauté, avec lequel j'ai engagé la conversation. Nous leur avons proposé une promenade aux environs de Paris qu'ils ont acceptée. Malheureusement, en route, devant un feu rouge, tous mes freins ont lâché et, par un miracle et par un bon contrôle des vitesses, j'ai réussi à arrêter la voiture avant le carrefour. Ce genre d'émotion rapproche les gens et, en attendant les secours, nous sommes devenus des amis. Quelque temps après, étant dans l'impossibilité de ne pas faire un brin de cour à L, elle m'a appris que A était homosexuel et, bien qu'ils voyageassent ensemble, il n'y avait rien entre eux. C'était la porte ouverte à une magnifique histoire d'amour qui dura le temps que durent les amours de vacances. Elle a même insisté pour visiter « Le Roi René » trouvant le lieu « intéressant » mais « pas du tout à son goût ».

Une autre rencontre, très sérieuse celle-ci. A la fin d'une soirée juive au centre de l'Éperon, une jeune et belle, très belle, jeune femme qui me déclare aimer ma voix qu'elle avait entendue pendant la soirée. Elle était habillée d'une manière très colorée et j'ai senti que c'était une femme qui allait jouer un rôle dans ma vie. C'était FC. Elle allait paraître plusieurs fois dans ma vie et reste une amie chère jusqu'à aujourd'hui. Le soir même, après une course



folle en voiture sur l'autoroute, nous sommes restés dormir ensemble, en rêvant d'un grand voyage ensemble à Prague. Je ne peux pas m'empêcher de penser encore maintenant que c'est avec elle que j'aurais dû faire ma vie.

La fête de Chavouoth en mai devait signer l'arrêt de mort de notre famille. Même ma relation avec Nathalie et Emmanuel a sombré. Il ne restait que quelques mois pour que cet arrêt fût exécuté.

Je vous ai averti que ma vie était faite d'un mélange d'une immense joie, excessive parfois, et d'une tristesse profonde. Aucune année de ma vie, plus que cette 42<sup>ème</sup> ne correspondait plus à ce schéma.

## Chapitre 43

### 15.6.1972-15.6.1973

Je ne sais pas si c'était en rapport avec l'échec de mon mariage avec Monique mais le fait est que j'ai eu plusieurs rencontres « israéliennes » pendant les mois qui ont suivi la rupture familiale. La première s'est faite à Versailles, un dimanche après-midi, pendant « Les Grandes Eaux ». Une charmante jeune fille qui essayait de prendre des photos mais n'y arrivait pas parce qu'elle était trop petite et parce qu'il y avait beaucoup de monde devant elle. Je me suis proposé de prendre les photos pour elle et c'est en me remerciant que j'ai reconnu son accent israélien. Je lui dis : « D'où êtes-vous ? » Réponse : « De Jérusalem ». Moi : « Moi aussi, mais où êtes-vous née ? » Elle : « À Jérusalem ». Moi : « Moi aussi, à l'hôpital Biquour 'Holim. » Elle : « Moi aussi ». Encore une coïncidence comme je les aime. Dès notre retour à Paris, elle a quitté son hôtel pour venir s'installer chez moi, Monique et les enfants étant partis en Suisse avec sa famille. Cela aurait pu être une merveilleuse aventure mais cela ne le fut pas. La pudeur israélienne, ou juive, formant une barrière infranchissable

entre sa conception de l'amour physique et la mienne. Enfin, cela m'a permis d'utiliser l'hébreu pendant quelques jours, ce qui était fort agréable.

Vu la situation familiale, j'ai décidé de passer les grandes fêtes d'automne en Israël. Grande émotion. Passer Kippour devant le Mur des Lamentations ! L'office du matin a commencé à l'aube. Je me suis joint à un Minyan, un quorum de dix personnes nécessaire pour la prière publique. Nous étions tous exaltés et chantions ensemble les vieilles mélodies de la fête. Le soir, pour rompre le jeûne, j'étais chez mon ami GW, dentiste, qui avait exercé dans mon cabinet de groupe à Paris et qui était installé depuis peu à Jérusalem. Je pensais sérieusement à un retour définitif en Israël dès que la procédure du divorce serait terminée.

Mon retour à Paris fut sombre. Le divorce étant décidé, Monique cherchait un appartement pour elle et les enfants et attendait la convocation au Tribunal. En attendant nous continuions à cohabiter dans les pires des conditions.

La seule lumière fut la deuxième rencontre israélienne avec une jeune étudiante de Jérusalem. J'aurais évidemment pu être son père mais cela ne nous a pas empêchés de tomber amoureux et pour une cause inattendue. Son nom de famille avait la forme d'un prénom. Quand dans la conversation j'ai glissé le mot Gouch 'Etsion, là où j'ai fait la guerre de 48, elle fut étonnée et m'a dit que son nom de famille avait été choisi pour commémorer le frère de son père, tombé pendant la bataille à Gouch 'Etsion et qui s'appelait comme cela justement. Il était un de mes meilleurs amis et un de mes meilleurs partenaires dans nos soirées de jeu de cartes.

Émotion partagée qui a provoqué une plongée dans l'amour. Étrange comme parfois le chemin qui mène à l'amour est inattendu et même inexplicable. Je garde un souvenir inoubliable de ces journées où je lui ai fait connaître Paris et de ces soirées où je lui ai fait connaître les secrets de l'amour.

Une autre lumière dans cette obscurité où je baignais. On m'a demandé de changer de statut au CUEJ et de passer de l'état d'élève à celui de professeur. Belle récompense qui a couronné mes avancées considérables dans la connaissance du Judaïsme. J'ai choisi de faire un cours sur le Cantique des Cantiques et ses commentaires, sujet passionnant puisque c'est un des livres de la Bible qui offre le plus grand nombre de points de vue possibles. Enfin, j'ai rejoint mon père dans la vocation de l'enseignement et cela m'a permis d'effacer les quelques sentiments de culpabilité que je portais encore depuis mon adolescence.

Début janvier, j'ai reçu la convocation du Tribunal pour la séparation des corps, première étape du divorce. Cela a été très rapide, Monique déclarant devant le juge que j'étais un horrible mari mais un très bon père. On a fixé les visites des enfants tous les premiers et les troisièmes dimanches du mois et, le soir même, je me suis retrouvé seul dans l'appartement avec des sentiments mitigés de bonheur devant la liberté retrouvée et la fin des scènes de ménage insupportables et le vide causé par la cassure de la famille, valeur suprême dans la vie juive. Le premier vendredi soir fut certainement l'une des soirées les plus tristes de ma vie. Je me suis même remis à fumer malgré l'interdit chabbattique. La décision du Tribunal concernant les visites des enfants ne me convenait pas du

tout. Mes dimanches étaient occupés par les circoncisions que je pratiquais de plus en plus et mes Chabbaths étaient insupportables dans leur solitude. J'ai proposé à Monique un changement à l'amiable me permettant d'avoir les enfants toutes les semaines, de vendredi soir au samedi soir. Elle l'a refusé, ce qui a provoqué une crise grave qui a duré plusieurs semaines pendant lesquelles je n'ai pas du tout vu les enfants. Je pensais perdre la raison quand enfin, sans que je sache pourquoi, Monique a fini par accepter ma demande et tout est rentré dans l'ordre.

Ma troisième rencontre israélienne, ER, travaillait à l'ambassade. Elle était surprenante car je n'avais rien à lui apprendre sur l'amour. Elle avait déjà vécu une histoire d'amour avec un Français qui lui avait tout appris. Rare pour une Israélienne. Une belle aventure, terminée par l'hospitalisation de Monique et le retour de Nathalie et Emmanuel chez moi où je devais m'occuper d'eux tout le temps. Dès la sortie de Monique de l'hôpital, je suis parti en Israël pour y célébrer la Pâque, à l'invitation de ma sœur 'Hannah.

A mon retour, un choix de vie s'offrait à moi, de vivre seul à une époque unique dans l'histoire de l'humanité qui avait pour caractéristiques la libération de la femme et de la sexualité. Pour moi, aussi attiré par l'amour, ce fut une aubaine incroyable. Tout a commencé par une garden-party au bord de l'Oise offerte par un de nos confrères radiologues où j'ai fait cinq rencontres menant à cinq aventures amoureuses concomitantes. La plus belle rencontre fut avec une pédiatre allemande, mélomane et poétesse, qui n'avait qu'un défaut, sa méconnaissance du français et de l'anglais face à la mienne en allemand. Le début en fut amusant. Il y avait dans le jardin un jeu de

boules. À un moment où je l'ai regardé jouer toute seule, elle se tourna vers moi et m'a demandé : « Voulez-vous jouir avec moi ? » Je me suis mis à rire et lui ai expliqué que le verbe n'était pas correct. À sa demande sur le sens de ce qu'elle avait dit, je lui ai expliqué qu'elle m'avait demandé si je voulais avoir un orgasme avec elle. À ce moment-là je fus tout surpris de l'entendre dire : « Voulez-vous ? ». Ajouté à la fréquentation de la maison d'Auvers-sur-Oise, devenue un temple du libertinage, il suffisait que j'évite à tout prix les femmes mariées pour vivre un temps exceptionnel.

Un samedi après-midi, je reçois un coup de téléphone de YS, un ami du Select, un vrai libertin et un personnage étonnant par ailleurs dont on disait qu'il était chargé de la vente d'armes à l'Afrique. Il voulait m'inviter à passer la soirée dans sa maison de campagne près de Mantes. Il m'a expliqué en détail le chemin à prendre que j'ai suivi à la lettre. En sonnant à la porte, ce fut une beauté en robe longue qui m'a ouvert la porte en m'adressant un « Bonjour Benjamin » accueillant. Il y avait du feu dans la cheminée, la table était mise et, au bout de quelques minutes, le maître de maison, en smoking, est descendu avec une autre beauté. Pour me remercier de mes soins médicaux judicieux donnés à lui et ses amies, il voulait m'offrir cette soirée libertine à souhait, qui ne s'est terminée que le lendemain soir. Je sais qu'il est mort en Afrique quelques années après dans des conditions mystérieuses. Je pense à lui avec émotion.

Tout ceci était nécessaire pour me consoler de la cassure de la famille. J'ai célébré mon 43<sup>ème</sup> anniversaire dans une ambiance mitigée de bonheur et de malheur.

## Chapitre 44

### 15.6.1973-15.6.1974

L'avortement étant encore interdit en France, beaucoup de femmes qui voulaient avorter allaient le faire à Londres, parfois chez des charlatans qui provoquaient chez elles des complications graves. Un gynécologue de Londres m'a invité chez lui pour quelques jours pour suivre de près son travail en vue d'avoir un correspondant valable. Le séjour s'est très bien passé à tous les points de vue. Il était parfaitement formé, travaillait dans des conditions idéales et, en plus, était tout à fait charmant. Le temps était au beau fixe. Décidément, je ne verrai jamais Londres sous la pluie ou en plein brouillard.

Retour à Paris, fin août, j'étais invité à dîner chez FR, peintre israélien connu, qui venait de rentrer d'Israël. Pendant tout le dîner, on n'a pas arrêté de parler de la puissance israélienne et de la capacité d'Israël à dominer la région. Connaissant ma façon habituelle de participer aux dîners, FR était étonné devant mon silence et ma mauvaise humeur. A sa question sur le pourquoi de mon attitude j'ai répondu d'un ton grave, presque désespéré : « Israël va

recevoir bientôt un coup terrible dont j'espère qu'il pourra se relever ». Silence désapprobateur autour de la table. Je suis parti tôt pour passer une nuit d'insomnie. Quelque chose en moi me disait que l'arrogance israélienne fondée sur sa puissance allait coûter cher à mon pays.

J'ai décidé de passer Kippour tout seul à la maison. Vers la fin du jour, j'ai décidé d'aller à la salle Pleyel où se déroulaient les offices de l'ULIF, le mouvement libéral installé rue Copernic. C'est là où j'ai appris le début de la « Guerre du Kippour ». C'était encore pire que je ne l'avais pressenti. Le soir, à Montparnasse, pour sortir de la dépression que j'ai senti arriver, j'ai fait la connaissance de PG, psychiatre, de CP, chirurgien de malformations cardiaques, et IK, gynécologue accoucheur. Tous les trois avec, en plus, EG, l'épouse de PG, pédiatre, avec qui j'avais fait mes premières années de Médecine à la fac, sont devenus des amis pour la vie. C'était un soulagement réel. L'amitié, parfois est le meilleur remède aux maux de l'âme.

Dès le lendemain, j'ai pris un avion d'Air France qui était vide et n'allait en Israël que pour ramener des touristes qui avaient hâte de repartir. L'aéroport Ben Gourion grouillait de jeunes revenus au pays pour rejoindre leurs unités. Ma sœur 'Hannah était étonnée et heureuse de me voir. Je me suis inscrit comme volontaire mais on m'a refusé puisque je faisais partie officiellement des cadres de réserve de l'armée où je n'appartenais à aucune unité du fait de ma vie à l'étranger. On a pris mon numéro de téléphone et on m'a demandé d'attendre. Un autre problème était que je n'étais pas médecin en quittant le pays et, pour m'intégrer dans le corps médical de l'armée il fallait quelques mois d'exercice. Enfin, comme les femmes et les enfants, j'ai passé la guerre à la maison, chez



ma sœur, devant la télé, à attendre les informations et à manger des quantités de chocolat pour combattre l'angoisse. Tel-Aviv était comme une ville morte. Ni restaurant, ni cinéma ouvert le soir, ni concerts. Un souvenir pesant.

Quinze jours plus tard, j'ai enfin compris que j'étais inutile sur place. Je suis donc rentré à Paris assez déprimé, comme tous les Israéliens. Bien que la guerre se fût terminée par une victoire israélienne totale, tout le monde la ressentait comme un échec. C'est d'ailleurs, jusqu'à aujourd'hui, le sentiment qui prédomine quand on parle de ce temps-là.

Mon retour à Paris a été marqué par une rupture avec mon ami MN autour de son désintéret total dans le Judaïsme. Il y était complètement « fermé ».

En décembre, le divorce fut officiellement prononcé et je suis redevenu un homme libre. J'allais profiter de cette liberté de la façon la plus agréable. Nathalie et Emmanuel venaient passer tous les Chabbaths chez moi et je continuais à étudier et à enseigner le Judaïsme. À part cela, tout le reste était consacré au libertinage avec, comme je l'ai déjà dit, le respect de l'interdit de l'adultère, jamais des femmes mariées. Des dizaines d'aventures dont je vous épargnerai les détails car, aussi grands que soient les plaisirs qu'elles procurent, elles ont, quand même, un côté répétitif et monotone, surtout dans cette ambiance de liberté générale dans laquelle on baignait.

J'ai terminé l'année par une magnifique soirée donnée par mon ami Guy Béart chez lui, dans la belle banlieue de Paris où nous avons nagé en plein air dans une piscine chauffée et avons bu beaucoup de champagne. J'y ai rencontré FC avec qui j'avais déjà une aventure

amoureuse, comme je l'ai déjà raconté. Nous avons commencé un deuxième « round » qui n'a pas donné plus de résultats que le premier.

Ce n'était pas le dernier.

Début 1974, en pleine aventure amoureuse avec une femme qui habitait un triplex au cœur de l'île Saint Louis, lieu magique et accueillant, j'ai fait la connaissance de MD, Juif soviétique, grand mathématicien, qui a fait un mini retour au Judaïsme en allant vivre quelque temps en Israël et en pratiquant la circoncision. N'ayant pas trouvé un emploi à sa convenance en Israël, il est venu s'installer à Paris et y faisait de la recherche en mathématiques pures. Ses parents étaient restés en URSS et il avait le droit de leur rendre visite, ce qui était bien louche. Seulement les espions disposaient de telles facilités. Je n'ai jamais su s'il jouait un rôle quelconque en la matière. En tout cas, on est vite devenus de grands amis. Du moins, je le pensais. La suite a prouvé mon erreur.

Grâce à lui, j'ai été introduit dans le milieu du « Tunnel ». Il s'agissait d'un appartement tout en longueur au Quartier Latin habité par deux couples de gauche, vraiment à gauche, où, tous les vendredis soirs il y avait une réunion dont le contenu était double. D'un côté des discussions politiques et philosophiques de haut niveau et, de l'autre, un libertinage style 18<sup>ème</sup> siècle. Etrange ! J'ai pris l'habitude, après la soirée chabbatique avec les enfants, de finir mes soirées de vendredi là-bas où je me suis fait une excellente réputation en prévoyant et en analysant la réussite de Giscard d'Estaing à l'élection présidentielle. Avant la fin de l'année scolaire, j'ai même été invité à passer des vacances d'été à ma convenance, dans une maison que les maîtres du lieu avaient à Formentera, dans

les Baléares, là même où j'avais déjà passé un moment, avec Monique et les enfants, en 1966.

Pour la soirée pascale, j'ai réuni une table « universelle ». Un Juif soviétique, un Juif américain, un Juif français et un Juif israélien. Un vrai rassemblement des exilés.

Pour marquer la fin de l'année scolaire, il y a eu une réunion des professeurs du CUEJ. Ayant proposé d'introduire la critique biblique au programme pour intéresser les non-croyants à la Bible, on m'a vite signifié que ma place n'était pas là et que, dès la rentrée, je ne ferais plus de cours. C'était encore une marque de ma rupture avec le Judaïsme orthodoxe.

## **Chapitre 45**

### **15.6.1974-15.6.1975**

Nathalie est partie passer l'été en Israël pour y faire connaissance avec toute ma famille, sa famille. Emmanuel est parti en Bretagne, invité par un ami de classe. Je m'apprêtais à partir à Formentera pour répondre à l'invitation du Tunnel. Enfin, me suis-je dit, de vraies vacances « comme tout le monde ». Les choses se sont passées un peu différemment. Un dimanche, avant mon départ, j'ai rencontré MD, le mathématicien russe, devenu un ami. Je lui ai fait part de mon intention de partir à Formentera chez nos amis du Tunnel. Pendant les quelques jours qui ont suivi, j'ai essayé de le contacter plusieurs fois en vain. Il était introuvable. J'ai pris l'avion Paris – Ibiza, embarqué à Ibiza sur le petit bateau qui faisait la navette Ibiza – Formentera et suis arrivé chez mes amis. Dès que j'ai sonné à la porte de la maison j'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond. Le maître de maison, tout étonné m'a dit : « Benjamin, pourquoi ne nous as-tu pas averti ? MD est venu avant-hier nous disant que tu ne venais pas et nous lui avons donné la chambre

d'amis qui t'était destinée ». Ahuri par ce que je venais d'entendre, je suis resté muet. Devant l'insistance de mon hôte de rester dîner avec eux et de dormir au salon, j'ai accepté le dîner mais refusé le salon. Dès le dîner terminé, je suis parti, ai trouvé une chambre à la Fonda Pepe, lieu central de l'île, et m'y suis installé. Dans la matinée, j'ai reçu une lettre de MD me donnant rendez-vous dans un café dans l'après-midi. Ma première idée était qu'il était en mission secrète et je suis devenu curieux de ce qu'il allait m'apprendre. A l'heure dite, je le vois arriver et, venant vers moi, se mettre à genoux, se frapper la poitrine en disant plusieurs fois : « Mea culpa ». Ce qui a suivi était totalement surréaliste. Un discours incohérent. « Moi, Juif de diaspora, minable, lâche et traître. Toi, Juif d'Israël, fort, honnête et droit. Pourras-tu me pardonner cette saloperie ? » Il ne m'a même pas proposé de corriger quoi que ce soit à sa conduite. Je lui ai signifié que notre relation se terminait là définitivement. M'étant levé pour partir, il est resté à genoux dans une attitude dostoïevskienne réservée aux Russes. Ma seule pensée, à ce moment-là, était de souhaiter l'écroulement du régime soviétique qui pouvait créer des êtres pareils. Il m'a fallu attendre longtemps avant que ceci se réalise et, encore, d'une façon imparfaite, comme tout le monde le sait.

Le reste du séjour fut totalement réussi. L'apéro à la Fonda Pepe avec tout le monde de passage, les invitations à dîner à droite et à gauche, les aventures amoureuses à gauche et à droite. J'ai même eu la chance qu'une femme soit tombée amoureuse de moi. Comme elle était mariée, j'ai dû lui expliquer l'impossibilité dans laquelle j'étais de répondre à ses avances. C'est elle qui m'a appris toutes les techniques qu'on pouvait utiliser pour se faire plaisir sans

commettre l'adultère. Je m'en suis souvent servi par la suite. Le seul dommage était que mes relations avec le Tunnel ont cessé.

De retour à Paris, je me suis mis à travailler en vue de mon engagement comme chantre pour les offices de Roch Hachanah et de Kippour à la synagogue, rue Copernic. Comme la synagogue était trop petite pour accueillir tous ceux qui voulaient participer aux offices des grandes fêtes, la communauté se déplaçait vers une grande salle, d'abord au stade Coubertin et, plus tard, au Palais des Congrès. Certains membres ne désirant pas faire leurs prières dans un lieu qui n'y était pas destiné, préféraient rester sur place et c'est pour eux qu'on organisait des offices à la synagogue même. Quelque temps avant l'été, un samedi matin après l'office auquel j'ai assisté avec Emmanuel, monsieur Katzmann, le chantre connu de Copernic, m'a demandé si je pouvais assumer les offices des grandes fêtes, auxquels j'allais assister de toute façon, vu ma voix de chanteur et mes connaissances en liturgie juive. Avant que j'aie le temps de refuser, Emmanuel m'a tiré par la main et m'a dit : « Papa, dis oui ! ». Et j'ai dit que j'étais d'accord. La voix des enfants est la voix du ciel. Il me restait à travailler le répertoire que je ne connaissais que comme un fidèle, répertoire magnifique pour lequel j'étais secondé par un organiste et un chœur de huit, deux sopranos, deux altos, deux ténors et deux basses, tous du chœur de Radio France. S'il est vrai que le premier soir j'ai eu un trac épouvantable, c'est vite passé et j'ai pris énormément de plaisir à faire ces offices pendant de longues années.

Quelque temps après, j'ai reçu une de mes nièces. Je l'ai installée dans la chambre de Nathalie. Quelque chose d'étrange s'est passé. J'ai toujours cru que l'oncle et la nièce

formaient un couple incestueux jusqu'à ce que j'apprenne, par les textes les plus sûrs du Judaïsme, que non seulement ce n'était pas le cas mais qu'il était hautement recommandé d'épouser sa nièce, fille de sa sœur et sinon, fille de son frère. C'était quelque chose de très répandu dans le peuple juif depuis toujours. Évidemment, savoir cela a donné un contenu émotionnel à ce séjour de ma nièce qu'il n'aurait pas eu autrement. Cela explique pourquoi, dans le Cantique des Cantiques l'amant s'appelle « Dod », c'est-à-dire, oncle, et l'amante est « Ma sœur, ma fiancée ».

En novembre, Emmanuel a eu 13 ans, âge de la Bar Mitswah, la première majorité religieuse (la deuxième ayant lieu à 20 ans). Il a décidé de la célébrer dans la famille en Israël. Un voyage inoubliable avec visite, dès le premier soir, du Mur des Lamentations et la célébration, là même, le samedi matin suivant. La fête familiale qui a suivi était tellement émouvante que ma mère, en faisant son discours, s'est évanouie et a eu une fracture du bras. Je savais que, malgré le divorce, Emmanuel restait bien mon fils et fils de son peuple.

De retour à Paris, j'ai commencé une amitié amoureuse, qui a duré des années, avec une convertie au Judaïsme, RG, douce et tendre. Une excellente amie.

1975 fut l'année du retour en force de la musique dans ma vie. Cela a commencé par la pratique de la musique de chambre, sonates de Mozart et de Beethoven. Cela a continué plus tard comme je vous le raconterai en temps voulu.

En attendant, j'ai rencontré AN, récemment divorcée, qui était assoiffée de liberté et m'a fait découvrir tous les lieux d'échangisme à la mode à Paris. Totalement indifférent à ce qui s'y passait, j'y trouvais quand même de

quoi satisfaire ma curiosité de gynécologue en voie de devenir sexologue par la demande même de mes patientes du Planning Familial qui avaient besoin de renseignements pour vivre leur nouvelle liberté. Pratique passionnante. J'étais le premier médecin dans l'Histoire à faire des ordonnances prescrivant la lecture de quelques chefs-d'œuvre de la littérature comme les livres sur l'amour d'Ovide, Stendhal ou Denis de Rougemont. En plus, je faisais des cours privés d'anatomie et de physiologie sexuelles en m'étonnant toujours de l'ignorance en la matière de tant de gens.

Etant obligé de quitter mon cabinet et mon appartement rue Caumartin, c'est AN qui m'a appris un soir, par un coup de téléphone à minuit, l'existence d'un appartement à Montparnasse, rue de Vaugirard, qui me conviendrait, et que j'allais occuper dès mon anniversaire passé.

J'ai célébré le départ, après treize ans, de la rue Caumartin par une soirée étrange. Invité à une soirée médicale au Pré Catelan, on a découvert, au moment de passer à table pour le souper, qu'il manquait trois places. Le laboratoire a immédiatement improvisé pour les trois, dont moi-même, un souper dans un restaurant mexicain à Paris, avec musique et danse. Une jeune femme, YS, nous y accompagnait pour représenter le laboratoire. Mes deux confrères s'étant éclipsés dès le repas terminé, je suis resté avec YS pour la danse. Je l'ai invitée à finir la soirée chez moi. Quelle nuit ! Pour un adieu à mon cabinet, quel adieu !



## **Chapitre 46**

### **15.6.1975-15.6.1976**

Le 23.6.1975 fut une date importante. Après treize ans rue Caumartin, entre Le Printemps et la gare Saint Lazare, j'allais vivre à Montparnasse, rue de Vaugirard, près du métro Saint Placide et, surtout, près du Select, de la Rotonde, du Dôme et de la Coupole. Mon vrai quartier. Après un espace énorme sur deux étages, habitation et cabinet de groupe, je me suis trouvé dans un petit appartement de trois pièces de moins de cent mètres carrés. J'ai consacré la pièce du fond à mon habitation avec ma télévision, ma chaîne hi-fi, mon violon et mon Clavinova. A part mon lit, il y avait un fauteuil confortable. La pièce de devant est devenue mon cabinet médical divisé en deux par un magnifique paravent en bureau et en salle d'examen. La troisième pièce, à droite, qui donnait sur la cuisine, me servait de salle à manger, sauf aux heures de réception des patients où elle devenait une salle d'attente avec un plateau de fruits sur la table, un couteau et une assiette, pour les patients qui attendaient.

L'effet bénéfique s'est révélé rapidement. Je me suis

retrouvé comme dans un cocon, au chaud, entouré de tout ce que j'aimais.

Quand Nathalie ou Emmanuel, qui venaient dîner tous les vendredis soir, voulaient rester dormir, il, ou elle, pouvait le faire sur le canapé de la salle d'attente. J'étais heureux !

J'ai passé l'été à arranger l'appartement et les livres, déjà nombreux ; à faire connaître à mes patientes ma nouvelle adresse et à me faire connaître des pharmaciens du quartier. Le travail a repris rapidement et, comme je continuais à pratiquer des circoncisions rituelles, tout allait bien matériellement. Il y a eu aussi EK, une Hongroise de Tchécoslovaquie, belle et intelligente, qui habitait et travaillait à Genève et qui venait souvent passer le week-end avec moi. Nous sommes restés amis jusqu'à maintenant.

Les fêtes d'automne à Copernic encore comme chantre, ministre officiant comme on disait, avec plus de facilité et moins de trac.

Début novembre, nous allions célébrer les 14 ans d'Emmanuel. Quand je lui ai demandé ce qu'il voulait comme cadeau, il m'a étonné en me disant qu'il voulait que je l'emmène à Chinon. A ma question « Pourquoi ? », il m'a dit que chaque fois que je parlais de Chinon mes yeux brillaient. Ceci m'a confirmé dans mon impression de ma première visite à Chinon que quelque chose de mystérieux m'unissait à cette ville. Plus tard, j'allais m'occuper sérieusement de ce problème. J'ai accepté avec plaisir sa demande et, au jour dit, nous sommes partis, Nathalie, Emmanuel et moi à Chinon. Promenade et visite de la ville, un magnifique dîner « Chez Gargantua », promenade au bord de la Vienne, après le dîner, bras

dessus bras dessous. Je ne me suis jamais senti aussi proche de mes enfants que ce soir-là. Le lendemain, nous sommes rentrés en passant par Chenonceaux où nous avons visité le château et déjeuné au « Bon Laboureur » avant de regagner Paris. Quel merveilleux moment familial !

Début 1976, j'ai rencontré une Israélienne, RF, charmante et joyeuse qui m'a dit être amoureuse de moi à cause de mon front dont, disait-elle, il émanait « de l'intelligence ». Contrairement aux autres Israéliennes que j'ai connues, elle était sensuelle et libre. Un soir, pour le dîner, elle est venue avec une amie et, pour la première fois de ma vie j'ai vécu une expérience sensuelle « à trois ». Avec deux Israéliennes ! Ce fut incroyable et d'autant plus agréable. J'ai tout fait pour lui trouver un « mari » qui lui aurait permis de rester en France mais en vain. Je la regrette encore aujourd'hui.

Week-end à Genève chez EK. Quelle ville propre. C'en est presque gênant. De là, Megève où j'ai retrouvé Paulette Coquatrix. On a fait une promenade en calèche jusqu'à la cote 2000 et le soir j'ai pris le train pour rentrer à Paris. À l'arrivée, j'ai eu ce sentiment de faiblesse totale due au changement d'altitude. Pour l'unique fois de ma vie, j'ai été obligé de prendre un porteur pour aller au taxi avec ma valise. Pendant mon séjour à Genève, j'ai rencontré quelques élèves de Le Corbusier qui, en plus de l'architecture, s'intéressaient à la musique contemporaine. C'était mon premier contact avec cette musique qui allait devenir plus tard une de mes raisons de vivre.

Un dimanche après-midi pluvieux et triste, j'étais attablé au Select avec des amis. Brusquement, une envie de rester seul m'a saisi et je suis rentré chez moi. J'ai mis la télévision en route et suis tombé sur les premières notes de

la première symphonie de Mahler dirigée par Georg Solti avec l'orchestre de Chicago. Une heure de bonheur total. Je ne pouvais pas imaginer sur le coup que cette heure allait transformer ma vie. Elle m'a ramené à la musique avec une telle force que j'allais en faire ma deuxième raison de vivre, la première restant toujours la spiritualité juive que j'espérais voir un jour devenir la spiritualité de l'humanité toute entière.

Puis, il est arrivé avec la musique ce qui m'était arrivé avec le Judaïsme. Mes capacités immenses d'assimiler du savoir m'ont permis d'acquérir, en moins d'un an, une connaissance sérieuse de toute l'œuvre de Mahler, de Wagner et des trois de l'École de Vienne, Schönberg, Webern et Berg. Des marathons d'écoute avec l'aide de tous les livres que je pouvais trouver pour m'y aider. Un exemple : Pour acquérir une connaissance acceptable du « Ring » de Wagner, je me suis enfermé un samedi, après la fin du Chabbath, jusqu'au dimanche tard dans la nuit, chez moi, pour écouter, sans être dérangé, « L'Or du Rhin » samedi soir, « La Walkyrie » dimanche matin, « Siegfried » dimanche après-midi et « Le Crépuscule des Dieux » dimanche soir. Ceci avec l'aide du commentaire de Boucourechliev dans « l'Avant-scène Opéra » et d'autres sources donnant l'ensemble des leitmotifs et d'autres indications. Mahler me faisait peur jusqu'alors par la longueur de ses œuvres et je me suis tenu éloigné de Wagner pour des causes non musicales. Tout était balayé devant ce tsunami musical. Tout mon argent partait à la FNAC pour monter une discothèque acceptable. Des dizaines de disques. Un ami, VR, musicologue amateur, m'a même offert les dix symphonies plus « Le Chant de la Terre » de Mahler par Abravanel et l'orchestre de l'Utah,

version peu connue et passionnante. J'ai essayé, évidemment, de partager ma nouvelle passion avec des amis mélomanes et nous faisons, chez moi, des soirées concert. Un soir, nous écoutâmes « Wozzeck » de Berg et à la fin, ce furent des pleurs généralisés. Tout le monde versait des larmes à cause de la tristesse mais aussi à cause de la beauté de la musique. Encore aujourd'hui, j'ai du mal à retenir mes larmes en écoutant cet opéra. Parmi les convives, il y avait I, une jeune Allemande passionnée de Mahler, toujours triste et sombre. On va la retrouver bientôt.

Pour mon anniversaire, j'ai fait un petit bilan de ma vie. Mes enfants étaient proches de moi ; mes trois passions, dans l'ordre croissant, la gastronomie, la musique et la spiritualité étaient là ; j'étais en plein épanouissement dans l'amour avec beaucoup de femmes aimantes autour de moi. Je pouvais me considérer comme totalement heureux. Qui aurait pu imaginer que j'allais bientôt tomber dans la pire dépression de ma vie ?

## **Chapitre 47**

### **15.6.1976-15.6.1977**

L'été 1976 était chaud. Ciel bleu et soleil pendant des mois sans arrêt. La terre avait soif et s'asséchait. Chez moi, au premier étage dans l'immeuble sur cour, il faisait assez frais. Ça m'a permis de continuer mon travail sur la musique pendant tout l'été. Je n'ai pas quitté Paris. De toute façon, je n'aime pas partir de chez moi et je comprends mal les gens qui peuvent s'absenter pendant deux ou trois mois. Ne sont-ils pas heureux chez eux ?

Tout a bien commencé par un séjour au Touquet chez mon ami CM, avocat connu et très actif dans la communauté juive. J'y ai emmené RF, cette charmante Israélienne qui cherchait un mari pour pouvoir rester en France. Comme CM était divorcé, tout était possible. C'est pendant ce séjour qu'a eu lieu la libération par l'armée israélienne des otages de l'avion Air France à Entebbe que nous avons fêtée joyeusement.

La série noire a commencé fin août. Ce fut, d'abord, le suicide de I, la jeune Allemande qui venait écouter Mahler chez moi. Ensuite, le suicide de N, un Juif bulgare, rescapé

de la Choah, qui faisait de la sculpture et avec qui je déjeunais souvent chez Wajda, rue de la Grande Chaumière. Pourquoi ces suicides ? Pour N, peut-être en rapport avec ce qu'il avait vécu pendant la guerre. Pour I, mystère. C'est vrai qu'elle était toujours sombre. Ça ne s'est pas arrêté là. Un jour, je reçois un appel de mon ami VR, celui-là même qui m'a offert les Mahler d'Abraham. Son fils M, que je connaissais bien, avait été arrêté par la police une nuit à trois heures du matin et emmené à l'infirmerie du dépôt. Il était tout nu et criait des paroles incompréhensibles. Quel drame ! Je suis allé lui rendre visite à l'hôpital psychiatrique et en suis ressorti complètement déprimé. Ensuite, il y a eu ce magnifique concert Bernstein au théâtre des Champs-Élysées où, avec l'Orchestre national il a génialement dirigé « Harold en Italie » et la « Symphonie fantastique » de Berlioz. Pendant l'entracte, j'ai été abordé par une jeune étudiante qui m'a proposé de prendre un verre avec elle après le concert. Je l'ai emmenée à l'île Saint-Louis, à la fameuse brasserie face à Notre Dame. Brusquement, l'ambiance a changé sans que je ne comprenne pourquoi. Elle est restée silencieuse après m'avoir demandé de la ramener chez elle. Quand je lui ai demandé si elle voulait qu'on se revoie, elle m'a expliqué qu'elle ne pouvait pas entrer dans une histoire d'amour avec un homme de mon âge. C'était donc ça qu'elle a compris dans notre conversation. C'était la première fois de ma vie qu'on me disait que j'étais trop vieux pour quelque chose. Un coup terrible !

Décidé de refaire mon humeur, je suis parti en Israël pour célébrer les 89 ans de ma mère. C'est pendant ce séjour que ma sœur aînée a perdu son mari et j'ai été obligé d'assister à l'enterrement et aux premiers rites du deuil.

C'en était vraiment trop. Et ce n'était pas encore fini. Début janvier, un après-midi, assis au Select et lisant Le Monde, j'y découvre dans le carnet que mon ami DB, spécialiste des Gobelins et très proche, est mort et que l'enterrement avait lieu au moment où je lisais cela à Montparnasse. J'ai couru de toutes mes forces et suis arrivé trop tard pour ne trouver que la tombe ouverte, le cercueil et la masse des fleurs. Pourquoi ne m'a-t-on pas averti ? Et, surtout, pourquoi est-il mort si jeune ? Ces maudits cancers de la jeunesse qui emportent en un clin d'œil les plus solides. Retour au Select, même le garçon qui me servait me trouvait pâle. Il m'a même demandé si j'avais besoin d'aide. Voilà comment je suis passé, en quelques mois, du bonheur au malheur. Elle est étrange, la vie, et imprévisible.

Parmi mes patients il y avait un certain NM, traducteur professionnel, qui m'avait été adressé par mon ami israélien, FR, peintre, dont j'ai déjà parlé. NM habitait un magnifique appartement rue Servandoni (dans lequel j'habite depuis 1996) où il donnait, tous les jeudis soirs, un dîner à des amis autour d'une grande table qui permettait à quatorze personnes de s'asseoir confortablement. Un jour, après une consultation, il m'a demandé si je voulais venir à un de ses dîners. Vu l'état de tristesse dans lequel j'étais, j'ai accepté immédiatement, me disant que rencontrer des gens que je ne connaissais pas encore pourrait me faire du bien. Dès le jeudi suivant, je me suis présenté chez lui prêt à affronter mes nouvelles rencontres. La première surprise a été de découvrir que tout le repas était à base de courge, un des rares légumes que je n'aime pas. Les talents culinaires de NM, qui était né et a grandi aux Indes, ont sauvé la situation en nous présentant des plats qui avaient



tous les goûts sauf celui de courge. La deuxième surprise a été d'y rencontrer AC, une amie d'enfance avec laquelle j'étais à l'Académie de Musique de Jérusalem et, aussi, au mouvement scout Makkabi Tsa'ir. Elle était pianiste et vivait à Paris depuis longtemps. Très vite, une fois la grande émotion passée, nous avons décidé de faire de la musique ensemble. Il y avait aussi JS, une Juive américaine qui avait passé plusieurs années en Israël et qui parlait parfaitement l'hébreu. Elle allait jouer un grand rôle dans ma vie dans les mois qui ont suivi ce dîner. Excellente soirée dont je suis sorti réjoui à part le fait que JS m'a dit qu'elle sentait que j'étais déprimé et qu'elle allait m'aider si je le voulais. J'aurais dû me méfier.

Dès le lendemain, vendredi, j'ai reçu un coup de téléphone d'elle me proposant de se voir le lendemain, après le dîner. J'ai accepté. Je l'ai amenée chez Raimo manger un sorbet et puis chez moi pour écouter de la musique. Cette soirée s'est terminée par une nuit d'amour. Là encore, j'aurais dû me méfier. On n'entre pas dans une histoire d'amour quand on est déprimé. La dépression rend dépendant et il faut vivre les amours en état de liberté. La chose étant faite, je me suis mis dans un engrenage qui allait me faire sombrer dans une vraie dépression, combinée avec un chagrin d'amour, encore un. En attendant tout était beau. On partageait les mêmes goûts en amour et en musique et je l'ai initiée aux musiques que je venais de découvrir. Il y avait un problème à résoudre immédiatement. Elle était féministe et insistait pour garder toutes ses relations masculines intactes. Ça n'allait pas exactement dans le sens que je désirais donner à notre relation et était la cause de nos premières disputes. Que je hais ces disputes amoureuses qui font beaucoup de

mal et qui ne servent à rien en fin de compte. Je l'ai présentée à Nathalie et Emmanuel et elle venait souvent partager notre repas chabbatique de vendredi soir. J'étais déjà au courant de la notion de la JAP, Jewish American Princess (Princesse juive américaine), qui expliquait en partie le fait que les garçons juifs américains épousaient souvent des femmes non juives. Je n'avais ni la force ni le courage de mettre fin rapidement à cette relation et me suis laissé ferrer dans une situation intenable qui m'offrait beaucoup de plaisir et beaucoup de chagrin. Je savais qu'il fallait en sortir et j'ai essayé sans succès les ruptures à répétitions sans succès.

Pendant ce temps-là j'ai commencé les séances de musique de chambre avec AC et une de ses élèves, SA, qui allait devenir la grande Sonia Wieder-Atherton, une des grandes violoncellistes actuelles. Nous donnions de petits concerts chez NM, qui est devenu un vrai ami et chez qui je venais souvent. Il avait un chat mélomane qui accourait vers nous à chaque fois que nous jouions un thème d'une sonate en mineur pour violon et piano de Mozart. On a fini par l'appeler Mozart.

Il y avait aussi le travail sur la musique de la première moitié du vingtième siècle. Il fallait compléter mes connaissances en abordant l'école russe, Stravinsky, Prokofiev et Chostakovitch et l'école de Paris avec les Six, surtout Poulenc et Milhaud et, ensuite, le groupe Jeune France avec Messiaen et Jolivet. Avec Bartók que je connaissais bien déjà, j'étais presque au complet si je mentionne Ives et Britten, Villa-Lobos et Dallapiccola. Nous allions souvent, JS et moi, au concert. L'orchestre de Paris jouait en ce temps-là au Palais des Congrès et, sachant qu'après l'entracte il n'y avait pas de contrôle, nous

allions souvent pour la seconde partie des concerts.

Au mois de mars, je devais faire une circoncision à Caen. J'ai eu l'idée de passer le week-end chez les Coquatrix à Trouville-sur-Mer avec JS. Tout s'est bien passé jusqu'à l'après-midi de dimanche, où je fus pris de douleurs au ventre et commençai une des pires gastroentérites de ma vie. Heureusement que JS était là pour me conduire chez moi à Paris. Pendant quelques jours elle m'a soigné et nous avons terminé, une fois guéri, par un concert de musique du vingtième siècle à Rueil-Malmaison où nous avons écouté le concerto pour deux pianos de Poulenc, œuvre que j'aime encore aujourd'hui. Malgré mes souffrances physiques, c'est un moment de notre liaison dont je garde un souvenir chaleureux.

Pour son anniversaire en mai, j'ai offert à JS les sonates de piano de Beethoven pour l'inciter à reprendre son travail sur le piano. Pour le mien, elle m'a offert un ensemble jeans blanc. J'étais encore vraiment mince en ce temps-là.

## **Chapitre 48**

### **15.6.1977-15.6.1978**

Il était de plus en plus évident que la relation avec JS allait vers un échec. Son féminisme actif, son insistance sur la liberté totale ont rendu cette relation inapte à répondre à ce que je pouvais attendre d'une relation amoureuse. Ceci ne nous a pas empêchés de vivre encore des moments magnifiques. CM, mon ami avocat, que je voyais souvent, était à Knokke en Belgique pour l'été et il m'a invité à venir le rejoindre pour un week-end. Comme JS était obligée, étant étrangère, de quitter la France pour y revenir avec un tampon de la police des frontières, je l'ai emmenée avec moi. Magnifique moment, une grande lumière avant l'obscurité. A l'hôtel pour dormir et vivre de grands moments de sensualité, chez CM pour les repas. C'est étrange à quel point le séjour dans un hôtel rend les femmes plus libres sensuellement. De grandes promenades le long de la mer. Au retour, découverte de Bruges, ville magnifique qui est devenue pour moi un but de voyage fréquent. Loin de la « Ville morte » décrite dans un livre de Rodenbach et dans un opéra de Korngold. Tout ceci ne

pouvait pas sauver la situation qui allait en se dégradant. Même les fêtes juives d'automne, que nous avons vécues ensemble, n'ont pas pu l'améliorer. Début novembre, c'était fini. La dépression dans laquelle je vivais quand j'ai rencontré JS et que cette rencontre avait pu cacher, est ressortie de plus belle. Je suis parti en Israël pour les 90 ans de ma mère. Séjour plein de tristesse. A mon retour, j'étais sauvé de la déprime totale par les nouvelles sur le voyage de Sadate à Jérusalem et par les espoirs de paix. Mais ceci ne dura qu'un temps et, au départ définitif de JS, j'étais bon pour quelques mois de plongée dans les affres du « Chagrin d'amour » contre lesquelles j'ai inventé toutes sortes de thérapies, promenades rapides et prolongées au Luxembourg, écoute marathonnienne de musique, travail du violon avec les disques « Minus one » où je pouvais jouer la partie du soliste pendant que l'orchestre m'accompagnait, autoanalyse. Il y a eu ce magnifique « Pelléas et Mélisande » de Lavelli à l'Opéra Garnier qui m'a permis de « plonger » dans Debussy. J'étais, en même temps, en manque terrible par l'arrêt du tabac. Je savais que j'allais tout surmonter mais je savais aussi que ça allait prendre du temps, un an au moins, le temps prévu par le Judaïsme pour le deuil.

Pendant tous ces mois, je pratiquais des circoncisions un peu partout en France, à Nantes, à Lille, à Colmar. C'était l'occasion de changer les idées par les voyages en train et par les rencontres que j'y faisais. C'est surtout la journée à Colmar qui a apporté du nouveau dans ma vie. J'ai toujours aimé la peinture mais je n'étais jamais un passionné, gardant ma sensibilité pour la musique. La visite au musée Unterlinden de Colmar a été déterminante, par le « Retable d'Issenheim » de Grunewald, pour

l'enrichissement de ma vie par une nouvelle passion. A partir de là, je n'ai pas arrêté de visiter les musées et les expositions et mon budget, déjà grevé par les disques que j'achetais sans arrêt, s'est encore alourdi par l'achat d'une quantité considérable de livres d'art.

J'ai beaucoup vu CM, qui est tombé lui-même en chagrin d'amour à cause d'une ravissante Israélienne, et NM, chez qui j'avais rencontré JS et chez qui nous avons organisé une soirée pascale mémorable avec tous nos enfants et nos amis. Mon frère 'Hayim, est venu me rendre visite et nous avons fait un voyage aux châteaux de la Loire terminé par un week-end à la campagne chez RH, peintre connu. Il a été surtout impressionné par le château de Chambord que nous étions presque les seuls à visiter. Les touristes sont rares hors saison et hors week-ends. Il m'a aussi persuadé de venir passer le jour de l'indépendance en Israël. Séjour nettement moins triste que le précédent. J'ai même eu le courage de ne pas contacter JS qui vivait à Jérusalem.

## **Chapitre 49**

### **15.6.1978-15.6.1979**

Enfin, une rencontre féminine platonique et passionnante. RH, mon ami peintre, m'a présenté à JR, grande chanteuse, spécialiste de « Carmen » et d'Offenbach. Elle devait chanter le rôle de Didon dans un festival important. Mon amour de cet opéra de Purcell, qui datait de ma participation à des représentations en 1953 et ma sensibilité à ce sujet m'ont permis de l'aider dans la compréhension dramatique du rôle. Ce fut un temps merveilleux qui m'a aidé à sortir de mon chagrin d'amour. Un soir, dînant au restaurant, nous nous sommes laissés aller à la passion du sujet et nous nous sommes mis à chanter le duo final Didon-Enée à haute voix. A la fin, tout le restaurant était debout à nous applaudir. Quand le moment est arrivé, je suis parti la rejoindre au festival. Être là dans la salle et savoir qu'elle chantait pour moi est un des souvenirs les plus émouvants de ma vie. Après la représentation, souper et promenade dans la ville jusqu'au petit matin. Le lendemain, j'ai participé activement à une conférence de presse sur le sujet. C'est ce jour-là que j'ai

décidé de faire des conférences sur la musique et de devenir critique musical.

Retour à Paris, je me suis mis à la littérature. Ce n'était pas nouveau car j'ai, toute ma vie, été un grand passionné de littérature. D'abord tous les classiques russes, anglais et français pendant mon adolescence. C'était le temps béni sans télévision et sans ordinateur. Ensuite, quels souvenirs de mon premier livre lu en français, « Les Misérables », et de ma rencontre avec Julien Sorel dans « Le Rouge et le Noir ». Il est resté un ami jusqu'à aujourd'hui. Il y avait aussi la rencontre avec la littérature érotique dans « Histoire d'O ». Il y avait surtout la rencontre avec Rabelais et Montaigne, Molière et Racine. Maintenant, le temps était arrivé de m'attaquer à Proust. Ça tombait bien. Enfin le sujet Amour traité en profondeur. Pendant des mois, le moment Proust de ma journée fut un moment de bonheur. En plus, j'ai commencé à lire Michel Tournier et Marguerite Yourcenar. Dans la foulée, je me suis mis à la grande littérature grecque ancienne, Eschyle, Sophocle et Euripide. Le bonheur ! Il y avait aussi, et c'était important, Huysmans et « À Rebours », excellente préparation à la vie solitaire dans laquelle j'allais entrer. La Musique, la Peinture, la Littérature et le Cinéma. Il y avait là de quoi remplir une vie. Souvenirs du cinéma. Des films qui m'ont fait pleurer. « La Vie d'un homme », film russe déchirant. Toute la salle était en larmes. « L'Incompris » et « L'Autre » deux films magnifiques sur l'enfance en souffrance. « Les Sentiers de la gloire » que j'ai vu à New York quand il était encore interdit en France.

A la fin de l'été, grâce à une circoncision où elle était présente, a eu lieu ma troisième rencontre avec FC. Cette fois-ci, ça devait être une réussite. Cela ne l'a pas été. Nous



sommes quand même restés de grands amis pour toujours et avons beaucoup collaboré dans la musique plus tard.

C'était à ce moment-là que mon obsession de l'Allemagne a pris corps. Une idée qui semblait saugrenue à première vue. J'ai pensé que l'Allemagne était malade spirituellement et que la façon de la guérir serait d'en faire la première nation judaïsée d'Europe. Il ne s'agissait pas de devenir Juifs mais de devenir des Noa'hides, respecter les règles morales essentielles, et reconnaître le peuple juif comme peuple prêtre. Rome est bien devenue chrétienne après avoir persécuté les Chrétiens. Pourquoi l'Allemagne ne deviendrait-elle pas judaïsante après avoir persécuté les Juifs ? Cette idée m'obsédait, et m'obsède encore, et a joué un rôle important dans ma vie, même privée.

En attendant, je continuais ma fréquentation de l'appartement de NM avec ses dîners de jeudi et la musique de chambre et où je faisais des rencontres amoureuses avec l'élément féminin anglo-saxon. Il y avait M, l'Américaine, avec les deux yeux de couleurs différentes. Il y avait une autre M, Anglaise, qui n'aimait l'amour que dans le silence total. D'agréables souvenirs, légers et parfumés. En novembre, nous sommes partis à plusieurs à Baubesse, près des Baux de Provence, où NM possédait une magnifique maison de campagne, pour un week-end de fête et de musique. Un autre merveilleux souvenir.

Mon travail de circonciseur me permettait de faire des déplacements en province. Lille, Nantes, Rennes, Amiens, Compiègne, Roanne, Clermont-Ferrand. Des journées merveilleuses avec dépaysement, bonne table, vins de qualité et rencontres avec des personnes que je ne connaissais pas et qui, parfois, étaient passionnantes.

L'hiver fut baigné dans la musique de Berg en vue de

la création à l'Opéra Paris de « Lulu » dans sa version intégrale avec le troisième acte orchestré par Cerha. J'ai écouté toute la musique de Berg attentivement et profondément.

Le printemps 1979 fut un moment d'une richesse inouïe. D'abord, politiquement, ce fut la signature du traité de paix entre Israël et l'Égypte, d'une importance incommensurable. Sur le plan théâtral, ce fut « La Nuit des Rois » à Créteil avec toutes les pièces « royales » de Shakespeare. De 8 heures du soir à 8 heures du matin. Je n'aime pas le théâtre. A part quelques pièces qui m'ont touché, « Le Balcon » de Genet au théâtre Récamier, « 1789 » et « Dommage qu'elle soit une putain » à Vincennes, je reste insensible à cet art. Je trouve même que, souvent, il frise le ridicule. Mais j'aime Shakespeare et j'aime le théâtre chanté, l'Opéra, qui dans l'excès même, dépasse le ridicule pour atteindre le sublime.

Pour Berg, il y a eu l'extraordinaire week-end à Royaumont autour de « Lulu », passionnant, suivi de la création à l'Opéra de Paris avec la mise en scène de Chéreau et la direction de Boulez. Inoubliable ! Il y a eu aussi la découverte de « Die Soldaten » de Zimmermann en version de concert à la Maison de la Radio. Quelle surprise !

Sur le plan de l'amitié, ce furent deux événements contrastés. La célébration des 50 ans de mon ami CL à la Coupole. Une table énorme avec tous les « copains » de Montparnasse et, surtout, du Select. Le repas fut grandiose et les vins, exceptionnels, de grands bordeaux et de grands bourgognes avec, à la fin, le champagne. En face, la perte d'un de mes meilleurs amis. La mort de Bruno Coquatrix, début avril nous a plongés dans une semaine de deuil.

J'étais auprès de Paulette tout ce temps pour la consoler et la soutenir. Les obsèques ont été suivies par une foule immense et j'ai retrouvé le Père-Lachaise, non pas comme un lieu de promenade mais comme un lieu de douleurs. Ce fut une amitié délicate et rare. Il me manque encore aujourd'hui.

Pour les amours aussi ce fut un temps spécial. D'abord une aventure étrange. En visitant une exposition Wagner au Quartier Latin j'ai rencontré une jeune femme belle comme une héroïne wagnérienne. Je me suis mis à lui expliquer Wagner, ce qui semblait la passionner. À un moment donné, je l'ai prise par la main, l'ai emmenée dans un restaurant pour dîner tout en continuant à parler musique, ensuite, chez moi pour une nuit d'amour. Le matin, elle est partie. Je ne l'ai jamais revue et je ne connais pas son nom. La rencontre avec MLB fut tout à fait différente. Elle travaillait dans le département musique à la FNAC et je l'avais remarquée depuis longtemps. Grâce à quelques griffes de chat sur son visage et à ma proposition de l'aider médicalement, nous avons lié une relation qui allait devenir une grande histoire d'amour. Enfin, la guérison totale de mon chagrin d'amour. Je vais y revenir.

## **Chapitre 50**

### **15.6.1979-15.6.1980**

Cette année jubilaire allait être très riche d'évènements, bons et mauvais. D'abord, les morts. Les copains de Montparnasse, RS et RA. Pour RS, prof de math, ce fut une vraie tragédie. Cinq ans auparavant, il avait accepté un poste d'inspecteur d'Académie dans les départements d'outre-mer pour se permettre une retraite plus rapide et mieux rémunérée. Après avoir terminé son temps, il s'appêtait à rentrer à Paris pour profiter de son travail quand un stupide accident de voiture (mais ne sont-ils pas tous stupides) l'a fauché. Nous étions tous là, pour ses obsèques, tristes et émus, et avons fait un déjeuner amical à la Coupole à sa mémoire. RA était un Juif roumain qui a réussi à passer la guerre à Montparnasse sans l'étoile jaune et sans être inquiété grâce à l'aide de ses amis. Tout à fait dans l'esprit de famille qui régnait à Montparnasse en ce temps-là. Il s'occupait beaucoup de son chien qui venait en remplacement des enfants que sa femme n'a pas pu avoir. Et puis, il y a eu le Dr. PC, rescapé des camps, qui était un des deux directeurs de la Maison de

Santé d'Épinay où j'avais travaillé pendant quelques années. Il s'est suicidé. Pourtant, il avait reçu tous les traitements possibles y compris une analyse. Il ne fut pas le seul à se suicider. L'autre directeur, le Dr. B, a fait de même. Tout cela m'a poussé à réfléchir sur l'exercice de la Psychiatrie. Était-ce le fait de son exercice qui déterminait cette fragilité ou bien cette fragilité qui déterminait le choix de cet exercice ?

Pour l'amour, l'été 1979 me faisait baigner dans le bonheur. L'histoire d'amour avec MLB était très gratifiante sur tous les plans et m'a consolé de toutes mes souffrances. Le seul défaut était qu'elle voulait se marier et avoir des enfants, ce que je ne voulais pas. Je savais que cette histoire n'allait pas durer et l'ai acceptée telle qu'elle était. A la fin de l'été, nous nous sommes séparés et MLB s'est mariée quelque temps après. Nous avons décidé de ne pas nous voir malgré l'amour qui nous animait l'un et l'autre. C'est grâce à cet amour que j'ai pu passer à la solitude sans chagrin.

Au début de l'été, il m'a été donné de vivre des moments extraordinaires en tant que chantre. FC, qui s'occupait du service de presse de l'abbaye de Sénanque, a eu une excellente idée. Il devait y avoir à l'Abbaye un concert des Solistes de Lausanne consacré aux Lamentations de Jérémie. Elle m'a proposé, avec l'accord du directeur, d'introduire les morceaux qu'ils allaient chanter en latin par le même texte en hébreu, en utilisant les diverses musiques de la tradition juive. Évidemment, j'ai immédiatement accepté cette idée. Je ne peux pas décrire ce que j'ai ressenti au début du concert, devant l'ouvrir tout seul, a capella. J'ai voulu fuir, j'ai failli m'évanouir. La seule façon de savoir ce que j'ai fait est

d'écouter l'enregistrement car je ne me souviens de rien. Je peux dire, l'ayant écouté, que c'était bien. Le lendemain, visite avec FC du cimetière juif de Carpentras qui allait devenir célèbre plus tard. Nous sommes aussi montés presque au sommet du mont Ventoux. Le second concert, à Villeneuve-lès-Avignon, s'est mieux passé car mon trac était moindre. Je garde un merveilleux souvenir de cette première fois où j'ai chanté devant un public de quelques centaines de personnes. Ces concerts devaient faire partie des programmes de France Culture.

Pendant cet été, j'ai fait un magnifique voyage dans les châteaux de la Loire avec une amie israélienne, NA. Une anecdote amusante : NA, qui a fait fortune aux USA, avait l'intention de faire ce voyage seule en voiture louée. Quand je lui ai proposé de le faire avec elle, elle a accepté à condition que je sois son invité, ce que j'ai accepté à mon tour. Pendant le dîner « Chez Gargantua » à Chinon, on nous a donné deux menus à consulter, à elle sans les prix, à moi avec. J'ai appelé le maître d'hôtel pour lui faire remarquer qu'il n'avait pas le bon coup d'œil car, étant le gigolo de madame, il devait me donner le menu sans prix et à elle, l'autre. Nous avons beaucoup ri.

J'ai toujours eu le fantasme, hérité des westerns, de monter à cheval. Ayant appris que le Club Méditerranée avait un centre hippique à Pompadour, j'ai voulu passer quelques jours là-bas. Le premier cours fut dramatique. Étant monté à cheval pour la première fois de ma vie, j'ai entendu le moniteur me crier : « Ne bouge pas ! Reste calme ! ». Il était blanc. Ayant fait ce qu'il fallait, il m'a expliqué que le cheval avait son mors défait et que je risquais d'être emporté par le cheval dans un galop dont on ne sait pas comment je serais sorti. Je suis descendu et ne

suis jamais plus monté. Mon expérience de cavalier s'est arrêtée là. Je disposais d'un temps libre dont j'ai profité pour visiter la région. Très impressionné par Rocamadour avec le rocher menaçant au dessus de la tête. Surtout impressionné par la visite du gouffre de Padirac. Il existe dans la nature beaucoup de symboles phalliques mais c'était la première fois que j'ai visité un symbole féminin aussi extraordinaire. Il y avait la vulve, le vagin, le col de l'utérus qu'on traversait dans un petit bateau sur une rivière étroite souterraine, et l'utérus sous forme d'une cavité immense qui pouvait contenir une cathédrale, avec des stalactites et des stalagmites splendides.

Une grande émotion : pendant la fête de Çim'hath Torah, j'ai aperçu une famille juive, père, mère et deux enfants, habillés exactement comme les Juifs orthodoxes s'habillaient en Pologne et en Russie dans le temps et certainement comme la famille de mon père s'habillait. Réminiscences inconscientes de mes origines.

A la synagogue de la rue Copernic que je fréquentais, on m'a proposé de faire un cours de Talmud à l'Institut International d'Études Hébraïques (IIEH), rue Servandoni, où l'on était censé former les futurs cadres du mouvement libéral. J'ai accepté et, dès la rentrée scolaire, me suis mis à la tâche avec joie. J'avais beaucoup de monde dans mon cours, Juifs et non Juifs. Enfin, plongé à nouveau dans les délices de l'étude juive, si pleine d'intelligence.

Ma nouvelle découverte littéraire fut la littérature du Moyen Âge. En même temps, j'ai plongé dans la musique de la même époque, à commencer par la messe de Guillaume de Machaut. J'ai aussi découvert Albert Cohen avec « Solal » et, surtout, « Belle du Seigneur », un chef-d'œuvre absolu. Ça rejoignait parfaitement mes idées sur

l'amour passion telles que je les appliquais moi-même et telles que je les enseignais à mes patientes en sexologie que je pratiquais de plus en plus. C'était normal puisque je voyais beaucoup de patientes qui venaient pour des problèmes de contraception.

Fin novembre 1979 se déroulait le festival d'Anjou et FC, avec qui ma relation s'est transformée en relation d'amitié et de culture, m'a demandé de l'accompagner à Fontevraud pour un week-end consacré à « Esther » de Racine. Ce fut encore un moment d'une joie rare au théâtre. Henri Ronse a réussi à présenter la pièce telle qu'elle devait être jouée à ses débuts avec, même, la musique de Moreau. Des larmes d'émotion me montaient dans les yeux. Pour quelqu'un qui n'aime pas le théâtre ce fut vraiment un moment exceptionnel.

Toujours avec FC, nous avons eu un événement exceptionnel avec « Le Soulier de satin » monté intégralement par Jean-Louis Barrault à Orsay. Douze heures de représentation. Ce ne fut pas aussi réussi qu'« Esther » mais ce fut quand même un grand moment.

Une autre grande émotion : La sortie à Paris du film yiddish « Le Dibbouq ». Encore des larmes. Serais-je devenu sentimental à l'approche de mes cinquante ans ?

Nous avons fait, FC et moi, encore un voyage en Anjou pour voir « Eurydice » de Caccini, considéré, à tort ou à raison, comme le premier opéra de l'Histoire, à Angers. C'est pendant ce voyage que j'ai eu la possibilité de prendre connaissance de l'Apocalypse de Saint Jean, tapisserie du 14<sup>ème</sup> siècle, qui se trouve au château d'Angers. J'ai eu l'idée de monter un spectacle, dans le cadre du festival d'Anjou, où le texte biblique du 1<sup>er</sup> siècle, que j'allais travailler pour qu'il corresponde à la



présentation, serait rejoint, en plus de la tapisserie du 14<sup>ème</sup>, par une musique du 20<sup>ème</sup>. Ayant présenté le projet à Henri Ronse, il s'enthousiasma et me donna carte blanche. J'ai trouvé un jeune compositeur de musique acousmatique, Denis Dufour, qui a écrit une musique magnifique. Ayant acquis les droits sur les diapositives de la tapisserie, nous avons tout ce qu'il fallait pour présenter l'ensemble à tous les publics. Malheureusement, Henri Ronse a quitté la direction du festival d'Anjou et tout ce magnifique projet est tombé à l'eau sauf pour des présentations de la musique et du texte lu par moi-même aux concerts de Motus, groupe créé par Denis Dufour pour faire connaître la musique acousmatique.

Pendant ce séjour, nous avons passé un après-midi avec Henri Ronse à chercher de nouveaux lieux en Anjou pour le festival. Un de ces lieux fut un très beau château. Dès l'entrée, j'ai eu l'impression de connaître les lieux. En voyant une plaque sur le mur intérieur, j'ai compris que c'était le château de la famille de MLB que je connaissais par des photos qu'elle m'avait envoyées pendant ses séjours. Grande émotion. Le soir même je lui ai écrit une lettre d'amour et, dès mon retour à Paris, transgressé l'interdit de nous voir en allant lui rendre visite sur son lieu de travail. Ce fut bouleversant pour elle et pour moi mais elle était déjà ailleurs, mariée et en attente d'enfant. Quelle douleur !

Sartre est mort en avril. J'ai gardé le souvenir de la forte impression que m'a faite la lecture du « Sursis ». Par respect et par curiosité je me suis rendu au cimetière du Montparnasse pour son enterrement. La foule immense qui se pressait à l'entrée du cimetière nous écrasait. Brusquement, je me suis trouvé face à une jeune femme

qui avait des yeux magnifiques, bleu-vert, avec l'iris entouré d'un cercle noir. Nous nous sommes regardés et, sans dire un mot, nous nous sommes mis à nous serrer dans les bras l'un de l'autre en nous embrassant comme des fous. Un grand moment érotique probablement en rapport avec la présence de la mort. Rien ne s'est passé ensuite. Juste un parfum d'un souvenir inoubliable.

Je n'allais pas arriver à mon anniversaire jubilaire tranquillement car l'inspection des impôts m'a envoyée une femme aigrie et satanique pour m'inspecter. Quiconque a eu droit à une inspection d'impôts sait de quoi il s'agit, l'horreur. Cela allait durer des mois et, par miracle, j'en suis sorti sans trop de dégâts, mais que ce fut désagréable !

Comme mon anniversaire juif, selon la lune, tombait avant le 15 juin, je suis parti en Israël pour le fêter par un merveilleux dîner entouré de ma mère, de mes frères et de mes sœurs, sans épouses ni époux. Juste ceux qui étaient là à ma naissance. Chacun a pris la parole pour évoquer les absents et les souvenirs. J'ai senti ce soir-là la douleur d'avoir choisi de vivre ailleurs. Il était trop tard pour revenir en arrière. J'ai terminé ma cinquantième année par un dîner le 15 juin avec Nathalie et Emmanuel et par une fête avec mon ami MN, qui m'a offert une superbe Bible avec un texte très touchant. J'allais entamer le deuxième compte jubilaire de ma vie.

Il manque encore un compte rendu, que j'ai gardé comme bilan du jubilé, celui de mon travail le plus important. L'institut où j'enseignai le Talmud, devant le succès des cours, m'a nommé comme directeur de cet institut avec un travail tous les après-midi, ce qui m'obligeait à diminuer mon activité gynécologique et

sexologique et de la cantonner au matin. La satisfaction fut au niveau de la surprise de la nomination. La première chose que j'ai faite fut de convoquer une Assemblée Générale pour changer le nom en « Institut Libéral d'Études Juives », l'ILEJ. Il était important d'imprimer d'emblée ma marque sur le lieu. À partir de là, j'ai gardé le lundi comme jour du Talmud, et ajouté un cours de Bible le mercredi et un cours de Liturgie le jeudi une semaine sur deux en alternance avec la Qabbalah, la Mystique juive. J'ai aussi ajouté une réunion le samedi matin pour une prière en commun et un cours sur le passage hebdomadaire de la Torah. Très vite, je fus sollicité par les jeunes de la communauté pour une intégration dans notre structure, ce que j'ai accepté avec plaisir en leur octroyant une rencontre studieuse le lundi soir, après mon cours de Talmud.

Dire que tout ça me fatiguait énormément serait une évidence mais la satisfaction me donnait un surplus de force et de courage et j'ai tenu ce rythme pendant presque dix ans. J'avais un jour libre, c'était le mardi, où après avoir visité les bébés que j'avais circoncis le dimanche, j'étais complètement libre. C'est devenu mon jour de grand plaisir avec un déjeuner dans un « grand » du Michelin et une après-midi de rencontres et de plaisir.

## **Chapitre 51**

### **15.6.1980-15.6.1981**

Les célébrations du cinquantenaire ne se sont pas arrêtées là. J'eus encore un dîner avec GS, mon « frère » jumeau avec qui je gardais une relation malgré sa surcharge de travail. Il y eut aussi la soirée avec une nouvelle rencontre, LC, hôtesse d'accueil d'une grande maison commerciale arabe. Dès notre rencontre, elle m'a demandé de ne pas lui faire la cour. Elle me dirait elle-même quand elle serait prête. Par contre, elle m'a fait connaître une de ses collègues, C, qui était probablement une des plus belles femmes que j'ai vues dans ma vie. Elle était fanatique d'opéra et venait chez moi regarder les opéras qu'on passait à la télé. Il y en avait beaucoup cette année-là.

Une étrange aventure : J'avais rencontré quelques mois auparavant, au Sélect, un garçon, G, qui s'intéressait énormément à ce que je faisais et a montré des signes d'une attirance homosexuelle qui me mettait mal à l'aise. Je voulais arrêter cette fréquentation. Cela s'est fait tout seul quand il m'a demandé de lui prêter de l'argent. Je lui ai dit

que ceci provoquait souvent une double perte, l'argent et l'ami, il a insisté et jurait ses grands dieux qu'il allait me rembourser dans la semaine. Je ne l'ai plus revu. Fin juillet, je reçois un coup de téléphone de lui m'annonçant qu'il était à Paris et voulait m'inviter à dîner pour me rembourser. Il est arrivé le soir, à la fin de ma consultation, avec l'argent dû, une bouteille de whisky de grande qualité et une amie qu'il m'a présentée comme le grand amour de sa vie. Pendant le dîner au restaurant, pendant qu'il s'absentait quelques minutes, elle s'est mise à caresser mes mains. Devant mon étonnement, elle m'a rassuré. G ne serait pas fâché. Après le dîner où on a beaucoup parlé de Wagner, nous sommes rentrés chez moi pour écouter sa musique. J'ai eu droit à une nuit d'amour à trois dont peuvent rêver tous les hommes. Le matin j'ai eu l'explication. Amoureux de moi, il avait compris qu'il ne pouvait pas m'approcher et a remplacé cela en m'offrant la femme aimée. Etrange !

En août, voyage à Bruges avec Nathalie. Deux jours de bonheur total. On pouvait enfin communiquer vraiment et elle pouvait me raconter sa vie et ses difficultés. Elle était à la Sorbonne en vue du concours pour devenir prof de français. Nous nous sommes promenés à pied, en calèche et en bateau et avons fait un merveilleux dîner. Après le dîner, le café Mozart, lieu magique, où nous avons écouté avec beaucoup d'émotion le Treizième quatuor de Schubert. Je me souviens aussi que nous sommes rentrés à Paris sous un déluge qui a duré pendant tout le voyage.

Les fêtes d'automne toujours à Copernic avec un chœur augmenté de quelques éléments selon ma demande. Malheureusement, ces fêtes se sont terminées tragiquement par un attentat à la bombe un vendredi soir

pendant l'office. Tout le monde se souvient de cette soirée et de la manifestation monstre qui a eu lieu le lendemain. L'antisémitisme n'est pas mort. Si après la Shoah il a encore pu ressusciter, c'est qu'il est immortel, à moins de pratiquer la fuite en avant pour judaïser tous les monothéistes. J'ai rencontré une prof d'allemand, AB, qui était tout à fait d'accord avec moi, étant elle-même une juive convertie au catholicisme. Nos rencontres amoureuses étaient étonnantes car on n'y parlait pas d'amour mais de théologie. J'étais de plus en plus décidé à m'installer quelque temps en Allemagne pour commencer ce travail.

Devant le succès de mes cours, on m'a proposé de prendre la direction de l'IIEH. J'ai hésité, pour enfin accepté. Ceci voulait dire que mon travail en cabinet ne pourrait plus se faire que le matin, les après-midi étant consacrés à l'Institut, travail de direction et cours de Bible, de Talmud, de Qabbalah et de Liturgie. Une vie passionnante partagée entre la Gynéco – Sexologie et le Judaïsme, deux des grandes passions de ma vie.

Il me restait à résoudre un problème. Nathalie ou Emmanuel ou les deux venaient dîner avec moi tous les vendredis soirs. Par contre, je restais souvent seul le samedi midi, ce qui était bien triste. Le hasard m'a fait rencontrer au réveillon du jour de l'an chez FC une autre fanatique d'opéra, SA, à qui je proposais de passer tous les samedis midis ensemble à déjeuner, à écouter des opéras et à faire une sieste « améliorée » (ai-je besoin de préciser de quoi il s'agissait ?). Elle a accepté. On a commencé par la Norma, écoutée parfois en boucle pendant des heures. C'était le temps où mes études de Sexologie m'ont fait découvrir les pratiques Tao et Tantra, ce qui ajoutait du sel

à nos rencontres. Ceci n'a pas duré plus que quelques semaines puisqu'elle n'acceptait pas de limiter nos relations et voulait les élargir. J'ai refusé. Un autre hasard m'a fait rencontrer GG, descendante de la noblesse impériale, qui a accepté mon offre et m'a initié à Turandot de Puccini dont je suis tombé amoureux. Elle m'a fait aussi connaître la collection « L'Avant-Scène Opéra ». Notre relation s'est terminée pour les mêmes raisons qu'avec SA. Je voulais garder ma liberté. Je voulais vivre seul, avec la littérature et la musique.

Ma nièce Diqlah, fille de ma sœur Géoulah, est morte à 40 ans. Un vrai deuil dans la famille. Ce fut la première fois que quelqu'un de plus jeune que moi mourait. Un sentiment d'insécurité s'est emparé de moi.

Ce fut en ce temps-là, début 1981, que l'Ecole israélienne de Paris m'a demandé de donner de cours de sexualité aux élèves de classes supérieures, une expérience passionnante. Pour ma première leçon en terminale, j'ai écrit sur le tableau noir le principe du Tao : « La verge n'est pas un tuyau. C'est une antenne ». Des années après, des gens que je ne connaissais pas me disaient se souvenir de ces cours et de cette devise.

Le 12.2.81 a eu lieu un événement que je n'oublierai jamais, le plus beau concert de ma vie. Les Gurrelieder de Schönberg dirigés par Seiji Ozawa. J'en suis sorti complètement bouleversé et ai passé une nuit blanche. Etrange qu'il puisse y avoir un concert tellement plus beau que tous les autres.

Pendant l'hiver, les Solistes de Lausanne m'ont demandé de venir en Suisse pour renouveler les concerts sur les Lamentations de Jérémie de Provence. Un concert au conservatoire de La Chaux de Fonds et un dans une

église de Neuchâtel. Grand succès. Le concert de Neuchâtel m'a même valu une critique dithyrambique dans le journal local.

Fin mai, j'ai terminé ma lecture de la Recherche de Proust. Un moment de grande tristesse. Ce fut comme si je perdais un ami très cher. Je savais que j'allais y revenir, ce que j'ai fait plusieurs fois encore, chaque fois dans une autre édition, comparant ensuite mes notes dans les diverses formes.

Cette 51<sup>ème</sup> année s'est terminée royalement. LC, celle-là même qui m'interdisait de lui faire la cour m'a invité à la représentation de Turandot à l'Opéra et, après le souper qui a suivi, m'a déclaré que le temps était arrivé de devenir amants. Beau cadeau d'anniversaire.



## Chapitre 52

### 15.6.1981-15.6.1982

A force de déjeuners à la Coupole, nous avons eu droit, CL et moi, à une invitation par monsieur Lafon, le patron. Repas succulent, bien arrosé de bons vins. Le clou de ce déjeuner fut le digestif. Un armagnac de 1922 et un cognac de 1878 !! Avec un bon cigare de La Havane, il y avait de quoi réjouir le cœur d'un homme.

En juillet, j'ai décidé de m'offrir un séjour à Avignon pour le festival. Parti de Paris, je me suis arrêté le premier soir à Vichy. Après le dîner, une soirée en boîte. Rencontré une D avec qui j'ai beaucoup dansé. Nous avons terminé la soirée en amoureux au bord de l'Allier. Couché à 3 heures du matin, je me suis quand même levé très tôt car la journée qui m'attendait était chargée. Passé par Clermont-Ferrand et monté au sommet du Puy-de-Dôme. En montant à pied les derniers mètres, j'ai fait ma première crise d'angine de poitrine. Il n'y avait aucun doute. Mes coronaires étaient bouchées. L'effet fut foudroyant. Finie la jeunesse. J'ai essayé de faire comme si de rien n'était. Arrivé au Puy-de-Sancy, ça a recommencé ainsi que

pendant la visite du Puy, ville étonnante avec deux éminences au centre de la cuvette où elle se trouve. Après un repos à l'hôtel, je suis quand même sorti en me promettant de voir un cardiologue une fois arrivé à Avignon. Le lendemain, tout allait mieux. J'ai continué mon voyage oubliant complètement ma santé. (Je suis resté six ans sans une autre alerte). Ce devait être la fatigue jointe à la montée du Puy, une crise d'angine « expérimentale ». Les gorges du Tarn où j'ai pris en stop une ravissante Allemande, S, avec qui j'ai passé la soirée très agréablement à Millau qui était en fête ce soir-là. Le lendemain, découverte de Montpellier-le-Vieux, cet ensemble étonnant de rochers qui donne l'impression d'être une vraie ville. Enfin, Avignon où FC m'a demandé de me joindre à son groupe de loisirs culturels comme musicologue, ce que j'ai fait avec un immense plaisir. Dès le lendemain, « Don Giovanni » au festival d'Aix, ensuite, le théâtre avec « Le Roi Lear » à Avignon suivi d'un Requiem de Verdi à Vaison-la-Romaine qui a failli ne pas avoir lieu à cause de la pluie. Pour terminer, « La Flûte enchantée » à Orange. Toutes ces soirées étaient des premières pour moi, n'ayant jamais fréquenté le Midi pendant l'été. Je fus enchanté au point de conclure avec FC un accord pour récidiver tous les ans. Je suis devenu le musicologue officiel du groupe dont le nom exact était « Les Nouveaux Week-ends, association pour les loisirs culturels ». Après le départ du groupe, je suis resté encore un jour à Avignon pour voir une représentation théâtrale assez extraordinaire du « Woyzeck » de Büchner. Sur le chemin du retour, je me suis arrêté un soir dans le Beaujolais où j'ai dîné en compagnie de sept femmes chez une vigneronne que j'ai connue à Paris. Quel voyage !

Rentré à Paris, j'ai complètement oublié les crises d'angine qui, elles, m'ont oublié pendant des années.

Rencontré à la Coupole Henri Helmann, cinéaste, à qui j'ai parlé de mon projet de faire un film avec « Narcisse et Goldmund ». Il a lu le livre, a été tout à fait enthousiasmé et a entamé la procédure pour avoir les droits qu'il a fini par avoir. Il voulait qu'on fasse le scénario ensemble et a accepté mon idée de faire jouer les deux rôles par le même acteur pour bien faire sortir le sens profond de cette œuvre. Tout était prêt quand il a reçu une énorme commande de la télévision pour une longue série qui allait l'occuper pendant très longtemps. Le projet est tombé à l'eau à mon grand regret.

C'est à peu près à cette période que nous avons commencé, RM, le noble normand, et moi, à nous rencontrer tous les jours à la Rotonde pour passer de merveilleux moments amicaux. D'ailleurs, nous avons conclu que si nous étions homosexuels tous les deux, cela aurait pu donner une grande histoire d'amour.

Le 15 août, j'ai passé la journée à Fontainebleau. Promenade en forêt et grande fête le soir à Moret-sur-Loing. Toujours l'espoir de rencontrer MLB dans les rues ou à la fête. Elle passait tous ses week-ends à Fontainebleau. Je pensais énormément à elle et espérais, sans y croire, un retour.

Dès la rentrée, ND, une amie dentiste qui m'a entendu chanter à Copernic pendant les grandes fêtes, a organisé une soirée de chants liturgiques juifs où j'ai chanté devant plein de monde. Rose Mi d'Avignon, qui tenait un restaurant connu place des Carmes, m'a demandé elle aussi une soirée identique, ce que j'ai fait avec plaisir. Pour la partie chant de la soirée elle a trouvé un magnifique vieux

candélabre plein de bougies pour éclairer la scène. J'étais en train de commencer une vraie carrière de chanteur.

Un jour d'octobre, sur recommandation de son médecin, nous nous sommes présentés, Monique et moi, devant le tribunal rabbinique pour parfaire notre divorce par le divorce juif. Tant que ce n'était pas fait, elle ne se sentait pas libre. Incroyable à quel point j'ai pu être ému par la cérémonie. On dit qu'au moment d'un divorce d'avec sa première femme, l'autel du Temple verse des larmes. Ce jour-là c'était à moi de verser des larmes. L'échec de la famille est un échec terrible.

Fin octobre, Brassens est mort. Un bien triste départ. Récemment, dans le métro, j'avais pour voisine une femme qui lisait un livre sur Brassens où il y avait une photo de moi en train de lui faire une injection intraveineuse pendant son récital à l'Olympia. J'étais avec lui en coulisse tous les soirs pour lui permettre de tenir le coup en lui injectant des spasmolytiques en attendant l'opération. Elle a trouvé que j'étais beaucoup plus jeune sur la photo, évidemment !

Mes activités dans le cadre des Nouveaux Week-ends continuaient à Paris. Ce fut « La Tragédie de Carmen » de Brook aux Bouffes du Nord avec une conférence sur « Carmen ».

Ma vie solitaire commençait à prendre forme et à me donner des joies culturelles immenses. C'est à ce moment-là que je me suis mis à lire « A Rebours » d'Huysmans qui est le livre à lire pour quiconque voulait vivre seul. J'ai aussi commencé à « faire » les restaurants trois étoiles du Michelin, Lasserre, Taillevent et les autres, tout seul, ce qui me permettait de regarder attentivement les autres et de réfléchir aux choses importantes de ma vie.

Depuis quelque temps déjà, j'avais une liaison amoureuse avec CH, rencontrée au Rosebud. Elle était en chagrin d'amour et très sensible. Très ouverte à la culture sous toutes ses formes, nous avons pu mêler nos activités amoureuses à des activités culturelles d'une manière très harmonieuse sans que l'un n'empiète sur la liberté de l'autre. Nous avons commencé 1982 par un voyage en Belgique. D'abord Bruges. Dîner au « Duc de Bourgogne ». Gibier. Nous étions de si bonne humeur que nous avons décidé de boire une grande bouteille de Bourgogne dont le prix était vraiment effrayant. Le lendemain, en route vers Bruxelles, j'ai regardé la note de l'hôtel. Le vin n'y était pas. Oubli ? Cadeau ? Quelques années après, la première fois où j'ai emmené Uli avec moi à Bruges, je suis entré à l'hôtel, rappelé au directeur ce séjour et l'ai remercié de son geste. Il m'a répondu très dignement : « C'était normal. Vous étiez si amoureux et si heureux ». Très noble. A Bruxelles nous avons assisté au superbe « Wozzeck » de Neugebauer à la Monnaie. D'ailleurs, nous avons été quelque temps après à Orléans pour un autre « Wozzeck » aussi intéressant. J'ai un amour immense pour cet opéra. Nous avons emmené C, la sœur de CH, avec nous. J'ai commencé à fantasmer sur une histoire d'amour avec deux sœurs, comme Jacob dans la Bible. Malheureusement, ça ne s'est pas passé comme je l'espérais.

Nous avons aussi passé une soirée à Chaillot pour voir le « Faust » de Vitez. Ce soir-là, j'ai retrouvé mes préventions anti-théâtre.

J'avais comme élève à l'Institut une conteuse, Catherine Zarcate. Elle m'a demandé de venir un soir à la Vieille Grille pour assister à son spectacle. Par politesse, j'ai accepté. Dès mon arrivée, on m'a proposé une table que

j'ai refusée ayant l'intention de partir assez rapidement, après avoir accompli mon devoir de politesse. Je suis resté debout. Elle a commencé à raconter sa première histoire. Je fus tellement pris que je suis resté des heures debout à l'écouter, toutes les tables étant occupées. Parfois, on ne sait pas d'avance ce qu'on aime.

Comme je continuais à donner des cours d'éducation sexuelle aux élèves de l'école israélienne, j'y ai rencontré un jour une jeune prof de rythmique, IS. Je l'ai emmené voir « Le Songe d'une nuit d'été » à Chaillot. Il n'y a pas eu de suite mais je l'ai encore rencontrée sur mon chemin beaucoup plus tard quand il devint évident que je n'allais pas finir ma vie sans une liaison sérieuse avec une Israélienne.

Dans le cadre de mes activités musicologiques, il y avait un remarquable « Macbeth » de Verdi au Châtelet, mis en scène par le génial Pier Luigi Pizzi. A ma droite, il y avait une jeune femme que je ne connaissais pas. Au moment de l'air de Macduff au 4<sup>ème</sup> acte, qui me met toujours en transe, je n'ai pas pu résister à la pulsion de lui prendre la main. Elle l'a laissée là, entre mes deux mains, et a ajouté son autre main. Elle s'appelait NH et est devenue ma nouvelle aventure amoureuse qui baignait dans l'opéra. Heureux temps, probablement unique dans l'histoire de l'humanité, où l'amour s'est vraiment libéré. Le sida allait y mettre fin.

Un autre voyage avec CH. Chinon – Angers pour y voir un « Don Giovanni » et pour visiter le château familial de MLB.

Une Israélienne, I, à qui j'avais parlé de mon amour immodéré de l'opéra, m'a demandé si j'étais prêt à « faire des folies » pour en voir un. Je le lui ai prouvé en

l'emmenant un soir voir « Le Couronnement de Poppée » de Monteverdi à Tourcoing, monté par Jean-Claude Malgoire. Trois heures à l'aller, quatre heures au retour (avec arrêt pour souper sur l'autoroute). Rentrés à 5 heures du matin. Dans mon sommeil agité, j'avais la berceuse d'Arnalta dans les oreilles. Je crois que c'est le seul cas à l'opéra où un homme chante un air de femme. Cela m'a fait penser à ce fantasme que j'avais de chanter le rôle de Didon dans le « Didon et Enée » de Purcell.

Une autre rencontre étonnante. Au parc de Sceaux un dimanche matin, j'ai rencontré une joggeuse, CK. Je lui ai laissé mon numéro de téléphone qu'elle a utilisé dès le lendemain. Elle est venue déjeuner. Dès son entrée, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Après avoir mangé, elle m'a expliqué qu'elle n'aimait pas faire l'amour mais était tout à fait exhibitionniste. Il fallait lui mettre le Boléro de Ravel et elle faisait un striptease en dansant pendant que l'homme était censé s'adonner au plaisir solitaire. A mon étonnement, elle m'a expliqué qu'elle avait pris l'habitude de ce rituel avec un prêtre à qui ses parents de Province l'avaient confiée quand elle est « montée » à Paris. C'était sa manière de ne pas transgresser l'interdit sexuel de sa fonction. J'ai appliqué ce système moi-même plus tard. Il y a vraiment de tout dans la manière dont les gens vivent leur sexualité.

J'ai décidé de passer la deuxième partie de la fête des Azyms en Israël. Deux événements ont marqué ce séjour. D'abord, le dimanche. C'était le dimanche de Pâques chez les catholiques et le dimanche des Rameaux chez les orthodoxes. Je voulais aller au Mur des Lamentations (c'était encore le temps où je croyais ce lieu important) et fus arrêté par la police. Il y a eu des coups de feu tirés sur le

Mont du Temple et tout le quartier a été bouclé. Les policiers m'ont recommandé de passer par le quartier chrétien pour regagner la ville nouvelle, ce que je fis. En arrivant devant le Saint Sépulcre, j'étais tout seul quand, brusquement, les portes se sont ouvertes et un cortège de prêtres orthodoxes, les rameaux à la main, s'est avancé vers moi en chantant. Ce fut une sensation étrange. Heureusement que j'étais immunisé, sinon, j'aurais immédiatement contracté le syndrome de Jérusalem où des gens commencent à délirer sur leur état de prophète ou de messie.

Le second événement fut d'un autre ordre. Ma sœur, qui faisait partie de l'association des amis de l'opéra de Tel-Aviv, m'a donné une place pour voir « La Traviata ». Quelle expérience ! La salle était remplie de gens du troisième âge qui étaient tous originaires d'Europe centrale ou orientale, certainement amateurs d'opéra, mais qui avaient l'habitude des petits opéras ambulants de Province. Les musiciens de l'orchestre mangeaient pendant la représentation et le public ne se gênait pas pour chantonner en même temps que les chanteurs. C'était à prendre avec humour et se réjouir de l'ambiance, ce que je fis. L'idée que Placido Domingo ait fait ses premiers pas là, m'a enchanté. En fin de compte, une très agréable soirée malgré tous les défauts, et il y en a eu.

Arrivé à Orly, retour d'Israël, j'ai fait le voyage en car près d'une charmante Espagnole, P. La conversation tourna autour des vacances et des voyages. Je l'ai invitée à déjeuner chez moi le lendemain. Elle est venue, en me disant que son temps était compté car sa coupure de déjeuner était courte. Je lui avais préparé un vrai bon repas et nous avons mangé en bavardant. La fin du repas a



coïncidé avec la fin de son temps libre. Quand je l'ai raccompagnée à la porte, elle m'a dit : « Je ne suis pas venue pour manger. Je suis venue pour baiser ». Rude leçon. Être patient n'est pas toujours la bonne chose. Elle n'est jamais revenue.

À Genève pour la circoncision de mon petit-neveu, petit-fils de ma sœur 'Hannah. J'ai décidé de rentrer par le train de nuit. Ma couchette était en haut et à gauche. Un couple est entré. Lui, vieux et moche, elle, jeune et belle. Elle s'est mise à droite et en bas et lui, à gauche et en bas sous ma couchette. J'ai immédiatement fantasmé sur lui, endormi, et elle, se réveillant pour répondre à mes attentes. Après avoir dormi une heure ou deux, j'ai commencé à fixer sa couchette. Elle était complètement couverte, y compris la tête. Je n'ai plus dormi de la nuit, ému et impatient. Quand le contrôleur est passé annoncer l'arrivée imminente à Paris, elle a enfin enlevé la couverture de sa tête. Quelle ne fut ma surprise quand j'ai découvert que c'était lui et pas elle. Ils ont changé de places pendant mon sommeil. Ah ! L'imagination !

Un jour d'avril, j'ai reçu un coup de téléphone de MLB. Je lui manquais terriblement. Le bonheur ! Nous nous sommes vus et avons passé une journée d'amour magnifique mais sans suite. Elle avait déjà un enfant et en voulait un autre. Il fallait encore attendre, mais l'attente, quand on sait l'autre amoureux, n'est pas trop difficile.

Un voyage à trois, CH, sa sœur et moi, à Bruges pour la fête biblique. Journée inoubliable. Nous avons même eu droit à la tribune officielle. Quand on m'a demandé qui j'étais, j'ai répondu que j'étais de la famille de Jésus. Cela a suffi pour qu'on nous ouvre la porte de la tribune avec le sourire. Le garde avait de l'humour, et dire qu'on reproche

aux Belges d'en manquer ! Au retour, nous nous sommes arrêtés pour souper sur une aire où il y avait un hôtel. Pendant un moment d'absence de sa sœur, j'ai proposé à CH de rester dormir là tous les trois. J'ai pensé réaliser enfin le rêve de l'amour à trois avec deux sœurs. Sa sœur n'était pas d'accord. Quelle ne fut ma déception quand, le lendemain, CH m'appelle pour me dire que sa sœur a regretté son refus de la veille. On n'a pas saisi l'occasion et, après, c'était trop tard.

L'année s'est terminée par une aventure amoureuse avec une étudiante en Droit, FD, qui se destinait à être inspectrice des impôts. Cela tombait bien au moment où je terminai mes transactions avec le fisc suite au contrôle auquel j'ai eu droit. Elle était d'une ouverture d'esprit assez rare. Lui ayant parlé de la « bande à Philippe », elle a insisté pour que l'y emmène. Mais il n'y avait pas que ça. Il y avait aussi la musique et l'opéra. Je garde un bon souvenir d'une « Clémence de Titus » à Créteil, avec elle, un dimanche après-midi.

Avant d'aller plus loin, je tiens à apporter une précision. J'ai eu beaucoup d'aventures amoureuses mais j'ai eu, comme tout le monde, beaucoup d'échecs amoureux, des femmes qui ne cédaient pas à mes charmes. Il y en avait même plus que des succès. C'est la règle du jeu.

## Chapitre 53

### 15.6.1982-15.6.1983

Le voyage en Provence cette année-là coïncidait avec le « Mondial ». Demi-finales à Dijon et à Beaune et finale à Bourg-en-Bresse. Arrivée à Cavaillon où nous fûmes installés à l'hôtel Christel. Pas d'étonnement si le melon figurait au menu tous les jours. Première soirée à Orange, au théâtre antique, pour « La Force du Destin » de Verdi avec Montserrat Caballé et ses pianissimos incroyables. Le lendemain, Aix-en-Provence pour « La Flûte enchantée ». Arrivé dans l'après-midi, j'ai pu assister au conservatoire Darius Milhaud à une master class de percussion donnée par Sylvio Gualda, suivie du « Psappha » de Xenakis dans la cage d'escalier avec le public remplissant cet escalier. Inoubliable. Il n'y a pas de doute sur le fait qu'une des innovations majeures de la musique du 20<sup>ème</sup> siècle est la place donnée aux percussions. Au sortir de la soirée, une horrible surprise. La voiture avait été emmenée à la fourrière. Imaginez-vous les heures qui ont suivi à la trouver et à la reprendre. Retour à l'hôtel à 5 heures du matin. Ensuite, Vaison-la-Romaine pour un très beau

« Didon et Enée » de Purcell pour lequel j'ai fait une conférence dans la matinée appréciée par tous. Pour terminer, un grand déjeuner à « La Vista », de l'autre côté du Rhône. Comme j'avais décidé de rester encore un jour à Avignon après le départ du groupe, j'ai choisi de rester là pour la nuit, surtout que j'ai trouvé sur place un hôtel dont il était indiqué que le « calme » était la caractéristique principale. Après une soirée à Avignon, je suis rentré à l'hôtel pour un sommeil mérité. Dès que je me suis endormi, j'ai été réveillé par un vacarme près de ma fenêtre comme je n'en avais jamais entendu de ma vie. Affolé et en sueur, j'ai ouvert la fenêtre pour découvrir qu'un train de marchandises d'une longueur infinie passait à 5 mètres de ma chambre. Vous vous imaginez la nuit que j'ai passée avec d'autres trains. Au petit matin, j'ai ramassé mes affaires et suis passé au bureau de l'hôtel pour régler ma note avant de partir. A ma question sur le culot de mettre « Un hôtel calme » dans la présentation de la maison, j'ai eu la réponse la plus ahurissante de ma vie : « Mais, monsieur, entre les trains, c'est tout à fait calme ». Retour à Paris par Saulieu avec un déjeuner à la Côte d'Or du regretté Bernard Loiseau.

Le reste de l'été à Paris s'est passé entre la Tétralogie de Bayreuth à la télévision et quelques rencontres amoureuses, surtout une avec B., une Américaine qui m'a fait les plus grands compliments sur mes qualités d'amant, ce qui ne l'a pas empêchée de m'envoyer un mot m'expliquant qu'il lui était impossible de tomber amoureuse d'un homme qui aurait pu être son père. C'est un argument qu'il me fallait bien assimiler, ayant à l'essayer beaucoup dans les années qui allaient suivre. C'est comme ça quand on a l'âme pédagogique et qu'on aime les

très jeunes femmes (jamais en dessous de dix-neuf ans !).

Début septembre, j'ai eu la mauvaise nouvelle de la mort, par cancer du foie, de mon ami d'enfance DZ, avec lequel j'avais fait mes études dans la même classe du CP à la terminale. Terrible de mourir si jeune.

Mon frère 'Hayim venait souvent à Paris et nous avons décidé de « faire » les 3 étoiles du Michelin, à commencer par « La Côte Saint-Jacques » à Joigny en Bourgogne. Repas exceptionnel suivi d'une grande promenade le long de l'Yonne. Je me souviens de cette journée surtout parce que je lui ai raconté l'histoire MLB en entier, ce qui l'a beaucoup ému.

Un dimanche à la Rotonde, j'ai eu la surprise de recevoir la visite de JS, qui a été la cause de mon grand chagrin d'amour. Je l'avais oubliée et la voilà qui me dit, en pleurant, ses regrets de ne pas avoir poursuivi la relation avec moi. Gratifiant mais inutile. Une fois cassé, un pot en porcelaine fine ne se répare pas.

Deux grands événements culturels ont suivi, la création de « Lear » de Reimann à l'Opéra de Paris et une « Enéide » de Virgile marathonnienne dans un petit théâtre de banlieue. Il n'y a pas de doute sur la possibilité d'enrichir considérablement la vie culturelle en vivant seul.

En Israël pour célébrer les 95 ans de ma mère. J'ai profité de ce séjour pour m'offrir l'ensemble de l'œuvre de David Shahar et pour commencer une lecture assidue de cette magnifique littérature qui raconte la Jérusalem des années qui ont précédé la création d'Israël, c'est-à-dire, les années de mon enfance et de mon adolescence. Un grand écrivain, malheureusement mal-aimé des Israéliens et, heureusement, très apprécié en France.

Une anecdote : après une circoncision pratiquée à

Metz, j'ai pris une des cuites les plus mémorables de ma vie, surtout à base de vodka. Dans le train du retour, je me suis conduit comme peut se conduire un ivrogne, me disant que, de toute façon, dans ce train Luxembourg – Paris, personne ne me connaissait. Quelle surprise à l'arrivée d'être salué par une de mes meilleures amies. Mon voisin était son père. On ne se méfie jamais assez.

Encore un grand événement culturel, « Die Soldaten » de Zimmermann que j'ai vu, la même semaine, à Bruxelles et à Lyon. Celui de Bruxelles dirigé par Gielen et celui de Lyon, mis en scène par Ken Russell. Un vrai bonheur qui m'a inspiré pendant toutes les semaines qui ont suivi et que je consacrais à la préparation de mes deux conférences sur la musique du 20<sup>ème</sup> siècle dans le cadre des Nouveaux Week-ends. J'ai acheté un cahier de 80 pages. Chaque page était consacrée à une année où je mentionnais tous les compositeurs nés cette année-là, tous ceux, morts, toutes les créations et tous les événements musicaux importants de l'année en question. En plus, j'avais des pages volantes pour y développer les thèmes majeurs du siècle, les groupes comme l'école de Vienne, les Six ou Jeune France et surtout les analyses des nouveautés musicales du siècle comme l'atonalité, la dodécaphonie etc. J'avais même une page qui traitait de l'apparition de la stéréophonie et de son influence sur la qualité de l'écoute. Ces deux conférences ont été des succès totaux, la deuxième, commencée 15 heures et devant se terminer à 17 heures, s'est prolongée en fin de compte jusqu'à 19 heures et tout le monde est resté ! Belle saison que cet hiver 1983.

## Chapitre 54

### 15.6.1983-15.6.1984

Avant la fin de l'année scolaire, il y a eu une réunion à l'Ecole Alsacienne pour nous remercier, les conférenciers catholique, protestant, orthodoxe, musulman et moi, le Juif, d'avoir présenté nos religions respectives aux élèves de 3<sup>ème</sup> par deux fois, une fois pour la présentation et une fois pour laisser les élèves poser toutes les questions qu'ils voulaient. C'était une expérience passionnante. Bravo pour l'école qui a su ajouter ce sujet à son programme.

Il était temps de partir en Provence pour reprendre mes fonctions de musicologue du groupe Nouveaux Week-ends. Emmanuel, qui voulait passer quelques jours de vacances dans le Sud, s'est joint à moi pour le voyage. Le premier jour nous avons visité Troyes, la ville du grand commentateur juif du Moyen Âge, Rachi, et avons passé la nuit à Dijon, que je connaissais déjà bien. Il a fait une chaleur torride et je me souviens du dîner où Emmanuel a mangé tout ce qu'il y avait de léger et de frais sur le menu et moi, refusant de renoncer aux plaisirs de la table bourguignonne, j'ai attaqué le menu spécial régional. J'en

suis sorti vivant, heureusement, bien qu'il y ait eu de quoi tuer quelqu'un de normal. La qualité a recouvert la lourdeur qui s'est emparée de moi après ce repas. Le lendemain, visite et nuit à Lyon et, au troisième jour, nous sommes arrivés à Avignon où le groupe était déjà installé à l'hôtel Novotel. Le programme de cet été-là était « La Cenerentola » de Rossini à Aix, « Tosca » à Carpentras avec Gwyneth Jones que je connaissais déjà de la Tétralogie Boulez – Chéreau et « La Gioconda » de Ponchielli à Orange. C'est la journée à Carpentras qui m'a le plus marqué car, avant l'opéra, j'ai visité la synagogue et, comme c'était vendredi soir et qu'il y avait quelques fidèles présents, je pus officier pour un service du vendredi soir, Qabbalath – Chabbath, et vivre un moment de grande émotion. J'ai senti, quand même, que j'étais rassasié de ces séjours et que ça allait être la dernière fois que je le faisais. Etrange comme la répétition fait passer l'enchantement des plus belles choses. Nous sommes ainsi faits.

Les mois qui suivirent furent sans histoires. Beaucoup de musique, beaucoup de lecture, beaucoup d'expositions. J'ai complété ma collection de disques et ma bibliothèque de peinture. J'ai surtout repris le travail approfondi sur la Qabbalah et essayé de définir une pensée juive pour notre temps, où ni la foi ni la pratique ne convenaient aux Juifs que nous sommes devenus.

Le 1<sup>er</sup> janvier, j'ai passé la journée avec Nathalie. En rentrant, je me suis décidé à compléter cette merveilleuse journée par une lettre pleine d'amour paternel, chose que je n'avais encore jamais faite. J'ai posté la lettre immédiatement. Quelle ne fut ma surprise le lendemain de trouver dans mon courrier une lettre pleine d'amour filial de Nathalie qui a eu la même idée au même moment. Etonnant !



Grâce à un livre remarquable, « Trouver sa voix » d'un certain Rondeleux, j'ai commencé à travailler ma voix avec des résultats extraordinaires. Les lieder de Schubert, de Mahler, de Wagner et de Berg ; Le Service Sacré de Bloch ; Monteverdi avec sa « Lettera amorosa » et des airs d'opéras que j'aimais particulièrement. J'ai une voix de baryton mais j'ai réussi à élargir ma tessiture bien au-delà vers le ténor avec le contre-ut et vers la basse jusqu'à l'ut 1. Tout cela me donnait une satisfaction incroyable et beaucoup de regrets. Ne pas être violoniste parce que je ne pouvais pas devenir un nouveau Heifetz était raisonnable mais j'aurais pu continuer dans le chant où je pouvais arriver à égaler les meilleurs, ou la direction d'orchestre qui convenait parfaitement à mon caractère. Dommage !

L'événement important de cet hiver-là fut la création de « Saint François d'Assise », l'opéra de Messiaen. J'ai beaucoup aimé mais étais quand même furieux que la longueur de l'œuvre dépassât les quatre heures permises par les cassettes VHS que nous utilisions en ce temps-là.

Bercy venait de s'ouvrir avec le Requiem de Berlioz. Les organisateurs ont oublié que le son mettait quelque temps à arriver à nos oreilles et ont placé le ténor solo au bout de la salle, ce qui créait un décalage entre lui et l'orchestre. Horrible ! Il n'y a que celui qui a suivi le concert à la radio qui a eu droit à l'œuvre « normale ».

Autre moment musical assez important. J'ai emmené Nathalie un soir à Orléans pour y voir « Mithridate » de Mozart dirigé par une femme d'une façon vraiment formidable. Le seul défaut fut qu'elle chantait, à haute voix, ce que l'orchestre jouait. Le retour en pleine nuit par l'autoroute fut encore un merveilleux moment d'échange père – fille.

Il y avait à la Rotonde un groupe de jeunes lycéens de l'École Alsacienne parmi lequel VJ, petit-fils d'un musicien et fils d'un réalisateur de films. Son père lui a octroyé un budget pour produire un film de 52 minutes pour la télévision canadienne sur un sujet de son choix. Il a choisi comme thème « Le Dernier Jour de la vie de Sade » et est venu me demander de jouer le rôle du héros, ce que j'ai accepté immédiatement. Une belle aventure. Passer des journées et des soirées avec de jeunes lycéennes de 17-18 ans et vivre la recherche de costumes, la réalisation du texte et les prises de vue dans une cave magnifique du 7<sup>ème</sup> arrondissement furent parmi les événements les plus excitants de ma vie. J'avais tout pour être totalement heureux. Le film a eu un prix au Canada mais VJ a disparu et je n'ai jamais vu ni lui ni le film en entier.

Cet hiver-là fut assombri par la mort de mon frère Ménaché, grand spécialiste de la Bible, qui a réussi à voir son propre nom de famille changé en nom commun grâce à ses livres sur la Bible destinés aux lycéens en vue du baccalauréat. On disait « Duvshaniser une matière » pour désigner la méthode qui consistait à rendre compréhensible un sujet qui ne l'était pas au départ. Grande tristesse. Malgré la différence d'âge entre nous, seize ans, s'étaient développés une grande affection et un respect mutuel qui nous rapprochaient beaucoup l'un de l'autre. Je n'ai pas pu me rendre à ses obsèques mais me suis promis d'aller en Israël en juillet pour assister à la cérémonie de pose de la pierre sur sa tombe.

Finie, ma 54<sup>ème</sup> année. L'été de ma vie approchait de sa fin.

## **Chapitre 55**

### **15.6.1984-15.6.1985**

Comme je l'avais décidé, je suis parti en Israël pour y passer le mois de juillet. Sage décision qui m'a permis de passer un mois extraordinaire sauf que, malgré des précautions redoublées, j'ai eu à subir une brûlure de ma jambe droite par le soleil telavivien. J'ai toujours craint le soleil et la lumière d'Israël, surtout en été.

Mon amie de longue date, 'HM, m'a organisé un atelier de sexologie juive pour un ensemble de gens qui venaient de tous les coins du pays. Ce fut une expérience exaltante. J'ai eu le sentiment de faire beaucoup de bien à beaucoup de gens. Chaque séance se terminait par un bain de minuit sur la plage à une heure où l'eau est agréablement tiède. C'est inattendu de trouver dans la Bible tant de bons conseils pour une sexualité épanouie.

Quelques jours après mon arrivée, nous nous sommes rendus, toute la famille, au cimetière de Herzliyah où était enterré mon frère Ménaché pour procéder à la pose de la pierre tombale. J'ai chanté le psaume 91 et la prière des morts, El Malé Ra'hamim, et nous avons tous récité le

Qaddich qui, contrairement à ce qui se dit, n'est pas une prière des morts mais un souhait ardent pour la vie. Un grand moment d'émotion. Nous nous sommes réunis après dans sa maison pour éveiller des souvenirs de sa vie. Rarement ai-je senti aussi fortement la frustration de ne pas vivre au sein de ma famille.

Il y a eu aussi cette expérience étrange d'écouter une messe catholique en hébreu à Jérusalem dans l'église de la Maison d'Isaïe, une communauté israélienne qui suit les recommandations de Vatican II sur l'usage de la langue du pays pour la liturgie.

Un autre moment étonnant : j'ai emmené une amie voir le merveilleux « Traviata » de Zefirelli au cinéma. A la fin de la séance, tout le monde s'est levé pour applaudir, non pas en direction de l'écran mais en ma direction. Ne comprenant pas ce qui s'est passé, j'ai regardé à droite et à gauche pour découvrir que j'étais assis près du Président d'Israël et de sa femme qui étaient assis dans le public comme tout un chacun.

Le dernier jour de mon séjour coïncidait avec le jour des élections générales à la Knesset, le Parlement israélien, qui est férié. Ma sœur m'a demandé ce qu'on pourrait faire pour le petit déjeuner de cette journée spéciale et, en riant, je lui ai dit que le caviar s'imposait. Elle m'a dit : « Il y en a » et a sorti du congélateur une boîte de 500 grammes du meilleur caviar iranien. J'ai ajouté : « Il n'est pas possible de manger ce caviar sans accompagnement de vodka ». Elle m'a dit : « Il y en a » et a sorti du même congélateur une bouteille d'une excellente vodka. Ce fut l'unique fois de ma vie où j'ai mangé du caviar « à la louche » en quantité sérieuse et bu autant de vodka. Je n'ai pas besoin de vous dire dans quel état j'ai passé cette journée d'élections.

Dès mon retour à Paris j'ai lu une critique sur un film fleuve japonais, « La Condition de l'homme ». Comme je suis assez friand de marathons musicaux et autres, je suis allé voir ce film et ai vécu une vraie expérience cinématographique exceptionnelle. Dix heures avec deux entr'actes sans un moment d'ennui. Cela m'a rappelé le dimanche où j'ai écouté la Tétralogie de Wagner en entier et où j'ai appris à connaître cette œuvre parfaitement.

Et puis, est arrivée cette soirée du 20 août où ma vie a basculé. Je me rendais à la fac de Droit de la rue d'Assas pour un concert quand j'ai fait la connaissance d'AR, pianiste allemande, avec qui j'ai pris un rendez-vous pour le lendemain soir pour voir ensemble, chez moi, « Faust » de Gounod de l'opéra de Chicago. C'est pendant l'entracte que tout est arrivé. Une jeune fille s'est approchée de moi et m'a demandé de lui échanger deux pièces de 50 centimes contre une pièce de 1 franc, pour pouvoir téléphoner. C'était Uli, une jeune Allemande de 19 ans, ma future épouse et la femme qui a certainement le plus compté dans ma vie. J'ai immédiatement senti que ce n'était pas une rencontre ordinaire. Tous les fantasmes de « Narcisse et Goldmund » concentrés en une personne. Je lui ai proposé de prendre un verre après le concert et elle a accepté. J'ai écouté la 5<sup>ème</sup> de Chostakovitch en état d'émotion amoureuse et, dès la fin, l'ai retrouvée pour aller ensemble à la Rotonde. Sur le trottoir du boulevard du Montparnasse, je lui ai dit que je me sentais capable de l'aimer d'un grand amour. Nous avons convenu qu'elle viendrait dîner chez moi le surlendemain pour écouter « Macbeth » de Verdi transmis de Salzbourg. Mal dormi cette nuit-là. Était-ce celle que j'attendais depuis toujours ? En plus, 19 ans, l'âge du début du printemps de sa vie.

Le lendemain soir, avec AR, soirée mêlée de musique et de sensualité. Pas de doute, j'étais polygame de nature. Elle m'a surpris par ses capacités de plaisir et aussi par ses connaissances musicales mais ce n'était pas elle que j'avais dans mon cœur. Pour cela, il a fallu attendre le lendemain. Merveilleuse soirée, gâchée uniquement par l'affirmation de sa part qu'elle aurait beaucoup de mal à envisager une relation amoureuse avec quelqu'un qui était plus âgé que son père. C'est dans l'espoir qu'elle allait changer d'avis que je l'ai quittée ce soir-là sans essayer d'aller plus loin. Nous avons décidé de déjeuner ensemble quelques jours après. Je l'ai emmenée à la rôtisserie de la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Après le repas et une promenade en forêt, nous sommes rentrés chez moi et là, elle m'a fait une déclaration de non-amour, affirmant que tout ce qu'elle pouvait accepter, c'était une amitié « musicale ». Elle faisait du violon en amateur et proposait d'avoir une relation en duo de violons. Je ne pouvais pas accepter et, le cœur lourd, je lui ai proposé de ne plus nous voir. J'allais me consoler en acceptant l'invitation d'un jeune violoniste, JB, rencontré plusieurs fois au concert, de venir passer quelques jours dans la maison de ses parents en Bretagne. Magnifique séjour où j'ai appris à faire le pain moi-même et où nous mangions du fromage de chèvre qu'il fabriquait tout seul. La première fois, en faisant le pain, il m'a dit qu'il fallait dessiner une croix sur la miche avant de l'enfourner. Evidemment, j'ai dessiné une étoile de David qui est très bien « sortie » à la cuisson. Longues promenades sur les plages, repas dans les crêperies, visite d'un luthier dans la ville à côté et le temps passait très rapidement. Je n'ai même pas trop pensé à Uli me consolant en me disant qu'il n'était pas vraiment

raisonnable de vouloir, à 54 ans, vivre une histoire d'amour avec une jeune fille de 19 ans. Je me suis même offert une aventure amoureuse avec une J, rencontrée dans une crêperie.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé plusieurs messages téléphoniques d'Uli, insistant pour me revoir. Quand je l'ai enfin eue au téléphone, elle m'a dit vouloir dîner avec moi le soir même. Nous sommes allés faire un repas grec à la fin duquel je lui ai demandé ce qu'elle voulait encore faire ce soir-là. Elle m'a demandé d'aller chez moi, de mettre la musique que j'aimais le plus (c'était « La Nuit transfigurée » de Schönberg en ce moment-là) et de m'installer confortablement sur mon canapé-lit. Pendant que se déroulait la musique, elle a dansé pour moi en se déshabillant et en me suggérant de faire de même. Certainement une des demi-heures les plus émouvantes de ma vie. C'est après la fin de la musique et de la danse qu'elle s'est donnée à moi. Elle était vierge et m'a fait cadeau de son hymen. Mon bonheur était tel que je pensais que mon cœur allait éclater. C'était le début de la grande histoire d'amour de ma vie.

Uli s'était inscrite à la faculté de chirurgie dentaire en Allemagne et, comme il était impossible d'avoir une place avant un ou deux ans, elle était venue vivre à Paris pour parfaire son français. Je me suis vu partir pour un ou deux ans de bonheur. Les choses ne se sont pas passées ainsi car quelques jours après, elle a reçu un télégramme de la faculté de chirurgie dentaire de Mayence lui disant qu'elle avait une place immédiatement. Qu'allions-nous faire de notre relation ? Je vais le raconter en détail car cela allait durer six ans, tout le temps de ses études. On a commencé par une célébration à « la Tour d'Argent ». Grand moment

de gastronomie et d'amour. Ensuite, nous sommes allés à l'Alliance Française voir un spectacle étonnant, « Donna Giovanna », fondé sur une idée intéressante. Don Giovanni n'existe que par les femmes qui le veulent. L'opéra était chanté et joué uniquement par des femmes accompagnées par un piano. Le rôle de Don Giovanni n'était pas distribué et était chanté et joué à tour de rôle par une des femmes. C'était passionnant.

Uli est partie et nous avons commencé cette histoire d'amour à distance avec des voyages sans fin qu'elle faisait pour me rejoindre pendant les week-ends et les vacances.

J'ai continué ma vie de célibataire libertin tout seul à Paris. Avec J et avec AR et avec d'autres, surtout V, qui avait la peau la plus douce que j'aie jamais touchée. Une vraie vie de pacha, avec un grand amour à Mayence et de petites amours à Paris. Comment j'ai pu combiner cette dualité du libertinage associé à une vie baignée dans une spiritualité profonde reste pour moi un mystère. Peut-être étais-je inspiré du roi Salomon qui a su construire le Temple et avoir mille femmes. Car ma vie spirituelle était très riche entre mes études personnelles et mon enseignement à l'ILEJ à des élèves de plus en plus nombreux. À la demande de quelques élèves, j'ai commencé à donner, tous les jeudis, un cours de Qabbalah, qui m'enrichissait énormément. La vie était vraiment belle.

En novembre, je fus contacté par RCJ, une des radios juives, pour assurer une émission sur le Judaïsme sous son aspect moderne, tel que je l'enseignais à l'ILEJ. C'était le début d'une collaboration qui allait durer des dizaines d'années et qui n'est pas encore finie. Ce fut d'abord mensuel avant de devenir rapidement hebdomadaire. Un



des éléments les plus importants de ma vie qui a eu, et a toujours, un très grand succès. Récemment, RCJ a ouvert un site Internet sur lequel on peut écouter les émissions partout dans le monde et 24 heures sur 24. Recevoir des mails de Caracas, de Shanghai ou de Montréal en réaction à mes émissions est une gratification majeure.

Avant la fin de 1984, Radio France a organisé au centre Pompidou, pendant un mois, un festival de la percussion. J'ai déjà dit l'importance de la percussion dans la musique du 20<sup>ème</sup> siècle. Pendant ce festival, d'un niveau exceptionnel, nous avons eu la preuve de l'importance de la percussion et de son apport à la musique. Mes souvenirs de ces semaines sont parmi les plus beaux de mes souvenirs musicaux.

En même temps, j'ai eu deux mauvaises nouvelles. Notre ami CL, celui avec qui nous avons célébré ses cinquante ans à la Coupole par une fête royale, est mort. Trop jeune, trop seul. Quelle tristesse ! L'autre mauvaise nouvelle fut la vente de la Coupole. La famille Laffont allait partir et tout allait changer, même la disposition des lieux. Quelle tristesse !

Uli est venue à Paris pour passer ses vacances de fin d'année. A part deux jours où elle est repartie en Allemagne pour fêter Noël en famille, nous avons vécu dans le bonheur de l'amour. Déjà s'est posé à moi un problème. Où allait mener cette relation amoureuse puisque je n'avais l'intention ni de me remarier ni d'avoir encore des enfants et que ceci est ce que veut toute femme amoureuse d'un homme comme Uli l'était de moi. J'ai laissé au temps qui passait le soin de trouver une solution. Nous avons profité de ce séjour pour voir un autre film marathon, allemand celui-ci, « Heimat ». Excellent. Une

relation d'amour avec une Allemande jointe aux effets de ce film remarquable a éveillé chez moi mes fantasmes sur la judaïsation de l'Allemagne et j'étais plus décidé que jamais de réaliser mon projet.

Ensuite, ce fut une série de week-ends où Uli venait me rejoindre à Paris jusqu'à la première dispute, début février. Déjà, le dilemme de la suite de notre relation nous taraudait. Elle – mariage et enfants, moi – histoire d'amour sans avenir. Je lui ai proposé de la « libérer » et l'ai accompagnée à la gare de l'Est pour son retour. Dire que j'étais heureux serait faux mais j'avais le sentiment que je faisais ce qu'un homme d'honneur doit faire. Grande tristesse. Heureusement, j'ai fait la connaissance d'une prof de français, spécialiste de Proust, avec qui je déjeunais tous les lundis, déjeuner suivi d'une sieste « améliorée ». C'était très gratifiant et cela m'aidait à supporter l'absence d'Uli. Quelques semaines après, un après-midi, la porte a sonné. C'était Uli. Elle acceptait mes conditions et voulait plonger avec moi dans l'amour pur sans projet. J'ai accepté et nous sommes partis en Normandie. Dîner à Trouville-sur-Mer et nuit à l'hôtel Gustave Flaubert. Là, Uli est arrivée à des sommets de sensualité qui garantissaient la suite de notre liaison où l'élément érotique allait jouer un rôle de premier plan.

À Paris, j'ai retrouvé mes rendez-vous du lundi avec ma proustienne jusqu'au jour où pendant nos ébats j'ai été saisi d'un mal de tête épouvantable. J'ai pris ma tension et elle était très élevée. Ça y était, la maladie. Je ne serai plus jamais jeune. Contrôle à Broussais dans le département spécialisé dans l'hypertension et traitement prolongé. Heureusement pour moi, les Inhibiteurs des Enzymes de Conversion (EIC) étaient déjà apparus, ce qui rendait le

traitement de l'hypertension plus agréable que du temps où j'exerçais la Médecine Générale. J'allais offrir à Uli une lingerie fine pour la remercier de sa sensualité. La vendeuse m'ayant fait la remarque sur mon bon goût, je l'ai invitée à dîner chez moi. À la dernière minute elle m'appelle et me demande la permission de venir avec une amie. J'accepte et suis payé de retour par une soirée d'amour à trois inoubliable.

Pour la fête de l'Ascension, j'ai emmené Uli à Bruges pour y assister à la fête de la Bible. Nous avons passé une journée inoubliable. Il y a des lieux magiques dans la vie de chacun. Bruges faisait partie des miens.

Pendant les semaines qui ont suivi, Uli est restée travailler ses examens à Mayence et moi, je m'occupais de mon régime amaigrissant, ayant décidé de soigner mon hypertension par la perte de poids. J'allais réussir à perdre 18 kg en 6 mois. Je devenais plus jeune et plus beau.

J'ai célébré mon 55<sup>ème</sup> anniversaire plein d'espoir et de joie.

## **Chapitre 56**

### **15.6.1985-15.6.1986**

Cette 56<sup>ème</sup> année de ma vie a commencé par un bain de musique. Ce fut d'abord, comme cadeau d'anniversaire, un très beau « Pelléas et Mélisande » au théâtre des Champs-Élysées. Dès le lendemain, dans un de ces miracles de combinaison entre la télévision pour l'œil et la radio en stéréo pour l'oreille, le concerto pour violon et orchestre, « À la mémoire d'un ange », d'Alban Berg interprété par Pierre Amoyal avec l'Orchestre national de France dirigé par Georg Solti. Une merveille ! Quelques jours après, je suis parti à Angers pour y assister au festival des musiques du 20<sup>ème</sup> siècle. Le programme était passionnant mais le public brillait par son absence. J'avais appelé de Paris pour réserver une place et quand je suis venu chercher ma place à la caisse, la caissière a éclaté de rire me signifiant que j'avais le choix entre quelques centaines de places vides.

Un arrêt à Chinon pour un bon repas régional et une arrivée à Tours pour le festival de la grange de Meslay qui était consacré, lui aussi, à la musique du 20<sup>ème</sup> siècle, avec

l'Ensemble intercontemporain dirigé par Boulez. Richter était encore vivant et nous offrait du Stravinsky inoubliable. Avec des amis de Tours nous avons consacré une journée à la visite du château de Chenonceau que j'ai toujours plaisir à revoir.

Dès mon retour à Paris, j'ai commencé à préparer mon séjour à Avignon où j'avais l'intention de passer un bon moment avec Uli et sans les obligations des Nouveaux Week-ends. Mon chemin cet été-là passait par Lyon, Chambéry et Grenoble où j'ai passé la soirée et la nuit avec CH, mon amie de longue date, qui s'y était installée. La Route Napoléon le lendemain avec les mêmes angoisses qu'en 1951 et, enfin, Avignon. Uli est venue me rejoindre le jour même de mon arrivée. Le soir, ce fut « Macbeth » par la Comédie Française à la Cour du Palais des Papes. Il y a eu le « Mahâbharâta » de Peter Brook pendant toute une nuit dans une carrière près d'Avignon et « Eurydice » de Caccini à Vaison-la-Romaine. Tout cela, dans un délire d'amour comme je n'en ai jamais connu dans ma vie. Un soir, j'ai laissé Uli chez des amis à elle pour aller à Aix voir « L'Orfeo » de Monteverdi. Je me suis fait draguer pendant l'entracte par une Espagnole avec qui j'ai passé la nuit. Pas de doute, le grand amour ne m'empêchait pas de continuer ma vie de libertin. Il y a eu aussi ce déjeuner à Gordes avec mes futurs grands amis, M et MB, où j'ai mangé, pour la première et unique fois de ma vie, une truffe entière en croûte. J'étais déçu. Bon mais sans plus.

Laissant Uli chez ses amis pour rentrer à Paris par Padirac, ce lieu magique découvert pendant mon séjour à Pompadour, je suis tombé encore dans un tourbillon de musique au Festival Estival de Paris, consacré cette année-là au soixantième anniversaire de Boulez, Berio, et

Boucourechliev. La musique contemporaine dans ce qu'elle a de meilleur. Musique et amour, amour et musique, sans limites. J'ai réussi à initier Uli à la musique du 20<sup>ème</sup> siècle, ce qui nous rapprochait encore plus. Et ce n'était pas fini car il y avait encore Musica à Strasbourg.

Entre-temps, il fallait préparer les fêtes d'automne en travaillant la voix et avec une série de cours à mes élèves de l'ILEJ sur le sens de Roch-Hachanah, Kippour et Soukkoth.

Quelques jours avant Roch-Hachanah, on m'a demandé de faire une circoncision à Bâle. J'ai demandé à Uli de venir me rejoindre, ce qu'elle a fait. Notre rendez-vous fut au Musée de Bâle et, parce que le déjeuner de fête qui a suivi la circoncision a duré plus longtemps que prévu, je suis arrivé très en retard à notre rendez-vous. Je l'ai trouvée à l'entrée du Musée en larmes, croyant qu'elle s'était trompée de lieu et ne sachant pas quoi faire. Je l'ai consolée et nous avons fait une visite détaillée du Musée serrés l'un contre l'autre. Je savais que j'étais engagé dans cette histoire d'amour corps et cœur et ne voyais pas très bien comment j'allais résister à la volonté d'Uli de fonder une famille. Pour la nuit, j'avais réservé une chambre à l'Hôtel des Trois Rois où Herzl séjournait en 1897, au moment du premier congrès sioniste de l'Histoire. Dès notre arrivée à l'Hôtel j'ai compris, par la qualité de la moquette où l'on s'enfonçait de quelques centimètres à chaque pas, que ce n'était pas un hôtel pour mes moyens. Je l'ai dit à la réceptionniste qui, très gentiment, s'est occupée à nous trouver un hôtel plus « raisonnable ». Toutes ces aventures nous ont mis dans un état d'excitation incroyable, prélude à une nuit d'amour, elle aussi, incroyable.

Ensuite, il a fallu changer complètement d'ambiance et

entrer dans l'esprit de ces « jours redoutables », Roch Hachanah (le jour de l'an) et Kippour. Ce n'est pas par hasard que la Tradition juive a fixé ce temps du Pardon à la fin de l'été. L'été est le temps du paganisme, de la nature généreuse et prometteuse. Ce n'est que plus tard, l'hiver, que le côté traître de la nature se dévoile. Elle offre tout pour tout reprendre. Donc, à la sortie de l'été, il faut revenir vers Dieu, vers le Lieu au-dessus de la nature, là où tout peut se renouveler. « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil » a dit l'Ecclésiaste. Sous le soleil, peut-être, mais au-dessus du soleil, tout est nouveau et tout se renouvelle d'une façon permanente. C'est probablement pour cela que même les Juifs les plus laïcs gardent leur attachement à ces fêtes. Pour moi ce fut une parenthèse d'une intense spiritualité, surtout à cause de mon état d'homme amoureux et aimé. Quelle promesse plus gratifiante que l'amour partagé ? J'aurais déjà dû m'en méfier, mais quel homme peut sérieusement penser à la fin de l'amour quand il est là ? De toute façon, l'échec a mis 19 ans, le temps d'un cycle, pour apparaître, le temps de se marier et de faire quatre enfants.

Je me suis hâté de rejoindre Uli à Mayence avec l'intention de passer la fête de Soukkoth (des cabanes) à Strasbourg pour y profiter, en même temps, du festival Musica. Formidables retrouvailles amoureuses et une journée fabuleuse passée dans le Hunsrück, là où se passe le film Heimat, et à la Lorelei avec tous les souvenirs de Heinrich Heine, ce grand poète allemand qui savait être un grand Juif. (« Ich weiß nicht, was soll es bedeuten dass ich so traurig bin »). Dès mon retour à Paris je me suis rendu au cimetière de Montmartre sur sa tombe, toujours fleurie. Nous nous sommes rendus à Weinheim, la ville où Uli a

grandi et où vivaient ses parents. Une ville charmante qui comporte une forêt, un parc et un jardin botanique. En plus, la Marktplatz, l'agora de la ville, en pente douce, à l'ombre de ses arbres, avec des restaurants et des cafés des deux côtés. En route par la Bergstrasse, j'ai encore eu une petite crise d'angine de poitrine. Encore une alerte et encore la politique de l'autruche de ne pas trop y prêter attention. J'ai fait la connaissance de la mère d'Uli et de sa sœur. Immédiatement le fantasme de deux sœurs tel qu'il apparaît dans « Narcisse et Goldmund ». Je suis incorrigible et ne m'en repens pas. Après le déjeuner pris en commun, j'ai laissé Uli dans sa famille et continué ma route vers Strasbourg où je suis arrivé à temps pour le début de la fête. La grande synagogue de la Paix m'a beaucoup impressionné et j'ai vite compris que la vie religieuse en Alsace ne ressemblait en rien à la vie religieuse à Paris. Les rues autour de la synagogue grouillaient de Juifs portant les « Quatre Espèces » (la branche de Palmier, les branches de Myrte, les branches de Saule et le Cédrat) de la fête. On aurait dit qu'on se trouvait dans une ville juive. Et puis, c'était la découverte d'œuvres nouvellement créées dans le cadre du festival. J'ai aussi fait un voyage à travers l'Alsace qui m'a mené à Riquewihr avec son vieux ghetto juif et à Colmar pour revoir le Retable d'Issenheim. J'ai aussi déjeuné à Ott, là où on fait un très bon vin rouge d'Alsace. Comme on jouait Momente de Stockhausen un soir, j'ai appelé Uli pour lui proposer de venir me rejoindre. Elle est venue et nous avons passé encore des moments inoubliables avec la musique et l'amour.

Pour rentrer à Paris, j'ai décidé de faire le chemin buissonnier qui m'a permis de visiter la Colline Inspirée,



haut lieu de la Lorraine fidèle à la France, et Mirecourt, haut lieu de la lutherie française. Avant d'arriver à Paris, je me suis arrêté tard dans la nuit, entre Troyes et Sens chez Madame Helmann, épouse de Robert, mon ami peintre et mère de Henri, avec qui je devais faire le film tiré de « Narcisse et Goldmund ». Autour d'une tasse de thé, je lui ai raconté mes émotions de la journée avant de reprendre la route vers Paris où je suis arrivé tard dans la nuit, fatigué mais heureux, très heureux.

Quelques jours après mon retour à Paris, j'ai fait la connaissance, au Rostand, de CJ, 19 ans, étudiante en Lettres, fanatique de Proust et encore plus, folle du violon. Ces deux penchants m'ont énormément facilité le travail de séduction et nous sommes tombés amoureux. Cet amour allait durer de longues années et je le vivais en parallèle avec ma vie d'époux et de père de famille. CJ était très belle. De magnifiques yeux pleins d'expression et une chevelure blonde abondante, qui était encore plus merveilleuse grâce à un béret écossais que je lui ai offert. Pour quelqu'un qui a un fantasme de la jeune femme de 19 ans, vivre l'amour avec deux jeunes femmes de 19 ans, au début du printemps de leur vie, a fait de ce temps le moment le plus heureux de ma vie. Aimer les jeunes femmes, aimer la musique et aimer Dieu m'a donné un sentiment de plénitude. Toutes les valeurs de l'âme étaient réunies, selon la vision que la Qabbalah a de l'âme, avec ses trois composantes : Nefech (l'âme naturelle), Roua'h (l'âme culturelle) et Nechamah (l'âme spirituelle). Ah ! Si seulement cet état-là pouvait durer indéfiniment !

Début novembre, une soirée exceptionnelle. Isaac Stern crée le concerto pour violon et orchestre, « L'Arbre des songes », de Dutilleux. Je n'ai pas pu y assister à cause

d'un dîner chez MG à la campagne. MG était le genre de femme « inséductible ». Beaucoup d'intérêt amical, sans plus. Pendant le dîner, le concerto, transmis en direct, était enregistré. À la fin du repas, j'ai proposé à MG de m'accompagner chez moi pour écouter l'enregistrement. Elle a accepté avec plaisir. Je lui ai proposé de l'écouter trois fois pour s'en imprégner. A la fin de la troisième écoute, nous avons fait l'amour. Elle m'a toujours accusé, après, d'avoir commis un viol « musical ».

Par ailleurs, j'ai continué à voir Denis Dufour et le directeur du festival d'Anjou pour la réalisation de mon projet de l'Apocalypse au château d'Angers. C'est un projet qui n'a jamais vu le jour et, pourtant, m'a donné beaucoup de satisfaction.

Fin novembre, nous nous sommes donnés rendez-vous, Uli et moi, à Metz, à mi-chemin entre Paris et Mayence, pour le festival de musique contemporaine. Quelques journées de musique et d'amour dans Metz, couverte de neige. Nous avons eu très froid, mais comme nous avions, à l'hôtel, la chambre 109 (sang neuf), c'était tout à fait supportable. J'ai fait la connaissance du compositeur allemand Wolfgang Rihm qui était encore peu connu. En nous séparant à la gare, Uli m'a donné un grand paquet. L'ayant ouvert dès mon arrivée à Paris, j'y ai trouvé un crocodile en papier mâché avec, en son centre, un grand espace circulaire dans lequel il y avait 25 petits paquets numérotés de 1 à 25. Il fallait ouvrir chaque paquet en décembre au jour du mois qui correspondait au chiffre. 25 cadeaux. Parmi ces cadeaux, les plus émouvants furent : Un livre de poésie allemande, un caillou ramassé sur la plage de Cabourg, souvenir de notre passage et, surtout, une petite photo des yeux d'Uli, certainement ce qu'elle

avait de plus beau. Le grand amour ! Je l'ai remerciée en envoyant, le 24 décembre, 25 roses chez sa mère, où elle allait passer la soirée de Noël.

Dès le début de 1986, j'ai eu à me défendre contre des attaques des milieux orthodoxes de Paris en rapport avec mes émissions « Judaïsme au Présent » à cause des mes prises de position « modernes ». Comme toujours, les gens du passé ne supportent pas les discours innovateurs. La lutte fut dure mais j'ai fini par la gagner et mon émission y a gagné un auditoire énorme, la plaçant au deuxième rang, juste après les informations en direct d'Israël. J'ai pris aussi l'habitude, tous les vendredis après mon émission, de me rendre dans un institut sportif ouvert par une amie dans le quartier pour me remettre en forme et faire ma grande toilette chabbatique. J'y ai découvert le massage californien et le jacuzzi. Une belle préparation physique pour cette magnifique journée que j'observais et que j'observe encore aujourd'hui, considérant le Chabbath comme une valeur suprême et le plus beau cadeau du peuple juif à l'humanité. Plus tard, quand j'allais commencer mes émissions musicales, je ne proposais jamais des concerts le vendredi soir pour permettre à tout le monde de passer une soirée en famille et en relation avec la transcendance. Je pensais déjà que les non juifs pouvaient se joindre à nous pour cette coutume, première étape pour une spiritualisation de l'humanité dans le sens juif authentique.

Les réactions émotionnelles sont toujours étonnantes et souvent inattendues. Le vendredi, 17.1, juste avant mon émission, on a annoncé la reconnaissance d'Israël par l'Espagne, une nouvelle qui a déclenché chez moi un torrent de larmes. Quelle revanche sur l'Histoire !

Nous avons eu droit, durant cet hiver-là à une

présentation en version concert de la tétralogie wagnérienne par l'Orchestre philharmonique de Radio France avec, à sa tête, Marek Janowski. Comme toujours, « L'Or du Rhin » est beau, « La Walkyrie », très beau, « Siegfried » le maillon faible de la chaîne et « Le Crépuscule des Dieux » somptueux malgré quelques longueurs. De grands moments de musique. Une semaine de bonheur. Immédiatement après, je suis parti rejoindre Uli à Mayence pour y célébrer le Carnaval. Celui de Mayence est un des plus connus d'Allemagne. Malgré un froid épouvantable, nous avons passé un merveilleux moment. Rosenmontag (lundi des roses) à Mayence, avec la parade des chars, les confettis et tout le reste. Mardi Gras à Heidelberg où nous avons « fait » le Schlangenberg (Sentier du Serpent) pour monter au Philosophenweg (Chemin des philosophes) pour y faire la promenade la plus belle de Heidelberg et, plus tard, assister au défilé des chars. Le lendemain, visite de Francfort. Il y a là un pont en métal que nous avons pris et où j'ai failli me geler les pieds tellement le froid était intense et le vent sur le Main glacial. Heureusement, au bout du pont nous attendait un restaurant chaud et accueillant où nous avons pu retrouver notre bien-être.

Un autre événement, la découverte, à l'Opéra Comique du « Tour d'écrou » de Benjamin Britten. J'ai immédiatement acheté tout ce qu'il fallait pour prendre connaissance de ce très bel opéra, y compris des heures passées au centre Pompidou à regarder des vidéos « réalistes » qu'on en a faites. C'est exaltant de découvrir une musique qu'on ne connaît pas et je savais, depuis Peter Grimes à l'Opéra de Paris, que celle de Britten méritait qu'on la connût. Il a sauvé la musique anglaise du désert

où elle était depuis le grand Purcell.

J'ai fini cette 56<sup>ème</sup> année par une des plus belles expériences de ma vie, un pèlerinage biblique et juif en Israël avec mes élèves de l'ILEJ. Tout le monde faisait du tourisme dans l'Israël moderne mais personne n'avait encore eu l'idée de faire un voyage, la Bible en main, sur les lieux où s'est passée l'Histoire de la Bible, en lisant à chaque lieu visité les passages bibliques qui s'y rapportaient.

Le premier jour du voyage fut consacré au vol Paris – Tel-Aviv et à l'installation à l'hôtel, confortable et accueillant. Les deux jours suivants, vendredi et samedi, furent libres, permettant à chacun de retrouver familles et amis en Israël. Nous avons, quand même, profité du Chabbath pour faire une visite à pied de la vieille ville de Jérusalem. C'était le Ramadan et la ville était réellement baignée dans la spiritualité. J'ai commencé à prendre mes distances par rapport au Mur des Lamentations, comprenant de mieux en mieux le symbole d'exil qu'il représentait. Les Romains nous ont rejetés dans la rue, hors de l'enceinte sainte, et nous venions y pleurer pendant les siècles de l'exil. Il était temps que ça change. Nous avions absolument droit à une parcelle du Mont du Temple. Dès le lendemain, nous avons commencé notre exploration. Premier jour, le sud-est. Bethlehem, Hébron, Arad, la Mer Morte, Qoumran et Jéricho. J'ai expliqué à mes élèves que cette terre était la Terre Sainte probablement parce que là se trouvait l'endroit le plus bas du monde (« de profundis ») et, aussi, parce que quand on regarde cette terre de satellite, on voit une image qui rappelle le sexe de la femme (« L'Origine du Monde »). Deuxième jour, le sud-ouest et l'ouest. La vallée de Elah, là

où s'est déroulé le combat de David et de Goliath, Lakhich, Ashqelon, Ashdod, Jaffa et, en traversant Tel-Aviv sans nous y attarder, Apheq, lieu des combats avec les Philistins. Pour retourner à Jérusalem, nous avons pris la route au nord qui passe par là où Josué avait ordonné au soleil et à la lune de s'arrêter. Les deux jours suivants furent la Journée du Souvenir des soldats tombés dans les guerres d'Israël et le Jour de l'Indépendance. Nous avons visité le Mont des Oliviers et le Mont du Temple ainsi que le Mont Herzl où nous avons participé aux cérémonies officielles. Ce furent nos seuls contacts avec l'Israël moderne. Les deux jours suivants furent consacrés à un voyage dans le nord. Beth-El, Shiloh, Naplouse, Samarie, Dotan où s'était déroulée l'histoire tragique de la vente de Joseph par ses frères. Ensuite, Guilboa', là où sont tombés Saül et Jonathan. Nous avons organisé une petite cérémonie dans un bois planté là par deux de nos amis en l'honneur de leur fille décédée tragiquement quelque temps auparavant. J'ai chanté la Lamentation de David tirée du Livre de Samuel et nous sommes restés longtemps silencieux, mêlant les deuils passés au deuil récent. Nous avons terminé la journée à Tibériade par une baignade dans une des sources chaudes dont la région est très riche. Bon moment de détente après une journée riche et épuisante sur tous les plans. Le lendemain, retour vers Jérusalem où nous devons arriver avant la nuit pour y célébrer l'entrée du Chabbath. D'abord, le Mont Tabor. S'asseoir sous les arbres et lire dans le livre des Juges l'histoire de Baraq et Deborah et de leur guerre contre Sisera en regardant d'un seul coup d'œil toute la vallée de Jezréel, est quelque chose de magique, donnant lieu à des émotions rares. La suite, Megiddo, site archéologique de

premier plan. Pour arriver, enfin, à Jérusalem, nous avons quitté l'autoroute pour prendre une vieille route qui passe par la forêt des 6.000.000 d'arbres, en mémoire des victimes de la Shoah. La fatigue ne nous a pas empêchés de célébrer le Chabbath avec chaleur et joie. Des dizaines de bougies étaient allumées dans la salle à manger de l'hôtel et les chants fusaient de toutes les tables. La Journée de Chabbath fut consacrée à des promenades dans les quartiers religieux de la ville, Meah-She'arim et les autres. Le lendemain, levés de bonne heure, nous avons pris le car pour l'aéroport. Nous avons fait la prière du matin dans le car avec ferveur en lisant des Psaumes. Nous savions que ce n'était qu'un départ provisoire et que nous allions revenir.

Bonne terminaison pour une année qui fut l'avant-dernière de l'été de ma vie.

## **Chapitre 57**

### **15.6.1986-15.6.1987**

Festival de la Grange de Meslay. Devant la baisse de fréquentation de l'année précédente due au choix de la musique contemporaine, on est revenu vers Vivaldi et Corelli. J'aime les musiques de tous les temps pour peu qu'elles soient belles. Le lendemain de mon arrivée, je suis allé rendre visite à la librairie tenue par MLB. Elle n'y était pas. Lui ayant téléphoné plus tard, elle me dit au téléphone qu'elle m'avait vu arriver et était allée se cacher pour dominer son émotion. Je lui propose de prendre un café et elle accepte. Nous nous trouvons au « Vieux Mûrier », place Plumereau, dans l'après-midi. La conversation prend une tournure amoureuse très rapidement. Les émotions de part et d'autre débordent mais elle est toujours mariée et aucune suite n'est possible. Elle part. Une jeune fille est assise seule à la table à côté. Elle me dit être complètement bouleversée par tout ce qu'elle a entendu sans le vouloir. Quelques minutes après et sans pouvoir y résister, nous nous embrassons passionnément. L'amour est contagieux. Je suis amoureux de Dieu et un excellent Monothéiste



mais, comment résister à mon amour pour les divinités de l'Amour ? Comme on était en plein Mondial, Tours était en fête le soir grâce à une victoire de la France sur le Brésil. Quelle journée !

Début juillet, je pars à Munich. La mère d'Uli n'a pas cessé de tout faire pour la détacher de moi. Elle lui a même trouvé une bonne place à la faculté de Chirurgie Dentaire à Munich pour l'éloigner de Paris. Je ne lui en ai pas voulu. Toute mère qui aime sa fille aurait fait de même devant une histoire qui l'associe à un homme de trente-cinq ans son aîné. Je suis resté un mois chez Uli à Munich. Sans aucun doute un des plus beaux mois de ma vie. Elle habitait le quartier de Schwabing, au nord de la ville, tout près de l'Englischer Garten. Comme elle travaillait tous les jours à la fac, nous avons établi un emploi du temps qui me permettait de passer la journée à me promener et à visiter la ville, de faire les courses et de préparer un bon repas pour son retour, repas que nous prenions vers cinq heures. Ensuite, c'était la soirée dans les brasseries en plein air, les concerts au Gasteig, l'Opéra, où j'ai découvert « Troades » d'Aribert Reimann que je connaissais déjà par son opéra « Lear » et par son Requiem. Un jour, Uli ayant fini son travail plus tôt que d'habitude, nous sommes allés écouter un concert au château de Schleissheim. Au moment où le quatuor a commencé le concert par « La Folia » de Corelli, le soleil projetait ses rayons dans la salle majestueuse où se tenait le concert et, brusquement, nous eûmes les yeux en larmes, au même moment, devant la beauté dans laquelle nous étions plongés. Pas besoin de dire la place que l'amour occupait dans notre vie pendant toutes ces journées, un délire incessant. J'ai appris par un coup de téléphone que Nathalie avait réussi son concours du

CAPES, ce qui a ajouté à mon bonheur. Un jour, j'ai détourné Uli de ses études pour passer la journée à visiter les châteaux royaux de Louis II de Bavière. Linderhof avec la grotte où voguait un cygne sur un lac (Lohengrin), et surtout Neuschwanstein, la « perle » de la région. Il faut y monter à pied et, après la visite, on est exténué. Heureusement, il y a un hôtel-restaurant à côté où nous nous sommes restaurés et pris une chambre pour une bonne sieste. C'est là où nous avons essayé pour la première fois une expérience d'amour à trois avec une des serveuses du restaurant. Non-concluant mais agréable. Il y avait aussi Hopfen Dolde, une boîte d'étudiants où on pouvait, tard le soir, manger un Schmalzbrot en buvant une bonne bière munichoise. C'était plein de jeunes filles, l'une plus belle que l'autre. J'ai même réussi à vivre une aventure amoureuse avec l'une d'entre elles. Uli était amoureuse, heureuse et tolérante. Je savais, plus que jamais, que si elle me demandait de construire quelque chose de sérieux avec elle, j'aurais le plus grand mal à refuser, pourtant, je n'avais vraiment plus l'âge pour cela. Nous nommons un petit pont sur l'Isar Ulbe (ULi et BENjamin) Brücke et choisissons un logo « U (LI e BEN) JAMIN », avec le mot Lieben, aimer, entre parenthèses. Je me demande si je ne suis pas tombé en adolescence ou même en enfance, mais c'est tellement gratifiant que j'aurais tort de me le refuser.

Il y a eu aussi la journée « noire », la visite de Dachau. Au moment de signer le livre d'or, en hébreu, un groupe d'étudiants allemands me demande de leur parler et c'est encore des larmes, de tristesse celles-là.

Fin juillet, Uli termine son trimestre et nous prenons la route du retour, elle vers Weinheim, moi vers Paris.

D'abord, une journée pleine d'émotions. Comme nous voulons visiter Nuremberg, nous prenons l'autoroute Munich – Nuremberg où nous assistons à un spectacle incroyable. Sous une pluie diluvienne, dans l'autre sens, Nuremberg – Munich, des centaines de voitures accidentées, des ambulances, des hélicoptères. Un vrai massacre. Même moi, j'ai du mal à maintenir la voiture en place et éviter l'aquaplaning, mais de notre côté ça se passe bien. Notre première visite est au Bureau du Tourisme pour me renseigner sur la fameuse statue de « L'Homme aux deux oies ». C'est le nom d'un magnifique roman de Jacob Wassermann où il est question d'une histoire d'amour entre un musicien et deux sœurs (encore cette obsession). Ils m'indiquent la place où elle se trouve, au centre ville, tout près. Encore une émotion car je n'étais pas sûr que cette statue existât dans la réalité. Puis, une panne d'essence évitée in extremis à trois mètres de la station. Pour visiter Rothenburg ob der Tauber, nous nous trompons de porte pour tomber, d'une façon inattendue, sur un petit cimetière juif et une vieille bâtisse qui servait la communauté juive au Moyen Âge. Je découvre, sans m'y attendre, la ville où officiait Rabbi Meïr de Rothenburg, un des grands rabbins ashkénazes dont la tombe, à Worms, est vénérée par des Juifs et des non juifs jusqu'à aujourd'hui. Enfin, Weinheim. Je fais la connaissance du père d'Uli et de sa belle-mère avec lesquels nous dînons au restaurant et où, les deux ne parlant ni le français ni l'anglais, nous passons la soirée en allemand. Je sais un peu parler, surtout grâce aux progrès que j'ai fait pendant le séjour à Munich, mais je ne peux pas comprendre ce qu'on me dit, ce qui m'oblige à sourire souvent sans savoir exactement pourquoi. Je suppose que la belle-mère et le

père ont dû avoir des inquiétudes sur ma santé mentale et sur mon intelligence.

J'ai passé l'été à Paris. Beaucoup de concerts et beaucoup de musique à la maison. J'ai même repris le travail sur le violon. Beaucoup de moments avec Uli mais une baisse d'amour, le contrecoup des sommets de juillet. Je pense de plus en plus qu'il faudra un jour la libérer de cet amour pour qu'elle puisse faire sa vie.

À l'approche de l'automne, j'offre à mes élèves une série de cours sur les fêtes de Tichrey. Beaucoup de monde et une merveilleuse ambiance de préparation pour les retrouvailles avec Dieu comme tous les ans après l'été païen. Uli, de plus en plus tendue par l'interrogation sur l'avenir. Où tout cela nous mène-t-il ? Elle fait un magnifique travail en vue de sa conversion au Judaïsme mais je ne suis toujours pas décidé à m'engager dans une vie de famille.

Je me sens très fatigué, il y a quelque chose qui ne va pas mais quoi ?

J'officie à Copernic pour les fêtes, comme tous les ans, mais cette fois-ci, en état de grande fatigue. Après les fêtes, j'emmène Uli en voyage à la Loire pendant quelques jours. Chambord – Chenonceaux – Chinon – Tours – Blois. Je suis censé me reposer mais j'accumule plutôt de la fatigue. À Blois, déjeuner dans un restaurant dans une péniche sur la Loire. Ils ont, comme digestif, des armagnacs de toutes les années depuis 1900, étonnant. Je choisis pour moi celui de 1930 et pour Uli celui de 1965, évidemment. Un peu déçu. Pendant les mois d'octobre et de novembre, baisse marquée de notre relation amoureuse. Je pense même que c'est peut-être la fin. Il y a des crises dans l'amour comme pour tout dans la vie. Ce qui est rassurant pour moi est le

fait que je sens que je pourrai faire face à la fin de notre relation. Retour de flamme en décembre.

Entre-temps, un événement considérable, la création de l'ATEMM. La rupture avec l'orthodoxie nous renvoie au mouvement libéral qui n'est pas entièrement satisfaisant. D'abord, il est né pour répondre, en diaspora, aux besoins des Juifs de diaspora en vue de leur intégration dans les sociétés où ils ont choisi de vivre. Ensuite, une raison majeure, la présence d'une autorité rabbinique. La négation de l'orthodoxie impliquait la négation d'une autorité contraignante. Il fallait trouver l'autonomie. Des savants, oui, pour donner tous les renseignements nécessaires pour les choix à faire mais pas de rabbins. Nous étions plusieurs et, surtout, mon ami JCP, à penser dans cette direction. Un dimanche, je déjeune chez JCP et sa femme MP à Saint-Cloud. JC me fait découvrir une passerelle enjambant la Seine et menant au Bois de Boulogne. Nous nous promenons et discutons et échangeons nos idées quand nous sommes pris ensemble d'une envie de passer de la réflexion à l'action. Nous décidons de réunir tous nos amis qui partagent notre point de vue dans une association que nous appellerons Association de la Tradition et du Monde Moderne (ATEMM). Je suis rempli d'émotion et d'énergie à la suite de cette décision et décide de commencer sa réalisation dans le cadre de l'ILEJ que je dirige et dont s'occupe depuis toujours JCP. Très rapidement, nous mettons les structures en place et, avec des amis, célébrons la naissance de notre association par un dîner chabbatique que nous concocte MP. Tout cela ne plaît pas au rabbin de la rue Copernic qui fera tout pour saboter notre projet. Nous commençons par un déjeuner mensuel commun toutes les néoménies,

journées de fête dans le Judaïsme, et par des offices de Chabbath dans le cadre de l'ILEJ où j'appelle, pour la première fois en France, des femmes à « monter » à la Torah pour la lecture hebdomadaire, partie importante de l'office de Chabbath. Tout cela aura des suites d'une grande importance comme je l'expliquerai plus tard. En ce qui me concerne, tout cela deviendra ma raison de vivre.

Dès le début de 1987, le centre Rachi organise un week-end d'études sur la Médecine et m'invite à participer à une table ronde sur la sexualité vue par le Judaïsme. Mon intervention est un succès total et m'ouvre la porte vers des conférences sur le sujet à Paris et en Province. Avec mes émissions de radio et mon travail de conférencier, je fais ma place dans la communauté et reçois le respect de tous. C'est très gratifiant et, surtout, très rassurant. Pour être écouté, il faut être connu et je le deviens.

En plein projet d'avenir et exaltation devant les tâches à accomplir, je subis ma première grande crise d'angine de poitrine qui va mettre tout en question. On est vendredi après-midi et je monte la pente de la rue Copernic pour aller donner mon cours hebdomadaire aux fidèles réunis pour l'office. Brusquement, je suis obligé de m'arrêter. Rien à voir avec les crises que j'ai déjà connues. C'est le grand truc tel qu'il est décrit dans les livres. J'attends que cela passe. Je sais que ma vie va changer de cap et va être dirigée vers la guérison de cette maladie coronarienne qui est là et bien là. Consultation cardiologique, médicaments qui me donnent des migraines épouvantables et, surtout, des examens poussés qui précède une hospitalisation à Marie-Lannelongue pour une coronarographie suivie d'une angioplastie transcutanée qui est censée me permettre de vivre normalement. Malheureusement, dix

jours après, tout recommence. C'est l'échec confirmé par l'ECG d'effort pratiqué immédiatement. Quelle tristesse. De nouveau, l'hospitalisation. Là arrive quelque chose d'incroyable. Le grand spécialiste des coronarographies, après examen, déclare que mes coronaires sont bien perméables et que, s'il y a des douleurs, elles doivent être d'origine psychique. Une immense erreur de diagnostic commise par un grand spécialiste. Cela arrive, mais pourquoi à moi ? Décrire ce que j'ai vécu durant les semaines qui ont suivi serait très difficile. Trois à quatre crises par jour, surtout après les repas, des quantités considérables de médicaments qui, en plus des migraines, me provoquent des oedèmes et une difficulté de respirer et de marcher. L'invalidité, quoi ! Il faut y ajouter l'angoisse permanente et le sentiment que ma vie tient à un fil qui peut rompre à chaque minute. Une grande crise, plus grande que les autres, me saisit au théâtre où j'ai emmené Uli voir « La Ronde » de Schnitzler. J'ai laissé mes pilules dans la voiture. Je sens que c'est la fin, dis adieu à Uli qui se met à pleurer et attends la fin qui ne vient pas. Dès le lendemain je retourne voir mon ami le professeur CP, chirurgien à Marie-Lannelongue, pour le supplier de recommencer les examens. Après une consultation avec un confrère, on décide de mon hospitalisation quelques jours après. C'est pendant cette attente d'être hospitalisé que je célèbre mon 57<sup>ème</sup> anniversaire, double, car, comme tous les 19 ans, l'anniversaire solaire et lunaire tombent en même temps. Je finis l'été de ma vie sans savoir si l'automne allait suivre.





**Quatrième saison, l'automne**

1987-2006



## **Chapitre 58**

### **15.6.1987-15.6.1988**

Cette quatrième saison de ma vie aurait pu, comme je l'ai déjà dit, ne pas avoir lieu. J'ai célébré mon 57<sup>ème</sup> anniversaire avec le sentiment de la mort imminente qui rôdait. Une erreur de diagnostic monstrueuse faite par un grand radiologue, spécialisé en cardiologie et en problèmes coronariens ! Et sur un médecin ! Dans un dernier sursaut, en pleine souffrance causée par trois ou quatre crises d'angine de poitrine par jour, j'ai eu une conversation émue et émouvante avec mon ami CP qui, enfin, était prêt à envisager la nécessité de me confier à un confrère pour un avis supplémentaire. Ce confrère, après étude faite par lui et par ses assistants, a conclu que le cas méritait une nouvelle coronarographie. J'ai commencé, donc, l'automne de ma vie en entrant à l'hôpital où dès les premières secondes de l'examen, l'état de mes coronaires s'est révélé catastrophique et la décision d'une opération a été prise. Je ne crois pas que quelqu'un a été si heureux de subir une opération si lourde avec autant de joie. Je sentais que c'était, comme disent les Américains, « life-saving ».

L'opération, qui a duré de nombreuses heures et pendant laquelle j'ai été déclaré mort pendant quelques minutes, a enfin merveilleusement réussi et j'ai ressuscité, non sans passer une semaine avec une pleurésie qui a failli m'emporter. Ensuite, ce fut la procession des visites fatigantes mais si agréables de tout le monde, y compris ceux que je ne voyais plus souvent. Même Monique est venue. Il y avait aussi les dizaines de coups de téléphone si mal tombés au moment des siestes mais si chaleureux et pleins d'amour. Il y avait la rééducation générale et respiratoire ennuyeuse (je n'ai jamais aimé les exercices sportifs) mais très utile.

Des mois d'euphorie ont suivi baignés par le bonheur de l'amour que nous vivions Uli et moi. Pendant mon séjour à l'hôpital, elle venait tous les dimanches me rendre visite faisant mille kilomètres à l'aller et mille kilomètres au retour pour deux heures passées avec moi. Après Kippour, où j'ai réussi à assurer les offices en chantant toute la journée (ce qui prouvait l'utilité de la rééducation), nous sommes partis passer quelques jours inoubliables à Belle-Île au bord du Goulphar, ce pseudo-fjord à l'ouest de l'île. Raconter la beauté du reflet de la pleine lune sur la mer telle qu'on la voyait de notre chambre d'hôtel nécessiterait des qualités poétiques que je ne possède pas. Aussi, l'angoisse de cet escalier non protégé de la grotte de l'Apothicaire avec les vagues de l'océan frappant les rochers et, puis, ces arcs-en-ciel comme je n'en avais jamais vus auparavant. C'était le bonheur de vivre ! Je savais que je n'allais pas perdre cette saison de ma vie, l'automne, que j'aimais tant.

Ensuite, j'ai pris la décision stupide de reprendre mon travail, dans mon cabinet médical et à l'ILEJ. Erreur qui a

failli me coûter la vie quelques mois plus tard. Le cœur a ses raisons (médicales) que la raison ne connaît pas.

En novembre nous sommes allés célébrer un événement de taille, les 100 ans de ma mère. Grande réunion familiale en Israël. J'ai décidé d'amener Uli avec moi pour la présenter à ma mère qui l'a trouvée très charmante mais qui m'a quand même mis en garde : « N'épouse pas une Allemande ». Que n'ai-je écouté son conseil mais, vous le savez, il y a des moments dans l'amour où l'on ne peut pas imaginer qu'un jour viendrait où il ne serait plus là et où tout irait mal.

Heifetz est mort vers la fin 87. Quelle tristesse ! En son honneur, Shlomo Mintz a joué les 24 Caprices de Paganini au Théâtre des Champs Elysées. Un vrai bonheur. J'ai toujours considéré Paganini comme un « grand » tout simplement parce qu'il suffit d'écouter quelques notes pour savoir que c'est de lui. A l'issue du concert, nous avons fait, Uli et moi, la connaissance de G, jeune violoniste allemande. Comme elle a beaucoup vécu en Argentine, je ne l'ai jamais trop interrogée sur ses parents ayant une méfiance générale des Allemands vivant là-bas, anciens nazis peut-être. Elle était, en tout cas, charmante, humble et sensible. Qui aurait pu imaginer à cette première rencontre qu'un jour elle tomberait amoureuse de moi au point de demander à Uli de me partager avec elle. L'amour, cette chose étrange ! Ni Uli ni moi n'étions d'accord mais cela nous a beaucoup touchés et nous sommes restés malgré cela de bons amis et faisons parfois de la musique ensemble.

La vie continuait agréablement, Uli venant passer des week-ends régulièrement à Paris et pas encore trop impatiente de savoir vers quel avenir notre histoire

d'amour s'avancait. Elle continuait aussi ses cours et sa préparation en vue de sa conversion au Judaïsme. Quelle meilleure issue pour une Allemande, porteuse comme tous les autres Allemands de ce poids immense de la Shoah, que de devenir Juive ? Surtout qu'Uli avait depuis son enfance une sensibilité aiguë à ce sujet. Fatiguée de faire 1000 kilomètres à chaque visite à Paris, elle s'est débrouillée pour faire un échange avec une étudiante de Bonn afin de continuer ses études à l'Université de cette ville. Une de ses visites préparatoires à Bonn nous a permis de nous rencontrer pendant quelques jours à Cologne pour y fêter le carnaval. Le jeudi avec la fête des femmes, vendredi pour visiter la ville et ses musées, samedi pour visiter la synagogue et assister à d'autres festivités en ville, dimanche, le défilé des écoles et lundi, Rosenmontag, le lundi des roses, pour la grande fête. Nous étions logés dans un hôtel très confortable qui offrait des petits déjeuners somptueux, ce qui nous permettait de faire un repas, déjeuner – dîner, dans une des brasseries dont une s'appelait Sion. Immense fête, beaucoup de bonne humeur et beaucoup d'amour. Uli a même proposé de nous peinturlurer les visages. Ce fut l'unique fois dans ma vie où, me regardant dans la glace, je n'ai pas pu me reconnaître. Nous sommes restés encore un jour pour visiter Düsseldorf. Nous ne pouvions pas imaginer encore que c'était là que nous allions nous marier religieusement quelques années plus tard.

Pesa'h approchait et ma sœur 'Hannah m'a demandé de venir présider le Seder familial en l'absence de mon frère 'Haïm, en mission à l'étranger. L'idée m'a enchanté, surtout que j'étais en train de repenser le Seder en revenant au système ancien et plus cohérent de manger avant de

raconter l'histoire de la sortie d'Égypte. C'était une bonne idée que d'essayer la nouvelle formule avec ma famille. (On retrouvera plus tard dans mon histoire d'autres détails sur ce sujet au moment où je vais publier ma Haggadah renouvelée et abrégée en 2003). En tout cas, l'expérience s'est très mal déroulée. Ma famille, non pratiquante, totalement laïque, a préféré ânonner, comme toujours, le texte sans rien comprendre, plutôt que de faire de la soirée une soirée de réflexion intelligente. Quelle déception ! On m'a même reproché d'avoir pris la famille en otage et de les avoir privés d'une coutume, vide de sens évidemment, qu'ils respectaient. Comme j'ai regretté de ne pas être resté avec mes enfants et Uli à Paris. Tout cela me rappelait aussi les difficultés que j'allais affronter dans mon travail qui consistait à trouver une solution au problème de la modernisation de la tradition, indispensable pour que le Judaïsme redevienne la spiritualité du peuple juif, sujet qui allait devenir ma raison de vivre.

C'est durant ce printemps que j'ai eu la surprise de recevoir un coup de téléphone de MLB. Elle avait un retour de flamme très émouvant et, comme je gardais pour elle beaucoup de sentiments, j'acceptai de la revoir et de reprendre notre relation même si c'était une relation platonique. Elle était mariée. Elle était très déçue d'apprendre que j'étais lié, fortement lié, à une autre femme qu'elle refusait d'abord de rencontrer, ce qui m'attristait énormément. Tout a fini par s'arranger et MLB a fini par nous inviter, Uli et moi, à un déjeuner chez sa grand-mère dans ce château magique qui fut pour moi un objet de fantasmes pendant tant d'années. Quelle joie ! Quelle émotion ! La grand-mère était une vieille femme délicieuse et charmante. Le lieu a dépassé tout ce que je

pouvais attendre. Le repas bon et le vin, Coteaux du Layon, merveilleusement élaboré. D'ailleurs, la châtelaine ne buvait que du vin de cette appellation. Le soir nous avons dîné en ville avec MLB. Elle m'a avoué plus tard qu'elle aurait adoré passer la nuit avec nous mais n'a pas osé le demander. Nous allions nous rattraper quelques années plus tard.

Du fait de la cicatrice de l'opération restée longtemps douloureuse, je n'ai pas beaucoup touché au violon cette année-là. Ceci ne m'empêchait pas de continuer à écouter et à découvrir la musique du 20<sup>ème</sup> siècle avec une passion renouvelée.

Pour le Judaïsme, je continuais mes cours à l'ILEJ et avançais mon projet d'un Judaïsme pour le 21<sup>ème</sup> siècle qui tiendrait compte de tout ce qu'il y avait de nouveau dans la réalité du peuple juif et de notre manière de penser le monde.



## **Chapitre 59**

### **15.6.1988-15.6.1989**

J'allais passer une partie de l'été chez Uli à Bonn, ville que je ne connaissais pas du tout. J'ai pris un chemin long, passant par la Belgique et la Hollande. D'abord, Gand, où j'ai répondu à une proposition intéressante pour un week-end touristique. L'annexe de l'hôtel où l'on m'a logé était minable et j'ai changé d'hôtel non sans déposer une plainte au Bureau de Tourisme. Ceci ne m'a pas empêché de visiter la ville et de l'apprécier comme un joyau des Flandres. Dès le lendemain, j'ai pris la route d'Amsterdam en passant par Delft. Je tenais à aller là où Vermeer a peint sa « Vue de Delft ». En arrivant dans la ville je fus étonné par le vide total des rues. Personne. Ayant trouvé le lieu recherché, je suis resté longtemps à admirer le « modèle » en attendant de voir l'« original » à La Haye. En revenant vers ma voiture laissée à la place centrale, les portes de l'église se sont ouvertes et une foule immense a rempli les rues. Donc, tout le monde était à la messe et c'est pour cela que la ville semblait si vide. Dès mon arrivée à Amsterdam et juste le temps de trouver une chambre d'hôtel et de m'y

installer, je suis allé vers la salle des concerts où le Concertgebouw donnait un concert Mozart. Ensuite, une promenade dans le quartier « chaud ». Etonnant. Pendant quelques jours j'ai joué le parfait touriste, la maison d'Anne Frank, l'Amsterdam juif, le musée biblique, la maison de Rembrandt, le Rijksmuseum, le musée Van Gogh. Je me suis offert une journée à La Haye pour y visiter le Mauritshuis où se trouve le Vermeer et la maison de Spinoza, ce grand Juif de la modernité. Un petit saut à la plage de Scheveningen qui me rappelait le temps où je jouais aux échecs. J'ai trouvé Amsterdam très agréable mais trouvé bien dommage qu'on ait détruit le vieux quartier pour y construire le métro. Entre la synagogue achkenaze et la fameuse synagogue « portugaise », il y avait, avant, un canal boisé ; maintenant, c'était une autoroute. D'Amsterdam, je me suis dirigé vers l'Allemagne par le parc du Haut Veluwe où se trouve un musée magnifique, Kröller-Müller, avec d'exceptionnels Van Gogh. J'y ai même trouvé des œuvres de mon ami Haber, le grand sculpteur. Ensuite, Nimègue, avec son Heilige Land, une reconstitution symbolique de la Terre Sainte et de Jérusalem sur deux kilomètres carrés. Etonnant et émouvant. J'ai terminé le voyage dans l'angoisse totale, d'abord sur l'autoroute vers l'Allemagne où il n'y avait aucune indication de direction, ensuite, au poste frontière où j'ai eu droit, moi-même et ma voiture, à une fouille en règle et, pour terminer, à Bonn où je n'arrivais pas à trouver la maison où habitait Uli. Enfin, « Ende gut, alles gut », tout est bien qui finit bien, j'étais dans le charmant duplex où habitait Uli et où m'attendait un délicieux repas et un lit accueillant. Dès le lendemain, je me suis joint à un groupe qui faisait une visite guidée de la

ville. Tout y était bien, la taille « humaine » de la ville, l'Opéra où l'on donnait de magnifiques spectacles à des prix ridiculement bas, la Beethovenhalle pour les concerts symphoniques et la salle, dans la maison où est né Beethoven, dédiée à la musique de chambre. Le Rhin était là avec toutes ses légendes. Comme l'Opéra de Bonn était le seul Opéra au monde au bord du Rhin, j'ai proposé au directeur une mise en scène pour « L'Or du Rhin ». Tout le public devait être réuni sur les terrasses de l'Opéra pendant que trois jeunes filles nues sautaient du pont à côté dans le Rhin. Ensuite, le public devait regagner la salle où le rideau allait se lever dévoilant trois jeunes femmes dans le rôle des trois Filles du Rhin. Malheureusement, ma proposition ne fut pas retenue.

Commençait un temps de grande joie où je passais la journée à étudier l'allemand en lisant des journaux dans les différents cafés de la ville, ces cafés qui me rappelaient les cafés de Jérusalem. Il y avait aussi les courses et la préparation du repas du soir pris avec Uli, retour de l'université. Après le repas, c'était le temps de la musique, soit à Bonn même, soit à Cologne, à 20 minutes de voiture, où il y avait tous les jours des concerts gratuits à la Hochschule für Musik. Il y avait aussi, à quelques kilomètres de Bonn, une gare désaffectée, Rolandseck, transformée en salle de concert où se donnaient des master-classes passionnantes. La gare était désaffectée mais des trains y passaient de temps en temps, donc, quelques secondes de bruit en pleine écoute. Tant que cela ne tombait pas pendant le deuxième mouvement du Quintette de Schubert, c'était supportable. En tout cas, le public acceptait ce dérangement avec calme.

Un de mes amis d'enfance, AO, était marié à une

Allemande de Marburg et était le président de la communauté juive de la ville. C'était pour nous une occasion d'un voyage vers cette ville universitaire un peu isolée géographiquement mais très connue par son Université. Pendant le voyage de retour, nous avons mangé dans un restaurant, qui était, comme nous l'avons découvert plus tard, un restaurant hautement recommandé par les divers guides. Nous y avons goûté un filet de bœuf grillé sur tuile absolument remarquable. J'étais déjà en train de préparer mes émissions sur la gastronomie et le vin et m'intéressais de plus en plus à ce sujet, une nouvelle vraie passion.

Le premier samedi de mon séjour, nous sommes allés suivre l'office de Chabbath à la synagogue. Ce que j'y ai découvert fut vraiment navrant. Un président marié à une catholique pratiquante et un officiant totalement ignorantissime en Judaïsme. J'allais avoir beaucoup de tension avec la communauté à cause de cela. J'ai même reçu une lettre me demandant de ne plus fréquenter la synagogue dont je n'ai pas tenu compte. L'ignorance, dans le Judaïsme, est un défaut impardonnable.

Retour à Paris, j'ai pu assister à un événement musical remarquable. À la Maison de la radio, pendant toute une semaine, un quatuor dont je ne me souviens plus du nom répétait le « quatuor pour la fin du Temps » de Messiaen avant de le jouer en concert. Une anecdote : un jour, pendant un concert, un ami m'a demandé de dire quelque chose au public pour introduire cette œuvre et j'ai proposé une réflexion sur le dilemme du Temps : « Ce que nous n'aimons pas dans le Temps c'est le fait qu'à cause de lui nous mourons et que son abolition signifierait pour nous l'Éternité. Mais, car il y a un mais, la musique est un art qui

se déroule dans le Temps et si le Temps disparaissait, la musique disparaîtrait aussi. Il faut faire un choix. Ou le Temps et la musique ou l'Eternité sans musique. J'ai fait mon choix, faites le vôtre ».

J'ai eu la visite d'un de mes petits neveux de 12 ans à qui j'ai promis une préparation à sa Bar-Mitswah s'il venait à Paris. Plus que l'étude, c'est Paris qui l'attirait et il fut un piètre élève. Je me suis promis de ne plus recommencer cette expérience. Il ne faut enseigner qu'à celui qui veut vraiment étudier.

À la fin de l'été, on m'a demandé de venir à Nantes pour y pratiquer une circoncision. Ce fut une excellente occasion pour nous offrir, à Uli et à moi, quelques jours de vacances. Nous avons commencé par une visite du Mont Saint-Michel et de Saint-Malo, suivie d'une traversée nord – sud de la Bretagne pour arriver à Pornic en passant par le magnifique pont de Saint-Nazaire. Lieu magique avec des plages intimes. L'hôtel fut très agréable et la nourriture excellente. Pendant une de nos promenades, je fus saisi d'une salve d'extrasystoles qui m'a rappelé mes problèmes cardiaques que j'avais complètement oubliés. De retour à Paris, je suis allé voir mon cardiologue qui m'a confirmé que mes extrasystoles étaient ventriculaires et non auriculaires, ce qui m'a plongé dans l'angoisse pour la suite. Quand la santé ne va pas, rien ne va. Tous les traitements ont échoué et j'ai commencé une longue période de vie menacée. Je n'étais jamais sûr le soir en me couchant de me trouver vivant le matin. Cette situation a affecté aussi ma relation avec Uli qui, de son côté, vivait cela héroïquement. Une chose était sûre, son projet de me persuader de former une famille avec elle semblait totalement irréalisable. On m'a mis en arrêt de travail pour

longtemps. Je n'ai jamais repris le travail depuis.

Ma plainte auprès du Bureau de Tourisme de Gand a porté ses fruits et je fus invité à passer un week-end dans la ville dans les meilleures conditions. Encore une occasion pour un voyage à deux. Uli adorait ces déplacements et ces séjours à l'hôtel. La Cathédrale Saint-Bavon avec « L'Agneau mystique » de Van Eyck, le beffroi et le château et, en plus, une visite à la nouvelle synagogue de la ville qui venait d'être inaugurée. Elle est bien belle mais ne sert que pour les grandes fêtes d'automne. Le seul point noir dans ma vie fut la décision des membres de l'ATEMM de cesser les activités devant mon état de santé. Où allaient mes projets spirituels ?

Il restait mon émission à RCJ, « Judaïsme au Présent ». Un magazine juif ayant publié une caricature vulgaire contre le christianisme, j'ai fait une émission violente où je me déclarai non solidaire de mes frères juifs quand ils se conduisaient mal. Cette émission a eu beaucoup d'écho dans la communauté et le directeur de l'Arche me confia une rubrique dans le mensuel que j'ai intitulé : « Ainsi, donc... ». Une nouvelle ouverture.

Fin 1988, on a rouvert La Coupole, un de mes lieux magiques. Une soirée de fête où je fus invité par le nouveau patron. Je savais que ça ne serait plus jamais la même chose. Quelque chose est passé et ne ressuscitera plus. Quel dommage ! Encore un effet du Temps qu'il fallait accepter.

L'hiver et le printemps 1989 furent le temps de ma vie polygame la plus parfaite, un vrai « Harem ». D'abord, Uli, la reine, qui continuait à venir régulièrement à Paris pour y passer les week-ends avec moi, quand ce n'était pas moi qui allais à Bonn, comme en janvier pour le carnaval de Cologne qui est devenu un « must » dans notre vie. J'étais

toujours émerveillé par la non-violence des festivités et aussi par le fait qu'en fin d'après-midi la ville était totalement sale avec des milliers de bouteilles vides qui jonchaient le sol partout et vers minuit tout était propre comme si rien ne s'était passé. Puis, les princesses. A Paris, je filais le parfait amour avec mon étudiante « proustienne », CJ, plus belle que jamais, et MLB, tout à fait séparée de son mari, avec qui nous avons essayé de rattraper ce que nous n'avions pas vécu en son temps. Elle venait souvent à Paris et moi, de temps en temps, à Tours. Ma fille Nathalie a pris un très bel appartement à Compiègne où j'ai pris l'habitude d'aller régulièrement. Tout ceci avec un état cardiaque de plus inquiétant, avec des salves d'extrasystoles ventriculaires quotidiennes. J'ai même fini par m'habituer à tout cela et mes angoisses diminuaient, sauf la nuit où, dans les rêves, elles revenaient fortes et épuisantes.

Uli, s'étant mise à lire Proust, nous avons passé une journée, CJ, Uli et moi à Illiers-Combray sur les lieux mêmes qui ont inspiré le début de « La Recherche ». Aucune déception car je m'étais préparé à ce sentiment qui fait que la réalité ne tient pas devant l'imagination. J'ai trouvé les sources de la Vivonne émouvantes et même apprécié les madeleines que nous avons mangées comme goûter. Deux boulangeries prétendaient être les « vraies » fournisseuses de tante Léonie. Nous nous sommes promis de venir passer un week-end à trois dans un des hôtels de la région.

Grâce à une circoncision que j'ai eu à pratiquer dans la région, nous avons pu passer un magnifique moment à Bourges où au moment de visiter la cathédrale, nous avons pu assister à une répétition du « Stabat Mater » de

Pergolèse. Il y a eu aussi, pour l'anniversaire d'Uli, une présentation exceptionnellement réussie de « Carmen » à Bercy, avec Berganza dans le rôle-titre.

Pour ce qui est du Judaïsme, ce furent des mois d'une grande importance. Comme je vivais avec le sentiment que je n'avais plus longtemps à vivre, je me sentais obligé de me mettre en paix avec ma conscience. Je savais que l'orthodoxie n'était plus valable pour notre temps mais, en même temps, étais très mécontent du mouvement libéral, surtout parce qu'il fonctionnait avec une institution rabbinique. Cela n'avait pas beaucoup de sens. Les Rabbins étaient les tenants de la tradition talmudique et tenaient leur pouvoir de cela. Quel sens pouvait avoir la fonction de Rabbin libéral, ne se référant pas à cette tradition ? Après une longue réflexion, j'ai décidé de rompre mes relations avec le libéralisme en tant qu'institution. Ceci allait avoir des conséquences importantes sur ma vie, y compris sur le plan financier du fait qu'on ne m'adressait plus les familles qui devaient circoncire leur enfant. J'ai aussi perdu ma place d'officiant des grandes fêtes à Copernic. Ce fut dur mais j'étais en paix avec ma conscience et savais que, si je vivais encore, je pourrais travailler sur mon idée d'un Judaïsme pour le XXI<sup>ème</sup> siècle, libéral, certes, mais sans autorité officielle.

Si quelqu'un m'avait dit à ce moment-là que j'allais voir l'an 2000, je ne l'aurais certainement pas cru.

Mon ami NM, était né le 13 juin 1931, ce qui faisait que nous avions le même âge un jour par an, le 14 juin. Depuis longtemps, nous fêtions tous les ans cette journée. Cette fois-ci nous l'avons fait chez lui à Baubesse. Nous nous sommes offerts un superbe repas à L'Oustaù de Baumanière, arrosé de bons vins des côtes du Rhône. On



nous a affirmé qu'à la table où nous mangions, avaient dîné quelque temps auparavant la reine Elisabeth et son mari, le duc d'Edimbourg. Ce fut une belle manière de finir cette 59<sup>ème</sup> année.

## **Chapitre 60**

### **15.6.1989-15.6.1990**

Cette soixantième année, qui allait être riche et dure, a commencé par une de ces coïncidences qui font croire aux miracles. On allait fêter la Fête des Pères le dimanche, 18.6. Emmanuel, qui n'était pas au courant de la date, m'a averti qu'à cause d'un engagement pris depuis longtemps il ne pourrait pas célébrer cette fête avec moi. J'ai donc pris de mon côté un engagement pour faire une conférence dans une loge de Bnai Brith (une forme de maçonnerie juive). Après la conférence il y a eu un cocktail pendant lequel j'ai beaucoup parlé avec une jeune femme aux yeux magnifiques. A un moment donné, je lui ai proposé de filer à l'anglaise et de finir la soirée ailleurs. Chose faite, nous avons décidé d'aller prendre un verre chez elle. Elle habitait dans le 19<sup>ème</sup>, quartier que je ne connaissais pas, dans une rue où je n'ai jamais mis les pieds. Nous sommes arrivés, descendus de voiture et nous apprêtions à entrer dans la maison, quand un groupe de gens en sortait. Quelle ne fut ma surprise de découvrir qu'Emmanuel faisait partie de ce groupe. Vraiment étonnant !

Après avoir participé aux festivités autour du bicentenaire de la Révolution, nous avons décidé, avec Uli, de faire un séjour à Avignon. Un arrêt à Lyon nous a permis de faire quelque chose que je me suis promis de faire depuis longtemps, la visite détaillée des traboules, ces passages d'une rue à l'autre à travers les cours des maisons. Heureusement, les maisons n'étaient pas encore munies du système de codes qui empêcherait cette visite actuellement. Passionnant. À Avignon, nous logions dans un hôtel avec une parfaite climatisation et avec des rideaux qui permettaient de faire la sieste dans le noir le plus complet. Tout ce qu'il fallait pour être heureux. Beaucoup de spectacles dont le « Roméo et Juliette » de Pascal Dusapin qui a fait « fuir » beaucoup de spectateurs allergiques à l'idée qui présidait à cette création que nous avons trouvé passionnante. On est dans la musique du 20<sup>ème</sup> siècle ou l'on n'y est pas. Nous avons fait un séjour à Aix et nous nous sommes offert une montée de la Montagne Sainte Victoire. Ce fut pour moi une épreuve. Il fallait savoir si mes problèmes de rythme cardiaque allaient m'empêcher de vivre normalement. L'épreuve a été concluante. Le retour s'est fait par une visite au gouffre de Padirac, ce lieu magique que j'ai découvert au moment d'un séjour au Club Méditerranée à Pompadour.

Comme je n'officialisais plus à Copernic, je pensais passer Kippour en me promenant dans les diverses synagogues de Paris, quand MB, qui n'acceptait pas de bon cœur la mort de l'ATEMM qu'il présidait et qui a décidé la création d'une nouvelle association, l'ATEM, avec mes fidèles qui acceptaient ma rupture avec le mouvement libéral, m'a proposé de faire Kippour chez lui, dans son salon. J'ai accepté avec joie et nous avons passé, très nombreux, une

journée inoubliable à prier et à chanter ensemble, en remplacement du chœur, les belles mélodies liturgiques de Kippour. Un événement nous a beaucoup touchés. Au moment même où, pour l'unique fois de l'année, nous nous agenouillons pour dire la grandeur de Dieu, toutes les cloches des églises du quartier se sont mises à sonner. Encore une coïncidence miraculeuse. Pour la fête des Cabanes, quelques jours après, je me suis rendu à Bonn et à Cologne, chez Uli.

Notre amour durait depuis cinq ans. Il allait subir ce que subissent toutes les amours après un certain temps quand elles ne débouchent pas sur quelque chose de sérieux. Le début d'une dégringolade que ne pouvaient cacher ni le séjour à Avignon, riche de culture, ni un voyage dans les pays de la Loire avec un repas au château de MLB, ni une visite au Mans pour y découvrir la vieille ville médiévale, ni une journée passée à Vaux-le-Vicomte en compagnie de notre amie IJ, une grande violoncelliste. Rien de plus triste qu'un amour qui commence à agoniser. Uli est devenue moins belle et moi, j'ai vieilli. Le point nadir de cette évolution fut un week-end où, au lieu de venir à Paris, Uli est allée à Munich retrouver AD, un garçon avec qui elle pensait se marier quand elle avait 18 ans, avant de me connaître et avant de décider de se convertir au Judaïsme. Il fallait me préparer au deuil d'amour. Un événement a eu lieu qui allait aggraver les choses. Le 9 novembre, anniversaire de la Kristallnacht, le pogrome antisémite de 1938, le mur de Berlin est tombé, transformant cette date en une fête nationale allemande. Si l'Allemagne de l'Ouest avait ma sympathie, une Allemagne réunifiée n'était pas à mon goût. Toutes mes idées sur une Allemagne régénérée par la spiritualité furent mises en

veille devant le nationalisme allemand qui allait revenir en force. J'étais décidé à mettre un terme à l'histoire Ulbe (ULi et BENjamin). Le sort en a décidé autrement. Quelques jours après, je reçois un coup de téléphone d'Uli me décrivant un ensemble de symptômes dont elle souffre. Je fais, par téléphone, le diagnostic de méningite virale et lui demande d'entrer immédiatement à l'hôpital. Là, le diagnostic est confirmé. Je prends immédiatement l'avion pour la rejoindre à Bonn et y reste le temps nécessaire pour sa guérison. La rupture est remise pour plus tard.

À Paris, je passe le reste de l'automne à m'occuper de l'ATEM. MB met à notre disposition un appartement où nous faisons l'enseignement et les offices chabbatiques.

Pour Noël, j'accepte l'invitation de la mère d'Uli de venir à Weinheim. Je suis content de voir, une fois dans ma vie, un Noël allemand dans une famille. Mon attente est en partie déçue car la mère d'Uli et son ami sont totalement athées et la soirée se résume à un bon repas chinois et des cadeaux. Uli et moi, nous logeons dans un hôtel sur la route de Heidelberg. Le jour de Noël, nous faisons une promenade, de bonne heure, dans une Heidelberg endormie et vide. Uli y est née et moi, j'avais à y faire du temps où j'étais médecin militaire à Landau et où je faisais hospitaliser les enfants malades à l'hôpital universitaire de la ville. Après cette promenade et avant le repas du jour, nous sommes à l'hôtel où nous arrivons à des sommets d'amour et de plaisir inconnus de nous jusqu'alors. Le chant de cygne de notre amour. Le temps de passer une journée à Metz, nous sommes à Paris. Uli fait ses valises, je l'amène à la gare pour des adieux définitifs. Dès le lendemain, je commence mon deuil, sachant qu'il allait être long et réunissant toute mon énergie pour y faire

face. Je termine l'année par une soirée chez FG, l'ami de Nathalie, triste, déprimé et avec des salves d'extrasystoles ventriculaires comme je n'en ai jamais eues. Temps dur.

Je n'ai pas eu le temps de commencer la sortie du deuil d'amour avec l'aide de CJ, très présente et très amoureuse, qu'un nouveau coup vient me frapper. Le jeudi, 11.1, à 5 heures du matin, le téléphone sonne et ma sœur 'Hannah m'apprend la mort de ma mère quelques heures auparavant. En quelques heures, je fais tout ce qu'il faut pour mettre mes activités à jour et peux, dès le début de l'après-midi, prendre l'avion et arriver en Israël en fin de journée. Le lendemain, je suis occupé à résoudre tous les problèmes autour des obsèques. Samedi, je passe ma journée au bord de la mer, là où ma mère aimait tant s'asseoir et regarder le coucher de soleil. Le soir, arrive mon frère 'Haïm qui était en mission à La Paz en Bolivie. Il est fatigué de son voyage et quand je lui propose d'aller ensemble le lendemain matin pour pouvoir accompagner la dépouille de notre mère de Tel-Aviv à Jérusalem où elle doit être enterrée près de mon père, il refuse, me disant qu'il irait directement à Jérusalem. Très choqué, je quitte les lieux et me retrouve seul chez ma sœur. Le lendemain, très tôt le matin, je prends un taxi qui m'amène à la morgue de l'hôpital où se trouve ma mère. J'attends tout seul pendant deux heures, tremblant, dans un froid glacial, l'arrivée de l'ambulance. Après l'identification nécessaire du corps, je m'assois près de l'ambulancier et nous passons le temps du voyage à réciter des Psaumes comme c'est la coutume. Je ne comprends pas pourquoi aucun membre de la famille n'est avec moi dans ce moment pénible. Ils doivent avoir une relation malsaine avec la mort. Arrivé au funérarium de Jérusalem, je dois laisser ma mère seule avec

l'équipe des purificatrices chargée de préparer le corps à l'enterrement par la toilette rituelle. Je profite de cette heure pour faire une promenade à travers le quartier où j'ai grandi. Des souvenirs par centaines m'envahissent et provoquent une crise de larmes comme je n'en ai jamais connue. Je délire. Je vois des anges au ciel aller chercher mon père pour l'emmener recevoir son épouse. « Va mon bien-aimé au devant de la fiancée ». Pourquoi n'ai-je pas vécu auprès d'elle durant toutes ces années ? Retour au funérarium. Elle est prête, habillée du linceul mortuaire. Je mets de la cendre dans ses yeux comme l'exige la coutume et l'on couvre sa tête comme on le fait pour une mariée. Brusquement, je me rends compte de l'amour immense que j'ai pour elle. Dans toutes les femmes que j'ai aimées et désirées, je n'ai cherché qu'elle. On va au cimetière où la tombe est prête. Je chante le « El malé ra'hamim », la prière des morts, avec une voix cassée par la peine, nous disons tous le Qaddich, nous jetons la terre pour couvrir le corps et c'est fini. Pendant des années je craignais ce moment et maintenant que c'est arrivé, je suis complètement brisé. Pour le retour, mon frère me propose de monter dans sa voiture. Pendant une heure, le temps de retourner à Tel-Aviv, je déverse sur lui, en présence de ses filles, toutes les rancunes et toutes les colères amassées contre lui pendant des années. C'est terrible. En plus de la rupture amoureuse et de la mort de ma mère, je me prépare une rupture avec la famille, surtout qu'elle s'apprête à passer le « Chiv'ah », la semaine de deuil majeur, sans aucune référence à la tradition juive si importante pour moi. Très rapidement, je quitte la maison et vais vivre mon deuil tout seul entre la maison de ma sœur où je demeure et la synagogue. La rupture avec mon frère est consommée, confirmée par une

lettre qu'il m'envoie quelques semaines plus tard avec toutes les rancunes et toutes les colères qu'il avait amassées contre moi. Après le Chiv'ah, je monte à Jérusalem où je passe quelques journées solitaires avant de revenir à Paris. Je fréquente la synagogue du Séminaire Israélite pour y réciter le Qaddich. Les problèmes du rythme cardiaque s'aggravent jour après jour. Un vendredi soir, revenant de l'office par la rue Notre-Dame-des-Champs, je suis saisi par une crise d'angine de poitrine. Je ne vais pas à l'hôpital mais chez moi. Peut-être que l'idée de ma mort me devient supportable. Je m'endors et le lendemain matin je me réveille complètement guéri, et de la douleur et des problèmes du rythme. Un vrai miracle. Probablement, il s'agissait d'une petite zone du cœur qui envoyait des ondes qui provoquaient les troubles du rythme et qui est morte cette nuit-là. Je devais rester douze ans comme ça, sans vrais problèmes. Pour le trentième jour du deuil, qui clôt la période traditionnelle du deuil moyen et qui commence l'année du deuil mineur, la famille est réunie à Jérusalem pour poser la pierre tombale. Je demande à ma sœur de lire en mon nom quelques mots : « Maman, le monde dans lequel nous vivons est froid. Ta présence y était une source de chaleur. Maintenant que tu es partie, le froid est de nouveau là. Paix à ta terre ».

Je décide de faire part à Uli de la mort de ma mère qu'elle avait rencontrée. Je ne lui ai pas parlé depuis plusieurs semaines. Dès qu'elle reconnaît ma voix elle redevient l'Uli totalement amoureuse. Quelques heures après, elle m'appelle pour me demander de venir en Allemagne, chez elle. Vu ma faiblesse affective, j'ai peur d'une rencontre avec elle. C'est elle qui vient à Paris pour me déclarer un amour éternel et sa volonté de m'aider à



surmonter toutes mes difficultés. Je sais que je dois arrêter cette relation mais n'ai pas la force de m'y soustraire. Nous voici plongés dans l'amour totalement, elle, souvent à Paris et moi, souvent à Bonn. Je reprends réellement goût à la vie et commence à surmonter le deuil de ma mère. Je sais que je suis entré dans une voie qui m'amènera là où je ne veux pas aller mais n'y peux rien. Je reprends tellement goût à la vie que je m'offre deux aventures amoureuses, les deux avec des Allemandes, l'une, à Paris, une U, qui me déclare son amour après m'avoir entendu faire un cours sur la Bible, et l'autre, M, étudiante en Histoire de l'Art, à Bonn. Ma vitalité est revenue.

Pour célébrer la Pâque, nous invitons Nathalie et Emmanuel à Bonn et passons une merveilleuse soirée. Je vis déjà comme un homme marié. Il reste à faire les enfants, cela ne saurait tarder.

À Paris, on m'invite à faire une conférence destinée aux célibataires de la communauté. Je me permets de dire des choses qui, bien que vraies, ne se disent jamais. Il y a un art et une technique féminine pour amener les hommes au mariage. Les jeunes filles juives, à force de montrer leur désir de se marier et d'avoir des enfants, éloignent les hommes. Il faut que ça change. D'abord, gratifiantes sans exigences, seulement après, demanderesses. Cela a bien marché avec moi, je ne vois pas pourquoi cela ne peut pas marcher avec les autres.

Une anecdote « lyrique ». Je vais voir « Macbeth » de Verdi à l'Opéra de Bonn. Josephine Barstow est Lady Macbeth. Les sorcières sortent par des trous aménagés sur la scène. Durant la scène des toasts, Lady Macbeth disparaît dans un de ces trous. Une faute de la régie. Heureusement, cela n'a pas de conséquences graves et le

spectacle reprend une demi-heure après. Dès mon retour à Paris, j'appelle une de mes amies, chanteuse connue, pour lui raconter l'histoire. Quelle surprise ! Deux jours après, je reçois un coup de téléphone d'une autre amie chanteuse qui me raconte l'histoire qu'elle connaît par une amie de New York. Il a suffi de 48 heures pour que l'histoire fasse le tour de la terre !

Je devais célébrer mes soixante ans en Israël, comme je l'ai fait pour mes cinquante ans mais l'ambiance familiale et le deuil font que je reste à Paris. La tradition juive dit qu'à partir de cet âge, on ne peut plus mourir trop jeune. J'ai fini de gravir la pente montante et commence la pente descendante. Il y aura encore pas mal de « montées » pendant cette phase-là.

## **Chapitre 61**

### **15.6.1990-15.6.1991**

Une circoncision au Luxembourg m'a permis de faire connaissance avec cette ville étonnante traversée par une vallée où l'on est en pleine campagne.

Visitant une exposition au centre Pompidou, je discute art avec une charmante jeune fille. Au bout de quelques minutes, elle me dit reconnaître ma voix qu'elle écoute souvent à la radio. Emouvant. Je l'invite à déjeuner chez moi. Elle s'appelle AB et est vierge. Très excitant mais sans suite car Uli m'appelle à un moment, la sieste, où elle ne m'appelle jamais, et tombe juste au moment crucial. Je décide de surseoir à ma relation, y voyant un signe réprobateur. Comme la vie est étrange parfois.

La nouveauté dans ma vie cet été-là est l'acquisition d'une nouvelle voiture, une Peugeot 205, autrement plus confortable que la Mini que je conduis depuis plus de dix ans. J'inaugure cette voiture par un voyage à Bonn où j'arrive avec l'intention de faire, enfin, l'enfant qu'Uli attend depuis des années. J'espère que ce sera une fille que j'appellerai du prénom de ma mère, Rébecca (Rivqah en

hébreu). Uli me persuade de faire une grande balade à pied aux Sept Collines en face de Bonn, sur la rive droite du Rhin. Je prends goût à cette activité et deviens un fanatique des promenades dans la nature. Encore une passion.

Retour à Paris, je rencontre MN qui me rappelle ma promesse de l'initier à la musique classique et à l'Opéra. Justement, on monte « Pelléas et Mélisande » de Debussy dans le château de Loches et nous y allons. Voix moyennes mais une mise en scène intelligente. Une bonne soirée, en somme. Le lendemain, retour par Chambord où nous découvrons un deux étoiles Michelin à Bracieux où nous faisons un repas inoubliable. Après le plat, on nous apporte une assiette immense couverte de girolles en quantité et, pour les desserts, il y en a des dizaines. Malheureusement, nous ne réussissons pas à voir des cerfs mais ce n'est qu'une partie remise.

Ma sœur 'Hannah est à Bayreuth pour assister aux répétitions du « Ring ». Elle me raconte tout cela et me donne une envie folle d'y aller. Depuis longtemps, j'avais l'intention de commencer sur RCJ une émission consacrée à la musique classique et profite de l'occasion pour me faire une lettre par le directeur de la radio me nommant responsable de la musique classique. En même temps je fais la même chose avec l'Arche, le mensuel du Judaïsme français. Je décide d'aller à Bayreuth et d'y amener Uli. Il faut résoudre le problème Wagner. On ne peut rien comprendre à la musique du vingtième siècle sans sa musique. Nous arrivons à Bayreuth après une visite à Würzburg et à Bamberg. J'explique au service de presse mon intention d'écrire, pour l'Arche, un article intitulé « Un Juif à Bayreuth ». L'idée leur plaît et ils me donnent une place de presse pour tous les opéras de la saison. Ils y

ajoutent une place payante, à prix symbolique, pour Uli qui, malheureusement, ne peut rester que deux jours, le temps de voir « L'Or du Rhin » et « La Walkyrie ». Mon impression d'ensemble est très mitigée. Très ému et très déçu. Je n'aime pas du tout le culte wagnérien et, évidemment, applaudis à la fin du premier acte de « Parsifal » contrairement à la coutume. Je ne peux pas considérer la fin du premier acte comme un événement religieux. J'ai à ma droite un Juif portant kippah et, ma gauche, un Allemand protestant qui se joignent à moi. Comme je n'aime pas particulièrement « Siegfried », je profite des quatre jours qui séparent « La Walkyrie » du « Crépuscule des Dieux » pour une escapade à Prague, sortie récemment de la botte soviétique. Je trouve une ville pauvre et triste. Rien ne fonctionne. Heureusement qu'il y a le pont Charles et le quartier juif avec ses synagogues dont la Altneuschul du Rabbi Löw où je participe à un office très émouvant fait par des Israéliens de passage. Rabbi Löw est enterré au cimetière juif à l'abandon où chacun fait ce qu'il veut. Désespérant. Des chrétiens viennent visiter sa tombe en s'agenouillant et en faisant des signes de croix. Est-ce possible ? En plus, tout est presque gratuit, me donnant l'impression d'être un riche touriste dans un pays sous-développé. Pour le chemin du retour, je choisis la route qui passe par Karlovy Vary, Karlsbad, d'où mon frère m'envoyait des cartes postales avant la guerre. Le désespoir ! Une usine occupe la colline centrale et déverse des fumées noires sur toute la ville. Rien à voir avec la Karlsbad champêtre dont je garde le souvenir. Tout ça allait vite changer. Je suis venu trop tôt.

Retour à Bayreuth où la première chose que je fais est de m'arrêter devant un téléphone public pour appeler Uli

qui m'apprend que nous attendons un enfant. Comme ça, en pleine rue. Quelle émotion ! Que ce soit un garçon ou une fille importe peu maintenant. De toute façon c'est déjà décidé.

Je reviens à Paris pour écrire deux articles, l'un sur Bayreuth où je m'explique sur le cas Wagner. Il n'y a que la musique qui m'intéresse et pas l'homme. Si j'associe les deux, je risque de faire croire que de même que la musique est géniale, l'homme et ses idées le sont aussi, géniaux, ce qui est faux. De toute façon, si demain un antisémite notoire trouve un vaccin contre le sida, vais-je m'en priver sous prétexte qu'il est antisémite ? Le second article est sur Prague et mes déceptions. D'ailleurs, je signe l'article sur Wagner Jude Benjamin, d'abord parce qu'il me plaît de marquer le mot Jude qui veut dire Juif en allemand devant mon nom et aussi parce mon frère, tué à la guerre et n'ayant pas laissé d'enfants pour perpétuer son nom, s'appelait Yehoudah en hébreu, Judas ou Jude en français.

Je décide de m'installer à Bonn pendant quelques mois pour soutenir Uli pendant la préparation de ses examens finaux de chirurgie dentaire et, peut-être aussi, pour voir une possibilité d'y vivre quelques années pour y travailler sur mon projet de judaïsation de l'Allemagne et pour permettre à Uli de faire son stage et ses débuts de carrière. Je vais à Düsseldorf et à Francfort pour y rencontrer les rabbins chargés des conversions pour hâter celle d'Uli. Je veux que l'enfant naisse Juif. Je serai obligé de venir à Paris tous les quinze jours pour poursuivre mes émissions de radio et pour continuer mon enseignement dans le cadre de l'ATEM. C'est une solution vivable.

Je passe un horrible Roch Hachanah à la synagogue de Bonn et un magnifique Kippour à Paris avec des dizaines

de participants dans une salle louée pour l'occasion. Au moment de la bénédiction de l'année à venir qui comporte un passage sur les enfants à naître, je suis saisi d'une émotion qui m'oblige à arrêter l'office pendant quelques minutes.

Arrive cette soirée noire de la réunification de l'Allemagne. Une foule immense sur la place du Marché. Je décide de rentrer et tombe, sur la place de la Cathédrale, sur une manifestation nazie. Complètement bouleversé, je dis à Uli que je ne vivrai jamais en Allemagne réunifiée. La décision est prise, nous vivrons à Paris. Heureusement que, grâce à l'Europe en construction, Uli pourra y travailler normalement.

Uli insiste pour construire une Soukkah, une cabane, sur notre terrasse, pour la fête des Cabanes que nous vivons dans une joie spirituelle mêlée de doutes et de craintes. Pendant le premier examen médical de la grossesse, nous voyons à l'échographie le cœur battant de notre enfant et cela nous rassure totalement sur notre avenir.

La radio de Cologne organise un extraordinaire festival de musique autour de compositeurs juifs d'Israël et de la diaspora. Je profite de mon accréditation à RCJ comme responsable de la musique pour être omniprésent pendant le festival. Quel bonheur ! J'y rencontre des compositeurs israéliens que je connais. J'y rencontre Gradenwitz, le grand musicologue israélien grâce à qui j'ai appris l'Histoire de la musique. J'y rencontre Tal, professeur à l'Académie de musique de Jérusalem du temps où j'y faisais mes études. Je lie une relation avec Ligeti et avec Kagel et jouis d'un ensemble incroyable de concerts où les créations abondent, y compris la création

du Concerto pour violon de Ligeti. Il y a aussi des compositeurs américains dont Curran avec son œuvre « juive » étonnante, Shophar, pour des cornes de bélier telle qu'on les utilise pour les sonneries durant la fête du Nouvel An juif. Je fais la connaissance du Concerto pour violon et quatuor à cordes de Feldman, un océan de musique qui dure des heures et où l'on plonge comme dans un rêve. Une soirée est consacrée à la liturgie juive avec la participation d'un chantre de Jérusalem de l'école Riveline qui me rappelle ma participation au chœur de la synagogue de mon enfance. La radio de Cologne me donne les bandes nécessaires pour les passer dans mon émission « Musique au Présent » que je commence dès mon retour à Paris. La vie est vraiment belle !

L'ambassade d'Israël à Bonn me demande de faire une conférence pour les employés de l'ambassade. J'accepte volontiers. Dans mon enfance, quand j'ai choisi le violon, ce fut à cause du Concerto de violon de Beethoven qui est né à Bonn, où l'on peut encore visiter sa maison natale. (Il y a dans cette maison une magnifique salle pour des concerts de musique de chambre). Bonn, en ce temps-là, était une ville « nazie », où il n'était pas question de mettre les pieds. Penser que j'allais faire une conférence en hébreu dans l'ambassade de l'État juif à Bonn fut quelque chose d'extraordinaire. J'en ai fait part à l'auditoire et nous étions tous émus par l'événement. Tout cela a créé une atmosphère chaleureuse qui m'a permis de mieux passer le message que je voulais transmettre sur les rapports entre la vie des patriarches telle qu'elle est rapportée par le livre de la Genèse et la vie de notre peuple de notre temps. Quelle revanche sur l'Histoire !

Arrive, enfin, le grand jour, dimanche, le 2 décembre,



15<sup>ème</sup> jour du mois de Kislew de l'année 5751 selon le calendrier juif. 'Hannah est venue d'Israël et Emmanuel de Paris. Nous allons tous à Düsseldorf. Uli passe devant un tribunal de trois rabbins orthodoxes qui l'accepte dans la communauté d'Israël comme juive à part entière. Elle passe au bain rituel qui sert doublement. Premièrement, pour confirmer la conversion et deuxièmement, comme obligation pour préparer le mariage que nous célébrons le soir même. Je suis paralysé d'émotion, ne pouvant même pas pleurer comme je l'aurais voulu. Après la cérémonie, un petit verre en petit comité avec chants et danses. Anecdote : Au moment d'aller vers la cérémonie, deux messieurs prennent Emmanuel par les bras, pensant qu'il est le marié. D'ailleurs, cela aurait été plus normal. Nous rentrons à Bonn ivres de bonheur. Un dîner chinois végétarien et, ensuite, la nuit de noces où l'amour ne ressemble à rien de connu de nous. Je ne peux pas dormir de la nuit. Il faut réserver le sommeil aux moments où la vie est ennuyeuse.

Uli, qui est maintenant Léah, finit ses examens. Elle est enfin dentiste en titre. Nous rentrons à Paris pour célébrer la fête de 'Hanoukka, fête des Lumières, et pour célébrer, le 14.12, notre mariage civil à la mairie du 6<sup>ème</sup> arrondissement. Après la cérémonie, promenade au Luxembourg et repas au premier étage de La Rotonde où je me sens vraiment « chez moi ». Du côté de Léah il y a sa mère avec son ami, sa sœur et sa meilleure amie, AC. De mon côté, 'Hannah, Nathalie, Emmanuel et MN. Excellent repas et excellents vins. Nous sommes « complètement » mariés. Heureusement, nous sommes tellement sûrs qu'il n'y aura jamais de divorce que ce n'est pas grave. La vie, avec ses surprises, nous prouvera que nous nous sommes trompés.

De même que la mort est présente dès la naissance comme un projet final, la vie à deux comporte sa mort dès le départ malgré l'immense amour qui l'a fait naître. Léah a développé une rancune pour moi, qui allait grandir avec le temps, parce que je lui ai fait quitter l'Allemagne pour faire d'elle une étrangère. Quant à moi, j'ai développé la même rancune pour elle parce que je ne vivais plus seul, c'est-à-dire, complètement libre comme j'ai pris l'habitude de vivre, et de bien vivre. Ça va prendre du temps, beaucoup de temps, avant que le processus de destruction n'arrive mais il était inéluctable. Sans la mort de ma mère, nous serions restés séparés, avec de magnifiques souvenirs et, peut-être, une grande amitié. Les moments de faiblesse affective sont, sans aucun doute, les moments les plus dangereux de la vie. Les décisions prises dans ces moments-là ne sont pas toujours les bonnes. Tout cela s'exprimait dès le départ par des punitions inconscientes que nous nous sommes infligées sans arrêt. Ce n'était pas évident ni toujours visible, mais c'était bien là. Un manque de générosité qui assombrit la lumière qui émane de l'amour.

En attendant, il fallait s'installer dans notre nouvelle vie. Réception des amis à une fête somptueuse pour commencer. Il fallait faire le déménagement de Léah de Bonn à Paris, donc, changer tout dans l'appartement pour « accueillir » ses affaires. Nous avons fait tout cela pendant un voyage en Allemagne en commençant par Weinheim où il fallait prendre pas mal de choses et, ensuite, Bonn, pour prendre congé de l'appartement et faire le déménagement vers Paris. Ce séjour m'a surtout laissé un souvenir émouvant. Pour la première fois, nous avons créé une relation pleine de chaleur avec la sœur de Léah, ce qui

provoquait chez moi un regain de fantasmes sur l'idée d'un ménage à trois. Pourquoi ne pas la convertir au Judaïsme, lui donner le nom de Rachel et imiter mon ancêtre Jacob ? Toujours le même délire amoureux !

Tout cela a été fait pendant que la première guerre du Golfe se déroulait en Irak, avec son cortège d'angoisse pour ce qui se passait en Israël. Un jour, en regardant CNN, comme des millions d'autres personnes dans le monde, une idée m'a traversé l'esprit. Nous étions tous face à Israël au même moment, où que nous fussions. J'ai toujours su que les prières étaient faites à des heures différentes du fait de la différence d'heure entre les divers lieux où elles étaient faites. Même le Chabbath n'était pas célébré en même temps partout. A présent, nous pouvions pallier ce défaut par les moyens de communication modernes. Il fallait pouvoir nous tourner vers Jérusalem tous ensemble, Juifs et non Juifs qui aiment Israël, en même temps, dans une union des cœurs en récitant un psaume, ce qui aurait permis aux non-croyants d'y participer. Le psaume s'imposait de lui-même, c'était le psaume 122 qui chante l'amour de Jérusalem. La fréquence ne devait être exagérée ni dans un sens ni dans l'autre. Une fois par mois me semblait la meilleure solution. Le jour s'imposait de lui-même, cela devait être le jour le plus spirituel du mois, le 29<sup>ème</sup> jour du mois lunaire, le jour où la lune disparaît avant de renaître. Cette journée s'appelle « Le petit Kippour » et il y a des Juifs qui jeûnent ce jour-là. L'heure s'imposait aussi. Cela devait être 5 heures GMT, la seule heure où tous les Juifs étaient à la même date (selon le calendrier juif où la journée commence et finit au coucher du soleil). J'ai pris contact avec les responsables de la radio juive à Paris qui ont immédiatement accepté mon idée et le

mercredi, 13 février, 29<sup>ème</sup> jour du mois de Chva't selon le calendrier juif, à 6 heures, heure de Paris, nous avons lancé un appel à tous pour se mettre debout, les pieds joints comme on le fait pour la prière, face à Jérusalem pour réciter avec nous le psaume 122. Un grand moment d'émotion. Au moment où j'écris ces lignes, beaucoup d'années sont passées depuis ce jour-là, mais ce rituel, que j'appelais « Convergence » (« Hithkansouth » en hébreu) tient toujours et de plus en plus de monde y participe. Après ma mort, qui arrivera bien un jour, je voudrais qu'il reste de moi ce projet-là. Cela sera mon éternité.

Revenons à la vie normale. La grande découverte musicale de cette période fut l'opéra de Berio « Un Re in ascolto ». J'ai toujours eu une attirance particulière pour ce compositeur le considérant comme un « grand » du 20<sup>ème</sup> siècle et j'ai même essayé de travailler sa Sequenza pour violon bien qu'elle ne soit pas faite pour être jouée par un amateur. (Le fait qu'il soit marié à une Israélienne n'y était pour rien !).

La grossesse évoluait normalement. Mon ami, le professeur EP, a accepté de prendre en charge Léah pour la grossesse et l'accouchement. Il suffisait d'attendre que le temps passe. En attendant, nous commençons les préparations de la fête de Pâque. Soirée pascale merveilleuse avec Léah, qui fête sa première Pâque en tant que juive, Nathalie et Emmanuel.

A la fin du week-end pascal, le soir du lundi de Pâques, Léah commence à se sentir très mal. Je l'examine et fais le diagnostic d'une hémorragie rétro placentaire avec décollement du placenta. En espérant que le décollement est partiel, je l'emmène à Baudelocque où on la met en observation. Le matin de bonne heure, le 2 avril,

quatrième jour de la fête des Azymes, je retourne à l'hôpital et y trouve EP inquiet et se préparant à pratiquer une césarienne. Une tentative d'accouchement par les voies naturelles réussit et vers 10 heures vient au monde Lirav, mon aîné de Léah. EP, après avoir examiné le placenta, me félicite grandement pour mon diagnostic de la veille. Il n'y croyait pas.

Une explication du prénom Lirav. Si cela avait été une fille, je l'aurais appelée Rivqah, le prénom de ma mère, comme je l'ai déjà dit. Comme c'était un garçon, j'ai décidé de lui donner un prénom qui combinerait les prénoms de mon père et de ma mère. J'ai pris les initiales de Levi Joseph, LI, prénoms de mon père, et les deux premières lettres, RV, du prénom de ma mère. Cela a donné LIRaV ou, plus simplement, Lirav. En plus, et par hasard, une des anagrammes de Lirav est AVRIL, le mois de sa naissance. Qui plus est, une autre anagramme est RIVAL, prénom tout à fait oedipien. Dans mes découvertes, il y a eu encore des éléments passionnants. J'ai cherché dans la Bible Lirav qui ne s'y trouve pas. Par contre, il y a dans la Bible Li Rav, en deux mots. Dans le dialogue entre Jacob et Esaü, le premier offre au second des cadeaux. Esaü dit alors à Jacob : Yech Li Rav A'hi, qui peut se traduire de trois façons. 1° J'ai l'abondance, mon frère. 2° J'ai un maître, mon frère. 3° J'ai un maître : Mon frère. Sachant que dans la tradition juive Esaü est associé au monde chrétien et Jacob, au monde juif, c'est cette troisième traduction qui est la plus intéressante. La reconnaissance par les Chrétiens que le Judaïsme a la primauté sur le Christianisme. J'ai pensé que ce serait un magnifique projet pour mon fils aîné que d'œuvrer dans ce sens.

Nous avons deux fêtes en vue. La Circoncision de

Lirav et le Rachat, réservé aux aînés mâles, premier-nés, d'une femme. Comme nous avons déjà offert une fête royale à nos amis pour notre mariage, nous avons décidé de faire une grande fête pour la cérémonie du rachat et de faire la circoncision dans la plus stricte intimité, le huitième jour au petit matin. Juste Nathalie, la marraine, Emmanuel, le parrain, Léah et moi, le circonciseur. Circoncire son propre fils n'est pas une mince affaire et met dans une émotion presque insupportable. Un petit déjeuner copieux a suivi et j'ai emmené après Nathalie et Emmanuel visiter la Maison de Santé d'Epinais-sur-Seine, là où ils ont passé leurs premières années. Léah m'a reproché d'ailleurs de l'avoir « abandonnée » juste après la circoncision. Difficile de gérer les enfants de deux mariages. La relation entre Léah d'un côté et Nathalie et Emmanuel de l'autre a été marquée par cette journée et pas d'une façon agréable. Avec toute la joie de la naissance de Lirav, je n'ai pas arrêté de me demander s'il était raisonnable de former une famille à soixante ans et coronarien. Le rachat du premier-né fut une belle fête avec tous mes amis et mes élèves. Comme je déteste l'idée d'un enfant unique, je savais déjà qu'il allait y avoir un autre.

## **Chapitre 62**

### **15.6.1991-15.6.1992**

J'ai très bien commencé cette 62<sup>ème</sup> année. MN, pour célébrer mon anniversaire, nous a invités, Léah et moi, quelques jours après, au restaurant que nous avons découvert à Bracieux quelques mois auparavant. On a laissé Lirav avec une baby-sitter et, pour faire une table plus équilibrée, j'ai invité MLB de Tours, qui était déjà divorcée, à nous rejoindre. Le repas était à la hauteur de ce que nous attendions et les vins, bien que simples, très corrects. Tout le monde sait que les repas dans les grands restaurants sont toujours légèrement gâchés par le vin qui ne correspond pas en qualité aux plats, et ceci pour une raison très simple, le prix inabordable des très bons vins dans ces établissements. Nous avons bu suffisamment pour empêcher MLB de prendre la route en voiture et pour justifier qu'elle passât la nuit avec nous. Enfin, c'était la bonne excuse pour réaliser son rêve de vivre un moment d'amour à trois avec nous. Un résultat inattendu et désagréable de cette soirée fut que MN est tombé follement amoureux de MLB, qui était obligée de très mal se

conduire avec lui parce qu'elle ne voulait pas de cet amour. N'étant au courant de rien, j'ai rendu à MN son invitation en l'invitant avec MLB à un repas dans le bois de Meudon, qui était gâché par la tension qui y régnait entre les deux. Qu'y faire ? La nuit passée ensemble a incité MLB à nous inviter pour passer un week-end dans son château de famille, chez sa grand'mère. Ce fut un vrai rêve. Dormir dans un lit à baldaquin où François I<sup>er</sup> a passé une nuit, prendre un café et un digestif sur la terrasse du château avec la pleine lune comme compagnie, visiter les souterrains où il y avait une rivière qui permettait de fuir en cas de danger. J'ai demandé à la grand'mère comment je pourrais lui faire plaisir pour la récompenser de tout le plaisir qu'elle nous offrait et elle m'a demandé de lui chanter un psaume en hébreu, ce que je fis avec plaisir. Quand je lui ai dit que c'était un psaume qui se disait aux enterrements, elle m'a demandé de lui promettre de le chanter à son enterrement. Je lui ai fait la promesse mais, malheureusement, n'ai pas pu la tenir car j'étais en Israël au moment où cela s'est passé. Quand j'ai exprimé à MLB, qui avait 28 ans de moins que moi, mon regret de ne pas avoir tenu parole, elle m'a dit que je pourrais me rattraper à son enterrement à elle. J'ai ri de tout cœur. Je ne pouvais décemment pas imaginer qu'elle partirait avant moi. Elle allait mourir en 2008, après des souffrances longues et pénibles, le lendemain de son 50<sup>ème</sup> anniversaire. A ses obsèques, j'ai encore failli à ma promesse tout simplement parce que la tristesse et l'émotion m'ont empêché de chanter.

Lirav devenait de plus en plus adorable (n'est-ce pas ce que disent tous les parents ?), peut-être grâce aux massages indiens que nous pratiquions sur lui depuis sa naissance, et



nous avons décidé d'aller passer la fête de Soukkoth, des Cabanes, en Israël, pour le présenter à la famille et pour rétablir la paix familiale. Le voyage fut pénible, la compagnie n'ayant prévu aucun confort pour le bébé. Enfin, nous sommes arrivés, fatigués mais heureux. La paix avec mon frère n'a eu aucun mal à se faire, il n'attendait que ça. Toute l'ambiance a changé et le fait que le nom de Lirav était constitué par les noms de nos parents a ajouté à la reprise d'une excellente entente familiale. Léah en était enchantée. Ma sœur 'Hannah, toujours accueillante et serviable nous a gardé Lirav pour que nous puissions passer le premier jour de la fête à Jérusalem. Nous avons acheté les branches de palmiers, le cédrat, le myrte et les feuilles de saule, nécessaires à la liturgie de la fête. Nous avons choisi un hôtel qui nous a assuré posséder une cabane pour les repas, car tous les repas de la fête doivent être pris sous une tente et pas dans une maison en dur. L'hôtel était magnifique, avec vue sur la muraille de la vieille ville et sur la vallée de la Géhenne. La cabane était affreuse, d'une tristesse affligeante. Nous avons décidé d'accepter l'invitation de mon amie de jeunesse NS de dîner chez elle. Pendant la promenade avec elle avant le dîner, NS a insisté pour montrer à Léah le banc sur lequel elle a reçu, de moi, le premier baiser de sa vie. Ensuite, bel office à la grande synagogue de Jérusalem et un dîner succulent en bonne compagnie. En rentrant à l'hôtel, nous sommes passés devant l'hôtel Laromme où j'avais séjourné après la mort de ma mère. J'ai eu l'idée de faire le repas rituel de la fête, sous les feuillages, chez eux. Dès notre arrivée ils nous ont offert une table sous la Soukkah, ont mis deux pains tressés, les 'Haloth, sur notre table, une bouteille de vin avec deux coupes, pour nous permettre de

faire le rituel de la fête correctement. Quand je leur ai proposé de régler mon dû après la fête, ils ont refusé d'entendre parler. Il y a des moments comme ça où l'on peut se réconcilier avec l'humanité. L'émotion forte, la vue en pleine lune, nous ont empêché de dormir et nous avons essayé de concevoir notre deuxième enfant là, à Jérusalem. Comme nous étions réveillés, nous avons décidé d'aller dès l'aube pour l'office de fête devant le Mur des Lamentations, haut lieu du Judaïsme, que j'aimais encore, avant de changer d'avis plus tard. Nous avons rejoint un groupe de personnes qui faisaient la prière de cette fête tous les ans ensemble à la même heure matinale. Ce qu'il y avait d'émouvant dans ce groupe c'est qu'il était constitué de toutes sortes de personnes dont un juge de la Cour Suprême et un vendeur du marché de Ma'hane-Yehoudah. Déjeuner sur place dans une cabane immense prête à accueillir la foule. Évidemment, nous avons fait une longue sieste et, après une marche au centre-ville, sommes rentrés à Tel-Aviv. Nous sommes retournés à Jérusalem pour le quatrième jour de la fête où se déroule la cérémonie de la Bénédiction des Kohanim, des prêtres. Des centaines de Kohanim, tous couverts de châles de prière, des milliers de fidèles, et le chant de la Bible avec ces versets qui appellent la bénédiction du ciel sur le peuple. Très émouvant. Voyage très réussi et retour avec, sur notre insistance, tout le confort nécessaire pour Lirav.

Dès notre retour, nous avons eu la visite de la sœur de Léah, objet de mes fantasmes. Rien ne s'est passé car c'est le genre de fantasmes qui ont intérêt à rester tels quels et à ne pas se réaliser. C'est mieux pour tout le monde.

C'était le temps du festival Musica à Strasbourg. Comme toujours, passionnant. Beaucoup de Xenakis. J'ai

même profité de mon séjour pour faire du tourisme, y compris un voyage en bateau autour de la ville avec passage dans cette merveilleuse écluse, très connue. Anecdote : pendant la visite à la cathédrale, le guide nous a expliqué les statues de l'église triomphante, les yeux ouverts, et de la synagogue, malheureuse et les yeux bandés. J'ai proposé ma lecture. Le Judaïsme adore un Dieu sans corps, tout esprit. On n'a pas besoin d'yeux car on ne peut pas le voir. Pour les chrétiens, il s'agit d'un Dieu incarné, donc, de chair et de sang, visible. Mon discours n'a pas eu l'heur de plaire au groupe. À la fin de la visite je voulais monter en haut pour admirer le paysage. À l'entrée, il y avait inscrit un tarif normal et un tarif réduit pour les moins de 25 ans. Quand j'ai demandé s'il y avait un tarif réduit pour les plus de 60 ans, il m'a été répondu que les « vieux » ne montaient pas !? Qu'on ne me dise pas que les Alsaciens n'ont pas de ressemblances avec les Allemands. Une autre étrangeté : les cloches de la cathédrale sonnent tous les soirs à 22h45. Personne ne sait pourquoi. Je me suis renseigné et ai appris une chose incroyable. C'était une très vieille coutume qu'on avait oublié de corriger, qui signifiait que les Juifs devaient quitter la ville pour la nuit sous peine d'être noyés dans l'Ill !

Léah était enceinte de notre deuxième enfant. Celui-ci, j'en voulais vraiment et j'espérais que ça serait une fille.

J'ai continué mes travaux sur le Judaïsme. L'Alliance Israélite Universelle m'a invité à participer à un colloque sur l'idée d'une « Loi de Liberté ». Mon intervention a beaucoup plu et a été publiée dans le journal de l'AIU. J'ai aussi continué, tous les mois, mes articles dans L'Arche avec bonheur.

En même temps que mon intérêt dans la spiritualité, je

progressais dans mon travail de critique musical pour RCJ avec l'émission « Musique au Présent » où j'essayais d'initier mes auditeurs à la musique du 20<sup>ème</sup> siècle. Dans le cadre de mes activités musicales, je fus invité, pour la première fois, à un voyage de presse à Aix-les-Bains pour promouvoir un festival local. Une soirée Schubert avec « La Belle Meunière » et une ambiance amicale agréable avec mes consœurs et mes confrères. Ce n'était pas le dernier voyage musical, bien d'autres ont suivi. Il y a eu cet hiver-là deux créations de Pascal Dusapin, « Medeamaterial » à Bruxelles et « Melancholia » au Châtelet. Sans aucun doute, un des grands compositeurs de notre temps.

Mardi-gras avec MN à Binche pour le carnaval des Gilles. Belle journée et belle soirée. C'est surtout la tradition qui est belle !

Soixante personnes pour célébrer Pourim, la fête d'Esther, à l'ATEM. Lecture du livre d'Esther et dîner à base de fromage et de gâteaux triangulaires au pavot, appelés « Oreilles de Haman », arrosés de beaucoup de vin, comme le veut la tradition. Le succès de l'ATEM est essentiel à mon bonheur et donne un vrai sens à ma vie.

Fin mars, j'ai passé un week-end à Berlin pour faire un reportage sur une exposition exceptionnelle sur l'Histoire juive, « Mondes juifs ». Aussi étonnant que cela puisse paraître, il manquait, dans une exposition d'une qualité rare, deux sujets, la Shoah et Israël ?? Mon frère 'Haïm, qui était en mission à Prague, est venu me rejoindre pour ajouter un élément familial et touristique à mon séjour. Je fus loin d'être impressionné par Berlin. Il fallait attendre que, redevenue la capitale de l'Allemagne réunifiée, elle sorte de son état de ville divisée. Je ne l'ai pas encore vue, mais on dit qu'elle est de plus en plus belle et intéressante.

À mon retour, j'ai appris que le roi d'Espagne avait aboli le décret d'expulsion pris contre les Juifs en 1492 ! Nous revenons sur la scène de l'Histoire !

Lirav a un an et nous attendons notre deuxième enfant. « Vieux » et malade, je suis en train de « monter » une famille. C'est le bonheur ! C'est aussi l'angoisse. Aurai-je la longévité de ma mère ?

Les Amitiés Judéo-chrétiennes de Versailles m'invitent pour une conférence sur le sujet 1492-1992. C'est bon de dire certaines vérités sur le christianisme et sur les rapports judéo-chrétiens d'une façon impensable il y a encore peu de temps.

Une autre conférence importante, à l'hôpital Paul Brousse, sur l'accompagnement des mourants et le deuil, vus par le Judaïsme.

Puis, arrive le grand scandale. Le MJLF, mouvement juif libéral, organise pour le jour de la Choah une lecture publique des noms des disparus. Je n'aime pas cette initiative, considérant que tout ce qui a rapport avec la mort doit être fait discrètement et à voix basse. C'est la règle à la Synagogue. Je le dis dans une de mes émissions à la radio. Un journaliste d'une nouvelle publication, « Le Chroniqueur », me tend un piège, m'appelle pour que je lui dise, entre quatre yeux, ce que je pense du mouvement libéral, enregistre la conversation et la publie en première page du journal. Un énorme scandale suit, qui a failli me coûter ma place à la radio. Enfin, tout s'arrange après un échange d'articles dans diverses publications juives.

Une échographie nous apprend que nous aurons une fille, ce qui me met en joie. Il fallait voir la tête de l'échographe quand, nous ayant annoncé la nouvelle tristement, pensant que nous désirions un garçon comme

tout le monde, nous a vus nous réjouir.

Pour terminer cette année, une rencontre très sympathique avec échange sur la culture occidentale et la Bible, avec Milan Kundera. Nous faisons nos courses en même temps au Bon Marché. Quel meilleur endroit pour parler des choses sérieuses de la vie ?

Il y a eu aussi une magnifique exposition de Henry Moore à Bagatelle. Célébration de mon 62<sup>ème</sup> anniversaire sur la plage à Trouville-sur-Mer.

## **Chapitre 63**

### **15.6.1992-15.6.1993**

L'affaire de Yom Hachoa avec le MJLF a eu une retombée importante. Comme le grand rabbin de France avait assisté à la cérémonie, le représentant de l'orthodoxie chez les dissidents, j'ai écrit mon article dans L'Arche dans un sens critique assez dur. On a refusé mon article et j'ai décidé d'arrêter ma collaboration avec le mensuel. Même un article d'explication sur cet arrêt n'a pas été publié.

Une rencontre émouvante avec DJ et CJ, les deux sœurs de mes vingt ans. CJ vivait avec un peintre israélien qui, à l'occasion du vernissage de son exposition, nous a invités, Léah et moi, à une petite fête. Que CJ ait choisi de vivre avec un Israélien et que DJ ait appelé son fils Emmanuel, m'ont fait comprendre encore que l'amour comportait des mystères qui nous dépassaient.

En plus du désagrément causé par l'incident avec L'Arche, j'ai eu une autre raison de m'inquiéter. Les élections en Israël ont amené au pouvoir la Gauche et je savais déjà que cela comporterait une politique d'apaisement avec les Palestiniens, réticents à la paix. L'avenir allait donner raison à mes angoisses.

Tout cela fut oublié le 7 juillet grâce la naissance de Maïda, la fille tant désirée. Comme le nom de ma mère était déjà inclus dans le prénom de Lirav, j'ai décidé de former un nom avec les initiales de prénoms de mes trois frères décédés. En plus, maï-da, dans la tradition juive, voulait dire : « Qu'est-ce que c'est ? » avec la réponse li-rav, « J'ai un Maître ». Le monde n'a réellement de sens que s'il se réfère à un Maître, sinon, tout est désespoir.

Pendant le séjour de Léah à l'hôpital, j'ai eu deux déceptions. La première fut l'absence de sa sœur qui nous avait promis de venir nous donner un coup de main. Encore un fantasme sans suite. La seconde fut encore plus triste. Prenant un verre à La Rotonde, j'aperçois à une table voisine une femme d'une beauté rare. Avant de décider de la manière de l'aborder, elle se lève, vient vers moi et me dit : « Bonjour, Benjamin, tu ne te souviens pas de moi ? » Grande émotion. C'était une Norvégienne à qui j'avais fait visiter Versailles quelques années auparavant et que j'avais complètement oubliée. Je l'ai immédiatement invitée à dîner chez moi le lendemain. Vingt-quatre heures d'attente impatiente. Elle est arrivée encore plus belle que la veille. Quand elle a vu Lirav et qu'elle a appris que ma femme venait de donner naissance à une fille, elle s'est assombrie. Elle m'a dit avoir subi une opération qui la rendait stérile pour la vie. Elle détestait l'idée d'avoir des enfants. Dois-je décrire l'effet désastreux que ce discours a eu sur moi ? Toute sa beauté avait disparu et je n'attendais que le moment de son départ. Je crois que chaque fois que je faisais l'amour, même dans le cadre d'une aventure insignifiante, je désirais inconsciemment faire un enfant. Une femme volontairement stérile ne pouvait réellement pas éveiller chez moi du désir.



Il fallait chercher un lit pour Maïda et je suis allé à Weinheim, chez les parents de Léah pour le prendre. J'ai emmené MN avec moi. D'abord nous nous sommes arrêtés à Worms où nous avons visité la synagogue du grand Rachi, le génial commentateur biblique et talmudique du XI<sup>ème</sup> siècle. Ce fut l'heure de la prière de l'après-midi et je me suis mis debout pour la faire, bouleversé par l'émotion. Quelle ne fut ma surprise de voir MN, totalement étranger à tout ce qui s'approchait de la religion, en larmes, faire la prière avec moi. Encore un des mystères de l'âme humaine. Un séjour agréable à Weinheim et un retour par Bonn et Cologne. C'est encore avec MN, que j'essayais de « convertir » à la musique, que j'assistai à un concert à l'Orangerie de Sceaux où j'ai fait la connaissance de Veronika Hagen, l'altiste du quatuor du même nom, avec qui je suis en grande amitié depuis. D'autres événements musicaux. J'ai fait la connaissance de la musique de Nuñez, magnifique. J'ai assisté aussi à un concert où l'on jouait « Nuits » de Xenakis et où un auditeur s'est levé en interrompant la musique et en criant des insultes contre la musique du XX<sup>ème</sup> siècle. Cela arrive encore !

Une aventure charmante avec une jeune étudiante vierge de 19 ans (l'âge mythique). Elle me supplie de respecter sa virginité qu'elle réservait à son futur mari. J'accepte, le cœur lourd mais content de respecter sa volonté. J'ai eu d'ailleurs la même demande d'une autre jeune fille qui nous servait de baby-sitter. Je me suis consolé dans les bras de la toujours fidèle CJ (la jeune).

Dès la rentrée, mes émissions « Judaïsme au Présent » et « Musique au Présent » sont passées de vendredi midi au jeudi soir avec un nouveau public très nombreux. Sur ce plan-là, mon succès était total.

J'ai terminé 1992 par une série de conférences sur « La femme dans l'histoire juive » et sur « Judaïsme et sexualité » à Toulouse, à Tours et à Nice, où j'ai pu retrouver la Côte d'Azur que je n'avais pas vue depuis 1965.

Enfin, après beaucoup de démarches, on m'a accordé une salle de cours, une fois par semaine, au centre André Malraux. Cela allait me permettre d'envisager un agrandissement de l'ATEM.

Ce qui allait de moins en moins bien était l'histoire ULBE, comme j'appelais notre histoire d'amour à Léah et à moi. Une forte nostalgie de l'Allemagne, des soucis sur son avenir professionnel et l'angoisse autour de ma santé ont créé une situation où il devenait évident que si nous avions dû nous marier à ce moment, nous ne l'aurions pas fait. Mais les enfants étaient là et la famille était constituée. On ne revient pas en arrière. Il fallait y penser au moment de la faire. Même notre relation sensuelle était en chute libre, ce qui me posait un grave problème. Le sida a changé la donne et je ne supportais pas les préservatifs. Je suis devenu « fidèle » par nécessité hormis des échanges limités et non satisfaisants avec des rencontres non gratifiantes. Allais-je cesser d'être un libertin ?

On me propose de participer à un CD sur le calendrier juif que j'accepte volontiers. Plusieurs morceaux et, surtout, le « Ana 'avda » de Rivelin de Jérusalem, que je crois chanter mieux que quiconque. C'était agréable, après, de surprendre mes amis par l'écoute de ce morceau, les laissant deviner qui était le chantre.

Nouvelle découverte musicale avec « Reigen » de Boesmans à Bruxelles. J'adorais le livre et le film. Maintenant j'avais cette œuvre « au complet ».

Incident avec le rabbin Bernheim durant un colloque

où je crois qu'il manque de respect pour mes idées. Je le lui dis par une lettre assez méchante. Quelques jours après, il m'appelle pour s'excuser. J'ai énormément apprécié ce geste qui me l'a rendu sympathique au point de me réjouir en 2008 de son élection comme grand rabbin de France.

Ai emmené MN, le jour de l'Ascension, à Bruges pour la fête biblique. Nous avons profité de cette journée pour visiter à fond les musées de la ville et pour faire un repas assez inoubliable « Au Duc de Bourgogne ». Comme le restaurant servait le même menu à tout le monde, on pouvait ouvrir des bouteilles de grands vins servis au verre. Ainsi, chaque plat, et il y en avait sept, pouvait être accompagné par le vin qui convenait le mieux. Et puisque je parle « bouffe », je dois rappeler aussi avoir été invité par mon ami Denis Dufour, avec qui j'ai « fabriqué » l'Apocalypse d'Angers, à une réception en son honneur à la SACEM où j'ai participé au meilleur buffet que j'aie jamais vu. Hors d'œuvres, entrées, poissons, volailles, viandes, fromages, desserts et beaucoup de vins merveilleux. Je ne peux le comparer, et en moins bien, qu'à un autre buffet offert après une conférence de presse au Quai d'Orsay. Pour m'en souvenir encore aujourd'hui, il a fallu que cela fût vraiment extraordinaire. Est-ce que cet amour de la bonne table et des bons vins fait partie de la définition d'un libertin ?

Fin de cette 63<sup>ème</sup> année plutôt effrayante avec une nuit d'horreur dans la rue avec les enfants pendant que les pompiers se donnaient un mal fou pour éteindre un incendie dans un appartement au-dessus du nôtre.

## **Chapitre 64**

### **15.6.1993-15.6.1994**

Bon démarrage de cette 64<sup>ème</sup> année. Nos amis, A et BA, nous ont prêté leur maison de Cabourg pour y passer de merveilleuses vacances. Cabourg fut pour moi toujours un « haut lieu » pour diverses raisons. D'abord, parce que c'est là où j'ai vu, pour la première fois de ma vie, la marée montante et descendante. Ensuite, parce que mon ami Bruno Coquatrix en avait été le maire pendant des années. C'est là aussi où Léah, encore Uli, a ramassé un coquillage qui faisait partie des cadeaux du « crocodile » pour la Noël 1985. Mais la vraie raison de cet attachement est évidemment le fait que Cabourg est le Balbec de Proust, un des trois écrivains qui ont eu une influence directe sur ma vie (les deux autres étant Hermann Hesse dans l'adolescence avec « Narcisse et Goldmund » et Rabelais, avec toute son œuvre, dans ma vie de jeune adulte). Les enfants étaient au septième ciel de bonheur et nous filions le parfait amour avec Léah, comme cela ne nous était plus arrivé depuis longtemps. En fait de littérature, c'est là que, pour compléter mon éducation de la littérature du

vingtième siècle, je me suis mis à la lecture bilingue de « Ulysse » de Joyce. J'ai retrouvé ma passion de la littérature en même temps que j'ai totalement perdu celle du cinéma.

Pendant l'été, Léah a amené les enfants chez sa mère à Weinheim et j'ai passé un excellent moment dans un autre de mes « hauts lieux », Chinon. En route, je me suis arrêté à Gennes où s'était livrée la dernière bataille de l'armée française en 1940, juste avant la capitulation. J'y ai trouvé une étrange « Montée des Juifs » dont personne ne connaissait l'origine. J'ai profité de ce séjour pour passer un Chabbath avec un groupe de jeunes Juifs qui y étaient en colonie de vacances. Je leur ai fait quelques enseignements sur le Chabbath et célébré avec eux l'issue du Chabbath. La vue de la Loire au coucher du soleil, du pont qui l'enjambe, est une des plus belles vues de France. Très agréable moment. A Chinon, ce fut le marché médiéval, rabelaisien et émouvant.

Un grand moment à la gare de l'Est pour le retour de Léah et des enfants. Dès que je les ai vus, je me suis mis dans un état d'émotion incroyable avec une crise de larmes. Est-ce possible que le libertin que je croyais être soit capable d'un tel amour paternel débordant ? Ça devait être l'effet de l'âge. Casanova a terminé sa carrière de libertin vers cinquante ans.

Entre-temps, j'ai reçu une invitation de la communauté juive de Cabourg pour y faire une conférence sur la femme dans le Judaïsme. Cette fois-là, ce fut le Grand Hôtel avec tout son confort et sa magnifique vue sur la mer. Ces séjours à Cabourg m'ont permis de revoir mon ami RM, le noble normand. Ce fut encore une de ces coïncidences incroyables de retrouver un ami intime qui

habitait un appartement dont les fenêtres donnaient sur la stèle à la mémoire de Bruno Coquatrix, un autre grand ami.

On s'approchait de la fin de l'été. J'ai suivi l'engouement général pour la Tétralogie bayreuthienne de Chéreau donnée à la télévision, sans partager l'opinion des critiques, dithyrambiques. J'ai détesté les décors qui évoquaient pour moi des usines désaffectées, une des choses les plus tristes qu'on puisse imaginer. Le rocher de Brünnhilde fut carrément ridicule avec son mur protecteur là où l'on devait trouver le vide.

C'est avant la fête du Nouvel An juif en septembre, que j'ai dû vivre un moment parmi les plus pénibles de ma vie. Quand Rabin, sur la pelouse de la Maison Blanche à Washington, a serré la main d'Arafat, j'ai cru m'évanouir. Un dégoût profond. L'avenir a prouvé qu'il était justifié. Comment un peuple qu'on dit intelligent peut-il commettre de telles fautes politiques ?

Pour Kippour aux salons du Piccadilly, avenue de Wagram, nous avons décidé de faire les choses en grand. Chorale et instruments pour m'accompagner. Le résultat fut à la hauteur de l'attente sauf que nous y avons perdu une ambiance d'intimité qui m'était chère. Cela est resté une expérience unique.

Nathalie a commencé à faire du théâtre et nous sommes allés tous un dimanche après-midi à Compiègne pour la voir jouer, et bien jouer, dans une pièce de Goldoni.

Je suis retourné à Strasbourg pour le festival « Musica » et pour prendre contact avec la communauté juive, qui vivait sous le régime du Concordat, c'est-à-dire sans la séparation entre la synagogue et l'Etat. Ce fut aussi

une occasion de visiter « La petite Venise » à Colmar où je suis retourné voir le retable d'Issenheim, ce chef-d'œuvre absolu de la peinture de tous les temps.

Une anecdote autour de Maurizio Kagel (qui nous a quittés à la fin de l'été 2008) : avant la conférence de presse, je lui ai demandé si je pouvais lui poser une question sur l'influence juive dans son œuvre. Il m'a répondu qu'il ne saurait pas quoi répondre. Quand je lui ai fait une petite conférence sur ce que je pensais de la question, il n'a rien dit. Quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre, en introduction à la conférence, se présenter comme un compositeur juif et de répéter aux journalistes présents tout ce que je venais de lui dire.

L'automne étant là et bien là, nous avons décidé de faire un petit séjour à Chambord pour essayer de voir, avec les enfants, les cerfs, les biches et les faons de la forêt. Cette fois-ci, le succès fut total. Nous sommes tombés au bon endroit et au bon moment pour assister à un spectacle vraiment magnifique, au coucher du soleil, dans la clairière.

Cet automne ne s'arrêta pas là et je fus convié à un voyage de presse en Bourgogne pour assister, à la basilique de Vézelay, à la création de la messe de Berlioz, dont la partition avait été retrouvée par miracle dans des archives en Hollande. La première étape de notre séjour fut Semur-en-Auxois. « Don Giovanni » dans le plus petit opéra de France, 200 places, avec la manière de présenter les opéras au 18<sup>ème</sup> siècle, le soliste chantant son air à l'avant-scène, pratiquement sans mise en scène. J'ai beaucoup aimé cette soirée, surtout que je commençais déjà à développer une antipathie profonde pour certaines mises en scène tarabiscotées qu'on nous offrait de plus en plus souvent. Le souper servi dans une tour ancienne a clos agréablement

cette soirée. Le lendemain, ce fut la visite de Vézelay, qui m'a fait une impression durable, et la découverte, sans surprise, de cette Messe de Berlioz. Elle ne nous a rien appris de nouveau sur Berlioz ni sur sa musique.

On a commencé l'année scolaire à l'ATEM. J'ai décidé de faire un cours sur le premier chapitre et le début du deuxième chapitre de la Bible, c'est-à-dire, sur le premier récit de la Création. J'ai préparé des photocopies du texte, de quelques traductions et de quelques commentaires, parmi les plus importants, et les ai distribuées aux élèves. Je ne savais pas combien de temps cela allait prendre mais je n'imaginai pas qu'à la fin de l'année scolaire, après trente cours, nous n'aurions même pas atteint le tiers du chapitre. C'est le secret de la Bible, sa lecture interminable et son ouverture à tous les sujets, même les plus actuels. Le Livre des Livres.

Mes émissions « Judaïsme au Présent » et « Musique au Présent », sur la demande des auditeurs, sont revenues sur l'antenne le vendredi à midi. Mon succès radiophonique fut total, ce qui me donnait une énorme satisfaction.

Vu le film « Les Visiteurs ». Ma première interrogation fut de me demander quelle était la raison de son grand succès. J'ai vite compris qu'il s'agissait d'un problème d'identité, comme souvent dans les problèmes psychanalytiques. Les Français se sont souvenus qu'ils avaient des ancêtres qui vivaient sur cette terre depuis des siècles. Ce qui m'expliquait aussi pourquoi ma promenade préférée a toujours été de monter à la colline Sainte-Geneviève, descendre vers Notre-Dame et vers l'Hôtel-Dieu pour terminer au pont des Arts. Entre Sainte-Geneviève et Notre-Dame, c'était le quartier juif au quatrième siècle ; à



l'Hôtel Dieu, à part le fait que c'est là où j'ai effectué mon premier stage de Médecine, au niveau actuel des urgences, était sise la synagogue de Paris de ce temps-là et c'est depuis le pont des Arts qu'on a la meilleure vue de l'île aux Juifs, devenue depuis la pointe de l'île de la Cité. Sans passé, il n'y a aucun avenir. C'est amusant de penser que la présence juive à Paris précédait celle des « envahisseurs » asiatiques qui ont fini par constituer la nation française. C'est aussi pour cela que je me sens totalement chez moi à Paris. Ma double nationalité, israélienne et française, est une réalité intangible.

Le centre André Malraux, où je donnais mes cours de l'ATEM, abritait d'autres activités, y compris des stages consacrés à l'étude de la dégustation du vin. J'ai toujours aimé le vin, surtout quand il est bon. Ce fut une occasion de m'instruire et d'approfondir mes connaissances dans la matière. Encore une nouvelle passion. Je n'imaginai pas, à ce moment-là, que j'allais devenir le grand spécialiste du vin de la communauté juive avec une émission de radio sur la question.

Le sujet Chinon n'a pas cessé de m'interpeller. J'ai pris rendez-vous avec Yves Dauge, maire de Chinon, pour lui suggérer un certain nombre d'idées autour de la commémoration du massacre de tous les Juifs de la ville au quatorzième siècle. Il était très enthousiaste et m'a promis toute l'aide nécessaire pour la réalisation de mes projets. Nous nous occupons de ce sujet depuis et bientôt, je l'espère, nous aboutirons à un résultat.

Pour revenir à des sujets plus joyeux, j'ai assisté à une représentation exceptionnellement réussie du « Songe d'une nuit d'été » de Britten à l'Opéra Comique. La passion de la musique restait un des éléments essentiels de ma vie.

Cela n'a jamais changé.

Mes progrès en dégustation furent suffisamment importants pour que je puisse me faire inviter à dîner par des amis amateurs de Bourgogne et y jouer un rôle important. Toujours agréable de faire des progrès en savoir. J'ai même fait, dans le cadre de l'ATEM, une conférence sur le vin dans la Bible à laquelle j'ai invité mes camarades et mon directeur de cours à l'atelier de dégustation. Je savais aussi que cela allait prendre plusieurs années avant de devenir très fort en la matière.

Enfin, je fus invité officiellement par le Consistoire de Paris pour faire une conférence sur la place de la femme dans l'Histoire juive. Très gratifiant.

La fête de Pourim (fête d'Esther) a été assombrie par l'horrible massacre par un Israélien de musulmans en prière dans le Caveau des Patriarches à Hébron. Quelle aberration ! Défendre la terre, une des valeurs du Judaïsme par la transgression majeure que représente l'assassinat. La journée a encore été gâchée par la peur ressentie par Maïda devant nos déguisements. Elle fut difficile à calmer et notre dîner de fête en a été affecté. Aucun rapport entre les deux événements mais ainsi va la vie avec les événements extérieurs qui se mêlent aux événements privés même quand ils sont assez insignifiants.

Juste avant la Pâque, une journée « noire ». J'avais pris l'habitude d'utiliser une pochette pour y mettre mes affaires pour garder les poches vides. En allant vider la poubelle, j'ai jeté la pochette avec le sac de poubelle et passé un horrible après-midi entre le commissariat et la banque pour annuler tout ce qui pouvait l'être et pour me morfondre sur tous les papiers importants que j'allais perdre. Le lendemain, à la première heure, le téléphone a

sonné et un éboueur m'a appris que ma pochette et tout ce qu'elle contenait étaient à ma disposition. Ouf !

Pendant les vacances de Pâques, j'ai vécu deux événements importants. D'abord, une interview filmée par Yasmina Reza sur ma vie, qui devait passer à la télévision. Ensuite, une invitation par mon amie CS, professeur de violon, qui organisait des stages pour ses élèves à la campagne, à venir passer une journée avec elle pour initier ses élèves à la dodécaphonie. Ce fut une expérience inoubliable. J'ai utilisé la série des « Variations » opus 31 de Schönberg comme matériau. D'abord, j'ai fait chanter plusieurs fois les notes de la série par tout le monde. Ensuite, quand le déroulement des notes fut bien acquis, j'ai ajouté le rythme et, pour terminer, l'esprit musical. Quand tout ceci fut acquis, je leur ai appris qu'ils venaient de chanter une série dodécaphonique et, en passant le disque, ils ont pu constater que ce n'était pas différent de n'importe quel thème de n'importe quelle œuvre. La dodécaphonie leur était devenue familière.

Le printemps a vu le troisième anniversaire de Lirav. Selon une vieille coutume, nous l'avons emmené chez le coiffeur le jour de Lag Ba'omer, 33<sup>ème</sup> jour après la Pâque, pour lui couper ses magnifiques boucles blondes. Un vrai crève-cœur. Il a eu droit aussi à une opération sur les végétations avec toute l'angoisse qui accompagne ce genre d'intervention.

Léah a enfin commencé à travailler comme collaboratrice dans un cabinet dentaire dans le 19<sup>ème</sup>. Tout cela a bien changé notre quotidien.

Un merveilleux moment passé le soir du 10 mai 1994, 29<sup>ème</sup> jour du mois lunaire, jour de « lune noire », aux Champs-Élysées, à admirer une éclipse de soleil qui a eu

lieu juste au moment où le soleil est passé dans l'axe de l'Arc de Triomphe. Un million de personnes sur la chaussée avec la circulation spontanément arrêtée. Une vraie fête.

Le côté libertin de ma vie était en chute libre. Le sida, la haine du préservatif, l'âge et la vie familiale, ont eu raison de cet aspect de ma vie. Je continuais à faire la cour à des femmes qui me plaisaient mais sans réelle intention d'aller quelque part avec elles. Le désir, pourtant, est resté intact.

## **Chapitre 65**

### **15.6.1994-15.6.1995**

Le Ring au Châtelet fut l'événement qui m'occupa cet été-là. L'Orchestre National sous la direction de Jeffrey Tate, une mise en scène de Pierre Strosser ; ce fut une vraie réussite. Peut-être que le peu de moyens a obligé la mise en scène à une sobriété stylisée qui convenait à ma vision. Cela m'a rattrapé de ma déception de la version Chéreau dont j'ai déjà dit ce que je pensais.

Deux séjours dans le Midi. Le premier à Aix pour une conférence sur les rapports entre la circoncision et la parole (il y en a, le même mot désignant les deux en hébreu) dans le cadre des activités culturelles de la communauté juive. Un second, pour la création des « Enfants d'Izieu » de Dao avec la participation de la Maîtrise de Radio France, à Avignon. L'événement a eu lieu, par hasard, le jour même où tombait le neuvième jour du mois juif d'av, jour de deuil national juif. Une émotion indescriptible. Ce fut ma première rencontre avec la Maîtrise, et cela n'allait pas être la dernière. Qui plus est, la chaleur fut telle qu'elle m'a empêché de dormir toute la

nuit et que j'ai continué à vivre ce souvenir lancinant de la Choah.

Léah s'apprêtait à partir avec les enfants en Allemagne et moi, invité par la mairie, à passer encore une fois quelques jours à Chinon pour y célébrer la fête de Rabelais et pour faire avancer mon projet de monument. Ce qui fut incroyable c'est que Léah, dans un élan de générosité, m'a proposé de demander à mon amie CJ de se joindre à moi. Nous avons vécu, CJ et moi, une vraie lune de miel, visitant tout en Rabelaisie et assistant aux nombreux spectacles qui s'y donnaient. Malheureusement, une amie de CJ est venue se joindre à nous, ce qui, au lieu d'être l'occasion d'une expérience d'amour à trois, a tout gâché par le refus de cette amie de jouer le jeu. Le dernier matin, énervé et insomniaque, j'ai pris la voiture et me suis rendu à la plage de la Belle Laveuse, au bord de la Vienne, pour écouter un montage en cassettes que j'avais fait du Ring. Cela m'a rattrapé de ma frustration amoureuse. Je suis rentré à Paris par ce merveilleux village de Crissay-sur-Manse, laissant CJ et son amie continuer leur découverte de la Loire. Quelle ne fut pas ma colère à ma première rencontre avec CJ, à son retour, d'apprendre que son amie regrettait amèrement son refus et était prête, un peu tard, comme le corbeau de la fable, à vivre l'expérience. CJ n'a pas manqué de téléphoner à Léah pour la remercier du « cadeau » qu'elle lui avait fait.

Le reste de l'été fut musical et touristique en Île-de-France. Plusieurs dimanches au festival de l'Orangerie de Sceaux et une plongée dans une étude profonde de la Suite Lyrique de Berg. L'œuvre se termine par l'alto qui joue la tierce ré bémol – fa autant de fois qu'il veut mais en terminant obligatoirement par le fa. J'ai découvert un sens

caché à cela. Ré bémol, en allemand, se dit « des » et fa, « f », ce qui donne « des Fuchs », « elle appartient à Fuchs », la cause de l'échec amoureux. J'en ai fait part à plusieurs musicologues qui l'ont enregistré mais qui sont restés froids. Evidemment, puisque ce n'est pas eux qui l'avaient trouvé. Il y a eu aussi, grâce à la présence de ma sœur 'Hannah, une visite de Giverny et, sur le chemin du retour, d'Auvers-sur-Oise. Découverte renouvelée de la peinture du XIX<sup>ème</sup> siècle, enrichie, à Giverny, par celle de quelques peintres américains dans la lignée impressionniste. Il y a eu aussi le dimanche à Provins pour la fête du blé et du pain. Un autre rappel de la France d'antan. Un week-end à Chaumontel, près de Chantilly, dans un hôtel de rêve, avec Léah et les enfants, m'a permis de faire plaisir à tout le monde.

Pendant tout ce temps, je me suis plongé dans la lecture de Nietzsche. Ce qu'il dit des Juifs fut un étonnement. Non seulement il n'était pas antisémite mais il prévoyait pour eux le rôle de la nouvelle noblesse européenne.

J'ai eu la bonne idée d'offrir aux enfants le « Blanche Neige » de Disney, ce qui m'a permis, en même temps que cela les réjouissait, de me ramener à mes « débuts » de cinéma du temps de mon adolescence.

Deux femmes sont apparues dans ma vie pendant ce temps. Après avoir eu, comme jeune fille au pair une Colombienne, M, nous avons été présentés, au départ de celle-ci, à une autre Colombienne, A, d'une beauté exceptionnelle. Ce fut très dur de cohabiter avec elle sans lui faire la cour. Tout en sachant qu'il ne fallait pas avoir des rapports amoureux avec une employée, j'ai succombé à la tentation, heureusement sans trop de dégâts. L'autre fut

V, une ouvreuse du Châtelet où j'allais souvent. Ce fut la grande époque Lissner et le Châtelet était un haut lieu de l'Opéra. Je garde des deux un délicieux souvenir.

La paix entre Israël et la Jordanie allait être signée le mercredi, 26.10.1994. La veille, j'ai assisté à un repas communautaire en l'honneur d'un de nos maîtres, Léon Askenazi, « Manitou ». L'ambassadeur d'Israël, Y. Lancry, était là. Il savait que j'avais été le premier blessé de la guerre israélo-jordanienne en 1948, pendant la première bataille qui opposait les deux armées à Gouch 'Etsion. Quelles ne furent ma surprise et ma gêne quand, en plein discours, il a demandé à tout le monde de se lever et d'applaudir un héros de la guerre d'indépendance. J'eusse préféré disparaître. Pour tous ceux qui me considèrent comme un exhibitionniste sans gêne, ce fut l'affirmation de ma timidité, que j'essaie de surmonter par une apparence d'arrogance.

L'histoire d'amour Léah-Benjamin allant de plus en plus mal, j'ai commencé à fréquenter les clubs échangistes. Non pour y faire quoi que ce soit ni pour satisfaire un voyeurisme dont je ne souffre pas mais uniquement pour me rassurer sur l'existence du plaisir érotique que nous étions en train de perdre.

Malgré les accords d'Oslo et la paix israélo-jordanienne, rien ne s'arrangeait sur le plan du terrorisme anti-israélien. J'ai toujours su qu'on n'avait pas choisi le bon chemin vers la paix. J'ai même écrit des articles dans L'Arche dans ce sens.

Une excellente décision de partir à quatre pour vivre le carnaval de Cologne. Nous nous sommes vraiment bien amusés tous, surtout le lundi « des Roses », et même Léah, à Bonn, a retrouvé ses capacités d'amour. Pour le retour,



j'ai mis Léah et les enfants dans le train et suis passé à Binche pour fêter Mardi-gras avec les Gilles.

Quelque temps après, j'ai eu le bonheur de participer à un concert de liturgie juive à la Synagogue de la rue N.-D. de Nazareth. Grand succès et grande satisfaction.

Le dimanche 9.4.95, je suis allé écouter l'Ecclésiaste, avec une musique de Hajdu, compositeur israélien, aux Bouffes du Nord. Très mécontent des changements de texte opérés, j'ai exprimé mon désaccord à haute voix à la sortie. Un homme m'a écouté, m'a approché et m'a affirmé écouter mes émissions sur le Judaïsme tous les vendredis. Il m'a dit qu'il avait décidé de faire de moi son maître. EF, tel est son nom, est devenu un de mes meilleurs amis et m'a proposé de devenir le président de l'ATEM, ce que j'ai accepté avec plaisir. C'est rare de commencer de vraies amitiés à un âge avancé mais nous l'avons réussi pour un temps. Elle n'a pas résisté au principe et a fini par devenir de l'animosité sans réellement savoir pourquoi. Quelques jours après, comme si j'avais un ami de trop, mon cher RM, le noble normand, est décédé. Immense tristesse !

Enfin, la gauche a quitté le pouvoir. Chirac a été élu.

Pour terminer cette 65<sup>ème</sup> année j'ai eu droit à un désagrément que d'autres connaissent souvent. J'ai acheté une voiture neuve, une Peugeot 306. L'ayant stationnée devant la maison, je suis monté chercher femme et enfants pour faire un tour d'inauguration, je ne l'ai pas retrouvée en descendant. En quelques minutes, la Police a eu le temps de l'amener à la fourrière, malgré la présence du Caducée. Qu'est-ce que cela peut être désagréable !

## **Chapitre 66**

### **15.6.1995-15.6.1996**

L'été allait être passionnant. D'abord, une nouvelle jeune fille au pair. Une Allemande de Hambourg, belle et musicienne, I. Je savais tout de suite que je n'allais même pas essayer de résister à la tentation. En même temps, la relation avec V du Châtelet a pris une tournure nouvelle et agréable. Casanova a déposé les armes à 52 ans. J'étais content de voir que, malgré mes 65 ans et mon cœur malade, j'étais encore en course.

Anecdote : un jour, mon neveu Y est venu passer quelque temps à Paris et m'a demandé de lui faire visiter le Père Lachaise. Je l'ai fait avec le même plaisir que j'ai toujours à le faire. Nous trouvant devant la tombe d'Héloïse et Abélard, un jeune couple passe sans s'arrêter. Je les interpelle en leur disant qu'ils avaient raison de ne pas s'attarder là car c'est un lieu symbolique pour des couples atypiques réunissant une femme très jeune et un vieux monsieur. Ils étaient surpris et m'ont affirmé qu'ils avaient tout fait pour trouver cette tombe. Et là-dessus la surprise. Elle dit à son ami de lui permettre ce qu'elle allait

faire, vient vers moi, met ses bras autour de moi et se met à m'embrasser comme une amoureuse. Mon neveu est resté sans voix. Elle me dit avoir fait le pèlerinage de cette tombe comme elle désirait le faire et prend congé pour partir avec son ami, me laissant dans un état de bonheur inouï. Que la vie peut être belle parfois !

Beaucoup de déplacements. D'abord Reims, seul et en famille. Ensuite encore Cabourg, suivi d'un séjour à Saint-Germain-de-Pert, près des plages du débarquement avec plage et ratissage en règle de cette partie de la Normandie que je connaissais mal. La presqu'île du Cotentin avec ses splendeurs insoupçonnées. Sur le chemin du retour nous visitons Beuvron-en-Auge et Livarot. Retour à Paris pour retrouver I et V. Le séjour nous a tellement plu qu'une semaine après nous récidivions, cette fois du côté du Pont de Tancarville, à Sainte-Opportune-la-Mare, dans le marais Vernier. Comme nous sommes là à la nouvelle lune, je garde Lirav et Maïda avec moi pour regarder la lune toute mince à sa naissance, derrière le soleil couchant. Nous passons encore quelques week-ends à Corbreuse chez des amis, tout près de Rambouillet et de sa forêt.

Magnifique journée avec I avec un concert, un repas au restaurant et une visite des Buttes Chaumont.

Un des meilleurs films de ma vie, « Dodes Caden » de Kurosawa, qui me réconcilie pour un temps avec le cinéma.

Et puis, la grande aventure de l'été, un séjour à Bayreuth où j'ai rendez-vous avec la direction pour présenter mon projet de Ring qabbaliste, c'est-à-dire juif. Une nuit à Weinheim chez la mère de Léah avec un dîner au Marktplaz magique. Le lendemain, Bayreuth en passant par Nuremberg. Installé chez l'habitant, une vieille dame

grande admiratrice de Wagner, dans la rue Hunding. Mauvais signe. Une soirée « Tannhäuser », visite de la villa Wahnfried, « Tristan » avec un troisième acte inoubliable, « Parsifal », où j'ai évidemment applaudi après le premier acte. Je n'étais pas le seul. Ensuite, le Ring. Le rendez-vous avec madame Glatt de la direction. Mon projet est basé sur l'idée du Tsimtsoum, le retrait de Dieu pour permettre à l'homme d'émerger libre, une des idées majeures de la mystique juive. Elle a l'air très intéressée, surtout quand je lui explique que le bonheur de l'humanité se trouve dans l'équilibre entre la Loi et l'Amour et qu'en allemand, Loi se dit « Gesetz » et Amour « Liebe » et en joignant les deux premières lettres du premier aux deux dernières lettres du second, on trouve GEBE, c'est-à-dire, « Donne ! » Voilà le secret, comment transformer l'envie de recevoir en envie de donner. Comme je l'ai appris plus tard par l'arrière-petit-fils de Wagner, Gottfried, antiwagnérien notoire, le projet a été jugé intéressant mais rejeté rapidement. Il m'a d'ailleurs promis que si un jour il s'occupait du festival, il me demanderait de venir le faire.

Un événement étrange : le samedi matin, la synagogue étant fermée pour raisons de sécurité, je me trouve dans l'église des Adventistes du septième jour, ces chrétiens très judaïsés qui fêtent le Jour du Seigneur le samedi et non le dimanche. Quand ils apprennent que je suis Israélien, ils me demandent de dire quelque chose à l'assemblée. Ne connaissant pas suffisamment l'allemand pour faire un discours, je leur lis, en allemand, le chapitre 66 d'Isaïe qui est la lecture du jour dans les synagogues, ce samedi étant aussi un jour de néoménie, de nouvelle lune. La rencontre est émouvante et chaleureuse et me fait regretter mon abandon du projet de « Judaïser » l'Allemagne.

Une curiosité. Comme Bayreuth est jumelée avec Nancy, un Nancéen ouvre un restaurant à Bayreuth qu'il appelle : « Glou-glou Miam-miam ». La vulgarité même, mais on y mangeait bien.

Je repars par Nuremberg où je vais revoir la statue de « l'Homme aux oies » et où j'achète Rabelais en allemand pour l'offrir à I, à qui je l'ai promis. Ayant l'intention de faire le voyage du retour en deux jours, je me trouve en début d'après-midi à la frontière et décide de rentrer le jour même. Ayant annoncé mon arrivée, je trouve les enfants surexcités et joyeux, courant d'un bout de l'appartement à l'autre à toute vitesse. I aussi est très heureuse. En m'embrassant pour me remercier du cadeau, elle me demande de l'amener un jour en Rabelaisie. Léah est contente mais fâchée contre moi pour l'avoir laissée seule avec les enfants tout ce temps. J'essaie de la consoler mais nos relations sont déjà bien malades et je n'y réussis pas.

Le lendemain de mon retour, j'apprends une horrible nouvelle. Mon ami, le sculpteur Haber, est mort d'une crise cardiaque le jour même où sa femme décédait à l'hôpital d'un cancer. On me demande d'officier au cimetière Montparnasse et je le fais avec une émotion insoutenable. C'est lui qui a « fait » la place de Catalogne et les pièces à l'angle du boulevard Raspail et de la rue du Cherche Midi. Quelle tragédie pour leur fille, inconsolable.

Le dimanche d'après, nous passons un moment paradisiaque à Bagatelle, ce qui nous permet, à Léah et moi de faire la paix. Enfin !

I décide de rentrer à Hambourg pour entamer ses études universitaires. Je suis bien triste mais me console vite.

Par le hasard des émissions, la mienne passe immédiatement après celle d'EC qui s'appelle « Les petits plats dans les grands » et parle de recettes de cuisine. Je suis souvent présent dans le studio à la fin de l'émission et donne mon avis sur le vin qui irait le mieux avec le plat décrit, jusqu'au jour où j'ai l'idée de proposer à EC de participer réellement à son émission. Nous changeons de nom. L'émission s'appelle désormais « Les petits plats dans les grands et le verre de vin devant ». Beaucoup de succès auprès des auditeurs et je deviens, sans l'avoir cherché, le spécialiste en vin de la communauté. Tout cela, évidemment, bénévolement. Les gens me croient riche avec mes trois émissions à la radio et la vérité est que je fais tout cela depuis plus de vingt ans gratuitement, pour le plaisir. D'ailleurs, la radio n'aurait pas eu de budget pour tout cela.

Et puis, la tragédie. Rabin est assassiné par un fanatique religieux. La religion a mauvaise presse auprès du public israélien qui la sent comme une coercition. Cet acte n'arrange pas les choses. Une semaine perturbée par cet événement majeur de l'Histoire d'Israël qui rappelle l'assassinat de Gedaliah au sixième siècle avant notre ère, au début de l'exil babylonien. Je ne suis pas d'accord avec ce qu'a fait Rabin mais ressens la peine de sa perte. Quelle Histoire difficile que la nôtre !

Invité chez maître Reims pour une présentation de partitions de musique juive par l'ambassade d'Ukraine à l'occasion d'une découverte extraordinaire dans les archives de Kiev. Menuhin est là. Quelle surprise et quelle émotion. Longue conversation où je lui rappelle le concert à Jérusalem pendant lequel il a demandé la permission au public de retirer sa veste, vu la chaleur non climatisée. Un grand moment. Puisque je parle violoniste, je dois

mentionner le souvenir indélébile d'un concert au Châtelet où Vadim Repin joue le Concerto n° 1 de Prokofiev. Je suis ébloui.

Les vacances de fin d'année se passent à Tours chez MS, la grande amie. Je profite de ce séjour pour faire connaissance avec PC, un vigneron de Touraine, qui fait des vins kachers. Visite des chais. Visite du château où il habite à Amboise, une pure merveille. Nous visitons aussi le château d'Amboise et le Clos Lucé de Léonard de Vinci. 1995 se termine dans un mélange de bonheur et de malheur, ce qui est, somme toute, normal pour une vie humaine.

GS, cet ami, comédien, metteur en scène et écrivain, qui s'est converti au Catholicisme pour se marier dans une « grande famille » et qui est revenu au Judaïsme grâce à moi, est mort. Son enterrement a eu lieu au cimetière de Pantin, près de sa mère, par une tempête de neige. J'ai eu du mal à chanter le psaume XCI en son honneur. Que c'est triste de voir les amis partir. Cela ne m'a pas empêché d'avoir cette euphorie étrange que j'ai chaque fois que je sors d'un cimetière après un enterrement. Ce n'est pas encore mon heure, en sachant qu'un jour ce sont les autres qui auront l'euphorie après mon enterrement. Plus tard, je prendrai la décision de renoncer à la tombe et de léguer mon corps, après ma mort, à la Faculté de Chirurgie.

J'ai participé à un concert liturgique à la synagogue de Versailles avec un énorme succès. Pourquoi ne suis-je pas devenu chanteur ?

J'ai eu aussi ma première dégustation publique dans un magasin kacher. Là aussi, beaucoup de succès. Oui, j'ai plein de talents mais ma paresse m'a toujours empêché de sortir d'une sorte d'amateurisme tous azimuts. Surtout pas trop de fatigue. C'est peut-être le farniente pratiqué

pendant que j'étais prisonnier de guerre qui en est la cause.

À tous ces succès, s'est ajouté le plus important. J'ai aussi été invité par le Consistoire à participer à un colloque sur le Chabbath où j'ai défendu une vision moderne, renouvelée, de cette magnifique journée. Là, le succès fut total. J'ai acquis mes lettres de noblesse dans la communauté juive. Suite à cette intervention, je fus aussi invité par une loge maçonnique de Compiègne à parler du Judaïsme. Pour la première fois, j'ai proposé une vision d'un Judaïsme pour non-Juifs. Peut-être que tous les déçus du Christianisme pourraient y trouver leur bonheur spirituel. J'y ai fait la connaissance de PB, d'une loge maçonnique parisienne qui allait devenir un grand ami et un membre fidèle de l'ATEM. Lui aussi m'a fait participer à un passionnant colloque au Sénat qui fut publié plus tard.

La grande nouvelle de cet hiver fut l'obligation de quitter mon appartement de la rue de Vaugirard. Ce fut l'occasion de changer de vie. Par un hasard extraordinaire (encore un), mon ami NM devait quitter son appartement de la rue Servandoni le jour même de mon départ. Nous avons arrangé le transfert et nous allions passer d'un petit appartement insuffisant pour nous quatre à un somptueux appartement où j'allais pouvoir recevoir l'ATEM, y compris pour des cérémonies rituelles interdites au Centre Malraux.

En attendant le déménagement et avec l'espoir que cela allait changer beaucoup de choses dans ma relation avec Léah, les choses se sont dégradées au point d'envisager une séparation définitive. Elle ne voulait plus vivre à Paris mais retourner en Allemagne retrouver sa langue maternelle et ses racines. Le printemps est arrivé le jour même où nous célébrions la nouvelle lune qui marquait le début de l'année liturgique juive. Jamais depuis



notre rencontre n'avais-je vécu un moment aussi pénible, ayant l'impression de vivre avec une étrangère. Même la grande fête de l'ATEM ce jour-là n'a pas suffi à me remonter le moral. S'il n'y avait pas eu l'espoir de tout sauver par le changement de lieu, nous nous serions séparés ce jour-là. Même la découverte de deux lieux magiques de promenade, le ru des Vaux de Cernay et la forêt de Versailles avec les étangs de la Minière n'ont rien pu faire pour améliorer la situation. La langue allemande et l'Allemagne sont devenues obsessionnelles au point de désirer rencontrer un Allemand pour refaire sa vie. Nous avons décidé de partir quelques jours avec les enfants. Comme c'était l'Ascension, nous sommes partis à Bruges pour assister à la parade biblique que je connaissais déjà bien. Nous avons complété le séjour par un voyage en pays de Flandre avec arrêt au bord de la mer à Ostende, une plage qui me rappelle toujours Tel-Aviv parce que le soleil s'y couche à l'ouest. Ça allait mieux mais pas assez. Il n'y avait que le déménagement pour nous sauver. Il était prévu pour le 15 juillet. Il nous restait à fêter nos anniversaires en attendant. Celui de Léah l'a fait entrer dans sa 32<sup>e</sup> année, l'année du cœur (en hébreu, cœur se dit LEV dont la valeur numérique est 32). Le mien, que nous avons célébré par une magnifique soirée dans l'appartement de la rue Servandoni avec tous nos amis et tous les amis de NM, pour qui ce fut la fête des adieux à l'appartement et son anniversaire, le 13 juin, m'a fait entrer dans ma 67<sup>e</sup> année, l'année de l'intelligence (en hébreu, intelligence se dit BINAH dont la valeur numérique est 67). Il fallait beaucoup de cœur et beaucoup d'intelligence pour surmonter notre crise. Nous allions y parvenir mais pas pour toujours.

## **Chapitre 67**

### **15.6.1996-15.6.1997**

Cette 67<sup>ème</sup> année a commencé par une coïncidence « miraculeuse ». Mon vieil ami MN, qui n'avait pas d'enfants, aimait peloter ceux des autres, ce qui mettait Léah hors d'elle. Plusieurs fois, je lui ai fait la remarque sans résultat. Alors que le quatrième anniversaire de Maïda approchait, il nous parlait déjà du cadeau qu'il lui préparait. Pour éviter toute tension et comme nous devons de toute façon aller en Normandie, nous avons décidé de célébrer l'anniversaire dans un gîte près de Lisieux, sur notre route. Le problème MN fut ainsi résolu. Le premier soir dans le gîte nous a beaucoup déplu et dès le lendemain, nous avons déménagé vers un hôtel à Trouville-sur-Mer, le Gustave Flaubert, lieu de grand amour du début de ma relation avec Léah qui était encore Uli. J'ai commandé un gâteau d'anniversaire à une pâtisserie pour le lendemain 8 heures. Le lendemain, je me suis réveillé selon mon habitude à 6 heures. Tout le monde dormait. Que faire jusqu'à 8 heures ? Une promenade au bord de la Touques n'a pas suffi à gommer mon ennui

quand j'ai eu l'idée d'aller à la gare de Deauville pour y boire un café et lire le journal. En arrivant à la gare, j'ai constaté qu'il n'y avait ni café ni journal. La seule chose que j'ai vue fut un homme en train d'acheter un billet au guichet. C'était MN !

Invité à la dernière minute la veille chez un ami en Normandie, il avait raté le dernier train pour Paris, avait passé une horrible nuit dans une chambre chez l'habitant, et était venu à la gare pour prendre le premier train pour Paris. N'étant pas un spécialiste du calcul de probabilités, je ne pourrai pas dire quelle était la chance que cette rencontre ait lieu mais je suis sûr que c'était très proche de zéro. Je ne pouvais plus faire autrement que de l'inviter à célébrer l'anniversaire avec nous. Arrivant à l'hôtel, il s'est installé au salon et je suis monté dans la chambre pour avertir Léah. Dès que je lui ai dit que j'avais une surprise elle m'a répondu : « C'est MN qui est là ». Vraiment étonnant ! Dès la célébration terminée, nous avons continué notre route vers le gîte que nous connaissions déjà, près d'Isigny-sur-Mer. Il nous fallait ce repos pour prendre des forces en vue du déménagement qui nous attendait.

Le 15 juillet fut le grand jour du déménagement. Au moins cent cartons en plus des meubles. Nous allions mettre des semaines avant que l'appartement ne devienne normalement habitable. En plus, passer de 50 mètres carrés à 160, pose des problèmes d'habitudes à perdre et de nouvelles habitudes à prendre. On a raison de dire qu'à part la maladie grave c'est le déménagement qui est la chose la plus éprouvante et la plus fatigante. Oublions tout cela pour nous souvenir uniquement du résultat, un magnifique grand appartement, dans une belle maison, dans une des plus

belles rues de Paris, dans le quartier le plus émouvant de la ville qui est déjà la plus belle ville du monde !

Nous avons passé l'été à nous occuper de notre installation avec maintes visites chez Ikea et au BHV. Lirav fut invité à passer un grand moment chez les grands-parents d'un ami en Normandie où nous sommes venus le chercher un dimanche. Le grand-père qui était grand amateur de vins d'Alsace, nous a régales avec un Gewurztraminer vendanges tardives d'une bonne année dont je garde encore le souvenir.

Il y eut un Requiem de Verdi aux arènes de Lutèce, mémorable. Un lieu magique avec une œuvre magique. J'ai toujours aimé Verdi et j'ai spécialement aimé le Requiem. Je me suis même offert la partition complète pour apprendre à diriger l'œuvre un jour.

J'avais enfin mon bureau. Je pouvais y travailler tranquillement. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à développer l'idée de transformer mes obsessions sexuelles en obsessions textuelles en prévision du temps où le sexe s'endormirait. Je savais qu'un jour j'écrirais, d'abord mes mémoires (vous en êtes témoins !) et, ensuite, des essais sur la culture et la spiritualité (à venir).

Deux deuils. D'abord, JM, le dentiste, le grand ami des années 50 à Montparnasse. Il fut mon témoin de mon premier mariage. Un vrai vide au Select où il avait l'habitude de passer quelques heures tous les jours. Le deuxième, Manitou, Léon Askenasi, le grand maître de toute une génération. Lui, qui a transmis l'enseignement du thème du passage de l'être juif à l'être hébreu et le retour aux racines israéliennes qu'il prêchait par l'exemple, allant vivre en Israël où il continuait son enseignement. Un grand vide aussi.

J'ai enfin pu réaliser mon rêve d'un Kippour chez moi. Nous étions 50 pour célébrer, pour jeûner et pour boire les premières gorgées de vin à la rupture du jeûne. J'ai d'ailleurs continué en instaurant un office chabbatique tous les samedis matins avec une étude de la Parachah, le passage hebdomadaire du Pentateuque.

Invité par la communauté juive de Bordeaux pour y faire une conférence sur le Rav Qouq, le grand penseur du Sionisme religieux.

Pour terminer l'automne, nous avons organisé une grande célébration autour du sixième anniversaire de notre mariage. Il y avait quelque chose d'artificiel dans cette célébration car notre relation amoureuse était plutôt branlante mais personne n'était au courant. Quatorze personnes autour de la table, tous les amis intimes et la famille. Discours, grands vins et film, tout y était sauf le cœur. Qu'allait devenir la famille ? Et l'amour ?

La loge des Maçons qui m'avait invité au colloque au Sénat m'a demandé de commenter une visite au musée d'Orsay où le point central fut le tableau de Courbet « L'Origine du monde ». Pendant le souper qui a suivi, j'ai fait une intervention sur la place de la pudeur dans un contexte de libération sexuelle. Est-ce que la permissivité allait l'abolir ? Le sens de mon intervention fut de rétablir l'équilibre pour signifier qu'une permissivité sans limite n'était plus de l'ordre de la liberté, qu'elle pouvait même être son contraire. Bonne soirée.

Vacances de fin d'année « glaciales » chez notre grande amie MS à Tours. Il faisait vraiment froid et tous nos projets de grandes randonnées sont tombés à l'eau (glacée elle aussi). J'ai quand même réussi à visiter quelques caves à Bourgueil et à Chinon et à déguster

quelques très bons vins de millésimes exceptionnels.

Par le hasard de mes promenades, je suis tombé sur une cassette du « Macbeth » d'Orson Welles. Quelle joie de retrouver ce texte qui est parmi mes préférés dans l'œuvre du grand William et dont je connais des passages entier par cœur, surtout quand il est récité par un magnifique Welles. J'ai toujours pensé que Shakespeare a toujours écrit pour le cinéma bien plus qu'il ne l'a fait pour le théâtre.

Avec EC de notre émission de gastronomie et vin, nous avons organisé un voyage « vin » autour de la Loire. Assez raté parce que le temps pris par les déplacements nous a limités dans nos intentions. Ce fut quand même une journée plaisante. Pourquoi faut-il que dans chaque groupe il y ait toujours des râleurs dont on se demande si râler n'est pas leur raison d'être ?

Cet hiver spécialement froid s'est terminé et nous avons décidé de passer les vacances d'avril en Auvergne. Magnifiques paysages, excellente table d'hôte, temps merveilleux. Deux points noirs, le froid persistant et la montée du Puy de Sancy où j'ai failli m'évanouir de fatigue. Quelle idée d'insister pour filmer le sommet de la région ! Il y a eu aussi la tristesse de constater le dépérissement de cette région si belle, usines fermées et restaurants vides.

J'ai tout fait pour persuader mon ami RC, producteur de vin kacher, de faire du bon Chinon. Nous avons consacré une journée à visiter quelques vigneronns que je connaissais bien pour en étudier la possibilité. Rien n'en est sorti mais nous avons pu déjeuner avec un châtelain dans un château magnifique, cela valait le déplacement. J'ai associé ce voyage avec une conférence sur la Bible avec Annick de Souzenelle dans le cadre des soirées littéraires

organisées par la librairie « La boîte à livres » à Tours, tenue par ma grande amie MLB. Un échange passionnant entre une chrétienne orthodoxe et un Juif, tous les deux « fous » de Bible.

C'est à peu près à ce moment-là que nous avons commencé, un groupe de médecins et de dentistes, à déjeuner ensemble, tous les vendredis, à la Rotonde à Montparnasse. Une habitude qui dure toujours et qui apporte un élément de chaleur humaine à ma vie.

Comme la relation avec Léah s'était considérablement améliorée, probablement grâce à nos vacances et à nos déplacements fréquents qu'elle adorait, j'ai décidé de lui faire une surprise le 21 mai pour son anniversaire. J'ai étudié à fond une des recettes les plus gastronomiques du bœuf bourguignon, flambage au cognac compris, et passé quatre heures devant la cuisinière pour suivre l'évolution du plat. Avec un grand vin de Bourgogne, la réussite fut totale et nous a même valu une sieste « améliorée » comme nous n'en avions pas connu depuis longtemps. Le chemin de l'amour passe parfois par le nez, la bouche et l'estomac.

Jacques Canetti est mort. Sa fille, une grande amie, m'a demandé d'officier à son enterrement. Après une cérémonie très émouvante dans la salle du crématorium pleine de monde, nous nous sommes dirigés vers la tombe où j'ai chanté le psaume 91, la prière des morts, et récité le qaddich. J'aimais beaucoup cet homme plein de talent et plein d'humilité.

J'arrive à la fin de ma 67<sup>ème</sup> année. Ça commence à compter !

## **Chapitre 68**

### **15.6.1997-15.6.1998**

Premier grand événement de l'année, ma première visite à Vinexpo à Bordeaux, cet immense marché international du vin. La tête tourne. On a beau faire attention de cracher tous les vins dégustés, il y a toujours une certaine quantité qui est avalée et « tue » le palais au bout de quelques heures. Il faut, en plus, faire un choix sinon on est perdu devant l'immensité de la tâche. J'ai choisi le stand israélien, les stands kachers des vins français et, comme toujours, les vins de Loire. En fin de journée, épuisé et un peu imbibé d'alcool, je suis invité à dîner par les vigneronns israéliens dans un restaurant de fromages qui a la particularité d'être fermé à clef et de ne laisser entrer qu'après avoir longuement sonné, tout cela parce qu'à l'entrée du restaurant il y a une boutique qui vend les meilleurs vins de Bordeaux dont les prix sont parfois astronomiques. 250 fromages dans une cave à humidité constante. Un délice ! Je suis tout étonné de constater qu'on a beau être spécialiste de la fabrication des vins et, en même temps, ne rien comprendre au problème des



rapports mets – vins. C'est le cas des viticulteurs israéliens. C'est là que je prends la décision de me spécialiser justement dans ce domaine avec des résultats assez remarquables. Pour passer la nuit, je suis invité dans un magnifique château au bord de la Garonne. La châtelaine, une femme admirable de noblesse, a décidé de faire du vin kasher et s'intéresse au Judaïsme et à Israël. Le matin, un petit déjeuner à la terrasse du château avec les châtelains. Une vue sur le fleuve et sur Bordeaux, un enchantement. Il y a quelque chose de féerique et de ludique autour du monde du vin. C'est pour cela que ce monde m'intéresse en plus de l'intérêt qu'on peut avoir pour le plaisir des sens, vue, odorat et goût. Je sais que je vais faire de la visite de Vinexpo une habitude. Je passe en direct au journal de RCJ, ma radio, et essaie de transmettre mes émotions à mes auditeurs.

Dès mon retour à Paris, je continue, tout simplement parce que mon ami PB, le franc-maçon, marie son fils. La mariée est la fille d'un des plus grands producteurs de vins kashers de France et le repas du mariage est arrosé par les meilleurs vins.

Anecdote : je revois à la télé « Arènes sanglantes » avec Tyrone Power et Rita Hayworth. Que de souvenirs d'adolescence ! En plus, Linda Darnell ressemble à la sœur de Léah, ce qui provoque chez moi un regain de fantasmes.

Je reçois un appel d'Israël. YF, un ami du lycée, me rappelle que nous allons célébrer le cinquantenaire de notre bac et qu'une rencontre est organisée à Jérusalem pour célébrer l'événement. Il insiste pour que je vienne. Il n'a pas à insister longtemps. Je me laisse tenter et décide d'y aller. Je n'avais pas été en Israël depuis 1991, probablement à cause des accords d'Oslo que je n'ai pas

aimés, ne croyant pas à une paix possible avec les Palestiniens. De nouveau la même émotion de retrouver les lieux de mon enfance. Je passe le soir de l'arrivée en famille. Dès le lendemain matin, le grand jour des émotions. D'abord, la route vers Jérusalem. Chaque fois que j'arrive à mi-chemin, à Bab-el-Wad, le début de la montée vers la ville, ce sont les odeurs de l'enfance, les paysages de l'enfance et les joies de l'enfance. En plus, les carcasses calcinées des véhicules blindées détruites pendant la guerre d'indépendance qui jonchent la montée et me ramènent cinquante ans en arrière. Dès l'arrivée, visite de la tombe de mes parents au cimetière de Giv'ath Chaoul et de la tombe de mon frère au cimetière militaire du Mont Herzl. Je suis déjà à un niveau d'émotions assez élevé. Ensuite, la visite chez NS, la seule amie qui me reste à Jérusalem. C'est moi qui lui ai donné son premier baiser sur un banc exactement cinquante ans auparavant. Quand je lui dis que j'ai l'intention d'aller à Gouch-'Etsion, là où j'ai fait la guerre et là où mon frère est tombé, elle me demande de l'emmener avec moi. Un de mes amis, le compositeur Tsvi Ben Yoseph, est tombé pendant la bataille et il était l'ami de sa famille. Elle n'était jamais allée sur le lieu de sa mort. Nous arrivons à l'Arbre, lieu central du Gouch, là où je commandais ma section au combat et dont nous avons été obligés de partir devant l'assaut des chars jordaniens, n'ayant aucune arme capable de les arrêter et là même où mon frère est tombé. Il y a là un grand groupe de touristes auxquels deux guides racontent la bataille. Je suis tout bouleversé d'entendre leur histoire comme si c'était arrivé il y a très longtemps et à d'autres que moi. Quand je leur dis que j'étais le commandant de la position où elles se tiennent, elles ne me croient pas. Ce

sont les larmes de NS qui les convainquent. Le niveau des émotions monte d'un cran. Visite de Kfar 'Etsion, le village dont tous les habitants furent assassinés après avoir levé le drapeau blanc. Nous assistons à une présentation d'un film des événements à l'hôpital où avait eu lieu le massacre final. Là, ce sont mes larmes qui commencent à couler. En sortant, nous tombons sur une cérémonie de circoncision. Quand le père du bébé apprend que j'ai combattu là et que mon frère y est tombé, il décide d'ajouter le prénom de mon frère à celui de son fils. Je ne tiens plus. Jamais de ma vie n'ai-je connu cet état émotionnel. Pendant le retour à Jérusalem, je me calme tout en sachant qu'il y aurait encore des émotions à vivre le soir. Ce fut le cas. La rencontre avec tous mes amis, du moins ceux qui ne sont pas morts, ceux qu'on reconnaît tout de suite et ceux qui ont tellement changé qu'on ne les reconnaît pas, est encore un grand moment de mélange de joie et de nostalgie. Enfin, tard le soir, je reprends la route de Tel-Aviv et pendant l'heure que dure le trajet, j'écoute la radio qui diffuse de la musique classique et me calme peu à peu. Je m'endors épuisé et passe une nuit habitée des rêves les plus étranges.

J'ai profité de mon séjour pour faire un grand voyage en Galilée. Tibériade, Roch-Pinah, Safed, Ma'aloth, 'Haïfa. Quelle région magnifique pleine d'eau et de végétation et quel contraste avec le sud, désertique et aride. Une des beautés d'Israël est justement ce mélange de tous les climats et de toutes les possibilités de l'environnement dans un espace aussi menu qu'on peut le parcourir en un jour.

Le lendemain, visite des caves de Zikhron Ya'aqov, village créé au 19<sup>ème</sup> siècle par le baron de Rothschild en

vue d'y faire du bon vin. Je connaissais tout le monde de Vinexpo et j'ai passé un merveilleux moment à déguster ce qu'Israël produit de meilleur en matière de vin.

Un déjeuner poisson au port de Jaffa avec une jeune femme que j'ai rencontrée à Vinexpo. Je ne m'entends vraiment pas avec les Israéliennes. Nous nous quittons fâchés. Quel dommage !

J'ai repris le goût des voyages, ce qui enchante Léah qui n'aime que ça. Dès mon retour, nous partons faire un séjour à Chinon. J'achète toutes les cartes IGN de la région en vue de nos randonnées forestières. Entre celles-là et la visite des châteaux, le temps passe vite. Si on y ajoute les bons repas et la piscine d'Avoine, on peut dire que ce furent de merveilleuses vacances. Léah est aux anges et je recommence à croire à la réussite de notre famille.

Nous reprenons nos promenades en Île-de-France. Découverte de Larchant et des rochers de la Dame Jouanne. Magnifique.

Yasmina Reza m'envoie son dernier livre, « Hammerklavier ». Il y a un chapitre qui m'est consacré avec cette phrase de moi qu'elle avait notée pendant un de mes cours : « Dieu ? C'est le fait que j'ai décidé de Le servir ! ». J'approuve encore.

Notre folie de déplacements ne s'arrête pas. Cette fois-ci, c'est Weinheim pour y laisser les enfants chez leur grand-mère et nous offrir un « week-end de miel » en Champagne pour y célébrer le retour de notre amour. À Paris, j'emène Léah voir une fois ce que c'est qu'un club d'échangistes. Elle est curieuse mais ce n'est pas son « trip ». Le mien non plus, d'ailleurs. Nous restons spectateurs.

Anecdote : pendant notre séjour en Champagne, nous dinons à la Briqueterie à Vinais. Bien imbibé par le

champagne et les digestifs, je me mets à fumer un Monte-Cristo de Havane. Il est plein de bûches, totalement infumable. Je me lève et fais un discours devant tous les clients sur les méfaits du communisme. Ils ne savent même plus faire de bons cigares de Havane. Léah est gênée mais les gens applaudissent et le restaurant m'offre un autre cigare.

C'est la première fois que je ne marque d'aucune façon la journée de deuil national du 9 av. Assez de pleurs et assez de passé omniprésent. Pensons à l'avenir. Nous sommes en train de construire la Troisième Maison d'Israël.

Je suis plongé dans la lecture de « Voyage vers l'an mil » d'A. B. Yehochoua, un des grands écrivains israéliens. La vie juive à Paris et en Achkénazie (France et Allemagne) autour de l'an mil. Passionnant !

Tout étonné de l'importance donnée à la mort tragique de Lady Di. Étonnant ! Pour moi, le fait que la femme qui porte le futur roi reconnaît publiquement qu'elle était infidèle à son mari est une raison de la mépriser. De toute façon, tout ce qui se passe dans la famille royale me déplaît. Si l'on veut profiter des avantages que la monarchie offre à tous ceux qui sont proches du roi, ceci implique des obligations. Ou bien, on supprime la royauté.

La grande affaire de la rentrée est l'inscription de Lirav et de Maïda au conservatoire du 6<sup>ème</sup>. Lui, en parcours instrumental et elle, en danse et éveil musical.

Je pensais qu'à mon âge et avec mon état de santé, deux enfants constituaient déjà un exploit. Ce ne fut pas l'opinion de Léah qui m'a annoncé qu'elle était enceinte, ce qui m'a plongé dans dix journées éprouvantes d'hésitation. Je ne pouvais pas envisager d'avoir un autre enfant et en

même temps, je déteste l'avortement en général et celui de mon enfant en particulier. C'est la vie qui a gagné et j'ai annoncé à Léah, qui en était ravie, que j'acceptais l'enfant à venir. En plus, selon le calcul, il devait naître juste au moment où on allait célébrer les cinquante ans d'Israël, donc, les cinquante ans de la mort de mon frère Yehoudah.

Encore un séjour à Chinon pour les vacances de la Toussaint. Décidément, nous devenons des accrocs de la Rabelaisie.

Dès mon retour, je deviens un membre à part entière de l'AFPGT (Association Française de la Presse Gastronomique et Touristique). Notre première activité est une visite en règle de la boulangerie Poilâne à Bièvres suivie d'un dîner dans un restaurant des environs où je deviens l'ami de Lionel Poilâne. Une amitié qui a duré jusqu'à sa mort tragique quelques années plus tard.

Je continue mes émissions de radio et mes cours à l'ATEM. Je vais souvent au concert et à l'opéra. Dans le cadre de ces activités autour de mon émission « Musique au Présent », il m'est donné d'assister à une représentation de « Boris Godounov » au Théâtre des Champs-Élysées, sans l'acte « polonais » et sans entractes. J'ai toujours aimé cet opéra mais là, c'est le grand bonheur. Pur et dur !

L'année 1997 se termine par un événement bien triste, le décès de ma sœur Géoulah. Encore un de parti. Nous étions neuf, nous ne sommes plus que cinq.

Didier Martiny, l'ami de Yasmina Reza, fait un film sur le Ma'hal, les volontaires de l'étranger venus aider Israël pendant la guerre d'Indépendance. Je suis censé représenter le soldat israélien face à eux. Je sors toutes mes photos de l'époque qui vont servir à illustrer le propos. Le film est très réussi et me permet d'améliorer encore ma

position dans la communauté. Il passe à la télé et dans beaucoup de soirées spéciales.

Si 1997 se termine dans la tristesse, 1998 commence dans la fête. Les Entonneurs Rabelaisiens me font l'honneur de m'inviter à leur chapitre d'hiver pour m'y octroyer le titre de chevalier de leur confrérie. Jamais de ma vie n'ai-je bu autant de vin que ce jour-là, pendant l'intronisation et pendant le magnifique repas qui a suivi, repas composé de sept plats, aussi succulents les uns que les autres, arrosés des meilleurs vins de la région. En rentrant, un peu titubant malgré le voyage qui aurait dû me dessoûler, Léah me dit que je dégage une odeur d'ivrogne, ce qui doit être vrai.

Je reste dans le vin avec ma première visite au salon des vins de Loire à Angers, très festif et très instructif. Je propose aux organisateurs d'adopter la devise : « Paris sur Seine pour l'eau, Paris sur Loire pour le vin ». Tout de suite après, je passe une journée en Rabelaisie avec mon ami RC, producteur de vin, pour trouver les possibilités d'y faire du vin kacher.

Revenons à la famille. Pour plusieurs raisons dont la plus importante est probablement la tension du début de grossesse autour du dilemme posé par l'arrivée de cet enfant, la grossesse est menacée. Léah est obligée de faire un séjour à l'hôpital et ensuite de rester couchée à la maison jusqu'à l'accouchement. Me voici en charge de la famille. Ce fut bien dur mais gratifiant. Cela m'a permis d'établir une relation plus intime avec Lirav et Maïda et de prouver à Léah mon acceptation totale de l'enfant à venir.

Pendant les vacances de printemps, pour me reposer, je mets les enfants dans une ferme en Normandie. Ils sont absolument enchantés de l'expérience. Je profite de ce moment pour faire un saut à Lyon pour y voir la création

du nouvel opéra d'Eötvös, « Les Trois Sœurs », très réussi.

Le grand moment est arrivé. Yovli est né le 12 mai. Une immense joie. Comme il est né à quelques heures du cinquantième anniversaire d'Israël, j'ai décidé de l'appeler Yovli, l'enfant du jubilé. (En hébreu, Jubilé se dit Yovel). C'est après coup que je me suis rendu compte que les lettres qui composaient son nom, en hébreu, formaient les quatre mots : Yehoudah Ben Lévi Yoseph, c'est-à-dire, le nom de mon frère tombé le jour de la déclaration d'Israël. Quelle coïncidence ! Vraiment miraculeuse ! Au huitième jour, je l'ai circoncis, c'est-à-dire, fait entrer dans l'alliance d'Abraham. J'ai choisi comme parrain EF, le président de l'ATEM, et nous étions quelques dizaines à vivre ce moment exceptionnel. Le soir, dîner de fête arrosé de grands vins. Nous sommes devenus une vraie famille. Léah a décidé de profiter du fait d'avoir trois enfants pour prendre trois années de congé pendant lesquelles elle allait se spécialiser en Orthodontie et en Pédodontie.

Ma joie fut assombrie, quelques jours plus tard, par la mort de GS, mon « frère jumeau ». Il n'est pas arrivé à son soixante-dixième anniversaire que nous avons décidé de fêter ensemble. Nous nous sommes beaucoup vus durant ses dernières années. Il m'était très cher. Ce fut un vrai deuil.

Un autre événement désagréable, d'un autre ordre. Nous fûmes cambriolés. Etrange comme les voleurs n'ont pris qu'une chose, un collier de perles de Léah, qu'ils ont trouvé comme s'ils connaissaient son emplacement. C'est extrêmement désagréable, comme un viol.

Ma soixante-huitième année s'est terminée dans le bruit du Mondial, seul moment, tous les quatre ans, où je regarde des matchs de foot à la télé, et encore...



## Chapitre 69

### 15.6.1998-15.6.1999

Enfin, l'ordinateur vint. C'est comme si un chapitre nouveau de ma vie commençait. Pas besoin de raconter les affres des débuts, les livres à consulter, les amis à embêter, les échecs sans fin. Souvent, l'envie de prendre un marteau et de le casser. Mais on finit par se calmer et pouvoir l'utiliser positivement. Sans lui, je n'aurais probablement jamais entrepris d'écrire mes mémoires.

Nous trouvons une nouvelle occupation familiale pour les dimanches, la cueillette. Pas loin d'Orsay, nous trouvons une ferme où l'on peut venir cueillir fruits, légumes et fleurs. Parfois, je participe activement, parfois, je reste avec Yovli pendant que Léah, Lirav et Maïda travaillent. Les enfants adorent ça et notre budget aussi.

Etrange comme on peut faire des découvertes tardives en musique. Je reçois un coffret de CD consacré à Saint-Saëns et découvre qu'à part « Samson et Dalila », la 3<sup>ème</sup> symphonie, le 3<sup>ème</sup> concerto de violon et la « Danse macabre », il a écrit de merveilleux morceaux. Une vraie découverte, un nouvel enrichissement.

La France est championne du monde de foot. Grande joie générale partagée par tout le monde y compris par le président Chirac qui saute de bonheur au stade. Cela vaut certainement mieux que des victoires militaires.

L'été va être très riche. D'abord le festival d'Aix-en-Provence. J'y vois un « Château de Barbe-Bleue » dirigé par Boulez et mis en scène par Pina Bausch. Passionnant, bien qu'interrompu avant la fin pour cause de pluie. Le lendemain, discussion publique organisée par Radio France. Je propose l'idée que Bartók aurait composé un ballet et pas un opéra et que les chanteurs devraient se trouver dans la fosse avec l'orchestre. L'idée plaît à certains et est rejetée par d'autres. D'ailleurs, à Budapest, on a la coutume de faire des soirées avec « Le Mandarin merveilleux », « Le Prince de bois » et « Le Château ». À part la musique, ce qu'on voit sur scène est assez ennuyeux, quelle que soit la mise en scène. L'idée de la danse est excellente.

Nouveau voyage, à Reims, pour les Flâneries. La presse y est reçue royalement avec hôtel et repas gastronomiques dans les meilleurs restaurants. Je profite de mon séjour pour faire la visite d'une maison de champagne en vue d'une émission dans mon programme consacré au vin. C'est une charmante jeune femme qui fait la visite avec moi, visite terminée par une dégustation et par un repas au champagne. Grand moment de bonheur. Je propose à mon accompagnatrice de la récompenser par une sieste « améliorée » à mon hôtel. Elle accepte et je passe un après-midi délirant qui me permet de découvrir le peu de sadisme qu'il y a en moi en même temps qu'elle découvre sa part de masochisme dont elle ne s'était jamais doutée. Le fait d'être « ailleurs » et le champagne ont un

effet incroyable. Je pense à une relation suivie mais elle est nommée à Miami et nous ne nous sommes jamais revus. Quel dommage ! Mais quel magnifique souvenir ! Le dernier soir, dîner avec J.-Cl. Malgoire. Je lui rappelle son « Couronnement de Poppée » de Tourcoing et sa prestation, en tant que hautboïste dans le concerto de Strauss à la fac de Droit un certain 20.8.1984. Il ne revient pas de ma capacité de me souvenir en détail de tout cela. Il comprend mieux quand je lui explique que ce soir-là, j'ai rencontré ma future femme.

D'ailleurs je la rejoins à Weinheim qui est en pleine Kerwe, ce carnaval d'été très répandu en Allemagne. Séjour des plus agréables. C'est quand même quelque chose que d'avoir une vraie forêt en pleine ville. Avec Léah, nous retrouvons le grand amour des premiers temps.

Comme si tout cela n'était pas suffisant, nous continuons nos déplacements. Cette fois-ci c'est Rochecorbon, entre Tours et Vouvray. MLB nous prête sa maison troglodyte et nous vivons une expérience tout à fait nouvelle, gâchée uniquement par une information, probablement fausse, que la région est infestée de vipères. Je découvre aussi les qualités des vins de Vouvray que j'adopte. D'ailleurs, je rentre à Paris avec le coffre plein de bouteilles. C'est là que j'adopte le slogan : « Mieux vaut un bon Vouvray qu'un mauvais Champagne ».

Enfin, l'année scolaire commence. Lirav s'inscrit à la classe de clavecin de Blandine Verlet et fait vite des progrès considérables. Pendant une des auditions, nous faisons la connaissance d'une élève qui fait partie de la Maîtrise de Radio France. Nous décidons de faire passer à Lirav le concours d'entrée à la Maîtrise.

Pendant que nous parlons musique, mentionnons un

concert à la salle Pleyel consacré à Ernest Bloch. Superbe soirée pour laquelle je fais un papier dans l'Arche. Il y a aussi une rencontre avec Gottfried Wagner, l'arrière petit-fils révolté du maître.

La forêt de Rambouillet a été ajoutée à nos randonnées. La bergerie pour les enfants et les collines avec vues splendides pour nous.

Je passe le 11 novembre, 80<sup>ème</sup> anniversaire de l'armistice, plongé dans des réflexions sur la culture occidentale dans laquelle je vis corps et âme. Je découvre qu'en réalité, mon âme n'y est pas. Comment une Europe de cette culture-là a pu se permettre l'horreur de Verdun avec la suite fasciste, nazie et communiste ? Toute cette culture n'a servi que comme un vernis à la barbarie sans la combattre. La mort de Dieu serait-elle le prélude à la mort de l'homme ? Il faut trouver une solution spirituelle qui transcende la culture pour sauver l'homme. Vaste entreprise !

Revenons à la réalité. Je suis invité à la percée du vin jaune à Voiture dans le Jura. Encore une journée de fête. On m'offre deux bouteilles, une de 1991 et une de 1992, pour les boire à la communion, la Bar Mitswah, de Lirav et Maïda.

Découverte d'un concerto de violon, en création, de Bernard Cavanna. Magnifique. Cette joie violonistique est assombrie par la mort, le 12 mars de Yehudi Menuhin. Dans la semaine qui suit, je reçois un coup de téléphone d'un homme qui m'explique que son père est Juif et sa mère Chrétienne. Il voudrait participer activement à l'enterrement de son père et ne sait pas quoi faire. Je lui propose de lire le psaume 91 qu'on lit dans les enterrements juifs. Avant de raccrocher, une idée me vient

et je lui demande s'il n'est pas le fils de Menuhin. Il me répond affirmativement et je lui demande de lire le psaume en mon nom aussi. Un échange émouvant en souvenir d'un récital à Jérusalem et d'une rencontre à Paris. Il fut un de mes inspireurs pendant mes premières années de violon.

En avril, Baraq est élu premier ministre d'Israël. Je pressens le temps des concessions indues. Triste.

Lirav réussit son concours d'entrée à la Maîtrise. Il va rentrer de plain-pied dans la musique.

Je termine cette 69<sup>ème</sup> année par un long séjour à Bordeaux à l'occasion de Vinexpo. J'habite chez l'habitant, une famille charmante, et suis invité tous les soirs à un dîner de fête dans un château des environs. Un de ces dîners tombe le 15 juin et on me fait une grande fête dans un château des Premières Côtes de Blaye. Excellente façon d'entrer dans ma 70<sup>ème</sup> année.

## Chapitre 70

### 15.6.1999-15.6.2000

Mauvais début pour cette 70<sup>ème</sup> année. Le 19.6, la mère de Léah est décédée après des mois de souffrances causées par la fameuse « longue maladie » qu'on n'ose pas nommer. Léah est partie immédiatement à Weinheim avec Yovli. Après une raisonnable hésitation, j'ai décidé d'emmener Lirav et Maïda à l'enterrement de leur grand'mère pour leur apprendre à prendre contact avec la réalité de la vie. J'ai fait la connaissance des membres de la famille de Léah que je ne connaissais pas encore. Il y avait parmi eux un grand professeur de Berlin, mari de la tante de Léah, qu'on ne voulait pas me présenter sous prétexte qu'il était antisémite. Après l'enterrement, encore au cimetière, je me suis approché de lui, lui ai tapoté l'épaule et lui ai dit : « Je suis votre neveu et vous êtes mon oncle ». Un grand sourire a illuminé son visage. « Il y a longtemps que je voulais vous rencontrer mais on m'a dit que vous n'y teniez pas ». Pendant la réception qui a suivi, il est venu vers moi avec un verre de vin en me disant : « Un verre de l'oncle à son neveu ». Une excellente relation a suivi. La

vérité fut que l'antisémite, c'était la tante et pas lui. Pas si commode d'être Juif et faire partie d'une famille allemande. Il faut avouer que j'ai toujours refusé de rencontrer les grands-parents de Léah selon le principe israélien concernant les Allemands nés avant 1928.

Comme Léah était obligée de passer plusieurs semaines à Weinheim pour s'occuper des problèmes d'héritage, nous nous sommes installés à Siedelsbrunn dans l'Odenwald pour l'été. Vacances agréables avec moult promenades dans les forêts, piscine en plein air et des enfants heureux de vivre dans le grand air à la campagne.

J'ai dû interrompre ce séjour pendant quelques jours car j'étais invité par l'attaché culturel de l'ambassade de Finlande à venir à Savonlinna pour y assister au festival d'opéra. Une anecdote amusante dans l'avion : j'étais assis près d'un monsieur qui bavardait avec une dame de l'autre côté du passage. Poliment, j'ai proposé à la dame de changer de place pour rendre leur conversation plus facile. Après un très bon déjeuner servi à tout le monde, j'entends la dame se plaindre qu'on lui aurait servi un autre repas qu'à tout le monde. Vous avez compris. L'ambassade, pensant que je ne mangeais que la nourriture kachère, a commandé un tel repas à la compagnie à la place que j'occupais, et c'est la dame qui en a « profité ». Les guillemets sont là pour faire comprendre que ce repas fut nettement moins bon que celui auquel tout le monde a eu droit. Une expérience passionnante avec deux soirées d'opéra dans ce cadre enchanteur, une soirée « Faust » et une d'opéras véristes. Un petit problème au restaurant, une heure avant que quelqu'un ne vienne prendre la commande et encore une heure pour être servi. Le grand défaut fut cette luminosité permanente qui empêche de

dormir. Le deuxième jour, on nous a offerts, à PRS, un ami journaliste et à moi-même, un voyage en bateau vers un centre culturel. La vraie découverte d'une Finlande de légende, lacs, forêts et culture. Pour le déjeuner, nous fûmes invités à un somptueux repas dans une maison magique dans la forêt, offerte par un riche russe à son amante finlandaise. Séjour inoubliable. Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, j'ai eu le bonheur de faire le voyage du retour près d'une jeune et belle Suédoise, C, qui devait passer une nuit à Paris avant de poursuivre son voyage. Comme elle n'avait rien prévu pour la nuit à Paris, je lui ai proposé d'être mon invitée chez moi, où j'étais seul. Ai-je besoin de décrire quelle merveilleuse nuit nous avons passée ? Le lendemain matin, je l'ai amenée à la gare. Un baiser d'adieu avec la décision de ne plus jamais nous revoir ni nous écrire. La vraie aventure amoureuse dans toute sa beauté. Qui a prétendu que les Suédoises étaient froides en amour ?

Le 11.8 devait avoir lieu une éclipse totale du soleil. Cela méritait notre attention. Comme on nous a dit qu'elle serait la plus intéressante à Stuttgart, nous y sommes allés passer la journée. Dès l'arrivée, le ciel était couvert par un million de nuages, autant qu'il y avait de monde sur la grande place. Plutôt que d'acheter des lunettes spéciales pour pouvoir regarder le soleil, nous devions acheter des parapluies. Après un grand moment de musique techno assourdissante, le silence s'est fait, les cloches de toutes les églises se sont mises à sonner et, pendant quelques minutes, ce fut la nuit en plein jour. Ce fut la première fois de ma vie que j'ai assisté à ce spectacle et ce fut impressionnant. Tant pis pour le soleil que nous n'avons vu ni avant ni après. Quelle déception d'apprendre à notre



retour qu'à Weinheim il a fait un temps splendide et qu'on avait pu tout y voir.

Retour à Paris pour la rentrée scolaire. Lirav à la Maîtrise de Radio France et Maïda en CE2 de l'école, près des Champs-Élysées où était logée la Maîtrise. Ceci impliquait pour moi de les accompagner tous les matins et de les ramener tous les après-midi. Dur d'être un bon père.

Les fêtes d'automne se sont très bien passées. Guy Béart est venu assister à notre office de Kippour et, ensuite, nous a invités avec beaucoup d'autres à une réception sous la Soukkah, la cabane de la fête du même nom. Un chaleureux retour vers le Judaïsme qui m'a réjoui.

Encore un séjour à Cabourg pour les vacances de la Toussaint.

Je fus invité par une association juive à faire une conférence sur le millénaire juif en vue du premier janvier 2000. J'ai commencé la soirée en rappelant à tout le monde que le passage du 20<sup>ème</sup> au 21<sup>ème</sup> siècle ne se ferait que le premier janvier 2001 car il fallait bien terminer l'année 2000 pour avoir fini le siècle et le millénaire. Étrange comme j'ai pu m'énerver devant les célébrations intempestives du millénaire. D'ailleurs, la nature est venue me soutenir en nous envoyant cette horrible tempête le lendemain de Noël.

Le salon des vins de Loire est devenu pour moi une heureuse habitude. Deux jours de festivités, bien arrosés des meilleurs vins des meilleurs millésimes de la région.

Et puis, ce fut le voyage du Pape en Israël. Très émouvant. Enfin, on pouvait penser que l'Église avait accepté l'aïnesse du Judaïsme. Le conflit, vieux de presque quatre mille ans entre Esaü et Jacob allait s'apaiser. J'ai écrit un article dans l'Arche sur le sujet. Malheureusement,

l'avenir a prouvé que c'était un espoir exagéré.

Pour faire plaisir à Léah, j'ai décidé de passer les vacances de Pâques dans un gîte agréable en Bourgogne, entre Avallon et Vézelay. Il faisait encore froid mais nous avions un chauffage par les cheminées qui nous chauffait agréablement. Une anecdote : comme nous étions installés sur deux étages avec un escalier en colimaçon, nous nous sommes demandés comment empêcher Yovli, qui n'avait pas encore deux ans, de monter. Ayant trouvé la solution par un système ingénieux nous nous sommes aperçus de son absence. Pendant notre discussion, il était déjà en haut et était en train de descendre. Les enfants sont toujours étonnants. Pendant ce séjour nous avons offert à Lirav, pour ses huit ans, un repas dans un magnifique restaurant, l'Espérance, à Vézelay. Étant journaliste gastronomique, ils nous ont proposé un repas pour deux adultes et deux enfants pour un prix raisonnable. Nous devions leur faire confiance pour le menu. Un moment agréable fut une discussion que j'ai déclenchée autour du problème de savoir s'il était juste de servir le foie gras accompagné d'un vin blanc doux en hors d'œuvre et à laquelle ont participé le chef cuisinier et le sommelier. J'ai réussi à convaincre tout le monde que c'était une erreur. Le foie gras ne devait se servir, accompagné d'un verre de vin blanc moelleux, qu'après le plat et de préférence après un plat de poisson accompagné d'un vin blanc sec. Mon travail sur le sujet des rapports mets vins fut couronné de succès. Un autre grand moment de ce séjour fut une visite au Mont Beuvray et à Bibracte. Découverte de la France gauloise. Toujours le même étonnement devant la difficulté technique de monter ces masses énormes de pierre au sommet.

À partir de là, il m'a fallu me préparer à la célébration

de mon 70<sup>ème</sup> anniversaire, d'abord à Paris pour la date grégorienne et ensuite en Israël, en famille, pour la date juive.

Mon plus beau cadeau me fut offert avant mon anniversaire. Maïda a réussi son concours d'entrée à la Maîtrise de Radio France. J'allais avoir deux maîtrisiens. J'étais vraiment content.

Le 15.6 fut une grande journée. Le déjeuner en tête-à-tête avec Léah, la réception en fin d'après-midi de tous mes élèves et tous mes amis où il y a eu un discours très touchant d'une élève au nom de tout le monde qui s'est terminé par l'offre d'un superbe cadeau et où j'ai fait un cours sur le chiffre 70. Dans mon cours, j'ai raconté une belle histoire traditionnelle juive : Adam, créé par Dieu aurait dû vivre 1000 ans, tout ce qui est en rapport avec Dieu tournant autour des chiffres 1, 10, 100, 1000. Nous savons qu'il n'a vécu que 930 ans. Où sont passés les 70 ans qui manquent ? La réponse est magnifique. Ayant montré à Adam tous ses descendants à venir, il y a eu parmi eux un nouveau-né roux, tout beau, qui devait mourir à sa naissance. Devant le chagrin d'Adam, Dieu lui propose, s'il veut que l'enfant vive, de lui donner des années de sa propre vie. Adam accepte de lui donner 70 ans qui seront retranchés de sa propre vie. Vous l'avez deviné, cet enfant s'appelait David, l'ancêtre du Messie, qui est décédé le jour de ses 70 ans. Le foie gras sur pain Poilâne, arrosé d'un champagne grand cru, a enchanté tout le monde. Il restait encore le dîner avec tous mes enfants qui m'ont couvert d'amour et des cadeaux. Au moment de mon opération à cœur ouvert, je n'espérais pas arriver là. Ce fut le bonheur. J'allais peut-être voir la fin du deuxième millénaire.

## **Chapitre 71**

### **15.6.2000-15.6.2001**

Les festivités de mon 70<sup>ème</sup> anniversaire n'étaient pas encore terminées. La date hébraïque de mon anniversaire, le 19 siwan de l'année 5760, allait tomber le 22.6 et j'ai décidé de partir en Israël pour l'y célébrer avec mon frère et mes sœurs ainsi qu'avec mes neveux et nièces. Arrivé à l'aéroport, j'y ai trouvé EF, le président de l'ATEM, qui m'y attendait, ayant décidé de célébrer cette fête avec moi à Jérusalem. Dès le lendemain de mon arrivée nous nous sommes rencontrés. J'ai fait avec lui le tour personnel de la ville, c'est-à-dire, la visite de tous mes lieux, habitations et écoles. Une grande émotion. J'ai passé la soirée chez NS, la grande amie de ma jeunesse, celle même à qui j'avais donné son premier baiser. Sa fille, d'une beauté exceptionnelle, m'a fait une déclaration surprenante. Elle m'a dit que si la loi le permettait, elle m'aurait demandé de la prendre comme deuxième épouse. Cela a mis sa mère et moi dans un état d'émotion indescriptible. Le lendemain matin, je me suis levé avant l'aube pour aller chercher EF et monter avec lui sur le Mont Scopus au lieu où on a une vue

magnifique sur le Mont du Temple pour y faire la prière de l'aube. Cela faisait un bon moment que ma relation avec le Mur des Lamentations s'était dégradée, considérant que c'était le symbole même de notre exil, là où les Romains nous avaient obligés d'aller. Notre lieu saint est toujours resté le Mont du Temple et nous avons commis une faute impardonnable, après la guerre des Six Jours, de ne pas nous installer sur une partie du Mont, à l'est, où nous n'empiétons pas sur les mosquées et où ne pouvait pas se trouver le Saint des Saints. Celui qui n'a pas assisté au lever du soleil à Jérusalem quand ses rayons font briller la ville d'un feu de toutes les couleurs, ne sait pas ce qui est vraiment « saintement » beau. J'ai profité de ce séjour pour faire un grand voyage en Galilée. Le bord du lac de Tibériade, ensuite Roch-Pinah, où j'ai rendu visite à ma grande amie 'HM qui a fait un retour vers la pratique du Judaïsme. Nous avons dîné dans un restaurant au bord du Jourdain. Drôle d'impression d'être là où des millions de gens à travers l'Histoire ont aspiré à être. Le lendemain, visite de Safed et discussion avec l'attaché culturel de la Mairie pour lui expliquer que le vrai sionisme, le retour des Juifs dans leur patrie ancestrale, a commencé chez eux, au seizième siècle quand, après l'expulsion des Juifs d'Espagne, une communauté riche d'idées et de savoir s'y est installée. Cela pouvait avoir beaucoup d'importance pour la ville sur tous les plans. Il n'a pas compris. C'est vraiment étrange à quel point les gens, même cultivés, ne savent pas saisir les idées nouvelles. Le lendemain, un déjeuner avec le frère et les sœurs, grand moment d'émotion et de souvenirs, et le soir, rencontre avec tous les neveux et nièces et leur progéniture, ce qui fait beaucoup de monde. Je baignais dans le bonheur. Je

n'espérais pas, au moment de mon opération à cœur ouvert, voir ce jour.

Après mon retour à Paris, j'ai eu à vivre la souffrance de la rencontre Baraq – Arafat à Camp David, avec les propositions incroyables de Baraq, prêt à abandonner une partie de Jérusalem aux Arabes qui, à travers l'Histoire, n'ont jamais fait de cette ville une capitale ni même une ville importante et qui, pour nous, était le seul Lieu, dans tous les sens du mot. De toute façon, ce fut un échec, Arafat ne saisissant pas la chance historique qu'il avait. Je savais que le conflit allait reprendre n'ayant jamais cru aux intentions pacifiques d'Arafat.

Je n'ai pas fini de voir ma famille pendant l'été puisque ma sœur Ne'hamah est venue passer des vacances dans la Forêt Noire pendant notre séjour estival à Weinheim. J'ai fait, avec elle, une visite exhaustive de la région avec un déjeuner au bord de ce magnifique lac de montagne, le Mummelsee, avec ses eaux glacées et sa couronne de forêts.

À mes activités musicales habituelles, j'ai ajouté le festival d'Ambronay où on nous a reçus royalement. Une nouvelle découverte avec beaucoup de musique baroque.

La rentrée fut marquée pour moi d'une pierre blanche à RCJ. J'ai cessé de collaborer à l'émission « Les petits plats dans les grands et le verre de vin devant » pour créer mon émission consacrée à la gastronomie, au vin, au tourisme et, plus tard à l'Art. Je l'ai appelée « Le petit quart d'heure de Rabelais », d'abord en hommage au grand amateur de vin qu'il fut et aussi parce que mon nom, au Moyen Âge, aurait été Rabelais, les initiales de Rabbi Binyamin Levi Iosephi, puisque mon père s'appelait Levi Ioseph. Enfin seul, non subventionné, donc libre.

Une autre nouveauté furent les débuts de Lirav et de

Maïda à la Maîtrise de Radio France. Les amener le matin, les ramener le soir, les accompagner aux répétitions et aux concerts du soir en restant avec eux pour le retour. Un vrai travail à plein temps. Léah étant occupée avec ses études de spécialisation, tout ce travail était pour moi. En plus, vers fin septembre, elle m'a annoncé une nouvelle grossesse. Cette fois-ci, j'ai accepté tout de suite, sachant que, de toute façon, nous ne déciderions pas d'interrompre cette grossesse. Mais l'angoisse était bien là. Avoir un quatrième enfant à plus de 70 ans avec mes problèmes cardiaques ! Léah y tenait, m'assurant qu'elle pourrait tout assumer s'il m'arrivait « quelque chose », un euphémisme pour désigner ma mort.

Peu de temps après, a commencé la deuxième intifada. J'ai fait partie d'une délégation des institutions juives pour soutenir Israël. Cela m'a permis d'être présent à Giloh pendant les tirs dirigés vers ce quartier de Jérusalem. Cela m'a permis, sur un autre plan, de rencontrer la fille de NS pour lui exprimer mon émotion devant la proposition qu'elle m'avait faite et pour lui expliquer que tout ça devait rester un rêve, beau et émouvant, mais un rêve quand même. Pendant ce séjour, je me suis rendu compte à quel point j'étais un Israélien vivant en diaspora et non un Juif diasporique.

Le reste de cette année fut sans surprise. La grossesse de Léah, mon travail avec les enfants, mon occupation à l'ATEM et à RCJ, les concerts et les opéras ont mis en sommeil mes activités de libertinage. De toute façon, peu de temps après j'allais cesser d'être un libertin. Il y avait le salon d'Angers, les visites au salon des caves particulières et les dîners et dégustation de l'AFPGT, pour entretenir mes activités gastronomiques.

Le 17.5 est né Aviel. Pourquoi Aviel ? D'abord parce que la mère de Léah s'appelait Elke et comme le diminutif d'Aviel est Avielke, il y avait là de quoi la rappeler. Pour cela, il fallait un prénom qui se termine par El, ce qui ne manque pas en hébreu. J'ai pris le livre des prénoms et le premier arrivé sur la liste fut justement Aviel. En plus, l'Aviel biblique était le grand-père du roi Saül, de la tribu de Benjamin. Ma sœur 'Hannah était à Paris et j'ai décidé d'apporter une nouvelle modernisation à la tradition juive en confiant le rôle de Sandaq, celui qui tient l'enfant pendant la circoncision, à une femme. Ma sœur fut très émue par cette idée et a bien rempli sa tâche. Encore une grande fête avec tout le monde, famille, amis et élèves. Ce qui fut vraiment amusant fut le fait que mon père était né au 19<sup>ème</sup> siècle, moi, au 20<sup>ème</sup> et Aviel au 21<sup>ème</sup>. Tout cela fut assez fou dans l'ensemble mais ce fut une folie douce, surtout qu'Aviel était tout beau.

A mon 71<sup>ème</sup> anniversaire, je pouvais faire un bilan très positif. La santé était bonne, le Judaïsme avec sa Tradition et avec mon travail sur sa modernisation allait bien, la musique remplissait ma vie et celle de Lirav et de Maïda, j'avais une famille juive formidable. Le libertinage était en chute libre, probablement à cause de l'âge, mais cela me gênait de moins en moins. Ce qui allait moins bien était la situation en Israël où la deuxième Intifada battait son plein avec son lot de sang versé. Quand Israël allait-il vivre en paix ?



## Chapitre 72

### 15.6.2001-15.6.2002

Vinexpo, comme tous les deux ans, fut un moment de fête assez incroyable avec des découvertes intéressantes. Il y a eu, par exemple, ce vigneron autrichien qui produisait du vin kasher. Quand je lui ai demandé s'il était Juif il m'a répondu par la négative. Quand je lui ai demandé s'il avait une clientèle juive, c'était encore une réponse négative. Enfin, quand je lui ai demandé pourquoi il le faisait, il m'a dit : « Je ne veux pas qu'il y ait un seul Juif dans le monde qui ne puisse pas boire mon vin ». Etonnant !

Puis ce fut l'été avec encore une fois un séjour à Cabourg et à Weinheim. Cette possibilité d'utiliser une maison d'amis pour pouvoir séjourner souvent à Cabourg fut une vraie bénédiction car nous aimions tous cette ville avec sa longue promenade le long de la plage et sa marée toujours aussi émouvante. Pour ce qui est de Weinheim, c'est devenu une vraie deuxième maison. La présence d'un vrai quartier juif bien préservé et l'Odenwald avec ses forêts et ce côté dénivelé qui rappelait par moment la Suisse, ainsi que ce miracle d'une forêt en pleine ville

rendaient le séjour très agréable et varié. Pour Léah, c'était toujours les retrouvailles avec son enfance qui la rendaient vraiment heureuse.

Pour la rentrée, il y a eu un grand changement. La Maîtrise de Radio France a déménagé vers le lycée La Fontaine à la porte Molitor. Les problèmes d'accompagnement des enfants devenaient encore plus compliqués. C'est dans un café à côté du lycée, en attendant Maïda, que j'ai appris par EF, au téléphone, ce qui se passait à New York. Nous étions le mardi, 11 septembre, et le monde a changé sous nos yeux. Rien ne serait plus comme avant. Le soir même, il y a eu une dégustation de Savennières coulée de serrant, un des plus grands vins blancs, et on sentait l'effet de l'événement sur tout le monde. Ce fut une fête sombre.

Mon voyage en Finlande et l'émission que j'y ai consacré ont créé une relation spéciale avec l'ambassade et, surtout, son attaché culturel, et j'étais invité à tous les événements culturels tout en créant une relation amicale personnelle avec lui. Je suis devenu un ami de la Finlande. Malheureusement, cela n'a pas tenu du fait de certaines prises de positions anti-israéliennes prises par ce pays en rapport avec l'intifada qui ravageait Israël.

C'est en novembre que j'ai commencé à avoir des malaises après les repas, avec des crises d'extrasystoles, presque tous les jours. Pratiquant la politique de l'autruche et après un examen cardiaque négatif, j'ai décidé de ne pas y faire trop attention tout en imaginant, quand même, que quelque chose de pas très normal se passait.

PA, mon seul ami Arabe, libertin notoire et chef de la « Bande à Philippe », a été emporté par un cancer fulgurant. Bien que nos relations ne fussent plus ce qu'elles

avaient été au début, je me suis rendu au cimetière du Montparnasse où a eu lieu son enterrement. J'y ai rencontré tous mes amis du temps des années 70 que je ne voyais plus. Souvenirs d'un temps historique de liberté exceptionnelle qui a commencé avec mai 68 et s'est arrêté de lui-même vers 1985, par l'arrivée du Sida.

J'ai continué à vivre comme si de rien n'était. Encore le salon des vins de Loire à Angers, encore un séjour à Cabourg. J'ai même invité MN à se joindre à moi pour un voyage à Cologne pour y célébrer le Lundi des Roses et à Binche pour le Mardi-gras des Gilles.

Début mars, je me suis évanoui en attendant le bus. J'ai décidé de tirer l'affaire au clair. J'ai pris rendez-vous avec mon cardiologue un début d'après-midi, fait un bon repas bien arrosé avec café, digestif et cigare avant de m'y rendre. Je sentais déjà les extrasystoles arriver. Dès les premiers enregistrements de l'ECG, le cardiologue est devenu blanc, a couru me chercher un médicament pour que je l'avale tout de suite. Ce fut un  $\beta$  - bloquant et le diagnostic est tombé. J'étais en tachycardie ventriculaire. Je pouvais mourir à chaque instant et ceci depuis des mois. La suite fut assez banale. Marie-Lannelongue pour une coronarographie qui était négative et transfert, en ambulance, vers Percy dans le service spécialisé dans les troubles du rythme qui recevait surtout les pilotes de l'Armée de l'Air. Quinze jours d'essais thérapeutiques jusqu'au jour où l'on a trouvé le médicament qui contrôlait la situation. Ce fut un  $\beta$  bloquant puissant qui me protégeait mais qui avait le défaut de me rendre impuissant. En plus, tout usage d'un de ces nouveaux médicaments agissant sur l'érection, me fut interdit. Pour un libertin, ce fut un changement de vie total. Comment

j'allais le vivre ? Je me suis donné un temps de réflexion de quelques mois avec l'espoir que quelque chose allait venir clarifier la situation. Peut-être, étions-nous capables de continuer à vivre notre amour comme cela en ayant recours à des subterfuges ? Le Talmud dit que le fait d'affamer cet organe qui nous pousse à la jouissance, finit par le rendre rassasié. Allait-ce être mon cas ? Et Léah ?

Je ne savais pas que j'allais entrer dans des années de malheur, de vieillesse et de forme de mort, ayant perdu beaucoup de mon énergie vitale. En écrivant cela, je sais que j'ai surmonté tout après quatorze ans et que j'ai « ressuscité » à l'approche de mes 86 ans mais ce fut long, très long.

Sorti de l'hôpital juste à temps pour célébrer la Pâque, il me restait encore un merveilleux événement à vivre avant de terminer ma 72<sup>ème</sup> année.

Il s'agissait du concours Yehudi Menuhin qui devait se tenir à Boulogne-sur-Mer. J'ai reçu l'accord de RCJ pour couvrir cet événement et suis parti pour passer la dernière soirée qui comportait un concert des lauréats. Très bien reçu par la direction du festival, j'ai eu une excellente place dans une loge. Dès que le concert a commencé, un monsieur est arrivé dans la loge à côté. Un coup au cœur. Ce fut mon premier professeur de violon quand j'avais douze ans et je fus son premier élève. « Etes-vous Erich Grünberg ? » lui ai-je demandé. « Oui », me répond-il. Nous sommes sortis discrètement pour vivre un grand moment d'émotion. Cela faisait soixante ans que nous ne nous étions pas vus, car il était parti se perfectionner à Londres déjà en 1943. Il n'avait pas pu me reconnaître mais se souvenait parfaitement de mon nom. Le cocktail qui a suivi le concert fut pour moi inoubliable. Il était le

président du jury et m'a présenté à tous ses amis parmi lesquels il y avait Igor Oïstrakh, Ida Haendel et d'autres qui faisaient partie de mon Panthéon du temps où je faisais du violon sérieusement. Des photos de groupe et le rappel de certains concerts mémorables auxquels j'avais assisté. Même le Maire de Boulogne, dans son discours a fait référence à cette rencontre incroyable. Une heure après le début de cette réception, j'ai décidé de partir pour ne pas laisser sombrer ce moment exceptionnel dans la banalité. Une nuit sans sommeil a suivi et dès l'aube, je suis sorti faire une grande promenade dans la vieille ville, suivie ensuite par une visite de Nausicaa, cet aquarium géant avec son lot d'émotions d'un autre ordre. Pour terminer ce rêve éveillé, je suis tombé sur le quai, au moment du départ, sur la secrétaire de rédaction de l'Arche qui était là pour surveiller l'impression du dernier numéro. Je ne savais pas que l'Arche se fabriquait à Boulogne-sur-Mer. On peut se demander si la vie ne vaut pas surtout par ces moments de réalité – rêve.

## **Chapitre 73**

### **15.6.2002-15.6.2003**

Si la 67<sup>ème</sup> année correspond, en numérologie hébraïque, à la Binah, l'intelligence, la 73<sup>ème</sup>, elle, correspond à la 'Hokhmah, la sagesse, dans le sens spirituel du mot, à distinguer de la Sophia grecque. Vu ma nouvelle condition médicale, ça tombait bien. Moins de plaisir du corps et plus du plaisir de l'esprit.

On m'a invité à prendre la parole, en tant que spécialiste de l'année 1948 en Israël, dans une soirée consacrée à Amos Gitai et à son film « Qedmah ». Malheureusement, la soirée a fini par tourner autour de la qualité cinématographique du film, que j'ai détesté. De là, une soirée mouvementée qui a failli se terminer par un pugilat. Comme il est important de « rester dans le sujet ». Il n'y avait aucun doute, je n'aimais plus le cinéma.

Léah étant occupée par ses études, j'ai emmené Lirav et Maïda chez leur grande-tante à Karlsruhe et me suis offert quelques jours de liberté, tout seul, en Allemagne. Un séjour chez l'ami de ma belle-mère à Weinheim, une visite de la maison du Dr. Faust à Knittlingen et, surtout, une visite de Maulbronn, l'abbaye où Hermann Hesse a étudié et qui lui a

inspiré le Mariabronn de « Narcisse et Goldmund ».

Quelques élèves m'ont demandé de leur faire un cours de Qabbalah en petit comité. Ce fut un vrai bonheur. Pas de doute, la haute spiritualité a de quoi consoler de la perte de certains plaisirs physiques, même quand on les pense irremplaçables.

Une anecdote « miraculeuse ». Un jour où je visite le Louvre et y vois « Les Quatre Saisons » d'Arcimboldo, je constate qu'il y en a une qui manque, prêtée pour quelque temps. En rentrant, je reçois un coup de téléphone de l'attachée de presse de l'opéra de Dijon me demandant de venir le soir voir un opéra de Donizetti, voyage et hôtel payés. Très fier de voir mon émission considérée en province, j'accepte, j'appelle un ami qui dirige un musée à Dijon pour l'inviter à m'accompagner. Avant de nous rendre à l'opéra, mon ami m'offre de me faire visiter son musée. Quelle surprise ! L'Arcimboldo manquant à Paris était là ! Franchement incroyable.

Une autre satisfaction. Des fabricants de vin israéliens me choisissent comme conseiller pour leurs exportations en France. C'est bon pour l'honneur, c'est bon pour les honoraires et c'est bon pour tous les succulents repas auxquels je participe autour de ce thème, surtout un à la Rotonde avec cette fabuleuse sole de l'île d'Yeu.

Ma grande occupation du début de l'année 2003 est de préparer et de faire publier mon premier livre. Il s'agit d'une Haggadah de Pessa'h, le livre qu'on lit le soir de la Pâque. Je sais que la soirée est mal organisée depuis toujours et ai des idées sur comment l'améliorer. J'écris une Haggadah abrégée et renouvelée et je trouve un éditeur pour l'imprimer. Quelques séances de signatures me permettent de constater l'intérêt que les gens portent à

mes idées et de vendre toute la première édition. Aussi étonnant que cela puisse paraître, je ne reçois aucune critique des milieux orthodoxes. Il faut croire qu'eux aussi trouvent à redire sur leur texte sans avoir le courage d'y apporter les changements nécessaires. Je décide de faire la même chose avec le Rituel mais ceci est une affaire bien plus compliquée et qui va demander beaucoup de temps. Là, les résistances seront certainement plus fortes.

Vacances de printemps à Veuil, près de Valençay. En route, je prends contact avec le château de Chambord pour préparer une émission spéciale sur une visite du château et du parc. Nous avons le droit à une visite en règle avec une guide à notre service. Très agréable. La première nuit dans notre gîte est assez mouvementée, les propriétaires ayant oublié de nous indiquer comment faire marcher le chauffage. Nous avons froid. Au petit matin, je trouve les trois enfants dans le même lit, bien couverts et se chauffant l'un l'autre. Une situation comique et sérieuse à la fois. Le matin, je vais chercher les propriétaires et, avec leurs excuses, ils nous montrent la marche à suivre. Jamais nous n'aurions pu le faire seuls. Nous visitons tous les chevriers de la région, toutes les fromageries et beaucoup de vigneron qui attendent impatiemment le passage de leurs vins en AOC.

Lirav se présente au concours d'entrée au Conservatoire National de Région, rue de Madrid. Il est admis dans la classe de percussion qu'il finit par préférer au clavecin. Maïda continue à avancer à pas rapides dans ses études de violoncelle qu'elle a fini par préférer, elle aussi, au clavecin.

Je me console de mes problèmes par un printemps rempli de musique, d'étude et de promenades tout autour de Paris.



## **Chapitre 74**

### **15.6.2003-15.6.2004**

Ma nouvelle situation ne m'a pas empêché de continuer à aimer les femmes, d'être séduit par elles et de vouloir les séduire. Je ne savais pas très bien où iraient les choses mais je continuais à chercher. Ce fut pendant un voyage en bus. Elle s'appelait AA et avait les plus beaux yeux et les plus beaux cheveux que j'aie jamais vus. Je lui ai dit être sûr qu'aucun homme ne lui parlait jamais car les hommes ont peur d'aborder les femmes très belles, mais que j'étais très courageux et que j'allais lui donner mon téléphone pour qu'elle me rappelle. Je ne sais pas si elle allait le faire puisque, quelques jours après, je l'ai revue dans la boulangerie où j'avais mes habitudes. Elle avait un frère dans l'école où étaient mes enfants et venait tous les jours, à la sortie des classes, lui chercher un goûter. Nous avons pris rendez-vous au jardin du Luxembourg. J'ai vite découvert qu'elle portait un intérêt particulier au Proche-Orient dans le cadre de ses études. Ça tombait bien, nous avions déjà un sujet commun. Quand je lui ai dit que j'aimerais faire des photos d'elle, en chemise noire au Père-

Lachaise et en chemise blanche à Bagatelle, elle a accepté. Le malheur a voulu que, pour une erreur technique, la pellicule est restée blanche, il n'y avait rien dessus. Elle a jugé que c'était un signe du ciel et que nous ne devions plus continuer notre relation. Un étrange chagrin d'amour a suivi. Étrange, parce qu'il n'y a pas eu d'amour. Encore un mystère de l'âme humaine. C'est encore cette sensibilité extrême à la beauté qui me jouait un tour.

Et puis, ce fut la canicule. Penser que j'ai choisi de vivre à Paris plutôt qu'en Israël pour fuir la chaleur ! Insupportable. Même mon cœur en a pris un coup. Comme un voisin de ma rue, violoniste amateur, a organisé une série de concerts de musique de chambre le long de la Loire, je suis allé à Tours chez mon amie MS, qui avait une maison à la campagne, pour respirer un peu et pour espérer passer des nuits meilleures. Ça allait mieux.

Le reste de cette année fut calme, à part mes activités habituelles, cours, émissions de radio, concerts, opéras, dégustation, salons.

Lirav a eu 13 ans en avril. Nous avons décidé de célébrer sa Bar Mitswah plus tard, en même temps que la Bath Mitswah de Maïda qui allait avoir 12 ans en juillet.

L'événement majeur, sans que je le sache sur le coup, fut en apparence insignifiant. Léah fut invitée par des amis à venir à Weinheim célébrer le 20<sup>ème</sup> anniversaire de son bac. Pendant un week-end, j'ai gardé les enfants. Dès son retour, il semblait évident que ce n'était plus la même personne. Un retour de flamme pour l'Allemagne avec tous ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, les retrouvailles avec la langue et avec les amis, y compris cet ami avec lequel elle devait se marier quand elle avait 18 ans et qu'elle n'a probablement jamais totalement oublié. La

porte était ouverte à toutes les catastrophes et je n'étais pas en état d'y faire face. Le froid qui s'est installé entre nous n'augurait rien de bon. Le reproche qu'elle m'a fait de ne pas avoir parlé allemand avec les enfants ne venait que pour ajouter un peu d'huile sur le feu, ce feu froid qui préside aux ruptures d'amour. Nous nous trouvions devant des temps difficiles. À mon âge et dans mon état, ce ne n'était pas exactement ce qu'il me fallait.

Mon 74<sup>ème</sup> anniversaire a été fêté dans la tristesse et l'angoisse.

## **Chapitre 75**

### **15.6.2004-15.6.2005**

Le 16.6.2004 fut « Bloomsday », le centenaire du jour où Joyce a choisi de faire se dérouler son « Ulysse ». J'ai réussi à faire le tour de « La Recherche », celui de « L'Homme sans qualités » de Musil, celui de la « Mort de Virgile » de Broch, mais je n'ai jamais réussi à dépasser quelques dizaines de pages de « Ulysse ». Une nouvelle traduction venait de sortir et j'ai décidé de m'y plonger avec l'espoir que cela allait marcher cette fois-ci. Ai-je réussi ? Je ne sais pas car je n'ai pas encore terminé, mais j'y suis toujours.

Léah est partie avec les enfants en Allemagne et moi, invité par le gouvernement tchèque, je suis parti à Prague pour écrire et parler dans mes émissions de la Tchéquie juive. Je fus reçu comme un prince, excellent hôtel, guide à mon service et voiture pour aller à Trebic, une ville de l'est du pays où il y avait un quartier juif totalement préservé avec un cimetière bien entretenu où on pouvait trouver des pierres tombales datant de plusieurs siècles. En plus, c'était la région où est né et a grandi Mahler. Tout fut pour le mieux. La visite a bien rattrapé la mauvaise impression que

m'avait laissée Prague pendant ma première visite en 1990. Dans le programme de ma visite, il y a eu aussi une soirée d'opéra. C'était « Don Giovanni » donné dans le théâtre même où il avait été créé, ce qui ajoutait à l'émotion. Sans aucun doute, le plus beau « Don Giovanni » de ma vie. Pourtant, aucun chanteur connu. La mise en scène fut d'une intelligence exceptionnelle, les décors et les costumes comme j'aurais aimé les faire moi-même et, surtout, des danseurs qui exprimaient tous les sentiments, amour, désir, violence, humour etc. pendant le déroulement de l'action. C'était tellement beau que j'ai raté le trio au début du premier acte à cause d'un écran de larmes devant mes yeux. Pendant l'entracte, ma voisine, une vieille Américaine, qui a senti mon émotion, m'a demandé : « Do you know Mozart ? », « Connaissez-vous Mozart ? ». Ne comprenant pas très bien ce qu'elle voulait dire, je lui ai répondu que j'étais Mozart et que je venais depuis deux cents ans tous les soirs voir mon Giovanni. La conversation s'est arrêtée là et je me suis toujours demandé ce qu'elle allait raconter à ses amis de cette scène. Cela aurait pu être une des grandes soirées de bonheur de ma vie mais c'est le contraire qui est arrivé. Dès le spectacle terminé, j'ai téléphoné à Léah pour lui en parler. L'ayant fait, je lui ai dit que j'allais tout lui raconter dès notre retour à Paris à la date convenue. Elle m'a répondu qu'elle ne rentrerait pas à la date prévue car elle devait passer quelques jours à Munich. C'est là qu'habitait AD, celui-là même qu'elle aurait dû épouser avant de me rencontrer. En une seconde, j'ai su que tout allait changer dans ma vie, que tout ce que nous avions construit allait s'écrouler. Ce fut un moment horrible. J'ai raccroché. Il n'est pas bon à un homme qui a 35 ans de plus que sa femme de prendre des  $\text{f}$  bloquants. Cela peut bouleverser la vie, mais

je n'avais pas le choix. Le dernier soir, fatigué et cafardeux, je m'installe à la grande place de la vieille ville pour dîner. Près de moi un couple de Français, tous les deux beaux et sympathiques. Une conversation s'engage qui prend vite un chemin érotique. Le dîner terminé, ils m'invitent à les rejoindre dans leur chambre d'hôtel pour une fin de soirée bien séduisante. Je ne suis pas en état d'accepter leur invitation. Quel dommage ! Une chose, aussi agréable qu'elle soit, doit arriver en son temps et ce n'était pas le temps.

Dès mon retour à Paris, il fallait que je prenne une décision sur notre avenir. Je savais que s'il n'y avait pas les enfants, j'aurais immédiatement rompu toute relation avec Léah, mais il y avait les enfants. Il fallait tout faire pour sauver la famille et pour leur éviter les souffrances de la rupture. Très difficile. Quand elle fut rentrée, je voulus tirer au clair la situation. Ce qu'elle voulait était de nous séparer, retourner en Allemagne avec les enfants et vivre à Munich avec son amant. Ceci n'était pas envisageable. Il fallait donc trouver une autre solution, surtout qu'elle n'était même pas sûre de lui. Vu notre relation amoureuse depuis plus de deux ans, je ne pouvais même pas lui interdire d'avoir un amant. J'ai proposé de nous séparer virtuellement, c'est-à-dire, ne plus nous considérer comme un couple mais continuer à vivre ensemble avec les enfants en famille comme si tout était comme avant. Ceci impliquait que nous partagions l'appartement en deux camps avec une zone commune pour la famille. Il fallait faire ce qu'il faut pour le divorce religieux, le Ge't, car l'adultère était en contradiction totale avec l'esprit du mariage juif. Une période de quelques mois a commencé où elle partait parfois pour quelques jours, avec mon accord, et où l'ambiance ne fut pas

insupportable. J'ai commencé un échange de courriels avec AD pour savoir mieux quelles étaient ses intentions. Je l'ai même invité à Paris pour une discussion franche. Une évidence est apparue. Il ne voulait rien à part vivre une histoire d'amour pour rattraper ce qu'ils n'ont pas vécu vingt ans avant. J'ai commencé à penser qu'une fois le divorce religieux prononcé, tout cela devenait vivable. La seule chose qui posait problème est venue de mon cardiologue qui m'a affirmé qu'après une étude approfondie des effets des médicaments de l'érection sur les médicaments que je prenais pour mon état me permettaient de m'en servir. Un peu tard. Le mal était déjà fait. Le 8 mars nous étions divorcés religieusement. Grand soulagement. La vie prenait un cours presque normal sauf que le refus de AD de s'engager plus rendait Léah furieuse et nerveuse et par moments insupportable. Les enfants commençaient à montrer des signes inquiétants de troubles. Comme j'avais déjà divorcé une fois, je savais que, quoi qu'il arrive, nous étions dans un tunnel dont nous mettrions très longtemps à sortir.

On m'a demandé de célébrer religieusement un mariage d'une jeune Juive avec un garçon dont le père l'était mais pas la mère. Mon engagement dans la recherche d'un Judaïsme renouvelé pour notre temps, a fait que je n'y voyais pas de mal, bien que ce mariage ne puisse pas être reconnu par l'orthodoxie. La célébration devait avoir lieu au Grand Hôtel de Cabourg, ce qui m'a permis de retrouver mon « lieu » dans les meilleures conditions possibles. J'ai concocté une cérémonie très émouvante qui s'est terminée par un moment de grâce quand j'ai demandé à tout le monde de se mettre debout, de fermer les yeux pour écouter la bénédiction biblique

que j'ai chantée lentement et dans un pianissimo tenu. Même moi, j'avais les larmes aux yeux. Dîner somptueux dans la grande salle de l'hôtel. Merveilleux moments qui, en plus, ont permis à l'ATEM d'améliorer sa trésorerie.

La nouvelle situation familiale ne nous a pas empêchés de célébrer le Bar Mitswah de Lirav et la Bath Mitswah de Maïda le même Chabbath, juste avant la Pâque. Tout le monde était là, la famille, les amis et les élèves de l'ATEM. Ils sont « montés » à la Torah et je leur ai fait un petit cours sur le sens de cette célébration. Dans l'inconscient, il y a le « ça », comme tout le monde le sait depuis Freud. Pour la tradition juive, il y a en plus, dans ce même inconscient, une petite chambre fermée à clef où il y a tout ce qu'il faut pour transformer le désir de recevoir en désir de donner, le sens profond réel de la spiritualité. Jusqu'à l'âge de 13 ans ou de 12 ans pour la fille, rien ne pouvait permettre d'ouvrir cette chambre, et puis, à cet âge-là, apparaît une clef. C'est cette clef qu'on appelle Bar ou Bath Mitswah. Il faut maintenant ouvrir la chambre et étudier en vue d'essayer de réaliser les trésors qui y sont cachés. Du pain Poilâne, des kilos de saumon fumé de la meilleure qualité avec du champagne grand cru ont suivi le Qiddouch, la bénédiction du vin qui suit la cérémonie. La seule note noire fut le sentiment que tout cela aurait pu être tellement mieux dans une famille unie, bien que Léah ait tout fait pour que cela paraisse être le cas.

Il restait à vivre encore un moment pénible, la lecture des Dix Paroles du Sinai pendant la fête de Chavou'oth, deux jours avant mon 75<sup>ème</sup> anniversaire, avec le « Tu ne commettras pas d'adultère ». Léah et moi en sommes sortis affectés et les amis que nous avions invités pour le repas de fête n'ont pas passé un temps joyeux. Ainsi va la vie.



## **Chapitre 76**

### **15.6.2005-15.6.2006**

Cette année, dernière de l'automne de ma vie et de ma vie « programmée » tout court, avant prolongations, allait être bien compliquée, entre le processus de divorce dans lequel nous étions engagés, Léah et moi, et des problèmes de santé, normaux pour mon âge mais très malvenus à ce moment-là.

Il y a eu d'abord un merveilleux voyage en Israël avec Lirav et Maïda, auxquels je l'ai offert comme cadeau pour leur Bar et Bath Mitswah. Très mal démarré avec un immense retard du vol, de quoi me dégoûter des voyages, mais très vite rattrapé par les visites de Tel-Aviv et Haïfa dès le premier jour. J'aime la promenade de bord de mer à Tel-Aviv, pour sa beauté et pour tous les souvenirs d'enfance qu'elle éveille en moi. Le deuxième jour, ce fut Jérusalem. La partie personnelle de la visite, au cimetière, sur la tombe de mes parents et mes quartiers d'enfance et d'adolescence, y compris l'école, le collège et le lycée où j'avais fait mes études. Ensuite, la promenade de Talpioth, d'où on a la plus belle vue sur le Mont du Temple, du sud

vers le nord, là même où Abraham et Isaac ont aperçu le Mont Moriah avant le fameux « sacrifice » qui n'en fut pas un. Le troisième jour, nous avons visité le lac de Tibériade et la Galilée. Déjeuner au bord de la mer à St. Jean d'Acre avec un long moment passé au souk de la ville, que je ne connaissais pas. Retour par Haïfa vers Tel-Aviv. Ensuite, jour de repos, avec plage, qui a fait énormément plaisir aux enfants, et dîner d'anniversaire des 13 ans de Maïda. Dès le lendemain, au travail. Encore Jérusalem par Gouch 'Etsion, là où j'ai fait la guerre, fus fait prisonnier et où mon frère Yehoudah est tombé. Visite de la vieille ville, Mur des Lamentations, Saint Sépulcre et les deux autres points de vue de la ville au Mont Scopus et au Mont des Oliviers. Soirée chabbatique chez mon frère et le lendemain, la grande réunion familiale pour célébrer leur majorité religieuse. Tout le monde était là, ce qui faisait quelques dizaines de personnes. Nous avons consacré encore deux journées à Jérusalem, assisté à un concert de l'orchestre philharmonique pour y écouter le Requiem de Verdi. Les enfants étaient heureux. Moi aussi. Cela nous a bien rattrapés de la mauvaise ambiance dans laquelle nous vivions depuis le début de la crise familiale. Après le retour des enfants à Paris, je suis encore resté deux semaines en Israël pour de vraies vacances, voir les amis, découvrir quelques bons restaurants, faire des dégustations chez des vigneron que je connaissais déjà. J'ai eu un coup de téléphone de Léah m'annonçant qu'elle a rompu tout contact avec AD, ce qui me faisait croire que la famille pouvait quand même être sauvée.

Retour en France. La famille était installée à Val d'Isère où JC et MP nous ont prêté leur appartement. Je suis parti les rejoindre et ai retrouvé Léah tout à fait

aimable et chaleureuse. La torture par l'espoir, thème du « Prigioniero » de Dallapiccola. Pour célébrer mon retour, nous avons fait un repas bien arrosé. J'avais oublié que je venais de monter de presque 2000 mètres et que cela nécessitait une adaptation. Le résultat ne s'est pas fait attendre et la nuit j'ai eu une crise de tachycardie avec le pouls à 180 battements par minute. J'ai eu l'impression de vivre ma dernière heure. Heureusement, ça s'est calmé. J'allais encore survivre à mes problèmes cardiaques. Malgré une ambiance formidable comme nous n'en avons pas connu depuis longtemps, je ne suis pas resté longtemps. Dès la première nuit à Paris, une nouvelle crise avec, cette fois-ci, hospitalisation à St. Joseph et une nouveauté thérapeutique, l'amiodarone, qui est un médicament très agressif pour la thyroïde et qui est, dans l'ensemble, mal supporté. Le prix que la médecine moderne nous fait payer pour pouvoir survivre au-delà de notre temps assigné par la nature.

Pendant ce temps-là, en Israël, il se passait un événement tragique. Des soldats israéliens ont évacué, par la force, des milliers de Juifs des villages de la bande de Gaza. Horrible ! Comme si on ne savait pas que cela n'allait rien arranger, au contraire.

Les problèmes de santé ne m'ont pas lâché. Nous sommes allés passer les vacances de fin d'année à Cabourg. Le soir de Noël, je fus pris de douleurs abdominales. Ce fut le début de la pire gastroentérite de ma vie avec diarrhée, vomissements, évanouissements et douleurs à pleurer. J'étais vraiment las de tous ces problèmes de santé. La suite fut encore pire avec d'abondantes hématuries qui ont nécessité une intervention sur la prostate suivie de quelques jours de douleur intense que même la morphine

n'arrivait pas à calmer. J'étais vieux et malade. Léah a recommencé ses plans de séparation totale. J'ai continué à résister. Ce n'était vraiment pas le moment de m'imposer une nouvelle épreuve hautement douloureuse.

Pour me « refaire la santé », je suis allé passer la fête de Chavou'oth, la Pentecôte juive, en Israël. Je voulais surtout voir comment les Juifs laïcs vivaient cette fête de haute spiritualité. Ce que j'ai vu m'a tout à fait rassuré sur l'avenir du Judaïsme. Des milliers de laïcs, partout dans le pays, ont passé la nuit de la fête à étudier nos textes. Evidemment, d'une manière moderne et critique mais ils les étudiaient, c'est cela qui était important.

Notre rendez-vous au tribunal approchait. Léah pensait vraiment qu'un divorce en bonne et due forme allait faire changer l'attitude négative d'AD dont elle espérait encore quelque chose. Le 13 juin, deux jours avant mon anniversaire, nous étions officiellement divorcés. J'ai retrouvé ma liberté que je ne recherchais pas et Léah Duvshani est redevenue Uli Kohl.

Pour mon 76<sup>ème</sup> anniversaire, j'ai encore réuni tous mes élèves pour leur faire un cours sur la vue panoramique de la vie à travers les quatre saisons de 19 ans, et pour leur expliquer pourquoi je considérais que ma vie « normale » était terminée et que j'allais jouer les prolongations, en sachant que, dès le lendemain, j'allais commencer à écrire mes mémoires.

Paris, 2006-2016



Cet ouvrage a été composé par Edilivre

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [client@edilivre.com](mailto:client@edilivre.com)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Tous nos livres sont imprimés  
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-334-21096-6

ISBN pdf : 978-2-334-21097-3

ISBN epub : 978-2-334-21095-9

Dépôt légal : octobre 2016

© Edilivre, 2016

*Imprimé en France, 2016*